Frontière·s

Revue d'Archéologie, Histoire & Histoire de l'Art

OPEN ACCESS

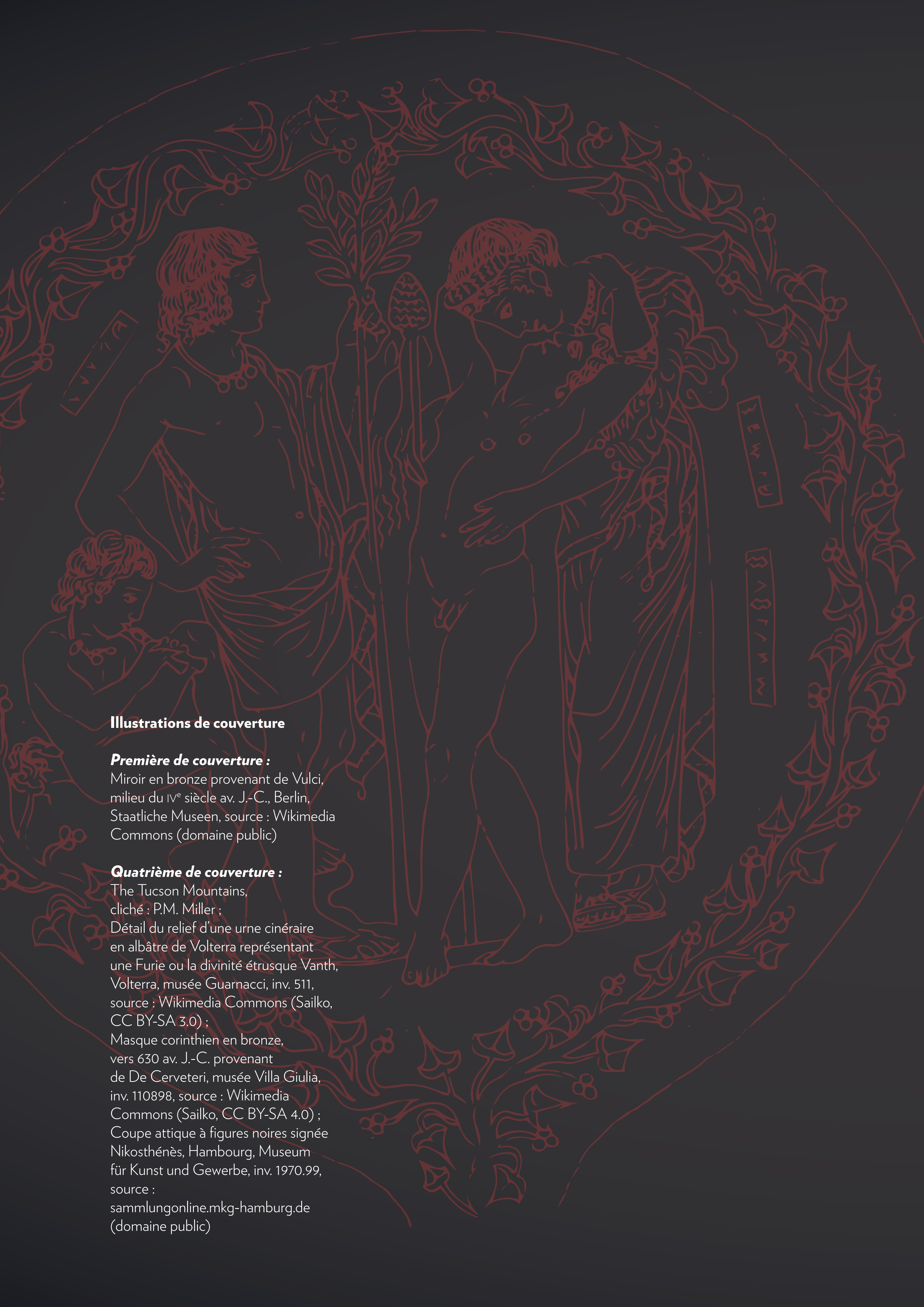


Supplément 1

Dépasser la limite

Actes de la Deuxième rencontre des jeunes chercheurs sur l'Italie préromaine

Dirigé par Anne-Lise BAYLÉ et Martin JAILLET



Illustrations de couverture

Première de couverture :
Miroir en bronze provenant de Vulci, milieu du IVe siècle av. J.-C., Berlin, Staatliche Museen, source : Wikimedia Commons (domaine public)

Quatrième de couverture :
The Tucson Mountains, cliché : P.M. Miller ;
Détail du relief d'une urne cinéraire en albâtre de Volterra représentant une Furie ou la divinité étrusque Vanth, Volterra, musée Guarnacci, inv. 511, source : Wikimedia Commons (Sailko, CC BY-SA 3.0) ;
Masque corinthien en bronze, vers 630 av. J.-C. provenant de De Cerveteri, musée Villa Giulia, inv. 110898, source : Wikimedia Commons (Sailko, CC BY-SA 4.0) ;
Coupe attique à figures noires signée Nikosthénès, Hambourg, Museum für Kunst und Gewerbe, inv. 1970.99, source : sammlungonline.mkg-hamburg.de (domaine public)

Frontière·s

Revue d'Archéologie, Histoire
& Histoire de l'Art

Supplément 1

Dépasser la limite

Frontière·s. Revue d’Archéologie, Histoire & Histoire de l’Art

ISSN 2534-7535
DOI 10.35562/frontieres.959

Frontière·s

Revue d'Archéologie, Histoire
& Histoire de l'Art

Publiée avec le soutien
de Prairial, pôle éditorial Lyon Saint-Étienne

Supplément 1

Dépasser la limite

Actes de la Deuxième rencontre
des jeunes chercheurs sur l'Italie préromaine

dir. Anne-Lise BAYLÉ et Martin JAILLET

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2





Frontière·s
MSH – Lyon – Saint-Étienne
14 avenue Berthelot
69363 LYON CEDEX 07

ISSN 2534-7535

frontiere-s@msh-lse.fr

Pour soumettre un article et consulter l'appel en cours :
https://publications-prairial.fr/frontiere-s

Ce supplément a été financé avec le concours du **campus Condorcet**, du **collège des écoles doctorales de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne** et du laboratoire **AOROC-UMR 8546**







Sommaire du numéro

Aux limites de l'échange : circulations et hybridités matérielles

Au-delà du réel : passer d'un monde à l'autre

Déconstruire, reconstruire les limites : questions de méthodes

Remerciements

Anne-Lise Baylé
Doctorante en archéologie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
ArScAn (UMR 7041), AOROC (UMR 8546)

Martin Jaillet
Doctorant en archéologie, École pratique des hautes études – PSL,
AOROC (UMR 8546)

Toute notre gratitude revient en premier lieu à l'ensemble des personnes sans lesquelles cette *Deuxième rencontre des jeunes chercheurs sur l'Italie préromaine* n'aurait pu voir le jour : en amont, pour organiser scientifiquement et logistiquement le colloque – avec l'espoir alors de le tenir en présentiel –, nous avons pu compter sur le soutien financier et l'aide précieuse du Campus Condorcet.

Le collège des écoles doctorales de Paris 1, le laboratoire AOROC-UMR8546 et l'école doctorale 112 ont, par leur appui financier, permis la tenue du colloque : qu'ils en soient vivement remerciés.

Notre plus sincère gratitude à l'ensemble des modérateur·rice·s qui ont bien voulu encadrer et animer les sessions et les discussions les 10 et 11 mars 2021, ainsi que contribuer à la publication des actes : Patrice Brun, Olivier de Cazanove, Gabriele Cifani, Vincent Jolivet, Laurent Gagnol, Edwige Lovergne, Stéphane Verger, Veronica Cicolani.

Tous nos remerciements vont, bien sûr, aux jeunes chercheur·euse·s qui ont accepté de nous partager leurs travaux en cours et qui ont permis de faire de ces deux journées un moment de science et de sociabilité particulièrement profitable. C'est également grâce à vous que nous avons réussi à tenir le pari d'éditer ces actes à peine plus d'un an seulement après la tenue du colloque, bravo !

À cet égard, nous n'oublions pas les collaborateur·rice·s impliqué·e·s fortement à nos côtés dans le processus éditorial : Florian Berrouet et Carole Quatrelivre pour les relectures, Hélène Criaud-Nicolle pour le suivi du budget, Vincent Chollier et Fabien Bièvre-Perrin pour l'édition. Merci, enfin, à la revue *Frontière·s* d'avoir accepté d'accueillir les actes du colloque à l'occasion de ce supplément dont nous espérons qu'il saura satisfaire le plus grand nombre par la qualité des communications.

Avant-propos

Anne-Lise Baylé
Doctorante en archéologie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
ArScAn (UMR 7041), AOROC (UMR 8546)

Martin Jaillet
Doctorant en archéologie, École pratique des hautes études – PSL,
AOROC (UMR 8546)

En 2017 se tenait la *Première rencontre des doctorants et jeunes docteurs sur l'Italie préromaine* avec pour objectif de « dresser un état des lieux de la jeune recherche en France, tout en encourageant les échanges et en redonnant une certaine visibilité à cette tradition des études[1] ». Faisant le constat d'une déprise dans les enseignements universitaires français relatifs à l'Italie préromaine, tout autant que d'un cruel manque de communication entre les jeunes chercheu·euse·s en sciences de l'Antiquité sur ces thématiques à travers le monde, les premières organisatrices de cette rencontre souhaitaient faire de ce moment un temps fort de mise en relation de doctorant·e·s et post-doctorant·e·s. La fenêtre de tir était large : les territoires de l'Italie préromaine – avec ce que cette épithète comportait de problématiques épistémologiques – entre le XIVe et le IVe siècle av. J.-C[2]. Désireux·se de reconduire cette occasion de créer du lien entre jeunes chercheur·euse·s, nous avons choisi d'en organiser une seconde édition, intitulée « Dépasser la limite ».

L'inscription des limites au cœur de l'histoire des civilisations se retrouve aussi bien dans l'historiographie contemporaine que dans la tradition antique avec la légende rapportée au sujet de la fondation de Rome et la première délimitation concrète et sacrée de l'*Urbs*, lesquelles ont généré une littérature pléthorique, entraînant dans son sillage l'utilisation fréquente et massive, dans les études antiques, des concepts de frontières, de limites et délimitations, du *temenos* ou *pomerium* sacré au *limes* rhénan en passant par le *terminus* désignant tout à la fois la borne comme limite de propriété et la limite d'un art. La délimitation spatiale du paysage serait, à en croire Frontin, d'origine étrusque[3], ce que nombre d'étruscologues ont cherché à retrouver dans les témoignages textuels, épigraphiques et archéologiques, depuis les cippes de bornage (bornes *tular*[4]) jusqu'à la répartition géographique des peuples de l'Italie préromaine[5] en passant par les rituels de fondation de cités[6].

Si la frontière a fait l'objet de nombreuses pistes de recherche ces dernières années[7], la notion de limite nous semble propice à une réflexion méthodologique plus large et pluridisciplinaire. Fondamentalement ancrée dans le vocabulaire de la géographie, la limite est d'abord assimilée à une « ligne qui détermine une étendue » (CNRTL) qui, par extension, la distingue d'une autre. En ce sens, parce qu'elle sépare un ici d'un ailleurs, le familier de l'étranger, la norme de la marge, elle est productrice de discontinuité spatiale, cultu-

1 Huteau 2017.
2 Chevalier et Huteau 2017.
3 Blume *et al.* 1848, p. 27-28 : « *Limitum prima origo, sicut Varro descripsit, a disciplina Etrusca* ».
4 Lambrechts 1970 et Camille Zeviani dans le présent volume.
5 Bourdin 2012.
6 Sur le rapport entre religion et territoire, voir Vincent *et al.* 1995 ; Vauchez 2000.
7 Journée doctorale des doctorants de l'ED 112, « Archéologie de la frontière (2014) » ; Cupitò *et al.* 2017 ; fondation de la présente revue *Frontière·s* des jeunes chercheurs de la MOM en 2019 ; colloque *Cités de frontière, villes des marges. Regards croisés et perspectives de recherche sur les formes urbaines (de l'époque archaïque à l'Antiquité tardive)*, Mulhouse, 2019 ; Castiglioni *et al.* 2020.

relle ou mentale. Elle fait et défait les identités en générant l'altérité. En parlant de limites, c'est d'abord la frontière séparant deux territoires qui vient à l'esprit : son inscription concrète dans le paysage (enceinte, muraille, bornes…) et les moyens de la franchir (ponts, portes, ports, routes), ainsi qu'à sa représentation dans les sociétés anciennes. Dans une acception davantage métaphorique, la limite peut être invisible, formant un seuil entre deux entités : profane/sacré, vivant/mort, privé/public. Enfin, la limite convoie une forte valeur épistémologique et réflexive qui doit attirer le chercheur sur le choix de ses propres catégories lexicales et conceptuelles pour étudier les sociétés antiques : où fixer la limite entre importation et imitation d'un vase céramique ? Entre deux périodes chronologiques ? Entre deux groupes ethniques ? Entre enfance et âge adulte ? Entre les genres ? Comment la transcrire en cartographie, et avec quelles conséquences ? Fixe ou dynamique, d'origine anthropique ou naturelle, la limite n'est en effet pas toujours réductible à une ligne, elle est aussi une interface dotée d'une certaine épaisseur.

Devant cette thématique résolument ouverte et pluridisciplinaire (archéologie, histoire, philologie, épigraphie, archéogéographie…), pas moins de 20 jeunes chercheur·euse·s ont pu présenter leurs travaux lors de deux journées d'étude, les 10 et 11 mars 2021. Ces dernières, compte tenu de la situation sanitaire toujours tendue, se sont déroulées en visioconférence, ce qui a permis une fréquentation intense et assidue du public (plus de 120 inscrits pour les deux jours). Les échanges tant attendus ont pu avoir lieu via un salon virtuel, Gathertown.

Les communications ont été réparties en cinq sessions :

1. Au pied du mur : limites et enceintes
2. Territoire et altérité : les paysages de la frontière
3. Aux limites de l'échange : circulations et hybridités matérielles
4. Au-delà du réel : passer d'un monde à l'autre
5. Déconstruire, reconstruire les limites : questions de méthodes

Les journées se sont achevées par une table ronde transdisciplinaire animée par un archéologue et par un géographe qui a été l'occasion d'un long temps d'échange avec le public. Ce numéro hors-série de la revue *Frontière·s* constitue la publication partielle des actes de ce colloque, avec l'édition de 14 articles.

Bibliographie

Blume F., Lachmann K. et Rudorff A. (éd.) 1848, *Die Schriften der römischen Feldmesser*, Berlin.

Bourdin S. 2012, *Les peuples de l'Italie préromaine : identités, territoires et relations inter-ethniques en Italie centrale et septentrionale (viiie-ier s. av. J.-C.)*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 350, Rome.

Castiglioni M.P., Curcio M. et Dubbini R. (éd.) 2020, *Incontrarsi al limite: ibridazioni mediterranee nell'Italia preromana. Atti del convegno internazionale, Ferrara, 6-8 giugno 2019*, Rome

Chevalier S. et Huteau A. 2017, « Compte rendu de la Première rencontre jeunes chercheurs sur l'Italie préromaine », *Klinai*, en ligne : https://klinai.hypotheses.org/1156, [consulté en avril 2022].

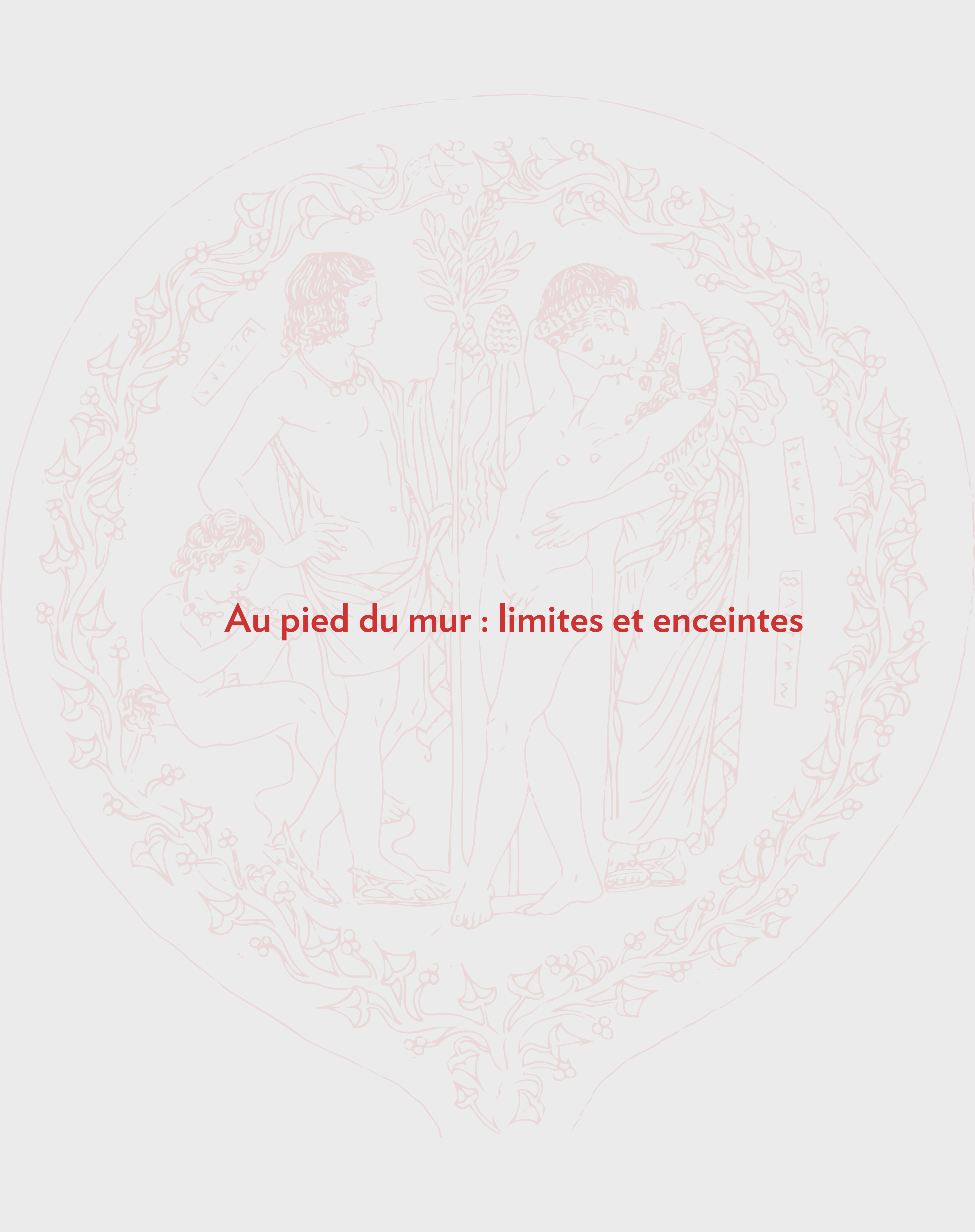
Cupitò M., Vidale M. et Angelini A. (éd.) 2017, *Beyond Limits. Studi in onore di Giovanni Leonardi*, Padoue.

Huteau A. 2017, « Colloque – Première rencontre des doctorants et jeunes docteurs sur l'Italie préromaine », *Klinai*, en ligne : https://klinai.hypotheses.org/1032 [consulté en avril 2022].

Lambrechts R. 1970, *Les inscriptions avec le mot « tular » et le bornage étrusque*, Florence.

Vauchez A. (éd.) 2000, *Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires*, Collection de l'École française de Rome 273, Rome.

Vincent J.-F., Dory D. et Verdier R. (éd.) 1995, *La construction religieuse du territoire*, Paris.



Au pied du mur : limites et enceintes

Introduction

Veronica Cicolani
Chargée de recherches, AOROC (UMR 8546)

Vincent Jolivet
Directeur de recherches, AOROC (UMR 8546)

La session consacrée au rôle des murs et des enceintes nous invite à nous interroger sur la/les fonction(s) détenue(s) par ces ouvrages bâtis dans la construction dynamique et parfois dialectique d'une identité territoriale et culturelle. La notion de frontière est ici abordée depuis la plus petite échelle, celle d'une cité ou d'un microterritoire, intracommunautaire, jusqu'à celle des macro-territoires, intercommunautaire. Murs et enceintes permettent de s'interroger sur les stratégies culturelles, politiques, militaires ou religieuses mises en œuvre par une communauté, tout en reflétant les dynamiques socioculturelles internes qui ont conduit à sa constitution et à sa transformation au fil du temps et des interactions.

Nous voici donc « au pied du mur », confrontés à une question sans doute plus capitale encore dans le monde ancien qu'elle ne l'est dans le nôtre, dans la mesure où, au-delà des enjeux géopolitiques évidents qu'elle implique, elle était étroitement liée à des considérations de nature religieuse. Dans l'Italie préromaine, on attribue aux Étrusques la codification la plus complète des rites de fondation des cités[1], et en particulier de ceux qui concernaient le tracé des enceintes, codification qui semble avoir été adoptée, au moins en partie, par un certain nombre de peuples voisins : leurs frontières et leurs limites publiques et privées, garanties par une ou plusieurs divinités, étaient en principe inviolables, comme le laisse entendre le texte de la prophétie de Végoia[2]. Dans le cas de Rome, la fondation de la ville et le tracé de son enceinte *etrusco ritu* sont attestés par différentes sources littéraires et archéologiques, dont la combinaison s'avère cependant être une opération extrêmement délicate[3].

La contribution de Flore Lerosier, qui porte sur le rôle du rempart dans le cadre de la colonisation grecque en Occident, à partir des *apoikiai* de Grande Grèce et de Sicile, rejoint la réflexion actuellement en cours sur la notion de fortification et d'urbanisation en Italie du Nord, et plus largement dans l'ensemble du monde celtique à l'âge du Fer. Les fortifications y sont considérées comme des entités à la fois fluctuantes et structurantes d'une communauté dont la/les valeur(s) et fonction(s) évoluent au gré des transformations socio-économiques et culturelles de leurs constructeurs, à petite comme à grande échelle.

L'essai de Lucas Aniceto sur les agglomérations fortifiées d'Apulie et de Lucanie se situe dans le même cadre de réflexion. Il cherche à évaluer le rôle de la fortification en tant que marqueur dans le paysage, ouvrage communautaire et facteur de définition sociopolitique de ces habitats indigènes, tout en mettant en évidence des situations « anormales », comme à Roccagloriosa, où la cité s'étend à l'extérieur du rempart, alors que tout l'espace *intra-muros* n'avait pas encore été occupé. Les fortifications y sont analysées comme un élément de l'urbanisation reflétant un tissu bâti et social intrinsèquement liés, tout en contribuant activement à sa définition.

Camilla Zeviani, à travers l'étude des bornes étrusques, propose une perspective résolument anthropologique de la frontière, qui apparaît comme l'un des éléments structurants des constructions identitaires en ordonnant, codifiant et renforçant un système préexistant de codes sociaux et politiques, tout en maintenant

1 De Sanctis 2007.
2 Valvo 1988.
3 Ampolo 2013.

le *statu quo* pour éviter les éléments susceptibles de le remettre en question ; pour sa part, le concept de fluidité des limites et des identités permet de souligner l'impact des interactions entre groupes dans les transformations sociales et identitaires. Les relations intercommunautaires au sein du « peuple » étrusque, et surtout leurs interactions avec les Romains et les Celtes, sont donc interprétées comme des réponses à un facteur de stress et de confrontation qui a renforcé l'altérité et favorisé le sens d'appartenance « méta-ethnique ».

Il émerge donc de ces interventions une opposition dynamique entre les notions d'« intérieur » et d'« extérieur », qui constituent une condition fondamentale de l'organisation de l'espace et de la définition des frontières. Cette organisation mentale de l'espace géographique n'est pas seulement pertinente pour la formation des identités individuelles et de groupe dans une perspective émique, mais également pour notre compréhension étique des zones de contact à leurs différentes échelles. L'altérité émerge comme le paradigme socioculturel sous-jacent à la mise en œuvre dans ces divers dispositifs de marquage au sol et de construction culturelle et politique des communautés anciennes. Les limites, en tant que frontières, s'intègrent donc dans un processus de reconnaissance de soi-même, déjà suggéré par Pierre Bourdieu et Francesco Remotti[4], en devenant ainsi un outil de recherche plus ouvert, relationnel et inclusif à l'étude des communautés antiques.

Bibliographie

Ampolo C. 2013, « Il problema delle origini di Roma rivisitato : concordismo, ipertradizionalismo acritico, contesti », *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* 5/1, p. 217-248.

De Sanctis G. 2007, « Solco, muro, pomerio », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité* 119-2, p. 503-526, DOI : https://doi.org/10.3406/mefr.2007.10403 [consulté en avril 2022].

Remotti F. 2010, *L'ossessione identitaria*, Rome-Bari.

Valvo A. 1988, La “Profezia di Vegoia”. Proprietà fondiaria e aruspicina in Etruria nel i sec. a.C., Rome.

4 Remotti 2010.

La muraille est-elle une limite ? Réflexions sur le rôle du rempart des colonies grecques d'Occident

Is the city wall a boundary? Reflections on the role of the rampart in the Western Greek colonies

DOI : 10.35562/frontieres.1139

Flore Lerosier
Docteure en archéologie et histoire de l'art antique, ATER, Université de Tours, CeTHiS (EA 6298)

Résumé. *La muraille est-elle une limite ? La réponse à cette question est nécessairement à la fois affirmative et négative. Elle isole le monde des morts du monde des vivants, marque la séparation entre un espace urbanisé et un espace rural. Néanmoins, elle ne semble pas participer à l'organisation de la* polis*, en raison de la présence d'un espace intermédiaire entre* astu *et* chôra*, le* proasteion*. Nous proposons ici de revenir sur l'image ambivalente de la muraille, qui ferme la* polis *tout en la laissant ouverte à l'extérieur. En particulier, nous nous focalisons sur les* apoikiai *de Grande Grèce et de Sicile, particulièrement pertinentes dans le cadre d'une étude sur le rôle du rempart. En effet, l'ensemble des espaces est délimité et défini dès la fondation de la* polis*. Pour certains cas, le tracé même de la muraille semble avoir été établi dès l'origine, même si elle a été érigée ensuite. De plus, les rapports avec les populations extérieures ont impliqué la nécessité pour les* apoikiai *de se défendre en se dotant de fortifications. Nous cherchons ainsi à démontrer que la muraille n'est pas un élément organisationnel de l'*apoikia*, bien qu'elle constitue un élément essentiel de la ville.*

Abstract. *Is a fortification a boundary? The answer is both positive and negative. It separates the world of the dead from that of the living and it distinguishes between urbanised and rural spaces. Nevertheless, it does not seem to partake in the organisation of the* polis*, because of an intermediate section between* astu *and* chora*, the* proasteion *(peri-urban space). We propose to reconsider the ambivalent image of the fortification which encloses the* polis *while leaving it open to the outside. We will focus on the* apoikiai *of Magna Graecia and Sicily because they are particularly relevant for the study of the fortification's role. Indeed, the whole of spaces is delimited and defined at the foundation of the* polis*. In some cases, the layout of the rampart seems to be established from the beginning, though the wall itself was built later. Moreover, relations with outside populations required to defend the city by building fortifications. We will try to demonstrate that the fortification isn't an organisational element of the* apoikia*, although it is an essential element of the urban centre.*

Introduction

Les limites font partie intégrante de l'organisation de la cité grecque (*polis*). La muraille urbaine a souvent eu une image de limite séparant la ville (*astu*) et sa campagne (*chôra*) au sein de l'historiographie[1]. Elle marque en effet la distinction entre ces deux composantes, indissociables pour la *polis*, qui divergent par leur nature : d'un côté, se trouve un espace urbanisé qui, pour les *apoikiai* d'Occident, est organisé de façon régulière, bien qu'il puisse accueillir des espaces libres ; de l'autre, un espace rural qui, même s'il peut avoir une

1 Étienne 2010, p. 8.

organisation régulière, a une vocation essentiellement agricole. Néanmoins, tous deux appartiennent à l'espace de la *polis* et ne possèdent pas de distinction politique, religieuse ou militaire[2].

Cette image tend à être nuancée à la faveur des recherches récentes qui montrent l'importance de la *chôra* dans l'implantation et le fonctionnement de la cité[3], et que le passage entre ville et campagne est progressif en raison de la présence d'un espace intermédiaire, le *proasteion*. Celui-ci s'étend autour des murs, selon la définition qu'en donne H. Tréziny[4], et possède des caractéristiques urbaines et rurales[5]. L'importance que revêtent le territoire et le *proasteion* dans l'organisation et le fonctionnement de la *polis* remet en cause cette dichotomie et la traditionnelle image de limite nette de la muraille, et invite à proposer une nouvelle lecture de la *polis* et de la muraille.

Nous proposons donc ici de dresser un bilan de nos connaissances récentes sur le rôle de la muraille au sein des *apoikiai* afin de mettre en avant la nécessaire reconsidération de la muraille en tant que limite nette séparant ville et campagne.

Nous aborderons la question de l'insertion du tracé de la muraille dans le cadre de l'organisation urbaine de la cité, puis nous tenterons de comprendre son rôle au sein de l'urbanisme, et enfin, nous évoquerons sa place dans le fonctionnement de la cité.

Rôle de la muraille dans l'organisation originelle de l'*apoikia*

L'organisation des *apoikiai* semble avoir été planifiée assez rapidement, sans doute dès la première génération de colons[6]. Le processus d'organisation de la *polis* repose essentiellement sur des divisions : entre le territoire de l'*apoikia* et l'extérieur[7], dont le meilleur exemple est *Poseidonia* pour le monde colonial[8] ; entre les espaces de l'*apoikia* (*astu*, *proasteion*, *chôra*, *eschatia*) ; entre les différentes destinations fonctionnelles (*dèmosios*, *idià*, *hierà*) ; et à l'intérieur des zones privées, une division par lots (*oikopeda*)[9].

La fortification ne semble donc pas appartenir à l'organisation originelle de la cité[10], celle-ci n'est généralement construite que dans un second temps de son histoire[11]. Néanmoins, la démarcation de l'espace urbain, ensuite matérialisée par la muraille, semble être un phénomène ancien qui, parfois, s'accompagne d'une construction défensive primaire.

À Cumes, la muraille septentrionale, connue grâce aux fouilles de B. D'Agostino, est datée entre la fin du VIIe et le début du VIe siècle av. J.-C.[12] (fig. 1). Néanmoins, il aurait pu exister un mur rudimentaire en matériaux périssables dont il ne resterait plus de vestiges aujourd'hui ou que nous ne connaissons pas actuellement, selon M. D'Acunto[13]. Cet auteur propose également que la définition et la délimitation de l'espace urbain aient été établies tôt dans l'histoire de la ville, sans doute peu de temps après sa fondation, en raison de la construction de l'enceinte près des habitations datées des premières années de vie de la colonie, et que, de l'autre côté, se trouvent les nécropoles[14].

L'exemple le mieux documenté est sans doute *Megara Hyblaea* (Sicile), grâce aux fouilles de l'École française de Rome. Comme pour Cumes, la délimitation de l'espace urbain semble avoir été réalisée très tôt. En effet, M. Gras, H. Tréziny et H. Broise estiment, en raison de la cohérence entre le tracé de la muraille, l'urbanisme et les portes, que cette démarcation remonte à peu de temps après la fondation de la cité, juste

2 Garlan 1974, p. 87.
3 Greco 1995, 1996 ; Gallo 1999 ; Stazio et Ceccoli 2001 ; Pollini 2006.
4 Tréziny 2012, p. 35.
5 Pour une définition générale du *proasteion*, Tréziny 2012 ; Darcque *et al.* 2013 ; Plana-Mallart 2013 ; Rouillard 2013 ; Bouffier *et al.* 2015a ; Bouffier *et al.* 2015b ; Ménard et Plana-Mallart 2015.
6 Vallet 1968, p. 76 ; Greco 2001, p. 171 ; Gras *et al.* 2004, p. 527 pour l'exemple de *Megara Hyblaea*.
7 Cette délimitation de la *polis* est réalisée grâce à des éléments naturels (fleuves, collines, etc.) et par des sanctuaires dits de frontière, construits au moment de la fondation de la *polis,* voire peu avant la mise en place de l'organisation de la *polis.* F. de Polignac a largement mis en exergue le rôle des sanctuaires de frontière dans la définition et l'organisation de la *polis*, voir Polignac 1984, 1999.
8 Voir en particulier les travaux d'A. Pollini, notamment Pollini 2013.
9 Vallet 1968, p. 75-76 ; Greco et Torelli 1983, p. 229 ; Greco 1995 ; Lo Sardo 1999, p. 83-84 ; Hellmann 2010 ; Greco 2020.
10 Martin 1974, p. 189.
11 Généralement vers la deuxième ou troisième génération de colons : Adamesteanu 1983, p. 958-959. Les imposantes fortifications en pierres n'apparaissent effectivement qu'à partir de la fin du VIIe siècle ou du début du VIe siècle av. J.-C., même pour les fondations les plus anciennes : Tréziny 2006, p. 256-257 pour la recension des enceintes des cités grecques d'Occident et leur datation.
12 D'Agostino 2005, 2006 et 2012.
13 D'Acunto 2017, p. 307 ; D'Acunto 2020, p. 52.
14 D'Acunto *et al.* 2014, p. 24 ; D'Acunto 2017, p. 307 ; D'Acunto 2020, p. 52.

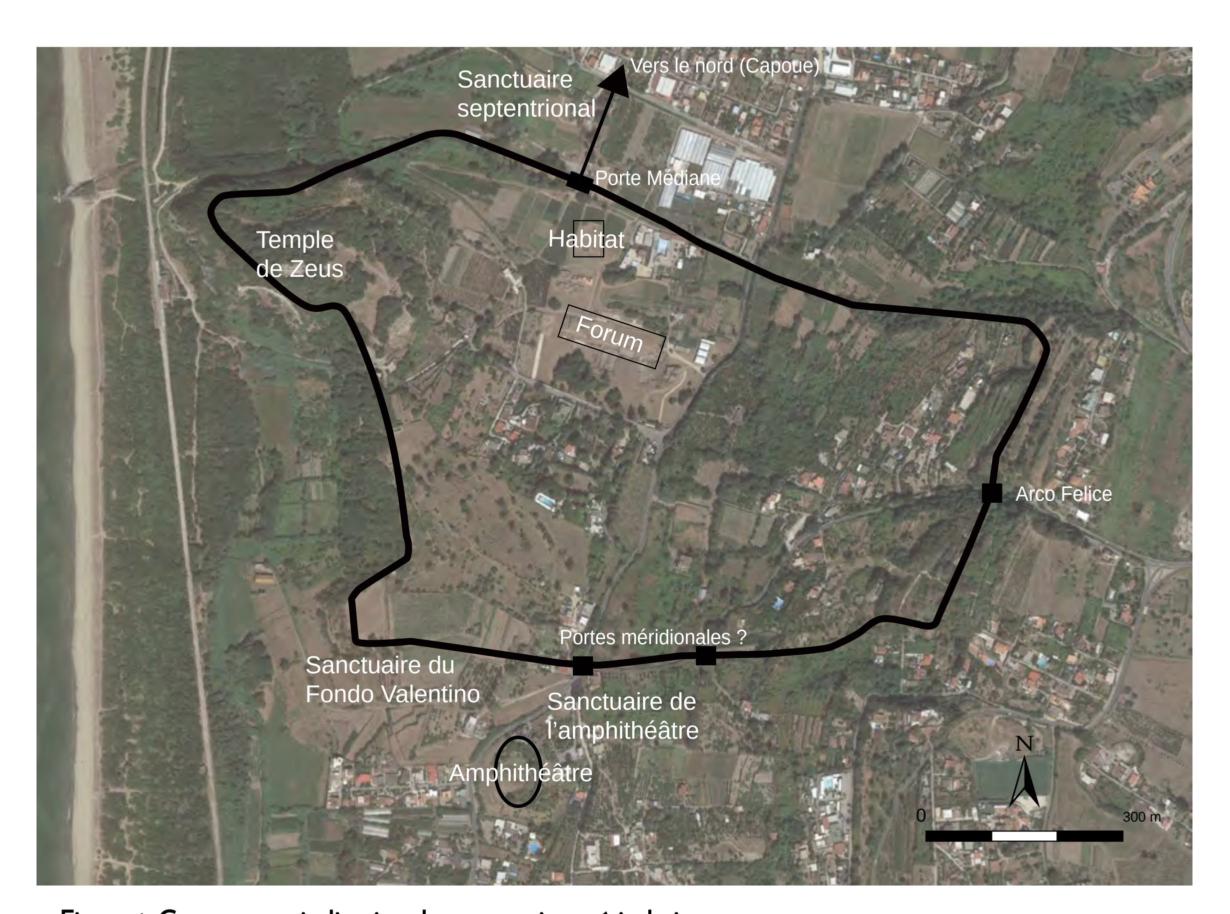


Figure 1. Cumes, avec indication des sanctuaires périurbains
DAO : F. Lerosier, photographie satellite Google Earth, image © 2021 CNES, Maxar Technologies

après la phase des campements[15]. Elle est essentiellement établie par la géographie physique de la région, l'espace urbain occupant deux plateaux naturellement délimités (fig. 2)[16].

En outre, *Megara Hyblaea* est le seul exemple certain d'un mur de défense rudimentaire. En effet, les fouilles ont mis au jour dans les secteurs nord-ouest et sud-est les traces d'une enceinte primitive, un *agger* formé d'un fossé et d'une butte de terre, datée d'avant le milieu du VIIe siècle av. J.-C., soit le moment de mise en place de l'urbanisme[17]. Ce mur a ensuite été renforcé à la fin du VIIe puis au VIe siècle av. J.-C. et remanié à l'époque hellénistique, mais le tracé est resté le même[18].

Leontinoi (Sicile) pourrait être un second exemple de mur de défense primitif. En effet, les murs ont connu plusieurs phases d'édification, aux époques archaïque, classique et hellénistique[19]. Les plus anciens murs, localisés au sud de la colline de S. Mauro, sont datés d'entre la fin du VIIe et le début du VIe siècle av. J.-C.[20] Toutefois, H. Tréziny a remarqué la présence d'un mur en pierres sèches, dont le tracé est comparable à celui du mur primitif de *Megara Hyblaea*. Il estime qu'il s'agit d'un mur indépendant et non d'un renforcement du mur archaïque, et propose de le dater du VIIe siècle av. J.-C.[21]

Le VIe siècle av. J.-C. marque un moment important pour l'urbanisme grec colonial : c'est en effet lors de ce siècle que les imposantes fortifications apparaissent et que se mettent en place les premiers plans d'urbanisme réguliers et orthogonaux, dont l'exemple le plus ancien semble être Sélinonte[22]. Cette cité a été fondée sans doute vers 628 av. J.-C. au sud-ouest de la Sicile par *Megara Hyblaea* (fig. 3). Son plan d'urbanisme est daté de 580-570 av. J.-C.,[23] et D. Mertens émet l'hypothèse, sur la base des vestiges retrouvés, que l'ensemble

15 Gras *et al.* 2004, p. 527, 531.
16 Sur la morphologie de *Megara Hyblaea* et l'adéquation entre tracé de la muraille et orographie, voir Gras *et al.* 2004 ; Tréziny 2011b, p. 541.
17 Tréziny 2011a, p. 289-290 ; Tréziny 2011b, p. 545.
18 Sur les différentes phases des fortifications de *Megara Hyblaea* : Gras *et al.* 2004, p. 237-301 ; Tréziny 2006, p. 257-258.
19 Rizza 1955 ; voir les synthèses de M. Frasca sur les débats pour les datations : Frasca 2009, 2016.
20 Frasca 2016, p. 108.
21 Tréziny 2006, p. 258-259. Cette hypothèse a été reprise depuis : Hellmann 2010, p. 303 et Frederiksen 2011, p. 159-160.
22 Pollini 2018, p. 203.
23 Mertens 2006, p. 173 ; Pollini 2018, p. 203.



Figure 2. Plan de *Megara Hyblaea*
Source : Cavallari et Orsi 1892, pl. 1, image issue de Arachne.uni-koeln.de (CC BY-NC-ND 3.0)

du tracé est contemporain[24]. Comme à *Megara Hyblaea*, la démarcation entre l'espace urbain et l'espace extra-urbain repose sur le relief du site. En effet, la fortification suit le profil de la colline de Manuzza – sur laquelle est implanté l'habitat au nord – et celle de l'acropole au sud, et se situe près des deux fleuves, le *Selinus* (actuel Modione) à l'ouest et le Gorgo Cotone à l'est, qui entourent la cité et qui participent, de fait, à la défendre[25].

Enfin, pour les colonies de fondation récente, à partir du VIe siècle av. J.-C., le tracé de la muraille est souvent systématique et réalisé en même temps que l'habitat[26]. Même à *Poseidonia*, il semblerait, selon les recherches de S. De Caro[27], que l'espace urbain ait été délimité dès la fondation de la cité, avant sa monumentalisation (à la fin du VIe siècle av. J.-C.) et l'érection de la muraille (seconde moitié du IVe siècle av. J.-C.[28] ?).

À *Neapolis*, la muraille, comme l'urbanisme, a été mise en place autour de 490 av. J.-C., peu de temps après la fondation de la cité[29], et s'adapte à la morphologie de la région. En effet, les espaces extra-urbains sont marqués à l'est par des zones marécageuses dues à l'embouchure du *Sebeto*, au sud par la mer, et au nord et à l'ouest par des collines et des vallées (fig. 4). Ces éléments qui ont limité l'extension de l'habitat ont également participé à la défense de la ville. Au cours des différents assauts qu'elle a connus, du siège romain de 327-326 av. J.-C. jusqu'au XIIe siècle, les murs n'ont jamais été touchés, ces assauts ayant échoué ou la ville ayant été prise par reddition ou par la ruse. Autant Tite-Live décrivant les tentatives d'assaut d'Hannibal en 216 av. J.-C.[30], que Procope de Césarée racontant le siège de Bélisaire en 536 apr. J.-C.[31] vantent le caractère imprenable de la ville en raison du couple muraille-morphologie[32].

Ainsi, la muraille ne semble pas avoir de vocation organisationnelle : elle ne sépare pas les composantes de la *polis*, qui sont délimitées par des marqueurs artificiels (nécropoles, sanctuaires) ou naturels (fleuves, collines). Au vu de l'adéquation de son tracé avec le relief du site et l'urbanisme, il semble que dans les exemples connus, le tracé des murs appartienne au processus d'urbanisation des *apoikiai*, même des plus anciennes, et qu'il réponde à des prérogatives défensives, tirant le meilleur parti de la morphologie du site lorsque cela est possible[33]. En outre, si la muraille participe de la structuration et de l'organisation de l'urbanisme, elle n'en constitue pas pour autant une limite.

24 Mertens 2006, p. 175.
25 Mertens 2006, p. 83 ; Bouffier 2015, p. 236-238.
26 Tréziny 2006, p. 259.
27 De Caro 2015.
28 Rouveret et Theodorescu 2000 ; Cipriani et Pontrandolfo 2010 ; Cipriani *et al*. 2015 ; bilan dans Cipriani *et al*. 2020.
29 Giampaola et D'Agostino 2005, p. 60.
30 Tite-Live, *Histoire romaine*, XXIII, 1, 6.
31 Procope de Césarée, *Histoire des Goths*, I, 8, 43-44.
32 Lerosier 2020, p. 234-237.
33 Martin 1974, p. 192 ; Adam 1981, p. 9.

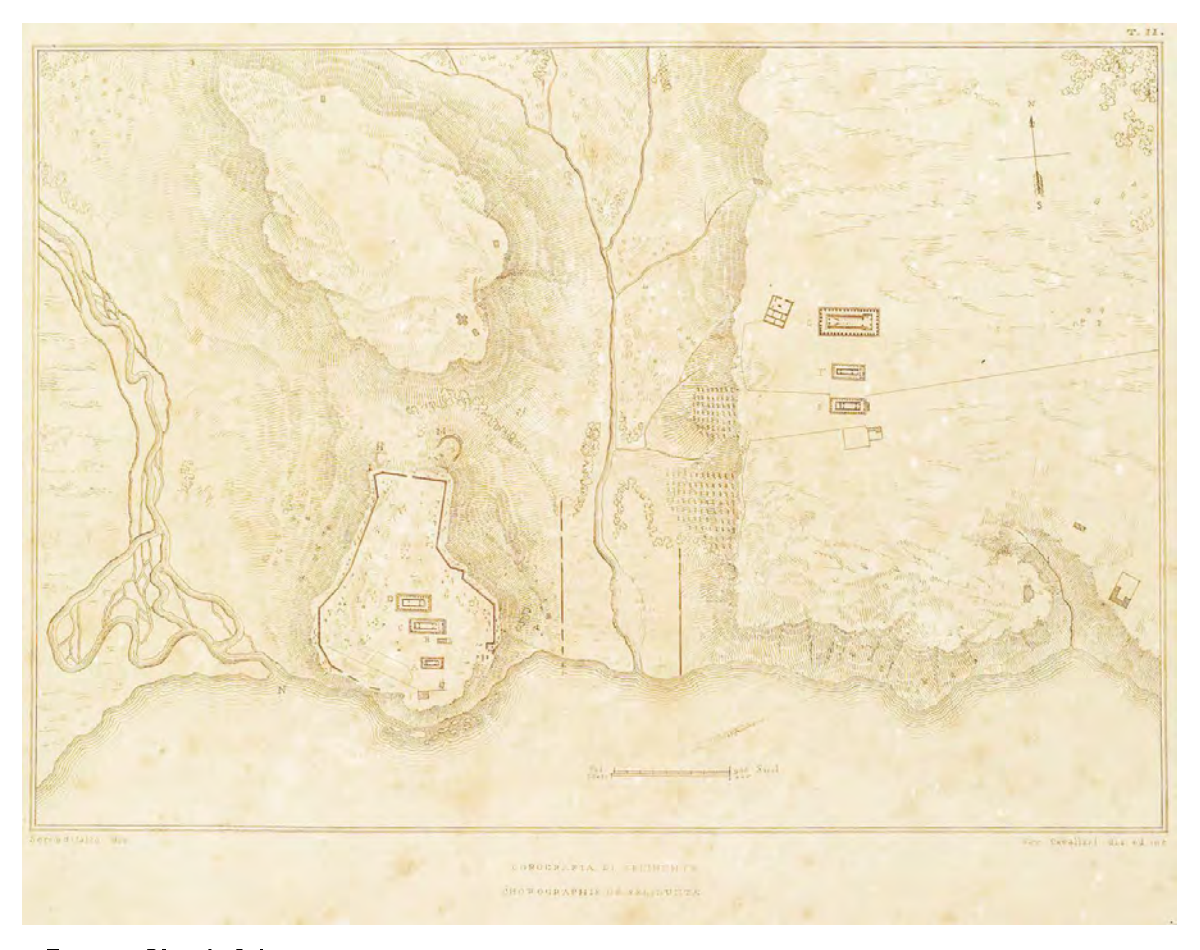


Figure 3. Plan de Sélinonte
La muraille encercle les collines de Manuzza et de l'acropole, enserrées entre les deux fleuves
Source : Lo Faso Pietrasanta di Serradifalco 1834, pl. 2, image issue de la bibliothèque digitale de l'Université de Heidelberg domaine public

Place et rôle de la muraille dans l'urbanisme de l'*apoikia*

Bien qu'elle structure l'espace urbain, la muraille ne marque toutefois pas une rupture nette entre les zones *intra* et *extra muros* grâce au réseau viaire. J'ai pu mettre en avant, pour *Neapolis*, les liens entre l'*astu* et les différentes installations localisées autour des murs, notamment dans les zones méridionales connues essentiellement grâce aux récentes fouilles de la Metropolitana (fig. 4). Il en ressort que les ateliers artisanaux, installés autour des murs méridionaux, ainsi que le possible sanctuaire de Parthénope se situent sur le prolongement de divers *stenopoi*[34]. Les nécropoles, localisées à l'est et au nord, se trouvent elles aussi sur le prolongement de divers *stenopoi* et de la *plateia* centrale pour la nécropole de Castel Capuano. Enfin, le port et le pôle de Parthénope-*Paleopolis*, plus loin des murs, sont reliés à l'*astu* par l'importante voie qui part du plateau, passe par le port et se dirige vers l'ouest, vers les Champs Phlégréens et Cumes[35].

Ces liens entre l'habitat et les installations hors les murs par le réseau viaire semblent se retrouver fréquemment dans les colonies grecques. Cumes possède trois sanctuaires périurbains proches des murs, qualifiés par C. Rescigno de *perimuranei*[36] (fig. 1). Les deux premiers sont localisés au sud de la ville, juste à l'extérieur des murs. Le sanctuaire du Fondo Valentino (sud-ouest) est un des lieux de culte les plus anciens de Cumes, construit avant la fortification. Les deux sanctuaires méridionaux se trouvent à proximité de voies de communication qui, partant de l'espace urbain, relient Cumes, sa *chôra* méridionale et la région des lacs[37] et contrôlent ces voies et les accès à la cité[38]. De plus, les fouilles du Centre Jean Bérard ont mis au jour un

34 Lerosier 2020, p. 152-162. Sur les ateliers artisanaux de *Neapolis*, voir en dernier lieu Giampaola *et al*. 2017.
35 Lerosier 2020, p. 181-183. Sur les nécropoles de *Neapolis*, voir en particulier Pontrandolfo 1986.
36 Rescigno 2009, p. 7 ; Caputo *et al*. 2016, p. 499.
37 La Rocca *et al*. 1995, p. 54 ; Caputo *et al*. 2016, p. 501, 510.
38 Caputo *et al*. 2016, p. 501.

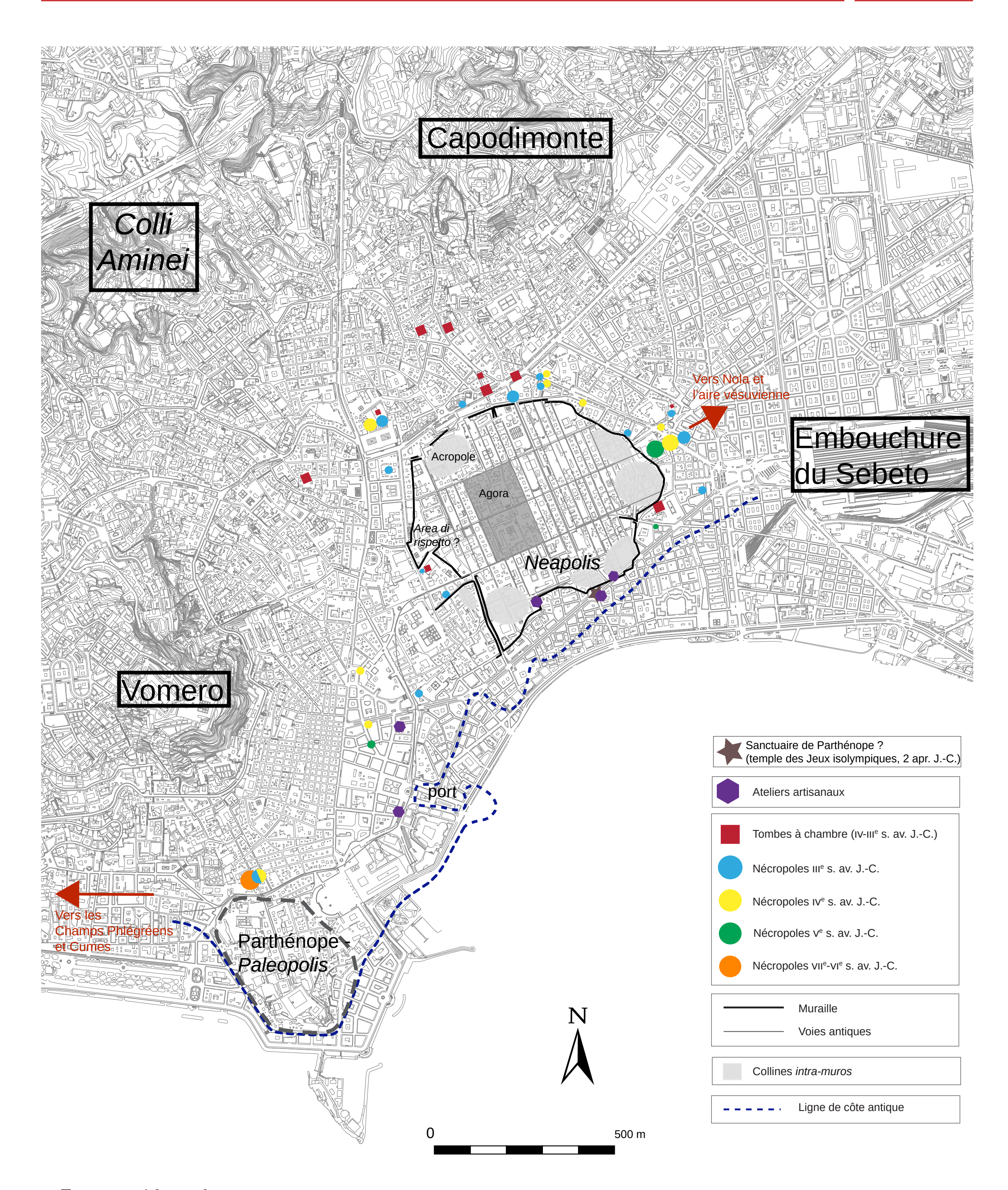


Figure 4. *Neapolis*

DAO : F. Lerosier, d'après Pontrandolfo 1986 ; Longo et Tauro 2016 ; Giampaola *et al*. 2017, sur un fond de carte de la commune de Naples, Italian Open Data Licence

troisième sanctuaire périurbain, implanté au début du VIe siècle av. J.-C., en même temps que se construit la muraille, au nord de la cité, près de la Porte médiane, à l'est de la voie qui relie Cumes à sa *chôra* septentrionale et Capoue[39]. Ainsi, comme le souligne C. Rescigno, ces trois sanctuaires, installés près des murs et des principales voies et portes d'accès, forment une ceinture sacrée qui rend Cumes « inviolable[40] ». À propos de cette organisation topographique de sanctuaires périurbains placés en dehors des murs, près des portes et des

39 Munzi 2014, p. 140 ; Brun *et al*. 2015, p. 82 ; Caputo *et al*. 2016, p. 499.
40 Caputo *et al*. 2016, p. 499.

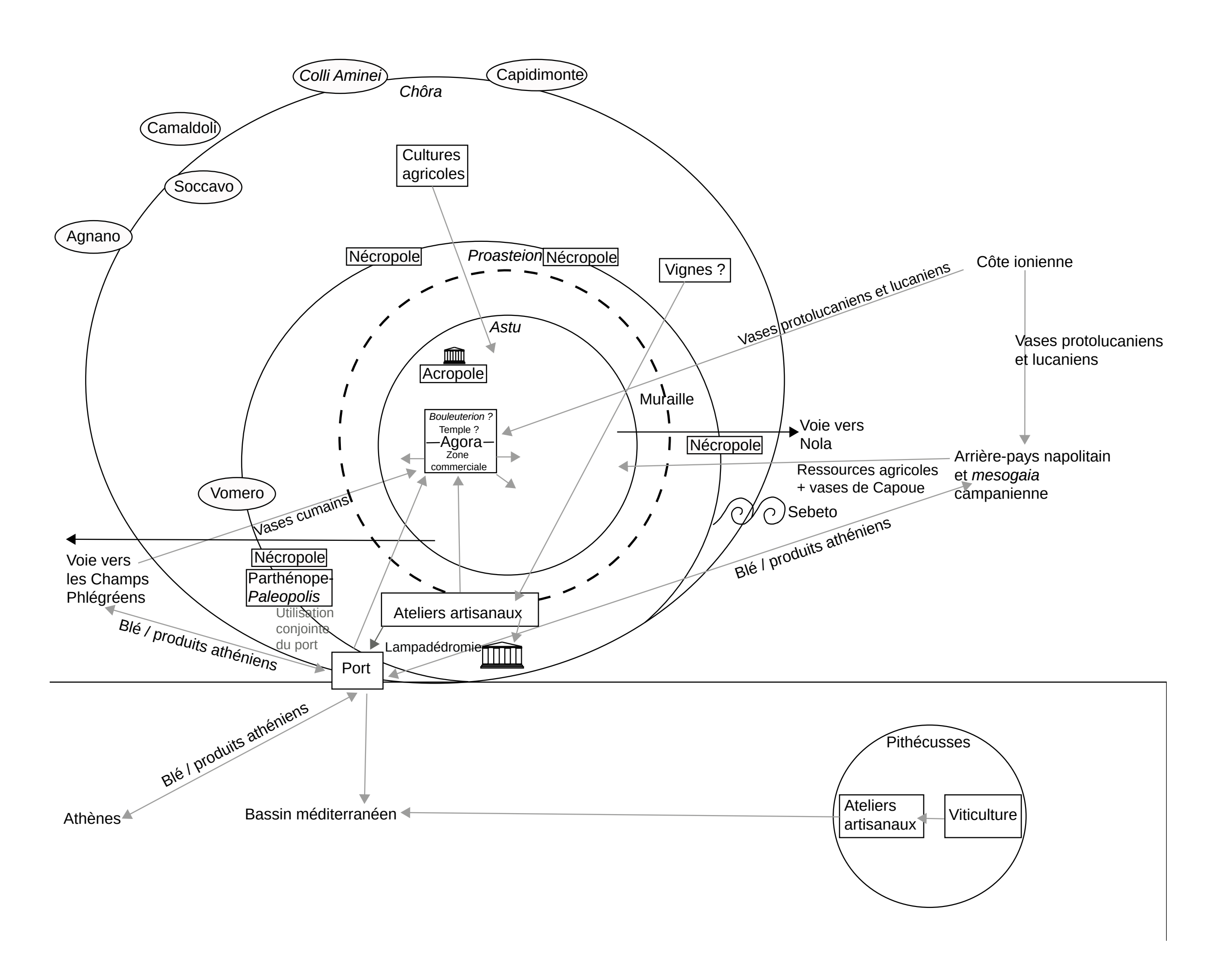


Figure 5. Schéma de fonctionnement de *Neapolis* au IVe siècle av. J.-C.
DAO : F. Lerosier

principales voies de communication, P. Caputo, C. Regis et C. Rescigno proposent un parallèle entre Cumes et Sélinonte[41].

En outre, à Naxos de Sicile, les deux quartiers artisanaux périurbains les plus importants de l'époque classique sont placés à l'ouest de la ville, près d'un sanctuaire périurbain, et au nord-ouest de la ville, près du port[42]. Ces deux quartiers sont situés près d'un banc d'argile pour l'approvisionnement en matière première et sont reliés à la cité par le prolongement hors des murs de la *plateia* A – quartier ouest – et par le *stenopos* 4 – quartier nord[43].

Les liens topographiques entre l'*astu* et les quartiers *extra muros*, notamment les ateliers artisanaux, à Naxos et dans d'autres cités, s'expliquent par des raisons pratiques et économiques : il est nécessaire qu'une voie puisse mener de l'habitat à ces ateliers et, suivant le cheminement inverse, que les productions puissent rejoindre facilement les marchés urbains[44]. Ainsi, les espaces non urbanisés *intra muros* et les espaces *extra muros* sont généralement liés à l'espace urbain et à l'*astu* par les voies de communication pour des raisons politiques et religieuses (protection symbolique autour de la cité) ou pratiques (facilité de déplacement des personnes et des objets).

41 Caputo *et al*. 2016, p. 510. Néanmoins, cela se retrouve dans d'autres cités grecques, en Grande Grèce comme en Sicile : Bouffier 2015, p. 242.
42 Lentini 2012, p. 291-294 ; Esposito 2013, p. 214.
43 Lentini 2012, p. 291 et 2020, p. 45.
44 Esposito 2013, p. 215.

Rôle de la muraille dans le fonctionnement de l'*apoikia*

Afin d'assurer sa survie et, surtout, son autonomie et son indépendance, la *polis* doit assumer un certain nombre de fonctions primordiales, assurées par l'ensemble des espaces imbriqués et complémentaires dans le fonctionnement de la *polis* et liés par une cohésion politique, économique et sociale[45]. Les remparts possèdent plusieurs fonctions au sein des *poleis*. En premier lieu, le rempart doit dissuader l'ennemi d'attaquer la ville[46] et offrir une protection à l'ensemble des habitants de la *polis*, qu'ils soient citadins ou ruraux. En effet, à l'intérieur des murs se trouvent de larges espaces de réserve destinés à abriter la population rurale en cas d'attaque et pouvant servir, semble-t-il, de zones de cultures. Ces espaces rendent la limite entre ville et campagne relativement floue[47]. Enfin, selon Y. Garlan, plus qu'un simple monument érigé pour la défense de la cité, la muraille est un fait de civilisation[48]. Le rempart est en effet un monument ostentatoire qui permet de montrer la puissance de la cité et participe également à son identité urbaine[49].

En prenant *Neapolis* comme cas d'étude privilégié, pour lequel j'ai pu revoir le fonctionnement de la *polis* dans le cadre de ma thèse, il apparaît alors clairement que l'ensemble des espaces de la *polis* est nécessaire pour assurer son fonctionnement, et la muraille ne contraint en rien ce fonctionnement (fig 5)[50]. D'une part, chaque espace possède ses fonctions propres. L'*astu* est le cœur de la *polis*, siège du gouvernement et centre du commerce intérieur[51] ; le *proasteion* est le cœur productif et économique grâce à la présence du port et des activités artisanales dès le IVe, voire le Ve siècle av. J.-C.[52] ; enfin, la *chôra* est le cœur nutritif de la ville et pourrait, selon l'hypothèse de L. Pugliese, accueillir une culture de vigne liée au sanctuaire de Parthénope[53]. D'autre part, certaines fonctions sont partagées entre les différents espaces : les fonctions résidentielles et religieuses sont dispersées entre l'*astu* et le *proasteion*. À partir de la fin du Ve siècle av. J.-C. – au moins –, une partie de la population réside dans le pôle de Parthénope-*Paleopolis*, comme en témoigne le matériel retrouvé dans l'habitat et dans la nécropole[54]. Plusieurs cultes sont pratiqués dans l'espace urbain : celui de Déméter dans la zone dite de l'acropole (nord-ouest), celui des Dioscures sur l'agora et celui d'Apollon qui n'est pas localisé. Néanmoins, le sanctuaire principal – poliade – de la cité est celui de Parthénope, situé en dehors des murs, *piazza Nicola Amore* selon les dernières hypothèses.

Les fonctions primordiales de la *polis* sont donc assurées dans les différentes composantes de la *polis*, de part et d'autre de la muraille, chacune avec un rôle précis. Il apparaît alors clairement que le *proasteion* et la *chôra* possèdent des fonctions complémentaires à celles de l'*astu* dans le fonctionnement de la *polis.*

Conclusion

La muraille n'a pas valeur de limite d'un point de vue urbanistique, dans la mesure où les espaces urbains et extra-urbains sont liés par le réseau viaire, ni d'un point de vue fonctionnel, puisqu'elle n'a pas vocation à isoler la ville de sa campagne et que chaque espace, *intra* et *extra muros*, possède son propre rôle dans le fonctionnement de la cité.

Ainsi, la muraille, élément essentiel de la survie, de l'autonomie, de l'identité et de la structuration urbaine des *apoikiai* d'Occident, ne semble pas être une limite, ni dans ses fonctions au sein de la cité, ni dans sa sémantique. En effet, elle n'encercle pas uniquement l'*astu*, mais un espace plus large qui peut comprendre des zones libres servant à l'accueil de la population rurale en cas d'attaque, des quartiers situés en marge de l'habitat, notamment des quartiers artisanaux, et parfois même le port. La muraille paraît ainsi être davantage un facteur de cohésion entre les espaces de la *polis* qu'un élément de séparation[55].

45 Martin 1974, p. 3 ; Wasowicz 1984, p. 439 ; Martin 1987, p. 91 ; Hansen 2008 ; Caliò 2012.
46 Ducrey 2019, p. 361.
47 Voir en particulier Larguinat-Turbatte 2018, et notamment p. 129, sur les cités ioniennes et cariennes.
48 Garlan 1974, p. 92.
49 Hansen 2008, p. 126 ; Hellmann 2010, p. 294, 298-299 et 2012, p. 301. Sur le rôle des murailles, voir également Müth 2016.
50 Bouffier *et al.* 2015b, p. 45.
51 La présence d'un *bouleutérion* est évoquée par Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, XV, 5, 1), mais non attestée par l'archéologie. De même, la fonction commerciale de la partie sud de l'agora est suggérée par continuité fonctionnelle avec le *macellum* romain selon Greco 1985, p. 128, 134-135.
52 A. Pontrandolfo émet l'hypothèse d'une production de vase à figures rouges à *Neapolis* dès le Ve siècle av. J.-C. : voir Borriello *et al.* 1985, p. 230 ; Pontrandolfo et D'Agostino 1990, p. 105 ; Pontrandolfo 1997, p. 96.
53 Pugliese 2014, p. 45-54 ; Giampaola *et al.* 2017, p. 423.
54 Voir en dernier lieu Giampaola et D'Agostino 2005.
55 K. Lynch proposait, pour le cas précis des cités américaines, que les limites participent à l'identité urbaine d'une ville et qu'elles lient deux zones entre elles (Lynch 2020, p. 75). Cette réflexion peut ainsi s'étendre à la muraille au sein des *poleis* grecques d'Occident.

Il semble par conséquent qu'il faille nuancer cette image de limite nette que possède la muraille et ne plus la considérer, comme le proposait H. Tréziny, comme un épiphénomène[56], mais comme un phénomène à part entière de l'*apoikia*. Elle est en effet une composante qui intervient de façon active dans la définition de l'urbanisme et la structuration urbaine de la *polis*, une composante défensive qui protège l'ensemble des habitants, citadins et ruraux[57], et une composante politique, qui marque notamment la puissance et l'identité de l'*apoikia*.

56 Tréziny 2006, p. 260.
57 Tréziny 1999, p. 242 ; Hansen 2008, p. 126.

Bibliographie

Sources anciennes

Denys d'Halicarnasse, *Antiquité romaine. Livre XV = Denys d'Halicarnasse. Rome et la conquête de l'Italie aux IVe et IIIe siècles avant J.-C.*, éd. et trad. S. E. Caire, S. Bouffier, P. Corbier, S. Crouzet, X. Lafon, S. Pittia et R. Robert, Paris, Les Belles Lettres, 2005, p. 137-200.

Procope de Césarée, *Histoire des Goths I*, éd. et trad. J. Auberger et D. Roques, Paris, Les Belles Lettres, 2015.

Tite-Live, *Histoire romaine. Tome XXII, Livre XXIII*, trad. B. Mineo, Paris, 2003.

Travaux

Adam J.-P. 1981, *L'architecture militaire grecque*, Paris.

Adamesteanu D. 1983, « Tipi di fortificazioni in Italia meridionale e Sicilia », *in Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes. Actes du colloque de Cortone (24-30 mai 1981)*, Publications de l'École française de Rome 67, Rome, p. 957-962, en ligne : https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1983_act_67_1_2493 [consulté en février 2022].

Borriello M.R., Pontrandolfo A., Lista M. et Prisco G. 1985, « Le necropoli urbane », *in* E. Pozzi Paolini (éd.), *Napoli antica*, Naples, p. 228-230.

Bouffier S. 2015, « Sélinonte entre Grecs et non Grecs : fonctions et représentations des espaces périurbains d'une cité antique », *in* S. Bouffier, C.-I. Brelot et D. Menjot (éd.), *Aux marges de la ville : paysages, sociétés, représentations. Actes du colloque tenu à Lyon, 5-7 mai 2011*, Paris, p. 235-252.

Bouffier S., Brelot C.-I. et Menjot D. (éd.) 2015a, *Aux marges de la ville : paysages, sociétés, représentations. Actes du colloque tenu à Lyon, 5-7 mai 2011*, Paris.

Bouffier S., Brelot C.-I. et Menjot D. 2015b, « Le périurbain, objet historique », *in* S. Bouffier, C.-I. Brelot et D. Menjot (éd.), *Aux marges de la ville : paysages, sociétés, représentations. Actes du colloque tenu à Lyon, 5-7 mai 2011*, Paris, p. 37-66.

Brun J.-P., Cavassa L., Leguilloux M. et Munzi P. 2015, « Banquets rituels à Cumes au IVe siècle av. J.-C. », *in* Roure R. (éd.), *Contacts et acculturations en Méditerranée Occidentale. Hommages à Michel Bats*, Publications du Centre Camille Jullian. Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine 15. Études massaliètes 12, Aix-en-Provence, p. 81-97, DOI : https://doi.org/10.4000/books.pccj.2107 [consulté en février 2022].

Caliò L.M. 2012, *Asty. Studi sulla città greca*, Thiasos Monografie 2, Rome.

Caputo P., Regis C. et Rescigno C. 2016, « Il limite sacro della città. Santuari periurbani cumani », *in* A. Russo Tagliente et F. Guarneri (éd.), *Santuari mediterranei tra Oriente e Occidente. Interazioni e contatti culturali. Atti del Convegno internazionale, Civitavecchia-Roma, 2014*, Rome, p. 499-511.

Cavallari F.S. et Orsi P. 1889, « Megara Hyblaea, Storia, topografia, necropoli e anathemata », *Monumenti Antichi* I, p. 689-950, 10 pl., DOI : https://doi.org/10.11588/diglit.8558.20 [consulté en février 2022].

Cipriani M. et Pontrandolfo A. 2010, *Paestum. Scavi, Ricerche, Restauri. I. Le mura. Il tratto da Porta Sirena alla Postierla* 47, Paestum.

Cipriani M., Greco E. et Pontrandolfo A. 2015, *Le fortificazioni di Paestum. Valorizzare un monumento straordinario*, Paestum.

Cipriani M., Longo F. et Pontrandolfo A. 2020, « Le mura di Paestum: una sintesi alla luce delle nuove ricerche », *in* L.M. Caliò, G.M. Gerogiannis et M. Kopsacheili (éd.), *Fortificazioni e società nel Mediterraneo occidentale : Sicilia e Italia. Atti del Convegno di archeologia organizzato dall'Università di Catania, dal Politecnico di Bari e dalla University of Manchester, Catania-Siracusa, 14-16 febbraio 2019*, Rome, p. 371-385.

D'Acunto M. 2017, « Cumae in Campania during the Seventh Century BC », *in* X. Charalambidou et C. Morgan (éd.), *Interpreting the Seventh Century BC. Tradition and Innovation*, Oxford, p. 293-329.

D'Acunto M. 2020, « Abitare a Cuma: nuovi dati sull'urbanistica e sull'edilizia domestica di età alto-arcaica e arcaica », *in* F. Pesando et G. Zuchtriegel (a cura di), *Abitare in Magna Grecia. L'età arcaica. Atti del Convegno, Napoli-Paestum, 15-16 marzo 2018*, *Argonautica* 2, Pise, p. 37-54.

D'Acunto M., Giglio M. et Iavarone S. 2014, « Gli scavi dell'Università degli studi di Napoli "L'Orientale" nell'abitato greco-romano di Cuma (2007-2013) », *Newsletter di Archeologia CISA* 5, p. 21-38, en ligne : https://www.unior.it/userfiles/workarea_231/file/NL5/Testi%20PDF/DAcuntoetalii.pdf [consulté en février 2022].

D'Agostino B. 2005, *Cuma. Le fortificazioni* 1. *Lo scavo 1994-2002*, Annali. Sezione di archeologia e storia antica. Quaderno 15, Naples.

D'Agostino B. 2006, *Cuma. Le fortificazioni* 2. *I materiali dai terrapieni arcaici*, Annali. Sezione di archeologia e storia antica. Quaderno 16, Naples.

D'Agostino B. 2012, *Cuma. Le fortificazioni* 3. *Lo scavo 2004-2006*, Annali. Sezione di archeologia e storia antica. Quaderno 19, Naples.

Darcque P., Étienne R. et Guimier-Sorbets A.-M. (éd.) 2013, *Proasteion. Recherches sur le périurbain dans le monde grec*, Travaux de la Maison René-Ginouvès 17, Paris.

De Caro S. 2015, *Lo spazio liminare e la* chora *settentrionale di Poseidonia – Paestum*, Ergasteria 4, Paestum.

Ducrey P. 2019, « Les fortifications grecques : rôle, fonction, efficacité », *in* S. Fachard (éd.), *Polemica. Études sur la guerre et les armées dans la Grèce ancienne*, Paris, p. 329-344.

Esposito A. 2013, « Ateliers de potiers et choix du lieu d'implantation en Grande Grèce et en Sicile : bilan de la recherche », *in* P. Darcque, R. Étienne et A.-M. Guimier-Sorbets (éd.), *Proasteion. Recherches sur le périurbain dans le monde grec*, Travaux de la Maison René-Ginouvès 17, Paris, p. 201-224.

Étienne R. 2010, « Historiographie, théories et concepts », *in* R. Étienne (éd.), *La Méditerranée au viie siècle av. J.-C. Essais d'analyses archéologiques*, Travaux de la Maison René-Ginouvès 7, Paris, p. 3-26.

Frasca M. 2009, *Leontinoi. Archeologia di una colonia greca*, Archaeologica 152, Rome.

Frasca M. 2016, « Nuovi dati sulle fortificazioni greche di Leontinoi », *Sicilia antiqua* 13, p. 105-110.

Frederiksen R. 2011, *Greek City Walls of the Archaic period, 900-480 BC*, Oxford.

Gallo L. 1999, « La *polis* e lo sfruttamento della terra », *in* E. Greco (éd.), *La città greca antica. Istituzioni, società e forme urbane*, Rome, p. 37-54.

Garlan Y. 1974, *Recherches de poliorcétique grecque*, Paris.

Giampaola D. et D'Agostino B. 2005, « Osservazioni storiche e archeologiche sulla fondazione di *Neapolis* », *in* W.V. Harris et E. Lo Cascio (éd.), *Noctes Campanae. Studi di storia antica ed archeologia dell'Italia preromana e romana in memoria di Martin W. Frederiksen*, Naples, p. 49-80.

Giampaola D., Febbraro S. et Pugliese L. 2017, « L'artigianato ceramico a *Neapolis* in età ellenistica: topografia delle produzioni », *Scienze dell'Antichità* 23/2, p. 415-435.

Gras M., Tréziny H. et Broise H. 2004, *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*, Mélanges d'archéologie et d'histoire. Suppléments 1, Rome.

Greco E. 1985, « *Forum duplex*. Appunti per lo studio delle *agorai* di *Neapolis* in Campania », *Annali di Archeologia e Storia Antica* 7, p. 125-135.

Greco E. 1995, « Sulle città coloniali dell'Occidente greco antico », *in* G. Vallet (éd.), *Les Grecs et l'Occident. Actes du colloque de la Villa « Kérylos ». 1991*, Rome, p. 83-94, en ligne : https://www.persee.fr/doc/efr_0223-5099_1995_act_208_1_6036 [consulté en février 2022].

Greco E. 1996, « La cité et le territoire », *in* G. Pugliese Carratelli (éd.), *Grecs en Occident*, Milan, p. 233-242.

Greco E. 2001, « Abitare in campagna », *in* A. Stazio et S. Ceccoli (éd.), *Problemi della "chora" coloniale dall'Occidente al Mar Nero. Atti del quarantesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 29 settembre – 3 ottobre 2000*, Tarente, p. 171-201.

Greco E. 2020, *En Grèce et en Grande Grèce. Archéologie, espace et sociétés : quatre conférences au Collège de France (Paris, 2014)*, Publications du centre Jean Bérard, Naples, DOI : https://doi.org/10.4000/books.pcjb.7619 [consulté en février 2022].

Greco E. et Torelli M. 1983, *Storia dell'urbanistica. Il mondo greco*, Rome.

Hansen M.H. 2008, *Polis. Une introduction à la cité grecque antique*, Paris.

Hellmann M.-C. 2010, *L'architecture grecque.* 3. *Habitat, urbanisme et fortifications*, Paris.

Hellmann M.-C. 2012, « Publier l'architecture militaire grecque : entre évolution et tradition », *Perspective* 2, p. 297-302.

Larguinat-Turbatte G. 2018, « Les espaces vides dans les villes grecques. Ionie et Carie principalement, ive-i^er^ siècle a.C. », *Histoire urbaine* 52, p. 121-136.

La Rocca L., Rescigno C. et Soricelli G. 1995, « Cuma: l'edificio sacro di Fondo Valentino », *in* F. Sirano (éd.), *Studi sulla Campania preromana*, Rome, p. 51-79.

Lentini M.C. 2012, « Fours et quartiers de potiers à Naxos de Sicile (viie-ve siècle av. J.-C.) », *in* A. Esposito et G.M. Sanidas (éd.), *« Quartiers » artisanaux en Grèce ancienne. Une perspective méditerranéenne*, Villeneuve-d'Ascq, p. 281-300.

Lentini M.C. 2020, « Le cinte murarie di Naxos di Sicilia », *in* L.M. Caliò, G.M. Gerogiannis et M. Kopsacheili (éd.), *Fortificazioni e società nel Mediterraneo occidentale : Sicilia e Italia. Atti del Convegno di archeologia organizzato dall'Università di Catania, dal Politecnico di Bari e dalla University of Manchester, Catania-Siracusa, 14-16 febbraio 2019*, Rome, p. 39-54.

Lerosier F. 2020, Neapolis *de la* chôra *à l'*astu *: définition du* proasteion *et relecture de la* polis *(fin vi*e *siècle – 89 av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, Université de Tours – Università degli studi di Salerno (inédit).

Longo F. et Tauro T. 2016, « Costruire la città: riflessioni sull'impianto urbano di *Neapolis* », *in* F. Longo, R. Di Cesare et S. Privitera (éd.), *ΔΡΟΜΟΙ. Studi sul mondo antico offerti a Emanuele Greco dagli allievi della Scuola archeologica italiana di Atene*, Athènes-Paestum, p. 189-212.

Lo Faso Pietrasanta di Serradifalco D. 1834, *Le antichità della Sicilia*, Palerme.

Lo Sardo P. 1999, « Verso il canone della *polis* », *in* E. Greco (éd.), *La città greca antica. Istituzioni, società e forme urbane*, Rome, p. 83-96.

Lynch K. 2020, *L'image de la Cité*, Paris (1re édition 1960).

Martin R. 1974, *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Paris.

Martin R. 1987, *Architecture et urbanisme*, Publications de l'École française de Rome 99, Rome, en ligne : https://www.persee.fr/issue/efr_0000-0000_1987_ant_99_1 [consulté en février 2022].

Ménard H. et Plana-Mallart R. (éd.) 2015, *Espaces urbains et périurbains dans le monde méditerranéen antique*, Montpellier.

Mertens D. 2006, *Città e monumenti dei Greci d'Occidente. Dalla colonizzazione alla crisi di fine v secolo a.C.*, Rome.

Munzi P. 2014, « Il santuario periurbano settentrionale di Cuma », *in* C. Rescigno et F. Sirano (éd.), *Immaginando città. Racconti di fondazioni mitiche, forma e funzioni delle città campane. Santa Maria Capua Vetere – Paestum*, Salerne-Naples, p. 140-143.

Müth S. 2016, « Functions and Semantics of Fortifications: An Introduction », *in* R. Frederiksen, S. Müth, P.I. Schneider et M. Schnelle (éd.), *Focus on Fortifications. New Research on Fortifications in the Ancient Mediterranean and the Near East*, Oxford, p. 183-192.

Plana-Mallart R. 2013, « Le périurbain en question », *in* D. Garcia (éd.), *L'habitat en Europe celtique en Méditerranée préclassique. Domaines urbains*, Arles, p. 129-140.

Polignac F. de 1984, *La naissance de la cité grecque. Cultes, espace et société, viii*e-*vii*e *siècles avant J.-C.*, Paris.

Polignac F. de 1999, « L'installation des dieux et la genèse des cités en Grèce d'Occident, une question résolue ? Retour à Mégara Hyblaea », *in La colonisation grecque en Méditerranée occidentale. Actes de la rencontre scientifique en hommage à Georges Vallet. Rome-Naples, 15-18 novembre 1995*, Publications de l'École française de Rome 251, Paris, p. 209-229, en ligne : https://www.persee.fr/doc/efr_0223-5099_1999_act_251_1_5399 [consulté en février 2022].

Pollini A. 2006, « Bibliographical note on the study of the territory in Magna Graecia », *Workshop di Archeologia Classica. Paesaggi, costruzioni, reperti* 3, p. 37-56.

Pollini A. 2013, « Le territoire et la frontière de Poseidonia à l'époque archaïque », *Revue archéologique* 55, p. 144-154.

Pollini A. 2018, « Urbanisme régulier, occupation des terres et rapports interethniques en Grande Grèce », *Cadernos do Lepaarq* 29, p. 199-222.

Pontrandolfo A. 1986, « Le necropoli urbane di *Neapolis* », *in* A. Stazio et A. Pelosi (éd.), *Neapolis. Atti del venticinquesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 3-7 ottobre 1985*, Tarente, p. 255-271.

Pontrandolfo A. 1997, « L'influenza attica nella produzione coloniale in area tirrenica », *Ostraka* 6/1, p. 95-107.

Pontrandolfo A. et D'Agostino 1990, « Greci, Etruschi e Italici nella Campania e nella Lucania tirrenica », *in Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au v*e *siècle av. J.-C.*, Publications de l'École française de Rome 137, Rome, p. 101-116, en ligne : https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1990_act_137_1_3899 [consulté en février 2022].

Pugliese L. 2014, *Anfore greco-italiche neapolitane (iv-iii sec. a.C.)*, Rome.

Rescigno C. 2009, « Osservazioni sulle architetture templari di Cuma preromana », *in* A. Arcangelo, M. Lombardo et A. Siciliano, *Cuma. Atti del quarantottesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 27 settembre – 1 ottobre 2008*, Tarente, p. 3-36.

Rizza G. 1955, « Leontini. Campagne di scavi 1950-51 e 1951-52: la necropoli della Valle S. Mauro; le fortificazioni meridionali della città e la porta di Siracusa », *Notizie degli scavi di Antichità*, p. 281-376.

Rizza G. 1957, « Leontini. Scavi e ricerche degli anni 1954-1955 », *Bolletino d'Arte* 42/1, p. 63-73.

Rouillard P. 2013, « Quelle archéologie du *proasteion* ? », *in* P. Darcque, R. Étienne et A.-M. Guimier-Sorbets (éd.), *Proasteion. Recherches sur le périurbain dans le monde grec*, Travaux de la Maison René-Ginouvès 17, Paris, p. 247-252.

Rouveret A. et Theodorescu D. 2000, « Recherches à Porta Marina : rapport préliminaire », *in* E. Greco et F. Longo (éd.), *Pæstum. Scavi, studi, ricerche. Bilancio di un decennio (1988-1998)*, Paestum, p. 191-196.

STAZIO A. et CECCOLI S. (éd.) 2001, *Problemi della "chora" coloniale dall'Occidente al Mar Nero. Atti del quarantesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 29 settembre – 3 ottobre 2000*, Tarente

TRÉZINY H. 1999, « Les fortifications grecques en Occident à l'époque classique (491-322 av. J.-C.) », *Pallas* 51, p. 241-282.

TRÉZINY H. 2006, « Les fortifications archaïques dans le monde grec colonial d'Occident », *in* C. Ampolo et M.A. Vaggioli (dir.), *Guerra e pace in Sicilia e nel mediterraneo antico (VIII-III sec. a.C.). Arte, prassi e teoria della pace e della guerra. Atti delle Quinte Giornate Internazionali di Studi sull'area elima e la Sicilia occidentale nel contesto mediterraneo, Erice, 12-15 ottobre 2003*, Seminari e convegni 7, Pise, p. 255-266.

TRÉZINY H. 2011a, « Fossés et défenses avancées dans les villes grecques d'Occident », *Revista d'Arqueologia de Ponent* 21, p. 287-296.

TRÉZINY H. 2011b, « Aux origines de Mégara Hyblaea », *in* A. Mazarákis Ainián (éd.), *The "Dark Ages" revisited. Acts of an international symposium in memory of William D.E. Coulson, University of Thessaly, Volos, 14-17 june 2007*, Volos, p. 541-550.

TRÉZINY H. 2012, « L'espace périurbain dans les villes grecques d'Occident », *in* R. Plana-Mallart et M.C. Belarte (éd.), *El paisatge periurbà a la Mediterrània occidental durant la protohistòria i l'antiguitat. Actes del Col·loqui internacional Institut Català d'Arqueologia Clàssica, Tarragona, 6-8 maig del 2009/Le paysage périurbain en Méditerranée occidentale pendant la Protohistoire et l'Antiquité. Actes du colloque international, Institut Catalan d'Archéologie Classique, Tarragone, 6-8 mai 2009*, Documenta 26, Tarragone, p. 33-45.

VALLET G. 1968, « La cité et son territoire dans les colonies grecques d'occident », *in La città e il suo territorio. Atti del settimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto 8-12 ottobre 1967*, Naples, p. 67-141.

WASOWICZ A. 1984, « L'aménagement spatial des villes grecques dans l'Antiquité », *Dialogues d'histoire ancienne* 10/1, p. 437-442.

Des murs et des hommes : réflexions sur la définition des communautés italiques

L'exemple des agglomérations lucaniennes et apuliennes

Of walls and men: some thoughts on the definition of Italic communities. The case of the Lucanian and Apulian agglomerations

DOI : 10.35562/frontieres.972

Lucas Aniceto
Post-doctorant Labex Les passés dans le présent (Pasp), ArScAn (UMR 7041)

Résumé. *La Lucanie et l'Apulie offrent un fascinant laboratoire pour l'étude des phénomènes urbains indigènes d'époque hellénistique. On y observe l'émergence d'agglomérations aux formes complexes, qui constituent le cœur de communautés civiques hiérarchiquement et institutionnellement bien structurées. La fortification y joue un rôle essentiel : marqueur dans le paysage, ouvrage communautaire par excellence, elle participe à la définition de ces habitats agglomérés. À travers deux grands dossiers, on s'attellera à définir la valeur sociétale de ces enceintes afin de saisir dans quelles mesures celles-ci reflètent – et même contribuent à définir – un tissu bâti et social intrinsèquement liés. Ainsi, on cherchera à comprendre à travers la distribution des nécropoles la portée exacte d'une fortification dans la délimitation de l'espace urbain. En outre, on portera notre attention sur l'« acropole » et ceux qui l'habitent afin de percevoir les logiques de division internes propres à ces communautés. On cherchera à mettre en évidence les pratiques de l'élite et leur utilisation de l'espace urbain comme instrument d'affirmation de leur prestige au sein de leurs communautés respectives.*

Abstract. *Lucania and Apulia offer a fascinating laboratory for studying indigenous urban phenomena during the Hellenistic period. The complex urban settlements that appear in this area constitute the core of hierarchically and institutionally well-structured civic communities. The fortification plays an essential role: as a landmark and a collective building, it contributes to the definition of these nucleated settlements. Through two major case studies, we will explore the societal value of these fortifications, that is how they reflect and help define a social fabric. Through the distribution of necropolises, we will try to understand to what extent a fortification delimits an urban space. Then, we will focus on the 'acropolis' and its inhabitants in order to address the principles of internal division inherent to these communities. Overall, we will seek to highlight the elite's practices and their use of urban space as a way to assert their prestige within their respective communities.*

Je remercie vivement A.-L. Baylé et M. Jaillet de m'offrir l'opportunité, à travers cette deuxième Rencontre des jeunes chercheurs sur l'Italie préromaine, d'approfondir certaines réflexions entamées au cours de mes années de doctorat. Mes plus affectueux remerciements vont aussi à mes collègues et amis E. Dupraz et B. Khan, pour leurs suggestions et conseils

Introduction

En s'intéressant aux différentes acceptions de la limite dans l'Italie préromaine et en invitant à en dépasser le concept, cette rencontre constitue un espace privilégié pour discuter le fonctionnement des communautés indigènes du sud de la péninsule.

Nous nous proposons de plonger plus spécifiquement dans le rapport qu'une communauté entretient avec ses fortifications, à travers la confrontation très stimulante de deux aires géographiques mitoyennes : la Lucanie (Basilicate, Campanie méridionale) et l'Apulie (Pouilles)[1]. Ces deux régions, assez rarement mises en discussion, connaissent en effet un phénomène comparable qui, tout en ayant des origines plus anciennes en Apulie, est emblématique de l'époque hellénistique (IVe-IIIe s. av. J.-C.), à savoir l'émergence de vastes habitats agglomérés fortifiés aux formes complexes[2] (fig. 1). Ces établissements aux dimensions variables ont été explorés de manière très inégale, et beaucoup de progrès restent à faire dans notre connaissance de ces sites. Certains éléments récurrents en constituent néanmoins les principales caractéristiques : une trame viaire non régulière, des noyaux d'habitat dont le bâti, souvent assez dense, connaît des transformations au cours du temps, des espaces laissés libres de toute construction durant toute la durée de vie de l'agglomération.

Les imposantes fortifications qui délimitent cet espace « urbain » sont largement indissociables de ce phénomène. Le rempart se présente comme une véritable composante de ces agglomérations, et l'un des marqueurs forts de leur essor et de leurs transformations. Il nous est donc apparu opportun de confronter ces deux phénomènes urbains, limitrophes et en grande partie contemporains – comparables à bien des niveaux, mais conservant leurs spécificités – à travers une réflexion sur la valeur sociale d'une fortification. En matérialisant des ruptures et des continuités de l'espace bâti, l'enceinte constitue un miroir du tissu social de ces sociétés et permet de saisir des comportements, des attitudes et des pratiques tantôt similaires, tantôt originales, qui sont autant de modes d'expression des élites locales.

De l'agglomération à la fortification : la communauté civique vue par le prisme de l'épigraphie italique

À l'émergence de ces agglomérations lucaniennes et apuliennes correspond le développement de sociétés complexes, structurées hiérarchiquement, pour lesquelles les inscriptions – osques comme messapiennes – attestent l'existence d'une véritable vie civique.

Ainsi, l'épigraphie lucanienne conserve à la fois les traces d'une vie institutionnelle et celles d'une activité édilitaire de type communautaire. La *lex* de Roccagloriosa (env. 300 av. J.-C.) en est l'un des documents les plus emblématiques. Découvert en 1999 lors des fouilles de la porte centrale de l'agglomération, il confirme de manière éclatante une pratique italique des textes de loi, gravés sur table de bronze[3]. Le registre employé est celui de la sphère civique : tout au long du texte sont ainsi mentionnés des magistrats locaux, les *meddices* (μεδδες), et une assemblée délibérante, exerçant leur autorité (respectivement <με>δδες σουf μεδεικα<τουδ(?)> et <t>αναγγινουδ[4]) dans le domaine public (τουτεικαις). Cette autorité s'exerce ainsi sur la *touto* – dont τουτεικαις est la forme adjectivale dérivée –, c'est-à-dire sur la communauté civique de Roccagloriosa, qui devait certainement coïncider avec l'établissement fortifié lui-même, étendant son emprise sur le territoire environnant[5]. On ne peut clore ce trop rapide panorama des réalités institutionnelles lucaniennes sans évoquer au moins les occurrences de *vereiia* qui, sans entrer dans les débats complexes de ses relations avec la *touto*, renvoient également à la communauté autonome ou à une fraction de celle-ci[6]. La mention apparaît sous la forme abrégée Fε(ρειια) sur des timbres sur tuile de Lucanie et du *Bruttium* qui attestent une activité édilitaire « publique »[7]. À ce titre, il vaut la peine de rappeler les timbres Fε καρ de Civita di Tricarico

1 Le terme d'*Apuliens* revêt une certaine polysémie. Les auteurs antiques comme les linguistes l'emploient dans un sens restreint qui exclut l'extrémité méridionale du talon italien ; nous l'entendons ici dans une acception large englobant les trois groupes ethniques évoqués par les sources : les Messapiens, les Peucetiens et les Dauniens.

2 Le phénomène a été au cœur des débats lors du colloque de Venosa en 2006 (Osanna 2009) qui a dressé le bilan et les limites de nos connaissances archéologiques sur l'urbanisation indigène de Grande Grèce. Parmi les établissements les mieux documentés, on citera en Lucanie Civita di Tricarico (47 ha), Serra del Cedro (30 ha), Roccagloriosa (30-40 ha), Serra di Vaglio (23 ha) ; et en Apulie, ceux de Monte Sannace (85 ha), Rudiae (92 ha), Muro Tenente (40 ha), Manduria (67 ha), Egnazia (38 ha), Vaste (78 ha).

3 Gualtieri et Poccetti 1990.

4 Gualtieri et Poccetti 1990, p. 207, 261-262. Si la mention d'une assemblée est implicite à Roccagloriosa, elle est en revanche explicitement nommée dans une inscription d'Atena Lucana (ST Lu. 2).

5 Pour un bilan sur la *touto* italique, voir Rix 2000 ; Bourdin 2012, p. 240-269.

6 Rix 2000, p. 209-220 ; Bourdin 2012, p. 266-269.

7 Selon la restitution de Poccetti 1999, largement acceptée. Voir Cazanove 2014, fig. 20 pour une carte de distribution de ces timbres

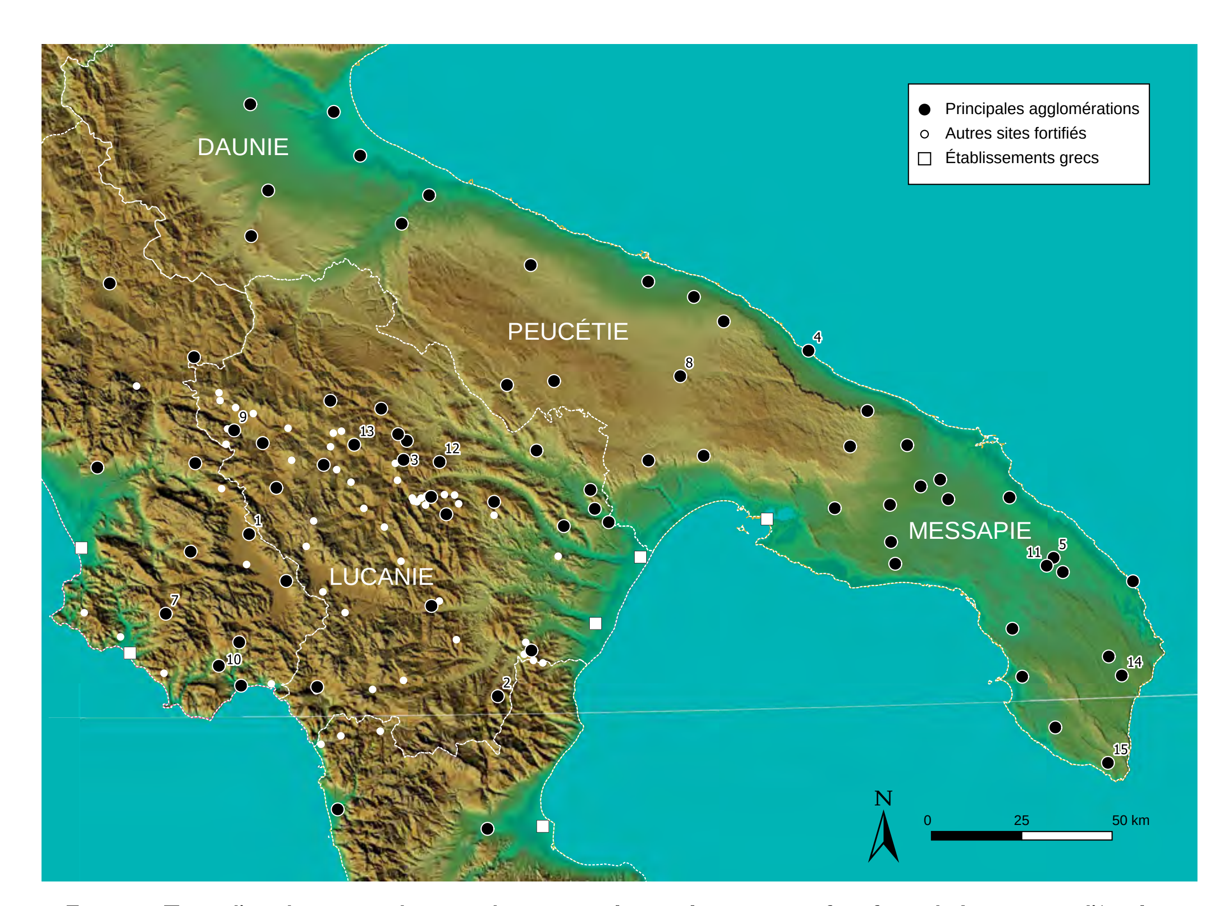


Figure 1. Zone d'étude, avec indication des principales agglomérations fortifiées de Lucanie et d'Apulie au cours de l'époque hellénistique

1. Atena Lucana **2.** Cersosimo **3.** Civita di Tricarico **4.** Egnazia **5.** Lecce **6.** Manduria **7.** Moio della Civitella **8.** Monte Sannace **9.** Muro Lucano **10.** Roccagloriosa **11.** Rudiae **12.** Serra del Cedro **13.** Serra di Vaglio **14.** Vaste **15.** Vereto

DAO : L. Aniceto

où la mention de la *vereiia* est suivie par ce qui pourrait être compris comme l'abréviation du nom antique de la communauté[8], à la manière de la *vereias lúvkanateis* de Monte Pallano (Samnium)[9].

Des réflexions similaires ressortent de l'épigraphie messapienne. L'un des documents les plus remarquables est sans nul doute l'inscription *MLM 1 Bas* de Vaste attribuée au IIIe siècle av. J.-C.[10]. Découverte au XVIe siècle, sans contexte archéologique, elle n'est malheureusement connue que par des transcriptions d'époque. Ce texte long en *scriptio continua* fait partie d'une courte série débutant par une invocation à Zeus. Il se réfère à une dénommée *marta t'oṭoria* faisant don de terrains lui appartenant « à la cité de Vaste » (*vastei basta*). Si l'on peut noter la parenté étymologique avec le grec *astu*, désignant l'agglomération urbaine, le terme messapien semble ici être employé dans le sens de « communauté civique de *Basta* », l'antique Vaste[11]. Le don est d'ailleurs acté en présence de plusieurs personnalités importantes de la cité[12]. Un parallèle doit peut-être être fait avec une inscription fragmentaire de Vereto, autre agglomération messapienne, où apparaît la même forme, seule, et cette fois au locatif (*vasti*)[13].

Cette documentation pose d'emblée le problème de l'adéquation entre communauté et agglomération fortifiée. Du fait de notre culture classique et de l'impact des établissements grecs dans la région, le modèle qui

en Italie méridionale.

8 Cazanove 2014, p. 22-27.

9 Crawford *et al.* 2010, p. 1253, Pallanum (?), 1 = ST Fr 2.

10 *MLM 1 Bas* : *klohi zis t'oṭoria marta pido vastei basta | veinaṇ aran in darant'oa vasti staboos | šoṇedonas daštas-si vaanetos in-t'i trigonošo|a staboos šonett'ihi dazimaihi beilẹihi | in-t'i reššorišoa kazareihi šoṇett'ihi ọtṭ'eihi-t'i | dazohonnihi in-t'i vastima | daštas krat'ẹheihi in-t'i ardannoa poššonnihi a|imarnaihi.*

11 Matzinger 2019, p. 47-48.

12 Cette partie du texte se compose d'une succession de formules onomastiques, toutes différentes. Les termes *darant'oa*, *trigonošo|a*, *reššorišoa*, *vastima* et *ardannoa*, d'interprétation délicate, appartiennent indiscutablement au vocabulaire de la vie civique.

13 MLM 18 Ve.



Figure 2. Inscription osque de Muro Lucano
Museo archeologico provinciale di Potenza
Cliché : L. Aniceto

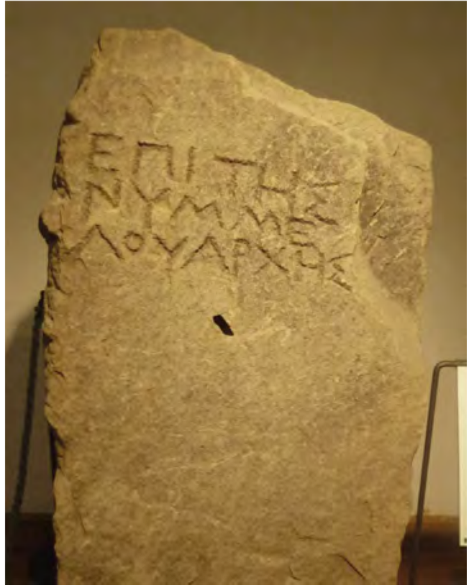


Figure 3. Inscription grecque de Serra di Vaglio
Museo Archeologico Nazionale di Muro Lucano
Cliché : L. Aniceto

s'impose à l'esprit est celui de la cité-État (*polis*), et l'on se laisse facilement tenter par une distinction nette entre espace urbain (la ville) et espace rural (son territoire) : ainsi a-t-on proposé de reconnaître à Roccagloriosa une forme plus ou moins embryonnaire de cité-État[14]. Le rempart joue alors un rôle essentiel en matérialisant la limite et en canalisant le passage entre ces deux fragments interconnectés de la communauté. Rappelons que l'étude générale des fortifications s'inscrit dans une double tradition qui insiste tantôt sur la valeur militaire du rempart, tantôt sur sa dimension symbolique[15]. Sans entrer dans des débats historiographiques houleux, une évidence s'impose : la construction d'une fortification et son entretien périodique constituent un investissement non négligeable pour une communauté. Le rempart est le marqueur le plus monumental de l'agglomération, et dans le monde italique comme ailleurs, il s'agit d'une construction « publique ». Deux dédicaces similaires nous le confirment (fig. 2 et 3). Toutes deux ont été découvertes en association avec des portes et commémorent la construction (?) d'une enceinte ou d'une partie de celle-ci. Le *meddiss* de Muro Lucano (Maius Arrius)[16] et son calque linguistique grec, l'archonte de Serra di Vaglio (Nummelos)[17], sont deux membres de l'élite locale agissant en tant que magistrats de leur communauté et s'exprimant dans deux langues différentes.

Au-delà même de ces considérations, il semble de plus en plus évident que l'enceinte en tant que composante à part entière de l'agglomération est un élément significatif dans la définition de ces communautés, à la fois dans la matérialisation des limites de l'agglomération et dans la segmentation de ses espaces internes. À travers deux dossiers spécifiques, nous essayerons de démontrer la valeur sociale des fortifications, qui n'est pas forcément la même d'une région à l'autre ou d'un site à l'autre.

14 Gualtieri 2004, p. 36.

15 Ainsi, pour les fortifications celtiques, points de référence importants pour l'étude des phénomènes d'urbanisation indigène, Krausz 2008, p. 218 retient que « le *murus gallicus* est d'abord une limite symbolique, un rempart de prestige ». Moret 2011 s'emploie pour sa part à nuancer ce point de vue.

16 Capano et Del Tutto Palma 1990 ; Crawford *et al.* 2010, p. 1422-1423, Numistro 1 = Del Tutto Mu 1 = ST Lu 4 : μαις αρρι|ες σουϝεν | μεδδικεν ; sur un bloc mesurant 0,54 x 0,63 x 0,24 m.

17 Adamesteanu 1974 ; Crawford *et al.* 2010, p. 1360-1361, Potentia 39 = Lejeune (1985) : επι της | Νυμμε|λου αρχης ; sur une stèle mesurant 1,23 x 0,59 x 0,20 m.

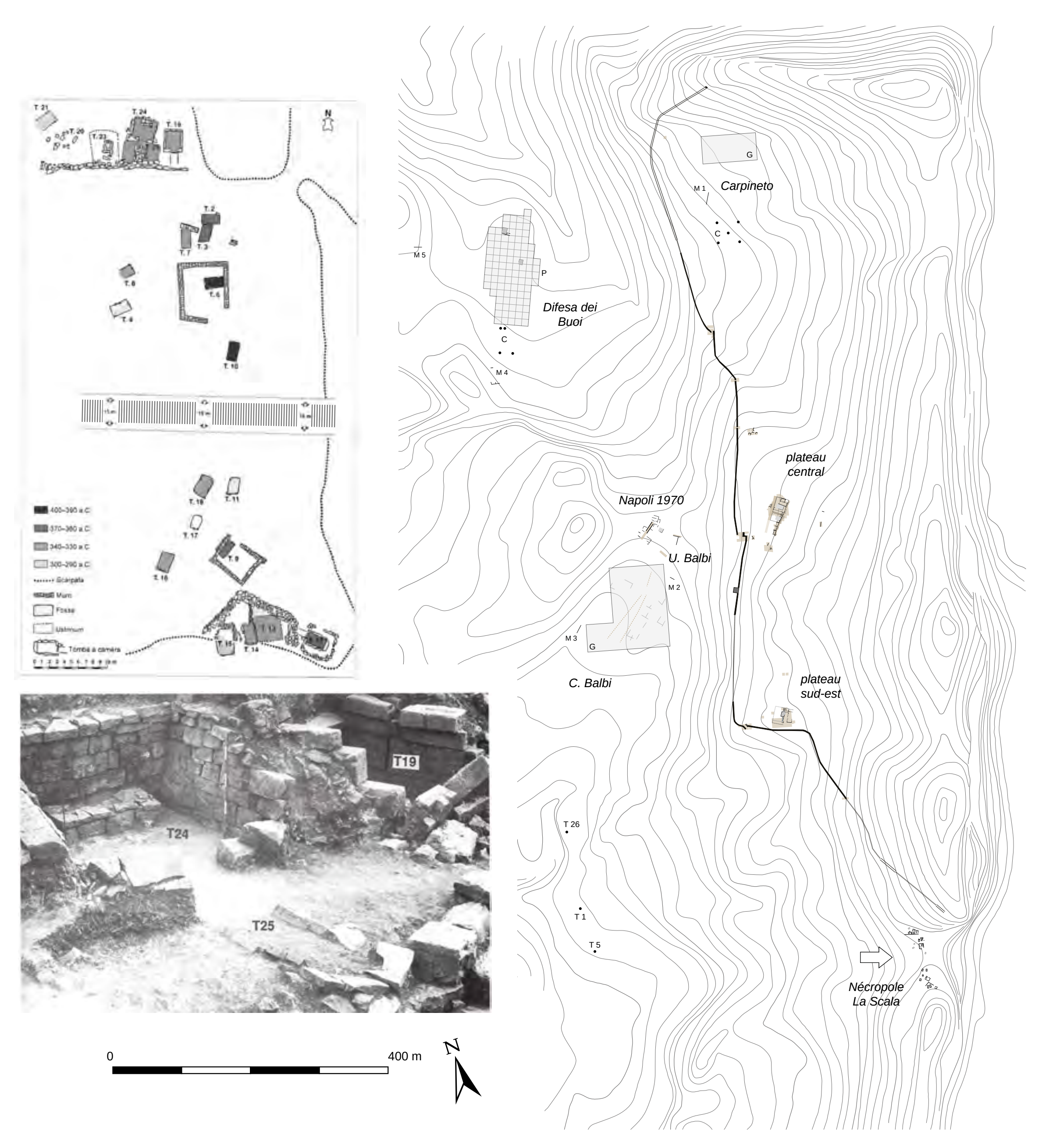


Figure 4. Roccagloriosa. Nécropole de *La Scala*

DAO : L. Aniceto, plan et cliché de Gualtieri et Fracchia 1990, fig. 167 ; Gualtieri et Fracchia 2001, fig. 127, avec l'autorisation du Centre Jean Bérard

Marquer les limites : le rôle des fortifications « urbaines »

Dans l'imaginaire, la ville est traditionnellement perçue comme une entité nettement circonscrite dans l'espace, et la fortification en a souvent marqué la limite. Il nous paraît donc pertinent de réfléchir d'abord sur la valeur de l'enceinte comme limite d'un pôle d'agrégation spécifique, en nous demandant si ces populations italiques avaient une conception particulière du rempart et si son édification ou sa simple présence revêtaient une charge idéologique. Un dossier nous semble éclairant : celui de la distribution des espaces funéraires. Dans ce domaine, la confrontation entre Lucanie et Apulie est particulièrement stimulante.

En Lucanie, la fortification agit comme une sorte de repoussoir, rejetant les nécropoles hors de l'agglomération. Autant que l'on puisse en juger, celles-ci se trouvent systématiquement hors du périmètre fortifié, de sorte qu'on peut affirmer que le IVe siècle apparaît comme le moment où les « *necropoli si vanno "emancipando" dagli spazi destinati ai vivi*[18] ». En admettant que ce ne soit pas là un effet trompeur de l'état des

18 Osanna 2009, p. 8.

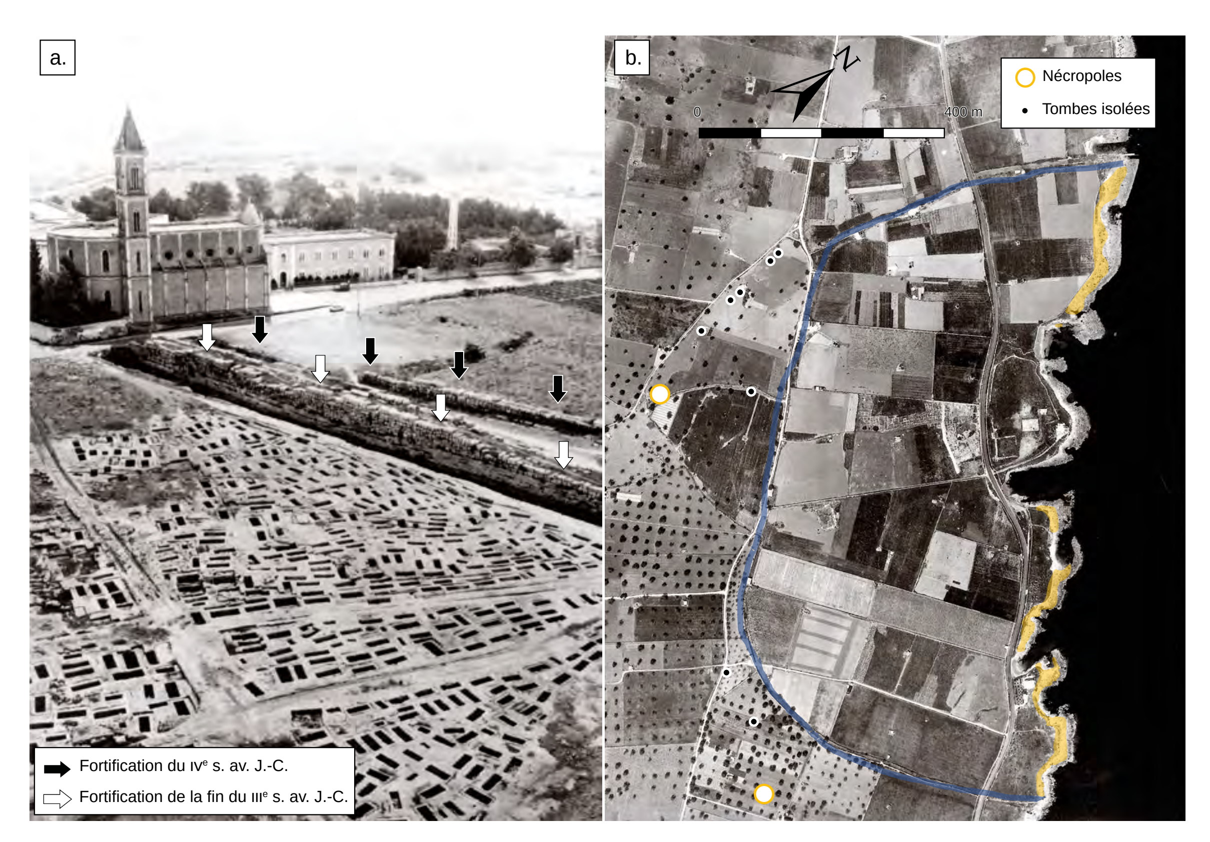


Figure 5. La nécropoles nord-ouest de Manduria et les nécropoles d'Egnazia
a. Manduria. Nécropole nord-ouest **b.** Egnazia. Principales zones de nécropole en dehors du périmètre fortifié et le long de la côte
DAO : L. Aniceto, d'après Guaitoli 2003, fig. 558 (© ICCD – AM 2.8.1968, nég. 134177) et 573 (© ICCD – AM 1973, Fonds SIAT, nég. 58570) avec l'autorisation de l'Istituto Centrale per il Catalogo e la Documentazione – MiC

recherches, ce qui semble acceptable, il faut avouer notre très mauvaise connaissance des nécropoles des grands sites lucaniens : à peine deux tombes à Civita di Tricarico[19], une rapide notice à Serra del Cedro[20] et une situation des plus confuses à Serra di Vaglio[21], pour ne citer que des établissements abondamment explorés. Une des seules nécropoles urbaines bien documentées est celle de La Scala à Roccagloriosa dont a été fouillée une petite partie[22] : vingt-deux tombes à chambre et à fosse, relatives à un groupe social élevé, sont implantées le long d'un point de passage obligé, le col franchissant la crête du Monte Capitenali (fig. 4). Ces nécropoles lucaniennes témoignent ainsi d'élites se mettant en scène le long des voies d'accès ou des portes de leur ville, ce qui fait directement écho à la position originelle des deux inscriptions discutées plus haut. Quant aux rares tombes découvertes *intra muros*, elles sont soit antérieures, soit postérieures à l'agglomération – à la manière de celles fouillées dans la tranchée 1986 ou lors des recherches récentes à Serra del Cedro[23]. Ce phénomène généralisé reflète la mise en place d'une nouvelle conception de l'urbain dont l'interprétation n'est pas si évidente : assiste-t-on à la mise en place d'un interdit contrôlé par des autorités publiques ? Quelles en sont les motivations et les conséquences sociales ? Cette pratique reste stable durant toute la durée de vie de ces agglomérations, quand bien même celles-ci maintiennent dans l'espace *intra muros* d'amples zones « vides »[24]. Cela contribue à une certaine image de la fortification qui, en Lucanie, matérialise l'espace des vivants : l'agglomération est délimitée par ses murs et entourée par ses nécropoles.

En Apulie, la situation est sensiblement différente : les tombes se trouvent indifféremment à l'intérieur et à l'extérieur du périmètre fortifié. Pour autant, il existe bien des nécropoles extra-urbaines disposées le long des murs comme celle de Manduria, retaillée par le rempart de la fin du IIIe siècle, ou sur le banc rocheux

19 Bracco 1949.
20 Colicelli 2012, p. 174-175.
21 Soppelsa 2011, p. 237.
22 Gualtieri et Fracchia 1990, p. 207-212.
23 Canosa 1987 ; Cazanove 2016.
24 À Civita di Tricarico, où le plan du site est de plus en plus précis grâce aux prospections géophysiques, les espaces « vides » représentent plus de la moitié de l'agglomération et ne semblent pas avoir été consacrés aux nécropoles.



Figure 6. Rudiae. Distribution des hypogées et des tombes à l'intérieur du périmètre fortifié de l'agglomération préromaine

1. Fondo Annunziato **2.** Fondo Acchiatura **3.** Fondo Chiusurella **4.** Fondo Marangelle ; **5.** Fondo Pica **6.** Istituto Agrario

DAO : L. Aniceto d'après Lamboley 1996, fig. 53, 56, photographie satellite Google Earth, Image © 2020 Maxar Technologies

du littoral comme à Egnazia, en périphérie de l'habitat[25] (fig. 5). Mais dans l'ensemble, les centres d'Apulie accueillent de nombreux petits groupes de tombes, voire des tombes « isolées », se mêlant aux zones d'habitat[26]. Il s'agit en général de tombes luxueuses par leur mobilier, leur décor peint ou leur parure architecturale : des hypogées à Lecce, Vaste, Egnazia ou encore Rudiae ; de grandes tombes *a semi-camera* à Monte Sannace ; mais aussi des tombes mineures, à fosse. À Rudiae, J.-L. Lamboley a étudié la distribution de ces tombes *intra muros* en notant leur tendance à occuper le secteur le plus densément habité, au cœur du site messapien (fig. 6)[27], selon un schéma qu'on retrouve également à Vaste[28]. Ces tombeaux apuliens semblent graviter autour de la demeure familiale, ce qui a entretenu l'image de sociétés enterrant leurs morts directement sous le pavement de la maison. Les recherches menées à Monte Sannace permettent toutefois de nuancer ce propos. L'étude fine du bâti de la ville basse, d'où proviennent près de deux cents tombes, révèle que, en dehors des contextes infantiles, les tombes d'adultes parfaitement contemporaines des habitations des IVe-IIIe siècles dans lesquelles elles sont insérées sont sinon absentes, du moins assez rares. Il existe plutôt des espaces funéraires réservés au sein du tissu bâti[29].

25 Guaitoli 2003, p. 312-316 ; Donvito 1994, p. 96-103.
26 Lamboley 1996, p. 339-342.
27 Lamboley 1982 ; Lamboley 1996, fig. 53. En revanche, on ne connait aucune tombe *extra muros* à Rudiae !
28 Mastronuzzi *et al.* 2019, p. 86-87, 153-157.
29 Gargano 2009, p. 91-92 ; Palmentola 2019, p. 667.

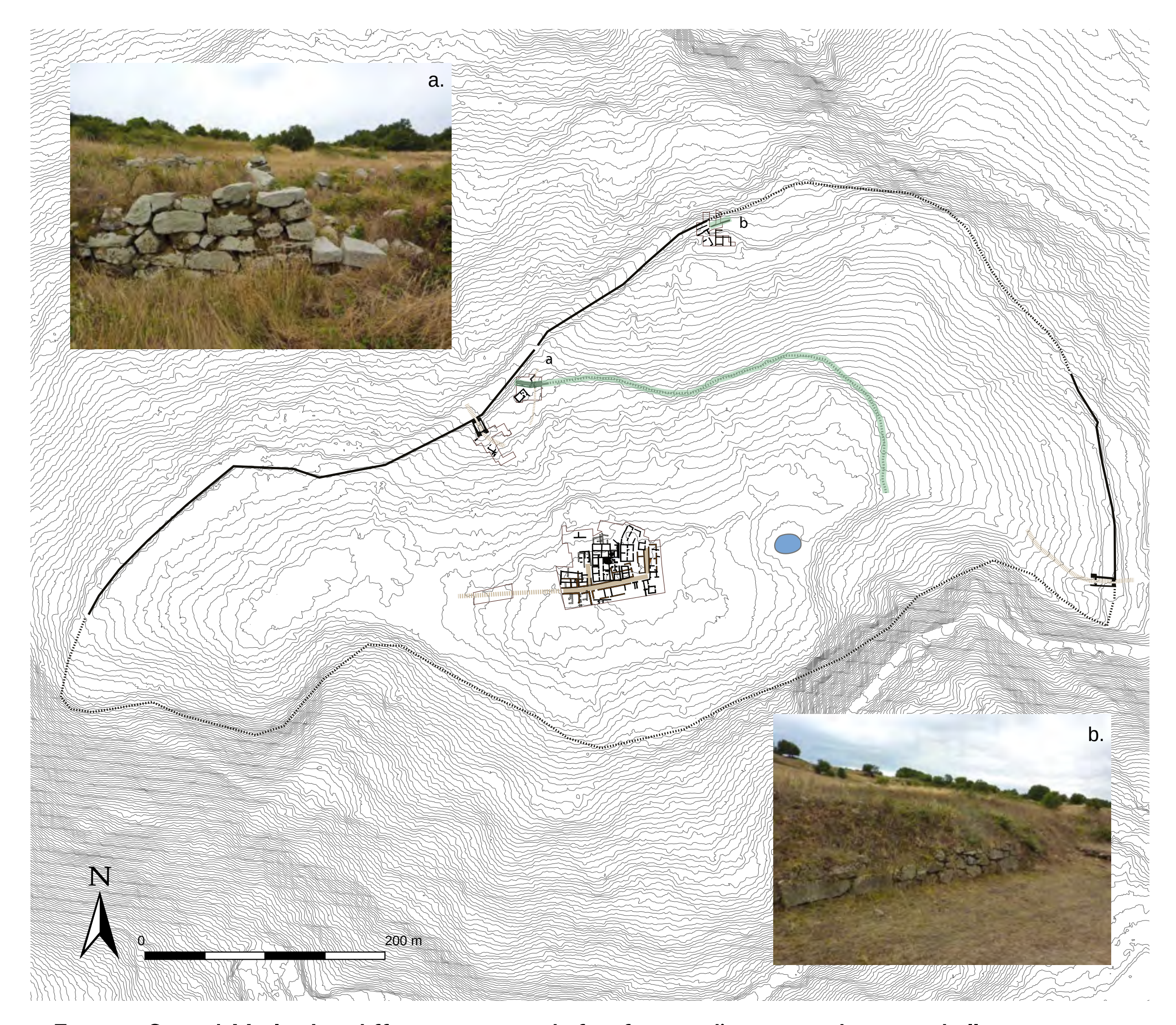


Figure 7. Serra di Vaglio. Les différents niveaux de fortification d'époque archaïque et hellénistique
a. Fortification archaïque (?) interne **b.** Fortification archaïque « externe »
DAO et clichés : L. Aniceto

D'une région à l'autre, on assiste à deux manières différentes de concevoir l'espace urbain. Si, d'un côté, les monuments funéraires se regroupent exclusivement hors de l'agglomération le long des chemins d'accès au site et près des portes, de l'autre, la ville est aussi le lieu de sépulture des élites dont les tombes restent vraisemblablement associées à la demeure familiale. Ces spécificités nourrissent des réflexions sur les pratiques gentilices à l'œuvre dans ces sociétés : dans les deux cas, nous sommes face à une forme de concurrence interélite qui s'exprime simplement dans des pratiques et un langage différents. Par ailleurs, l'existence de nécropoles *extra muros* nous renseigne sur la valeur de l'enceinte qui contribue à définir spatialement ces réalités sociales multiples.

Le rempart, un instrument de segmentation sociale ?

L'histoire de Roccagloriosa nous fournit une piste intéressante pour penser l'adéquation entre fortification et limite d'agglomération. Si l'enceinte a bien été à ses débuts la limite physique de l'espace aggloméré, dès la seconde moitié du IVe siècle le site déborde de ses remparts, avec l'apparition de véritables quartiers résidentiels *extra muros.* L'enceinte passe alors du statut de limite externe à celle de diviseur interne. Cette situation, unique en Lucanie, nous amène à discuter la segmentation de l'espace et, en arrière-plan, la façon dont la topographie contribue à construire le statut social.

Nombreuses sont les agglomérations lucaniennes et apuliennes dotées de plusieurs lignes de fortifications où le point le plus élevé du site est isolé du reste de l'agglomération, et l'existence de ces différents niveaux d'enceinte devait répondre à certaines logiques que nous allons maintenant discuter plus longuement. Ici, le problème de la chronologie des murs est crucial. Dans la littérature s'est longtemps imposée l'idée d'un noyau

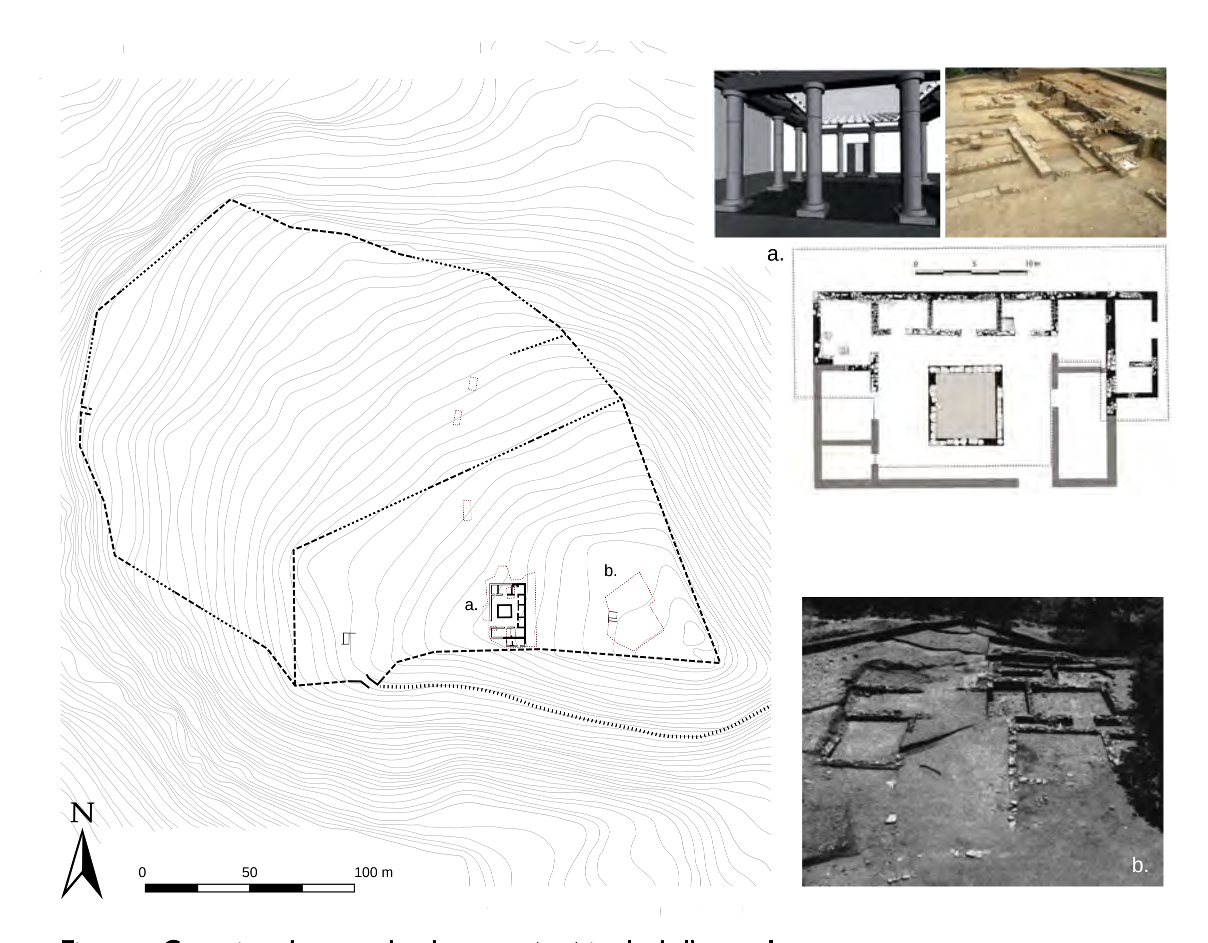


Figure 8. Cersosimo. Les grandes demeures à péristyle de l'acropole
DAO : L. Aniceto, clichés de Cossalter et De Faveri 2009, fig. 2 et 4 ; De Siena 2011, fig. 6 avec l'autorisation du Ministero della Cultura, Soprintendenza Archeologia Belle Arti e Paesaggio della Basilicata

d'habitat primitif implanté en hauteur à partir duquel l'agglomération se serait ensuite développée, entraînant l'édification de nouveaux murs. Ce modèle adopté dans les années soixante pour Monte Sannace n'a toujours pas trouvé de confirmation archéologique[30]. Une hypothèse similaire avait été formulée à Serra di Vaglio où existe une enceinte interne certainement archaïque[31]. La découverte d'un tronçon d'enceinte archaïque au nord-est, dans l'*agger* de la muraille « externe », pousse vers d'autres restitutions[32] (fig. 7). Quant à savoir si, à l'époque hellénistique, le mur interne était défonctionnalisé ou au contraire continuait à jouer un rôle – statique, militaire ou symbolique –, cela n'est pas simple. Si certaines enceintes renvoient indubitablement à une transformation radicale intervenue à un moment tardif de la vie de l'agglomération – l'enceinte intermédiaire de Civita di Tricarico, la troisième enceinte de Manduria –, il semble que très souvent ces différentes lignes de fortification aient coexisté, établissant alors une partition de l'espace habité qui devait être significative.

Afin de saisir les logiques de la topographie urbaine et leurs implications sociales, il est intéressant de regarder plus en détail ces « acropoles » italiques et les structures qu'elles renferment. Ces sommets fortifiés accueillent fréquemment de véritables quartiers d'habitat, pour certains assez denses, tels que ceux, en Lucanie, de Civita di Tricarico et de Moio della Civitella, et ceux, en Apulie, de Monte Sannace et de Vaste. On y distingue fréquemment de grands complexes résidentiels. Ainsi, à Cersosimo a été fouillée une vaste demeure à péristyle d'environ 500 m², bâtie avec soin et faisant recours à des éléments architecturaux en pierre (fig. 8a)[33]. Un deuxième complexe, inédit mais comparable, a été fouillé immédiatement à l'est du premier (fig. 8b)[34]. Pour le reste, on ignore tout du tissu bâti de cette acropole ou de celui de la ville basse qui n'a livré que des structures modestes. À titre d'exemple, on citera aussi les tombes monumentales de l'acropole de Monte Sannace[35]. Il en ressort l'idée que les hauteurs fortifiées constituent des espaces privilégiés, que les

30 Muraglia 2019, p. 91 pour une révision critique de l'interprétation de B.M. Scarfi.
31 Schmiedt 1970, fig. 4 ; Greco 1996, fig. 32.
32 Tagliente 2006, p. 739-741.
33 Cossalter et De Faveri 2006 et 2009.
34 De Siena 2011, p. 620-623.
35 Ciancio 2019, p. 153-154.

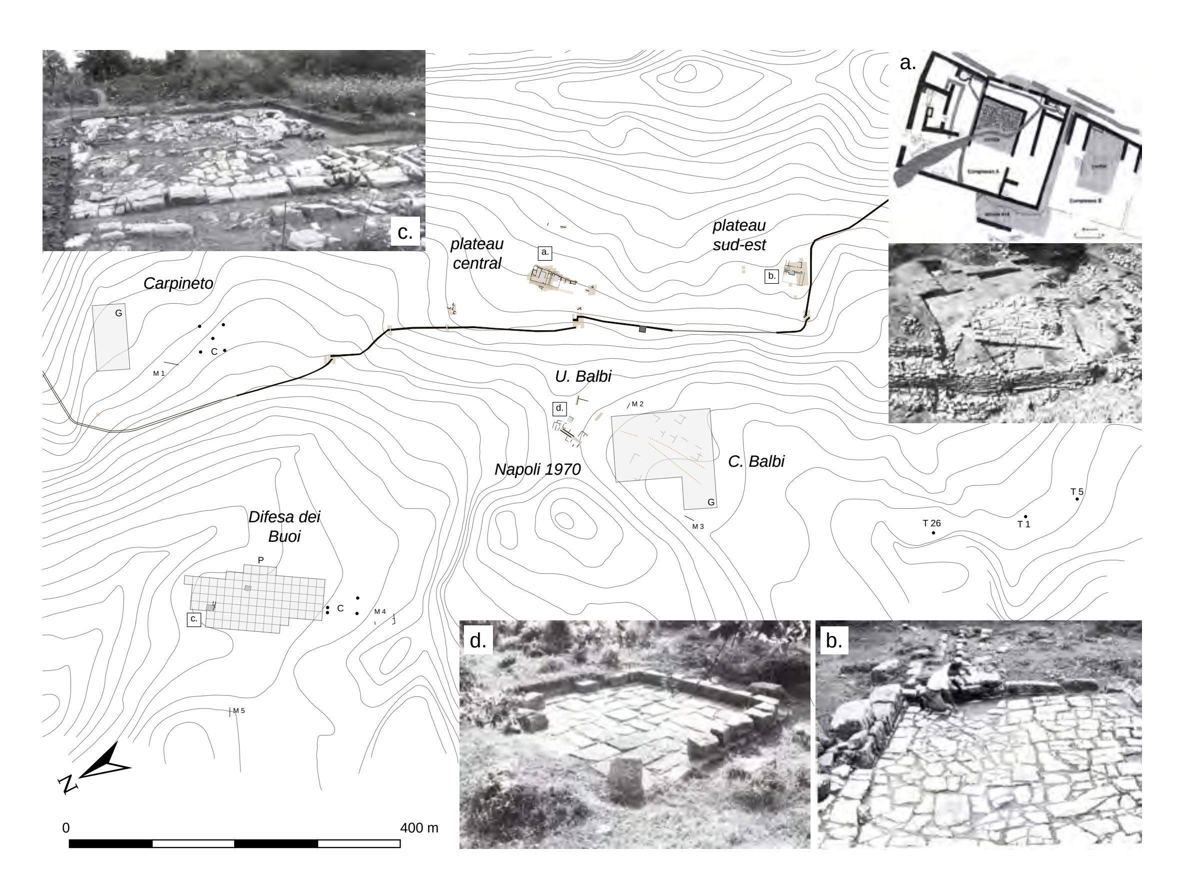


Figure 9. Roccagloriosa. Distribution des grandes habitations à cour centrale dallée à l'intérieur et à l'extérieur du périmètre fortifié
a. complexe A, plateau central **b.** grand édifice, plateau sud-est **c.** cour dallée, Area DB **d.** cour dallée, Area Napoli
DAO : L. Aniceto d'après Gualtieri et Fracchia 1990, tabl. 7, clichés de Gualtieri et Fracchia 1990, fig. 48, 101, 135 et Gualtieri et Fracchia 2001, fig. 14, 49 avec l'autorisation du Centre Jean Bérard

élites tendent à accaparer. Cela peut s'expliquer par une volonté d'assurer un contrôle visuel sur l'agglomération ou de se mettre en scène à la vue de ses concitoyens, transcrivant alors un possible sentiment de supériorité morale, qui pourrait d'ailleurs être attisé par leur désir d'occuper le noyau primitif de l'établissement – ou ce qu'ils considèrent comme tel. Cela implique d'envisager un véritable travail de mémoire de la part de ces élites, qui contribuent à bâtir leur position sociale en faisant de ces acropoles le siège de leur autorité.

De nouveau, notre culture classique nous pousse naturellement vers les modèles de l'acropole grecque ou de l'*arx* étrusco-latine, c'est-à-dire des espaces chargés d'une forte valeur politique, religieuse et militaire. Nos connaissances des agglomérations italiques invitent à la prudence tout en gardant à l'esprit ces considérations pour l'interprétation de la géographie urbaine[36]. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que l'« acropole » italique n'est pas le siège exclusif de l'élite, habitant indistinctement ville haute et ville basse. À Roccagloriosa, la distribution des cours dallées permet d'identifier de grandes demeures à cour centrale et portiques aussi bien à l'intérieur des murs que dans les quartiers extérieurs[37] (fig. 9). De même, des habitations complexes sont attestées dans la « ville basse » de Monte Sannace[38] ou à Civita di Tricarico[39] (fig. 10). Et l'on peut faire une lecture similaire de la répartition des hypogées à Rudiae, qui témoigne d'une élite répartie sur l'ensemble de l'espace urbain, mais avec une préférence pour une position centrale. Finalement, nous sommes tout de même assez loin d'une pyramide sociale qui se refléterait dans la topographie, même s'il semble difficile de

36 Notamment lorsqu'on affronte – ce qu'on ne fera pas ici – le problème de l'identification d'espaces ou de structures communautaires, à valeur civique ou sacrée, sur l'acropole, tels que la pseudo-agora de Monte Sannace (Scarfi 1962, p. 110) ou le complexe de Vaste (D'Andria 1996, p. 426-433).
37 Voir tout particulièrement Gualtieri 1996.
38 Scarfi 1962, p. 249-263 ; Ciancio 2019, p. 157-159.
39 Cazanove 2008, p. 79-143 ; Cazanove *et al.* 2014, p. 61-84.

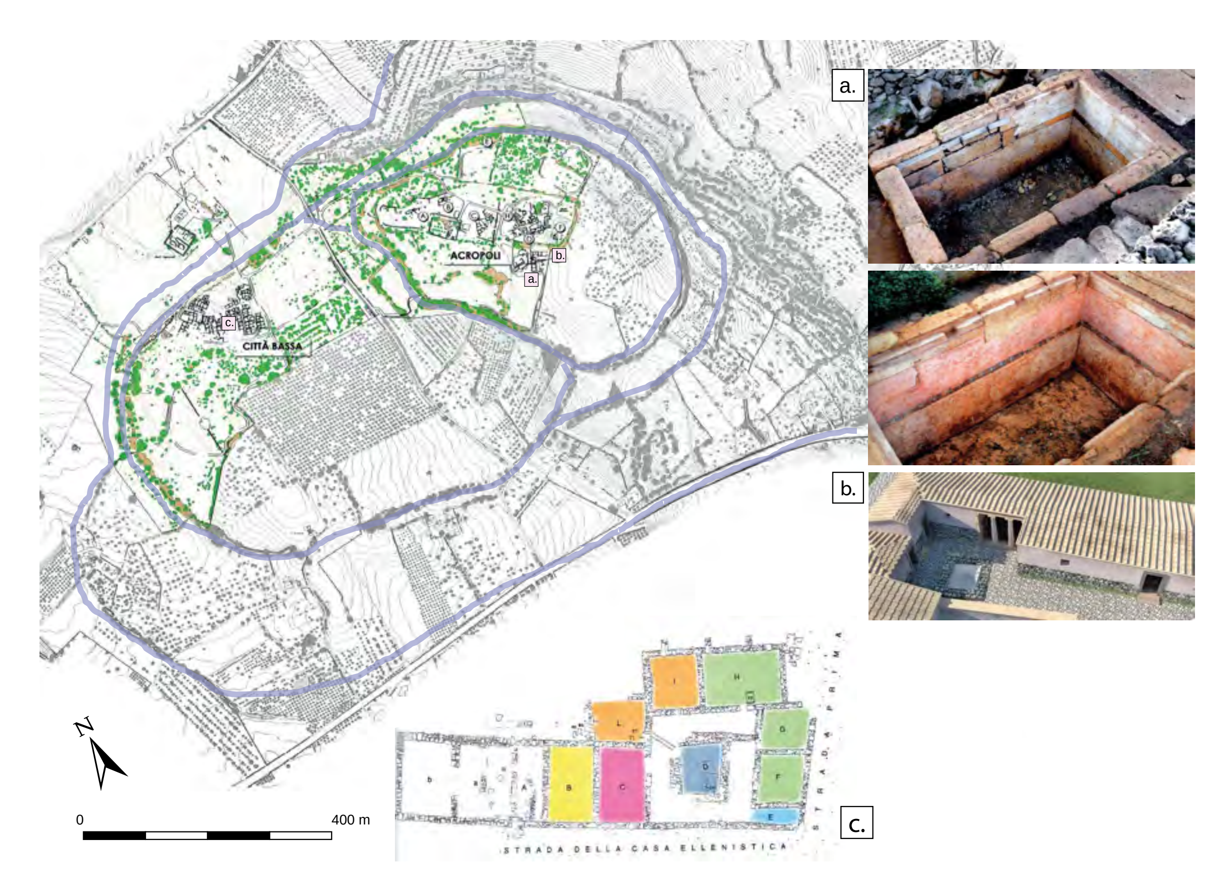


Figure 10. Monte Sannace. Localisation des grandes demeures de l'élite et des tombes monumentales
a. Tombes *a semi-camera*, acropole **b.** Restitution d'une habitation à cour, acropole **c.** Plan de la Casa Ellenistica, ville basse
DAO : L. Aniceto d'après Ciancio 2019, fig. 3, 8a et b, 71 ; Muraglia 2019, fig. 17

nier que l'acropole présente une réelle attractivité pour les élites, qui s'y mettent en scène, et peut-être parfois pour les lieux de la vie de la communauté.

Conclusion

La confrontation de ces deux expériences urbaines permet de mettre en évidence, à travers des variantes locales et régionales, un phénomène commun : ces agglomérations aux formes souvent assez complexes, où l'on entrevoit fréquemment toute une hiérarchie sociale, constituent un espace civique dans lequel s'entremêlent des pratiques gentilices.

Ce sont des lieux où se construit activement le statut social des élites. Celles-ci s'expriment de différentes manières – par leurs constructions personnelles et celles qu'elles font au nom de la communauté – qui sont autant de moyens de se mettre en scène. Des phénomènes de concurrence expliquent au moins en partie la monumentalité des demeures et leur emplacement, la distribution des tombeaux dans la ville ou en dehors ainsi que la construction de ces grandes enceintes. L'une des difficultés reste de caractériser précisément ces élites : à quel point celles vivant sur l'« acropole » se singularisent-elles de celles installées en contrebas ? Celles de la ville sont-elles si différentes de celles du territoire ?

L'enceinte jouait définitivement un rôle dans ce processus. En contribuant à façonner le paysage urbain, en délimitant ou segmentant son espace, la fortification matérialise indiscutablement des phénomènes et des comportements sociaux qui rythmaient la vie de ces communautés italiques.

Bibliographie

ADAMESTEANU D. 1974, « *Nummelos. Archon o Basileus lucano* ', *in* H. Daicoviciu (éd.), *In memoriam Constantini Daicoviciu*, Cluj-Dacia, p. 9-21.

BOURDIN S. 2012, *Les peuples de l'Italie préromaine. Identités, territoires et relations inter-ethniques en Italie centrale et septentrionale (VIIIe-Ier siècle av. J.-C.)*, Rome.

BRACCO E. 1949, « Tricarico (Matera). – Rinvenimento di tombe di età greca – Rinvenimento di iscrizioni funerarie di età romana », *Notizie degli Scavi di Antichità*, p. 114-132.

CANOSA M.G. 1987, « Quando il metano incontra l'archeologo », *Viaggio nel Mezzogiorno tra tentativi, sperienze e programmi*, rivista mensile a cura dell'ENI XVI, nº 169-173, p. 78.

CAPANO A. et DEL TUTTO PALMA L. 1990, « L'iscrizione di Muro Lucano. », *in* M. Tagliente (éd.), *Italici in Magna Grecia. Lingue, insediamenti, strutture*, Venouse, p. 105-109.

CAZANOVE O. (de) 2008, *Civita di Tricarico I. Le quartier de la maison du monolithe et l'enceinte intermédiaire*, Rome.

CAZANOVE O. (de) 2016, « IOL – Ignobilia Oppida Lucanorum – Habitats anonymes des Lucaniens », *Chronique des activités archéologiques de l'École française de Rome*, DOI : https://doi.org/10.4000/cefr.1620 [consulté en mai 2021].

CAZANOVE O. (de), FÉRET S. et CARAVELLI A.M. 2014, *Civita di Tricarico* II. *Habitat et artisanat au centre du plateau*, Rome.

CIANCIO A. 2019, « Monte Sannace, gli scavi sull'acropoli. Il quadro d'insieme », *in* A. Ciancio et P. Palmentola (éd.), *Monte Sannace*. Thuriae. *Nuove ricerche e studi*, Bari, p. 121-164.

COLICELLI A 2012, « Tricarico », *in* M.I. Gulletta (éd.), *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle Isole Tirreniche* XXI. *Siti Torre Castelluccia-Zambrone*, Pise-Rome, p. 172-179.

COSSALTER L. et DE FAVERI C. 2006, « Ricerche sull'edilizia privata in Lucania sud-occidentale. Il complesso domestico in località Castello di Cersosimo », *Ostraka. Rivista di antichità* 15, p. 165-194.

COSSALTER L. et DE FAVERI C. 2009, « Cersosimo. Dalla strutturazione dell'insediamento lucano alle trasformazioni del territorio in età post-annibalica », *in* M. Osanna (éd.), *Verso la città. Forme insediative in Lucania e nel mondo italico fra IV e III sec. a.C.. Atti delle Giornate di studio, 13-14 mai 2006*, Venouse, p. 143-164.

CRAWFORD M.H., BROADHEAD W., CLACKSON J. et SANTANGELO F. (éd.) 2010, *Imagines Italicae. A Corpus of Italic Inscriptions* (3 vol.), Bulletin of the Institute of Classical Studies Supplements 110, Londres.

D'ANDRIA F. 1996, « La casa in Messapia », *in* F. D'Andria et K. Mannino (éd.), *Ricerche sulla casa in Magna Grecia e in Sicilia. Atti del colloquio, Lecce, 23-24 giugno 1992, Università degli studi, Sala conferenze, Palazzo Zaccaria*, Galatina, p. 403-438.

DE SIENA A. 2011, « Attività per i beni archeologici della Basilicata », *in La vigna di Dioniso. Vite, vino e culti in Magna Grecia. Atti del quarantanovesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 24-28 settembre 2009*, Tarente, p. 607-656.

DONVITO A. 1994, *Egnazia. Dalle origini alla riscoperta archeologica*, Fasano.

GARGANO M.P. 2009, « Le necropoli di un insediamento della Peucezia: il caso di Monte Sannace », *Siris* 10, p. 81-97.

GRECO G. 1996, « Per una definizione dell'architettura domestica di Serra di Vaglio », *in* F. D'Andria et K. Mannino (éd.), *Ricerche sulla casa in Magna Grecia e in Sicilia. Atti del colloquio, Lecce, 23-24 giugno 1992, Università degli studi, Sala conferenze, Palazzo Zaccaria*, Galatina, p. 255-299.

Guaitoli M. 2003, *Lo Sguardo di Icaro. Le collezioni dell'Aerofototeca Nazionale per la conoscenza del territorio*, Rome.

Gualtieri M. 1996, « Residenze gentilizie di iv secolo a.C. a Roccagloriosa », *in* F. D'Andria et K. Mannino (éd.), *Ricerche sulla casa in Magna Grecia e in Sicilia. Atti del colloquio, Lecce, 23-24 giugno 1992, Università degli studi, Sala conferenze, Palazzo Zaccaria*, Galatina, p. 301-320.

Gualtieri M. 2004, « Between Samnites and Lucanians: New Archaeological and Epigraphic Evidence for Settlement Organization », *in* H. Jones (éd.), *Samnium. Settlement and cultural change. The proceedings of the Third E. Togo Salmon Conference on Roman studies*, Archeologia transatlantica 22, Providence, p. 35-40.

Gualtieri M. et Fracchia H. 1990, *Roccagloriosa* I. *L'abitato. Scavo e ricognizione topografica (1976-1986)*, Naples.

Gualtieri M. et Fracchia H. 2001, *Roccagloriosa* II. *L'oppidum lucano e il territorio*, Naples.

Gualtieri M. et Poccetti P. 1990, « Frammento di *Tabula* bronzea con iscrizione osca dal pianoro centrale », *in* M. Gualtieri et H. Fracchia, *Roccagloriosa* I. *L'abitato. Scavo e ricognizione topografica (1976-1986)*, Naples, p. 187-276.

Krausz S. 2008, « Des fortifications celtiques ou comment les Gaulois se sont-ils défendus contre les Romains ? », *Saldvie* 8, p. 217-224.

Lamboley J.-L. 1982, « Les hypogées indigènes apuliens », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité* 94/1, p. 91-148, https://doi.org/10.3406/mefr.1982.1317 [consulté en février 2022].

Lamboley J.-L. 1996, *Recherches sur les Messapiens. ive-iie s. avant J.-C.*, Rome.

Mastronuzzi G., Ghio F. et Melissano V. 2019, *Carta archeologica di Vaste – territorio comunale di Poggiardo (Puglia meridionale)*, Oxford.

Matzinger J. 2019, *Messapisch*, Kurzgrammatiken indogermanischer Sprachen und Sprachstufen 2, Wiesbaden.

Moret P. 2011, « The purpose of Gallic Oppida Ramparts: A Reappraisal », *in* A. Ballmer, M. Fernandez-Götz et D.P. Mielke (éd.), *Understanding Ancient Fortifications. Between Regionality & Connectivity*, Oxford-Philadelphie, p. 171-180.

Muraglia A. 2019, « Monte Sannace: Studi per la ricostruzione virtuale dell'abitato antico », *in* A. Ciancio et P. Palmentola (éd.), *Monte Sannace.* Thuriae. *Nuove ricerche e studi*, Bari, p. 89-117.

Osanna M. 2009, « Introduzione », *in* M. Osanna (éd.), *Verso la città. Forme insediative in Lucania e nel mondo italico fra iv e iii sec. a.C. Atti delle Giornate di studio, 13-14 maggio 2006*, Venouse, p. 7-10.

Palmentola P. 2019, « Le tombe 1999-2016 dagli scavi della Scuola di Specializzazione », *in* A. Ciancio et P. Palmentola (éd.), *Monte Sannace.* Thuriae. *Nuove ricerche e studi*, Bari, p. 667-692.

Poccetti P. 1999, « Un nuovo bollo con leggenda Fε dal Bruzio », *in* G. De Sensi Sestito (éd.), *Tra l'Amato e il Savuto. Tomo* II. *Studi sul Lametino antico e tardo-antico*, Soveria Mannelli, p. 197-208.

Quilici Gigli S. 2003, « Da San Giorgio Lucano a Cersosimo », *in* L. Quilici et S. Quilici Gigli (éd.), *Carta archeologica della valle del Sinni. Fascicolo* 2*: Da Valsinni a San Giorgio Lucano e Cersosimo*. Atlante tematico di Topografia antica suppl. 10, fasc. 2, p. 149-216.

Rix H. 2000, « 'Tribù', 'Stato', 'Città' e 'Insediamento' nelle lingue italiche », *Archivio glottologico italiano* 85/2, p. 196-231.

Scarfi B.M. 1962, « Gioia del Colle. L'abitato peucetico di Monte Sannace », *Notizie degli Scavi di Antichità* 16, p. 1-286.

Schmiedt G. 1970, *Atlante aereofotografico delle sedi umane in Italia* 2. *Le sedi antiche scomparse*, Florence.

Soppelsa G. 2011, *Serra di Vaglio (PZ): modi e forme dell'insediamento tra viii e iii sec. a.C.*, Thèse de doctorat, Université Federico II Naples (inédit).

Tagliente M. 2006, « L'attività archeologica in Basilicata nel 2005. Vaglio. Abitato e fortificazione in loc. Serra », *in* A. Stazio et S. Ceccoli (éd.), *Velia. Atti del Quarantacinquesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, Marina di Ascea, 21, 25 settembre 2005,* Tarente, p. 725-754.

Confini e frontiere nell'Etruria nordorientale

Uno studio sulle identità di lignaggio e di comunità attraverso i cippi di confine

Boundaries and borders in north-eastern Etruria. A study of lineages and community identities through boundary stones

Limites et frontières dans le nord-est de l'Étrurie. Une étude des lignages et des identités communautaires à travers les bornes frontières

DOI : 10.35562/frontieres.1001

Camilla Zeviani

PhD student, Department of Archaeology, University of Cambridge

Riassunto. *Le frontiere sono una manifestazione materiale di costruzione e di mantenimento dell'identità, un tema particolarmente caro alla letteratura antropologica. Questo articolo presenta un'interpretazione dei cippi di confini, recuperati in Etruria nordorientale, una frontiera tra diverse realtà culturali, per illustrare le potenzialità di queste teorie applicate ai contesti antichi. L'attitudine e la visione del mondo etrusca fu molto orientata verso la costruzione di confini e frontiere: la minaccia rappresentata dall' «altro» e dal «diverso», inaugurata dalle invasioni galliche e dall'ascesa militare di Roma durante il* IV *secolo a.C., non fece altro che acuire questa tradizionale e ben radicata visione della realtà. Incoraggiò infatti le potenti città dell'Etruria nordorientale, in particolare Perugia, Cortona e Fiesole, ad investire nella definizione dei confini e ad affermare da una parte un'identità di lignaggio, dall'altra un'identità «nazionale», per far fronte a realtà diverse, l'«altro», per l'appunto. Questi cippi di confine non rappresentarono che un «placebo» contro gli effetti dell'avanzata militare romana e la conseguente «crisi d'identità» originata dai vantaggiosi legami sia sociali che economici con Roma: i cippi rappresentarono un simbolo della solida identità etrusca, fatta di pratiche e tradizioni religiose e culturali, che includevano l'antico sistema di proprietà fondiaria, la cui dimensione sacra era ancora più risaltata dall'incisione della parola* tular.

Abstract. *Boundaries are symbols of identity construction and preservation, which is a current theme in anthropological literature. To show how such notions can be applied to ancient contexts, this article offers an interpretation of boundary stones found in north-east Etruria, a region considered a frontier between different cultural entities. The Etruscan frame of mind has always been boundary oriented. The threat represented by 'the other', ignited by the Gallic invasions and Rome's rising military force in the 4th century BCE, reinforced such traditional and embedded world views. It encouraged the powerful north-eastern centres of Perugia, Cortona and Fiesole to invest in boundary construction to assert family and 'national' identity against this 'other'. These boundary stones were a response to the effects of Roman military advances and to the identity crisis that stemmed from the social and economic ties Etruria had with Rome. Indeed, the stones were linked to the old landowning system and symbolised a long-lasting Etruscan identity, made of religious and cultural practices and tradition. Furthermore, the sacred signification of these pillars was made clear by the inscription of the word* tular.

Résumé. *Les frontières sont une manifestation du maintien et de la construction de l'identité, et un thème courant dans la littérature anthropologique. Cet article propose une interprétation des bornes frontières découvertes dans le nord-est de l'Étrurie, où se côtoient différentes réalités culturelles, pour montrer comment ces théories peuvent être appliquées à des contextes anciens. La mentalité étrusque était déjà orientée vers la définition de frontières : la menace est constituée par « l'autre » et avivée par les invasions celtiques – une vision du monde renforcée par la force militaire croissante de Rome au* IV*e siècle av. J.-C. Cette menace a encouragé les puissants centres du nord-est de Pérouse, Cortone et Fiesole, à investir dans la construction de frontières, à affirmer des identités lignagères et ethniques (« nationales ») face à cet « autre ». Ces pierres frontalières constituaient une réponse à la crise identitaire causée par la menace romaine et les relations sociales et économiques que cette région avait établies avec Rome elle-même après la conquête de l'Étrurie méridionale. Les pierres représentaient un symbole de l'identité étrusque traditionnelle, faite de pratiques et de traditions, y compris l'ancien système de propriété foncière, dont le caractère sacré est encore légitimé par l'utilisation de l'écriture et du mot* tular.

Introduzione

I confini e le frontiere sono un tema di successo nell'antropologia culturale. In questo articolo, verranno utilizzati dei lavori seminali sull'argomento come base teorica per lo studio delle identità, sia di lignaggio che comunitarie, con riferimento ad un'area di frontiera, l'Etruria nordorientale, che tra il IV e il I secolo a.C. visse un periodo di forte incertezza data dalla crescente presenza romana. Il supporto archeologico per questo studio è fornito da una classe di materiali ben nota e studiata, che apparve proprio in questo periodo nell'area in esame: i cippi di confine.

Le due opere fondamentali di riferimento sono quelle di Mary Douglas[1], *Purezza e pericolo: un'analisi dei concetti di contaminazione e tabù*, e l'introduzione di Fredrick Barth[2] a *Ethnic groups and boundaries*. Entrambi gli autori si focalizzano sull'idea di confine come mezzo per dare ordine alla propria società, ma ciò che li differenzia è il «punto di vista»: Douglas esamina più l'ordine e la struttura sociale interna; Barth le interazioni tra diversi gruppi etnici, sottolineando la fluidità e permeabilità dei loro confini.

Un altro spunto di riflessione viene fornito dal concetto di «comunità meta-etnica» sviluppata da Peter Turchin[3] nel suo più recente lavoro *War and peace and war: the life cycles of Imperial Nations*. L'obbiettivo di questo intervento è l'applicazione al contesto protostorico, in particolare quello etrusco, di concetti della letteratura antropologica «classica» e di quella più recente. Questi concetti possono essere utili per l'investigazione di processi di formazione e negoziazione dell'identità, sia individuale che etnica, nel contesto territoriale della frontiera, rappresentata dalla compagine orientale dell'Etruria settentrionale. In essa, la presenza dell'«altro», in particolare degli Umbri, era ben radicata, ma sotto le condizioni di stress e incertezza date dalla sempre più forte presenza romana a partire dal IV secolo a.C.

Il supporto archeologico: i cippi di confine

I quattordici cippi di confine furono trovati nei territori di Perugia, Fiesole e Cortona, e sono databili dal IV secolo a.C. in poi (fig. 1). Diversi studiosi si sono cimentati nello studio di questi monumenti: R. Lambrechts in particolare sottolineò il loro legame con la *Disciplina Etrusca*, connotata da significati cosmologici e religiosi[4]. La funzione dei cippi è inoltre chiarificata dall'incisione della parola etrusca *tular* («confine») sulla loro superficie[5], anche se questa interpretazione deve essere sempre presa con cautela, a causa del ritrovamento fuori contesto della maggior parte di essi.

Le iscrizioni permettono l'identificazione di due categorie[6]. La prima comprende cippi utilizzati sia per assegnare lotti funerari a famiglie, assicurandone dunque l'integrità e chiarificandone i limiti, sia per segnalare proprietà private, oggetto di un contratto tra famiglie e dunque pertinenti al diritto privato[7] (fig. 2-3). Questa natura legale, malgrado la conoscenza lacunosa dell'etrusco, è segnalata da «spie linguistiche» (ad esempio, la menzione delle due famiglie coinvolte nel contratto e dei loro rappresentanti, o la ripetizione di certi verbi o parole indicanti proprietà o unità di misura)[8].

1 Douglas 1966.
2 Barth 1969.
3 Turchin 2006.
4 Lambrechts 1970, p. 90.
5 Lambrechts 1970, p. 54.
6 Lambrechts 1970, p. 75-76.
7 Lambrechts 1970, p .75.
8 Lambrechts 1970, p. 73.

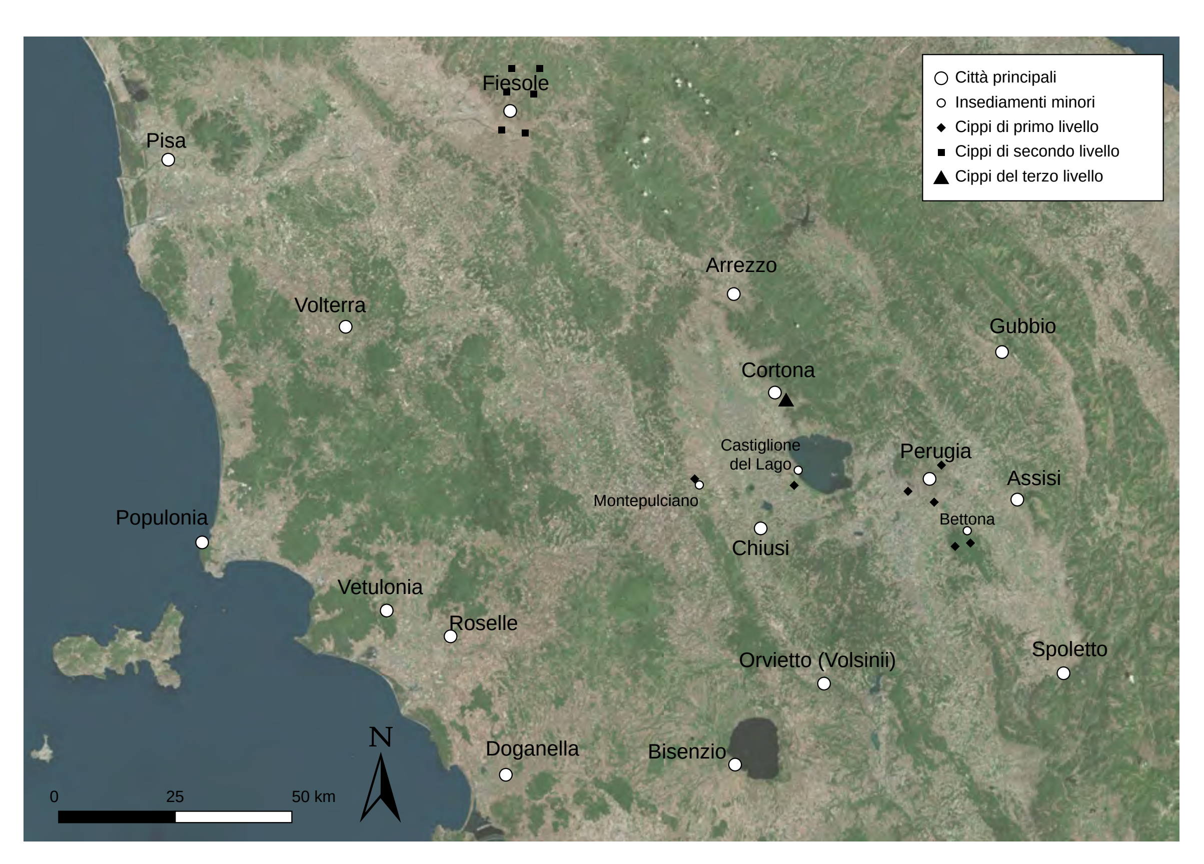


Figure 1. Distribuzione dei cippi di confine menzionati in questo lavoro
CAD: C. Zeviani





Figure 3. I cippi di Bettona (IV-III secolo a.C.)
Museo Civico di Bettona. A sinistra: tular larnas. A destra: tular larna
Fonte: Lambrechts 1970, pl. 1

Figure 2. Il cippo di Perugia (III-II secolo a.C.)
Fonte: Wikimedia Commons (Sailko, CC BY-SA 4.0)



Figure 4. Esempio di cippo di confine segnante i limiti della città di Fiesole
Museo di Fiesole
Immagine gentilmente concessa dal Museo di Fiesole

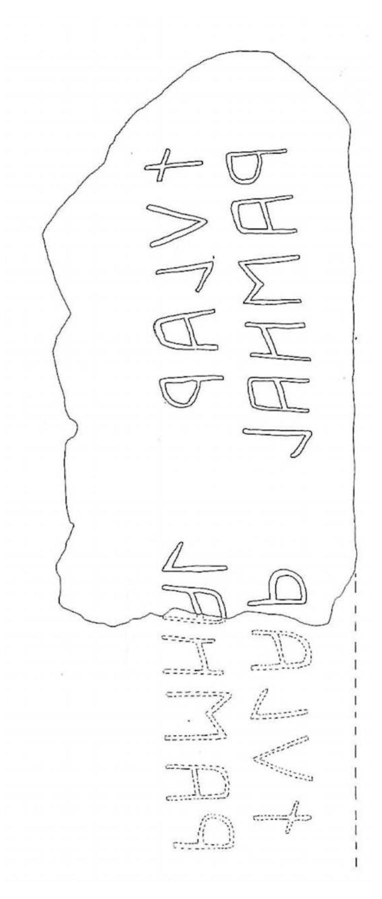


Figure 5. Illustrazione del cippo di Cortona, segnalante i confini del territorio occupato dal popolo Etrusco (II secolo a.C.)
Museo dell'Accademia Etrusca e della città di Cortona
Fonte: Morandi 1989, p. 12

La seconda, invece, relativa alla sfera pubblica, comprende cippi di confine utilizzati o per segnalare i limiti della città e del suo territorio, o i limiti delle terre occupate dal popolo etrusco in generale (fig. 4-5), in contrasto con quelli abitati da altri gruppi etnici[9]. Il bisogno di segnacoli visibili nel paesaggio appare chiara dalle dimensioni di questi cippi, e da quella dei testi incisi, che rivela anche la necessità di facilitarne la lettura. Questa caratteristica era molto importante, poiché rendeva chiaro il limite dell'area o del territorio[10].

Questi documenti sono parte di un'ampia operazione di costruzione identitaria operata dai centri dell'Etruria nordorientale, che si manifestò con il rafforzamento dei confini in risposta alla presenza romana. Questa costruzione risulta essere legata alla tradizione etrusca, ma anche al nuovo contesto sociale e politico. Infatti, tra il IV e il III secolo a.C., i centri dell'Etruria settentrionale instaurarono rapporti privilegiati e amicali con Roma, in particolare dopo la distruzione di Velzna (264 a.C.). Questa nuova associazione portò vantaggi e prosperità, specialmente a Perugia, sulla frontiera con il centro Umbro di Gubbio.

La ricchezza acquisita fu investita nella definizione e mantenimento di confini e limiti, con la costruzione di santuari e mura[11] (fig. 6). Fu inoltre accompagnata da un *revival* del culto di Selvans, protettore delle proprietà agricole e dei confini, molto popolare dal IV secolo a.C. in questa regione[12], e il cui epiteto era *tular*[13].

Bisogna vedere dunque i cippi come frutto di questo contesto, anch'essi legati a valori cosmologici e religiosi ben radicati nella cultura etrusca; valori esplicitati anche nella nota Profezia di Vegoia, contenuta in un

9 Lambrechts 1970, p. 75-76.
10 Lambrechts 1970, p. 80.
11 Izzet 2007, p. 182-184.
12 Neil 2012, p. 63-65.
13 Bonfante 2006, p. 16.

testo tardo Repubblicano dei *gromatici* –ma molto probabilmente ancora più antico[14]– e che affermava l'irremovibilità dei confini e la loro valenza sacrale[15].

Identità e confini etruschi nella frontiera: il rapporto con l'«altro» e il contributo dell'antropologia

Il confine ed il limite erano dunque concetti fondanti nella cultura etrusca. Ne è un buon esempio il Fegato di Piacenza (fig. 7), una riproduzione in bronzo di un fegato di pecora, trovato in Nord Italia e datato al III secolo a.C.[16] Questo oggetto veniva usato dai sacerdoti per interpretare segni divini contenuti nelle viscere delle pecore. Le diverse sezioni segnalate nel fegato rappresentavano l'ordine celeste, che secondo la cosmologia etrusca era riflesso sia sulla terra, sia nel mondo ultraterreno, legandoli l'un l'altro[17]. Questa tendenza a dividere lo spazio è riflessa nella necessità tipicamente etrusca di segnalare spazi e confini che caratterizzano la vita quotidiana, dai limiti dei centri urbani al loro territorio, dalla proprietà privata alle frontiere del territorio etrusco.

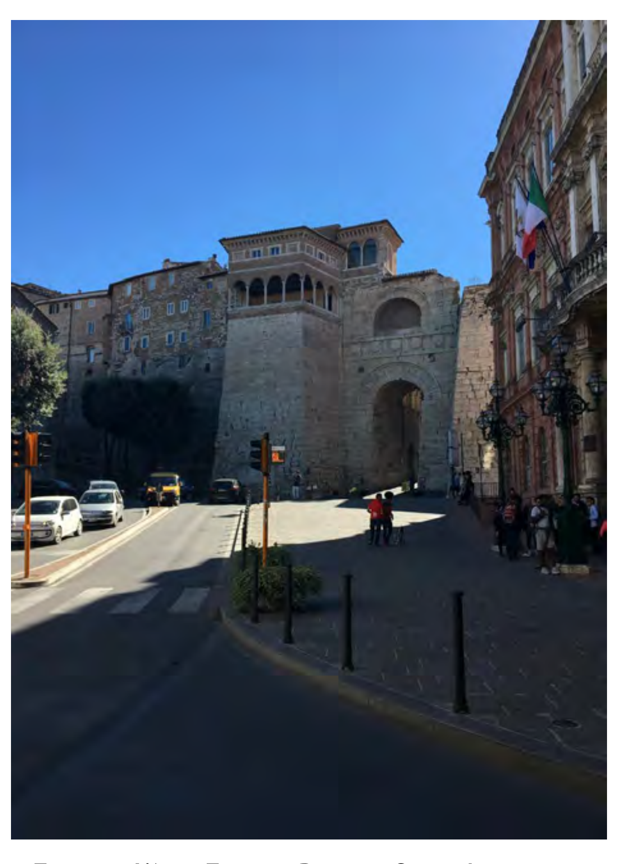


Figure 6. L'Arco Etrusco. Perugia. Seconda metà del III secolo a.C.
Fotografia: C. Zeviani

Tale necessità può essere efficacemente spiegata attraverso i concetti di contaminazione e pericolo sviluppati nella già menzionata opera di Douglas. Il suo tema principale è l'indagine sulle regole di purezza e contaminazione presenti in diverse religioni, identificandole come cornice delle esperienze umane e base per le strutture sociali. Da qui la necessità umana di ordinare elementi all'interno di schemi prestabili che possano renderli accettabili, o più facili da comprendere. Gli elementi che non possono essere classificati o che non rientrano in questi schemi portano disordine all'interno del sistema[18]. L'ordine sociale deve essere mantenuto e costantemente curato, affinché idee di contaminazione e pericolo, applicate a ciò che non è certo, diventino mezzi per proteggerlo: le conseguenze di questo processo fanno sì che dare forma e dare una definizione ai confini ed ai limiti della società diventi un imperativo, per esempio sopprimendo elementi pericolosi tramite esplicite proibizioni, o limitando il loro effetto con prescrizioni e rituali[19]. I rituali in particolare sono mezzi tramite cui gli individui si confrontano con la propria società: una cultura è fatta di diverse strutture ed elementi, in relazione tra loro, e gli individui che vi appartengono hanno bisogno di capire queste relazioni tramite l'atto rituale, che spesso utilizza la manipolazione del corpo umano come rappresentazione tangibile del corpo sociale e politico[20]. L'uso del rituale per chiarificare relazioni sociali e supremazia politica fu effettivamente una strategia adottata anche dalle élites etrusche: questo è chiaro a partire dal periodo orientalizzante, in particolare nelle tombe e nei corredi funerari. Come osserva C. Riva, le famiglie aristocratiche legittimavano la propria autorità politica attraverso l'istituzionalizzazione di visite e cerimonie presso le tombe dei defunti: in questo modo, i gruppi aristocratici trasformavano il loro prestigio sociale in autorità politica, confermando la loro identità di gruppo[21]. Con la costruzione di tumuli, non solo intorno alla città, ma anche nel territorio, lungo strade o presso aree prominenti del paesaggio, le élites erano in grado di segnalare territori dipendenti e rivendicarne il possesso[22].

14 Terrenato 1998, p. 111.
15 Turfa 2012, p. 29.
16 Aveni e Romano 1994, p. 552.
17 Edlund-Berry 2006, p. 118.
18 Douglas 1966, p. 65-66, 95.
19 Douglas 1966, p. 96.
20 Douglas 1966, p. 129.
21 Riva 2010, p. 107-109, 121.
22 Riva 2010, p. 126.

Tuttavia, il concetto di identità nel contesto etrusco era anche chiaramente molto fluido. Questa fluidità può essere d'altronde collegata all'idea di Barth di «confini dinamici»: attraverso questa nuova definizione di confini, l'autore si distanzia enormemente da quella tradizionale, più statica, di gruppi etnici, concepiti come unità che si autoperpetuano biologicamente, che condividono gli stessi valori culturali, le stesse basi di comunicazione ed interazione, e sono chiaramente identificabili e distinguibili agli occhi di un osservatore[23].



Figure 7. Il Fegato di Piacenza (III secolo a.C.)
Immagine gentilmente concessa dai Musei Civici di Palazzo Farnese di Piacenza

È possibile infatti, tramite studi etnografici, osservare come sia comune per individui appartenenti ad un certo gruppo etnico passare ad un altro, adottando nuove pratiche culturali e tradizioni[24]. Ciò, secondo l'autore, implica che quello che distingue i gruppi etnici siano in realtà i limiti creati dalla selezione di tratti culturali e simboli[25]. Sono questi tratti culturali e simboli a permettere l'avvio di un processo di identificazione e di ascrizione al gruppo etnico: gli attori definiscono sé stessi e affermano la loro identità attraverso tratti selezionati con cura, che creano limiti ed escludono quindi altri individui che ne selezionano altri[26].

Questa idea può essere applicata anche all'Etruria settentrionale, prima dell'invasione celtica del 390 a.C. Quando l'Etruria meridionale si trovò sotto minaccia, le città settentrionali non intervennero, poiché il senso di solidarietà etnica era debole, e l'importanza dell'identità etnica limitata. Tale fattore era dato dal fatto che il substrato culturale dell'Italia centrale, malgrado le differenze linguistiche, era comune in tutte le culture italiche, compresa quella etrusca, che era sì abituata al confronto con diverse entità etniche, ma comunque soggette ad influenze simili. Tra di esse, i confini culturali e le frontiere erano ancora molto fluidi[27]. Il vero «shock» culturale fu rappresentato dalle incursioni dei Celti, che, se si dovesse dar credito alle fonti storiche, sarebbero state così terribili da causare quasi il collasso del sistema urbano della regione, oltre a provocare il sacco di Roma del 390 a.C. Solo una parte limitata della popolazione etrusca avrebbe avuto modo di confrontarsi con questa popolazione. Dunque, traendo spunto dal concetto sviluppato da Turchin di «comunità metaetnica», è possibile suggerire che il confronto con tale popolazione ebbe l'effetto di rafforzare il senso di appartenenza alla stessa compagine etnica e culturale, in modo simile a ciò che accadde alle popolazioni germaniche quando si dovettero confrontare con il tentativo di conquista romano secoli dopo[28].

Tuttavia, questa identità comune non ebbe il tempo di svilupparsi, poiché, malgrado un tentativo di resistenza, con alleanze e accordi, le opposizioni e lotte sociali interne fecero sì che le aristocrazie assumessero atteggiamenti opportunistici, chiedendo l'intervento di Roma per sedare le ribellioni[29].

Questo segnò, almeno per l'Etruria meridionale, l'inizio della fine: Roma conquistò le città più importanti, importando un sistema latifondistico di tipo coloniale. Per evitare lo stesso destino, soprattutto dopo la distruzione di Velzna (264 a.C.), l'Etruria settentrionale promosse una politica di collaborazione, che, come detto prima, portò grandi ricchezze e un certo livello di indipendenza. La paura per il futuro, tuttavia, provocò un *revival* di credenze culturali e religiose incentrate sulla sacralità dei confini, sulla necessità di mantenere la terra, sia di proprietà privata sia pubblica, integra e sotto il proprio controllo, ben rappresentata dai cippi di confine, e dalla generalizzata circolazione di testi religiosi e pratiche che esprimevano questi valori (le citate profezia di Vegoia e *Disciplina Etrusca*).

L'Etruria nordorientale, dove si verifica il fenomeno dei cippi, va inoltre inserita in un particolare contesto geopolitico: quello della frontiera tra l'area culturalmente etrusca e quella umbra. Importanti fattori per la creazione della stessa furono le caratteristiche del paesaggio dell'Etruria settentrionale, meno strutturato

23 Barth 1969, p. 10-11.
24 Barth 1969, p. 21.
25 Barth 1969, p. 14-15.
26 Barth 1969, p. 13.
27 Turchin 2006, p. 271-276.
28 Turchin 2006, p. 142.
29 Haynes 2000, p. 329-330.

rispetto a quello dell'Etruria meridionale. L'ambiente locale non permetteva comunicazioni dirette, poiché caratterizzato da colline e catene montuose, che creano un paesaggio molto frammentato. Queste caratteristiche potrebbero aver esacerbato il bisogno di creare confini più chiari ed espliciti in epoca etrusca. Il tardo sviluppo dei centri settentrionali, infatti, provocò un controllo politico debole, creando confini più permeabili[30]. La fluidità di questa frontiera è evidente nella zona tra Perugia e Gubbio, che separava, ma allo stesso collegava, l'area occupata dagli Etruschi e quella dagli Umbri. Questa permeabilità è mostrata dalle figurine di fattura umbra depositate in santuari che sorgevano nell'entroterra perugino tra il VI e il V secolo a.C., legati ai movimenti stagionali delle attività pastorali[31]. La frontiera, alla fine del V secolo a.C., fu stabilizzata grazie alla costruzione di piccoli abitati e fattorie dipendenti da Perugia[32].

La frontiera potrebbe aver facilitato il rafforzamento di una comune identità etnica, volta ad enfatizzare le differenze tra i territori culturalmente etruschi e quelli occupati da altre genti italiche, e indirettamente da Roma. Il tentativo di mantenere vantaggi economici tramite un atteggiamento collaborazionista si scontrò con il bisogno di mantenersi indipendenti: questo è evidente nella serie di cippi di natura privata, vista la generale prosperità data dalla collaborazione tra aristocrazie e Roma, che però costituiva allo stesso tempo una minaccia alla loro identità. I cippi segnalanti proprietà private, lotti funerari, e accordi tra diverse famiglie della comunità –come il cippo di Perugia– possono essere visti come parte di una strategia promossa dai gruppi aristocratici per affermare la propria discendenza, i propri legami con la terra, richiamandosi a valori tradizionali, in una situazione politica che rendeva necessari compromessi e atteggiamenti opportunistici filoromani. Questi diventano chiari dall'integrazione nella società e politica romana di famiglie Etrusche: emblematico è il caso di Paperna, originario di Perugia, che diventò console nel 130 a.C.[33]

Il potere legittimante della scrittura: identità privata e pubblica

È importante tenere in considerazione l'elemento della scrittura. Il potere legittimante della parola scritta potrebbe essere stato un altro modo per mitigare ansie legate al possesso e la proprietà della terra, fornendo una sorta di sicurezza[34]. La precisazione ridondante della funzione dei cippi avrebbe dato ulteriore enfasi alla loro sacralità, rafforzando reclamazioni private e pubbliche sulla proprietà della terra. Si può dunque intravvedere in questi cippi una sorta di placebo contro gli effetti dell'avanzata militare romana, ma anche una manifestazione della «crisi di identità» nata dai vantaggiosi rapporti sociali ed economici tra questo territorio e Roma. I cippi simboleggiano l'identità etrusca tradizionale, fatta di pratiche religiose e culturali, che includono l'antico sistema fondiario. Il loro valore sacro sarebbe stato ulteriormente sottolineato dall'uso della parola *tular*. Ulteriore prova a favore di questa interpretazione sarebbe il fatto che nessun cippo anteriore al IV secolo a.C. sarebbe stato scoperto nella zona[35], in un periodo cruciale, come si è detto, per la presa di coscienza etrusca di poteri competitivi esterni, durante il quale sarebbe cominciata l'attuazione di queste strategie di formazione identitaria e di «resistenza».

Un esempio molto noto di cippo di confine di una proprietà privata è il Cippo di Perugia (fig. 2), scoperto nel 1822 a San Marco, Perugia. Il cippo, trovato *in situ*, presso la sorgente del torrente Genna[36], è databile tra il III e il II secolo a.C., e rappresenta una delle iscrizioni più lunghe e meglio conservate della tradizione letteraria etrusca. In esso è iscritto un testo distribuito su quarantasei righe, ventiquattro sul fronte, ventidue sul retro[37]: si tratta di un contratto tra due famiglie, quelle di *Larth Afuna* e *Aule Velthina*, con testimone *Larth Rezus*, la cui presenza avrebbe dato validità legale all'atto[38]. Il contenuto dell'iscrizione, dunque, è di natura legale e riguarda la proprietà privata, in particolare il trasferimento o la transazione di terra sepolcrale: il lotto funerario in questione richiedeva una protezione di tipo rituale, che motivava dunque la commissione del cippo di confine a carico di *Larth Afuna*, il quale garantiva l'accesso alla tomba di famiglia ai *Velthinas*[39].

Per quanto riguarda i cippi appartenenti alla sfera pubblica, si distinguono, come detto, quelli segnalanti i confini delle città e dei limiti dell'*ethnos* etrusco. Per il primo caso, tutti i monumenti furono trovati nella zona di Fiesole[40]. Nelle iscrizioni, al termine *tular* segue quello di *spure* («pubblico» o «della città»). Delle

30 Neil 2014, p. 7.
31 Neil 2012, p. 68.
32 Stoddart *et al.* 2012, p. 263.
33 Haynes 2000, p. 383.
34 Becker 2010, p. 141.
35 Lambrechts 1970, p. 18.
36 Pittau 2011.
37 Lambrechts 1970, p. 42.
38 Becker 2010, p. 136.
39 Becker 2010, p. 136.
40 Morandi 1989, p. 25.

sei iscrizioni aventi questa funzione, quattro sono incise su cippi, le restanti su altri supporti lapidei. L'origine fiesolana di questi monumenti è dimostrata dalla menzione di due ufficiali pubblici: *Au. Cursnis* e *Au. Papsinas*, insieme al nome etrusco di Fiesole, *Vis* (*Vispl*)[41] (fig. 4). È molto probabile che tutti i monumenti siano stati frutto di un'unica commissione promossa dalla città.

Per quanto riguarda invece il limite nazionale vi è solamente un monumento, il cippo di Cortona (fig. 5). Scoperto all'inizio del '700 a due chilometri dalle mura di Cortona, presso il confine con l'Umbria[42], il monumento, già allora incompleto, doveva essere alto almeno due metri, ma reca un'iscrizione distribuita su due colonne parzialmente leggibile, ripetenti la stessa frase[43]: *tular Raśnal*. La funzione pubblica di questo monumento è mostrata sia dalle sue dimensioni, sia dall'iscrizione stessa, visto il suo significato («confine del popolo Etrusco»), poiché *rasnal* è il genitivo di *Rasna*, tradotto come «Etruria»[44].

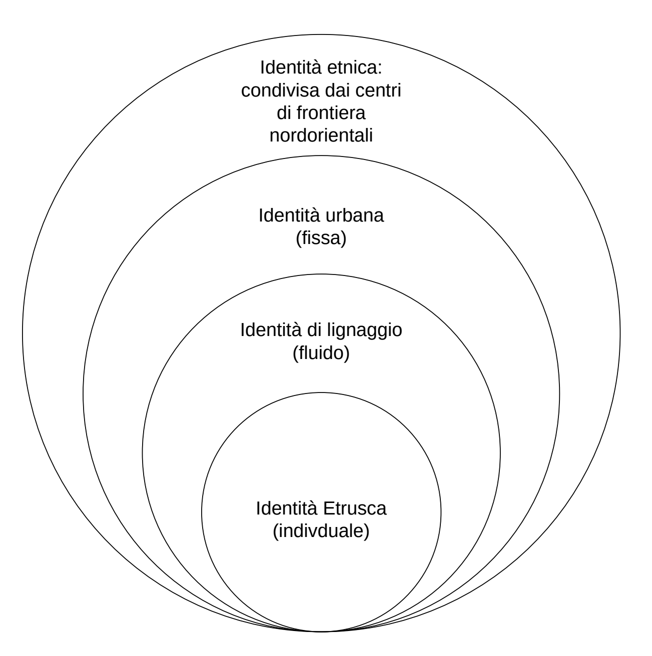
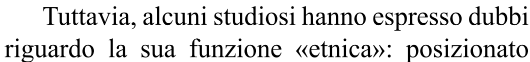


Figure 8. I livelli dell'identità Etrusca
CAD: C. Zeviani



Tuttavia, alcuni studiosi hanno espresso dubbi riguardo la sua funzione «etnica»: posizionato lungo la strada collegante Cortona e Perugia, Colonna suggerisce che fosse un segnacolo dei territori cortonesi[45]. Tuttavia, l'utilizzo della parola *rasnal* è sospetto, in quanto i cippi di natura «cittadina» utilizzavano la parola *spural*. Anche il suo posizionamento lungo la strada per Perugia potrebbe essere invece interpretato come una scelta simbolica, rendendolo una specie di manifesto di identità etrusca, legando dunque in un rapporto di amicizia le due città, in un contesto sempre più precario e minacciato dall'intervento romano.

Per cui, il cippo di Cortona definiva un livello identitario più ampio e condiviso nei territori etruschi: un confine per definire sia la frontiera etrusco-umbra[46], sia quella etrusco-romana. Inoltre, la sua posizione lungo una strada di collegamento tra due importanti città vicine a Roma, poteva rappresentare una sorta di promemoria della loro identità comune, un memento visibile e condiviso dai viaggiatori, che potevano immediatamente distinguere. Un pozzetto votivo fu infatti trovato nei pressi del monumento[47], forse il segno di una cerimonia intercorsa durante la sua deposizione, aumentandone la sacralità e rafforzando ulteriormente i legami di amicizia delle due città.

Conclusione

I cippi possono essere interpretati come la manifestazione materiale della paura etrusca del futuro. Traendo ispirazione da Douglas, i cippi di confine furono mezzi per portare ordine e sicurezza in un mondo sempre più caotico a causa dell'aggressiva espansione romana, ma allo stesso tempo rappresentarono un'identità nuova, fluida, dinamica, stratificata e negoziabile, sulla linea del pensiero teorico di Barth (fig. 8).

Un esempio di questa fluidità può essere visto nei membri dell'aristocrazia etrusca che furono inclusi nei ranghi della società romana. Questa «crisi di identità» può inoltre spiegare la fissazione di un confine etnico ben discernibile presso Cortona. Essa rappresenta il risultato del passaggio da un gruppo etnico frammentato ad una «comunità meta-etnica», così come concepita da Turchin, dopo l'incontro diretto con i Celti all'inizio del IV secolo a.C., che promosse la consapevolezza di essere parte di un gruppo etnico che andava oltre i confini della propria città, da reiterare sotto la minaccia romana e la precarietà della frontiera.

Questa identità, sia individuale che etnica, trovò ulteriore legittimazione nella scrittura, che assicurò l'inviolabilità dei monumenti da un lato, la mitigazione di ansie e paure relative al possesso della terra dall'altro.

41 Morandi 1989, p. 29.
42 Lambrechts 1970, p. 22.
43 Lambrechts 1970, p. 23-25.
44 Morandi 1989, p. 31.
45 Becker 2013, p. 362.
46 Morandi 1989, p. 31.
47 Morandi 1989, p. 27.

Bibliografia

Aveni A. e Romano G. 1994, «Orientation and Etruscan Ritual», *Antiquity* 68, p. 545-63.

Barth F. 1969, *Ethnic Groups and Boundaries: the social organization of cultural difference*, Oslo.

Becker H. 2010, «The Written Word and Proprietary Inscriptions in Etruria», *Etruscan Studies* 13, p. 131-148.

Becker H. 2013, «Political Systems and Law», *in* J.M. Turfa (ed.), *The Etruscan World*, Londres-New York, p. 351-372.

Bonfante L. 2006, «Etruscan Inscriptions and Etruscan Religion», *in* N.T. De Grummond e E. Simon (ed.), *The religion of the Etruscans*, Austin, p. 9-26.

Douglas M. 1966, *Purity and Danger: an analysis of the concepts of pollution and taboo*, Londra.

Edlund-Berry I.E.M. 2006, «Ritual space and boundaries in Etruscan religion», *in* N.T. De Grummond e E. Simon (ed.), *The religion of the Etruscans*, Austin, p. 116-31.

Haynes S. 2000, *Etruscan Civilisation: a Cultural History*, Los Angeles-Londra.

Izzet V. 2007, *The Archaeology of Etruscan Society: Identity, Surface and Material Culture in Archaic Etruria*, Cambridge.

Lambrechts R. 1970, *Les inscriptions avec le mot « tular » et le bornage étrusques*, Firenze.

Morandi A. 1989, «Cortona e la questione dei confini etruschi», *in Annuario dell'Accademia etrusca di Cortona* 23 (1987-1988), p. 7-37.

Neil S. 2012, «Identity Construction and Boundaries: Hellenistic Perugia», *in* S.T. Roselaar (ed.), *Processes of Integration and Identity Formation in the Roman Republic*, Mnemosyne Supplements 342, Leida-Boston, p. 51-70.

Neil S. 2014, *Ethnicity, Identity and Landscape: the Archaeology of Late Archaic Etruria*, Ph.D., University of Cambridge (inedito).

Pittau M. 2011, «Il Cippo di Perugia», riassunto di Pittau M. 2011, *I grandi testi della lingua etrusca tradotti e commentati*, Sassari, online: http://www.pittau.it/Etrusco/Cippo_Perugia/cippo.html [accesso nel marzo 2022].

Riva C. 2010, *The Urbanisation of Etruria: Funerary Practices and Social Change (700-600 BC)*, Cambridge.

Stoddart S.K.F., Baroni M., Ceccarelli L., Cifani G., Clackson J., Ferrara F., Della Giovampaola I., Fulminante F., Licence T., Malone C., Mattacchioni L., Mullen A., Nomi F., Pettinelli E., Redhouse D. e Whitehead N. 2012, «Opening the Frontier: the Gubbio-Perugia frontier in the course of history», *Papers of the British School at Rome* 80, p. 257-294.

Terrenato N. 1998, «Tam Firmum Municipium: the Romanization of Volterrae and its Cultural Implications», *Journal of Roman Studies* 88, p. 94-114.

Turchin P. 2006, *War and peace and war: the life cycles of Imperial Nations*, New York-Londra.



Territoire et altérité : les paysages de la frontière

Introduction

Gabriele Cifani
Università degli studi di Roma «Tor Vergata», AOROC (UMR 8546)

Il capitolo 2 include tre contributi su alcuni siti e aree di confine dell'Italia antica preromana. «L'area di Temesa tra confini geografici e interazioni culturali», da parte di Margherita Perri che indaga, tramite questo sito, il complesso rapporto tra popolamento indigeno e colonizzazione greca nell'Italia meridionale.

Ad un vicino orizzonte geografico si riferisce il contributo di Maria Pina Garaguso, «Surmonter les limites naturelles : l'exemple des populations indigènes de la Basilicate», che evidenzia il ruolo di collegamento commerciale e culturale, anziché di confine o limite, rappresentato dai principali corsi d'acqua della Basilicata antica.

Infine l'articolo di Corso Maria Dominici su «Settlement and Culture in the Inner Apennines: diachronic topographic analysis of Casentino and Valtiberina (7th-5th centuries BC)» pone ben in evidenza l'importante ruolo economico rivestito dalle aree marginali, quali quelle appenniniche dell'alta valle tiberina, dove la silvicoltura deve aver rappresentato un'importante risorsa economica e come tale ambita dalle vicine città stato etrusche.

Ricerche come queste offerte da giovani studiosi permettono di guardare oltre l'annoso tema dei confini delle comunità dell'Italia antica, un settore di ricerca ancora permeato da pregiudizi e campanilismi di stampo antiquario e dove l'aspetto culturale viene spesso frainteso con il reale controllo territoriale esercitato dalle antiche comunità, a discapito di qualunque dato offerto dalla gerarchia dei siti, dalla dislocazione delle risorse, dalle dinamiche insediative, nonchè dall'evolversi storico delle comunità interne a determinati territori.

La Lex Kossinna che sanciva l'identità tra cultura e definizione etnica è un teorema da considerarsi oramai obsoleto, ma ancora più o meno inconsciamente in voga tra molti studiosi di ambito etruscologico che prediligono ricostruzioni statiche, marcatamente antistoriche e dall'impostazione etnocentrica.

Ma, superati i dogmi di tali tradizioni ottocentesche, il futuro della ricerca archeologica può ora guardare con maggiore concretezza al contesto territoriale e alle sue trasformazioni storiche, quale documento di cambiamenti politici e sociali riflessi nel continuo strutturarsi delle frontiere.

L'area di Temesa tra confini geografici e interazioni culturali

The Temesa area between geographical boundaries and cultural interactions

La région de Temesa entre frontières géographiques et interactions culturelles

DOI : 10.35562/frontieres.1023

Margherita Perri
Dottoranda in archeologia, Università della Calabria

Riassunto. *Menzionata nel primo libro dell'*Odissea *quale emporio per lo scambio dei metalli, Temesa è descritta come centro eminente del mondo indigeno italico, del quale i Greci sono attratti. Fondazione ausone, successivamente colonizzata dagli Etoli dopo la guerra di Troia secondo le notizie riportate da Strabone, le esigue fonti letterarie conservano memoria di una complessa leggenda. Si narra, infatti, che uno dei compagni di Odisseo, giunto a Temesa, abusando dell'ospitalità degli indigeni, recò violenza a una fanciulla del luogo. Lapidato e lasciato insepolto, si trasforma in un demone, metà uomo e metà lupo, al quale i Temesani sono costretti a offrire un tributo fino all'aiuto del pugile locrese Euthymos, che culmina con la conquista locrese del centro ausone. Questa leggenda sembra custodire tutti gli aspetti di una contrapposizione tra realtà indigena e colonizzatori greci, della loro interazione e la vicenda politica entro la quale si conclude. Dalla ricerca archeologica, che si pone in un contesto geografico dell'Italia meridionale tirrenica, emerge una strutturazione di questo insediamento a partire dall'età del Bronzo medio. Ma in particolare per quanto riguarda la sua fase più arcaica, Temesa si dimostra frontiera e crocevia tra culture differenti.*

Abstract. *Mentioned in the first book of the* Odyssey *as an emporium for the exchange of metals, Temesa is described as an eminent centre of the indigenous Italian world, to which the Greeks are attracted. According to Strabo, it was established by the Ausones and later conquered by the Aetolians, after the Trojan War. A few other literary sources report an intricate legend. It tells the story of one of Odysseus's companions who came to Temesa, took advantage of the local hospitality and raped a young woman. As a result, he was killed by stoning and left unburied. He later turned into a demon, half man half wolf, and required the payment of a tribute. Temesa is freed from this curse by a boxer, Euthymos from Locri Epizefirî; this act marks the beginning of the settlement's submission to Locri Epizefirî. This legend seems to be about the antagonism between indigenous communities and Greek navigators, as highlighted by the characters' interactions and the story's political conclusion. My archaeological investigation has found elements from the Middle Bronze Age onwards pertaining to this settlement, which fits into a geographical context specific to the Southern Tyrrhenian Coast. In its Archaic period, Temesa is at the crossroad of different cultures.*

Résumé. *Mentionnée dans le premier livre de l'*Odyssée *comme un* emporium *pour l'échange de métaux, la description de Temesa en fait un centre très important du monde indigène italique, qui a attiré les Grecs. Selon Strabon, cette fondation ausone a été colonisée par les Étoliens après la guerre de Troie ; les rares sources littéraires en rapportent une légende complexe. On raconte en effet qu'un des compagnons d'Ulysse, arrivé à Temesa et abusant de l'hospitalité des indigènes, viola une jeune femme du lieu. Lapidé et laissé sans sépulture, il se transforma en démon, mi-homme, mi-loup, auquel les habitants de Temesa furent obligés d'offrir un tribut jusqu'à obtenir l'aide du boxeur Euthymos, de la cité de Locres épizéphyriennes ; l'épisode s'acheva par la conquête locrienne du centre ausone. Par les interactions qu'elle met en scène et le contexte politique dans lequel elle s'inscrit, cette légende oppose sous tous ses aspects la réalité indigène et les colonisateurs grecs. L'enquête archéologique, qui se déroule dans le sud de l'Italie tyrrhénienne, révèle une*

structuration du peuplement à partir de l'âge du Bronze moyen. Mais en ce qui concerne la période archaïque, Temesa constitue une zone de frontière, au carrefour de différentes cultures.

Il comprensorio territoriale della presente ricerca è situato nella parte centrale della costa tirrenica dell'attuale Calabria, delimitato a nord e a sud da due fiumi, rispettivamente l'Oliva e il Savuto, mentre verso est dalla Catena costiera (fig. 1)[1]. In questa area la ricerca storico-archeologica è concorde nel riconoscere il territorio dell'antica Temesa, l'emporio conosciuto per le sue risorse minerarie in epoca precoloniale, come attesta il passo del primo libro dell'Odissea[2].

Il corpus delle fonti letterarie sulla storia di questo centro italico è esiguo, interessa un arco temporale piuttosto ampio ed è relativo a molteplici tematiche[3]. Tuttavia, sulla base delle fonti letterarie e dei dati archeologici che emergono dal territorio, si può tentare di ricostruirne la storia, nella quale si sono susseguite differenti interazioni culturali, tra indigeni e genti provenienti dall'area del Mediterraneo.

Strabone è l'autore che fornisce maggiori informazioni riguardo la storia del centro italico[4]: definisce Temesa una fondazione ausone, successivamente colonizzata dagli Etoli. Entrambe queste tradizioni si inseriscono, assieme al già citato passo omerico, in un orizzonte precoloniale e relativo ai *nostoi*. Un'altra tradizione legata ai *nostoi* è riportata da Licofrone, il quale fa approdare a Temesa dei naviganti focesi[5]. Ritengo queste tradizioni, sia della fondazione ausone, sia dei *nostoi*, risalenti a notizie derivate da Timeo, ampiamente utilizzato sia da Strabone sia da Licofrone per quanto riguarda le leggende più arcaiche dei popoli italici[6].

Il nucleo delle fonti più consistenti riguarda l'Eroe di Temesa. La più antica versione risale a Callimaco ed è relativa alla *dieghesis* di un *aition*. Un eroe, lasciato a Temesa dalla nave di Odisseo, pretendeva un tributo dagli abitanti del luogo, i quali ogni anno dovevano donargli una vergine in sposa. A questo tributo pose fine il pugile Euthymos[7]. Anche Strabone fa cenno alla vicenda: durante le sue peregrinazioni Odisseo giunse a Temesa assieme ad alcuni compagni, i quali furono accolti dagli indigeni. Tra i Greci, Polites, in preda agli effetti del vino, abusò di una fanciulla e fu, per questo, lapidato e lasciato insepolto dallo stesso Odisseo. La mancata sepoltura, non contemplata dal costume greco, portò alla sua trasformazione in un demone, metà uomo e metà lupo, al quale ogni anno i Temesani erano costretti a versare un tributo, presso l'*heròon* a lui dedicato.

Una versione più ampia della leggenda è nell'opera di Pausania[8]. Il Periegeta, nel descrivere la statua del pugile Euthymos eretta a Olimpia, fa una digressione sulla vita e sulle imprese dell'atleta. Originario di Locri Epizefirî, fu un personaggio storico realmente esistito, vincitore tre volte nel pugilato ai giochi di Olimpia, secondo un'iscrizione conservatasi[9]. Al ritorno in Italia fu scelto, probabilmente per le sue gesta, quale capo di una spedizione a Temesa. Questo avvenne nel periodo in cui stava per svolgersi l'annuale rito della vergine. Euthymos, venuto a conoscenza della storia, compassionevole per la fanciulla, se ne innamorò e decise di affrontare il demone. Vinto in battaglia l'Eroe, che scomparve in un fiume, il pugile locrese liberò la città e sposò la fanciulla. Il passo si conclude con la descrizione di una pittura, una copia di un'originale arcaico, in cui erano raffigurati il giovinetto Sybaris, il fiume Kalabros, la fonte Kalyka, Hera e la città di Temesa; tra essi il demone sconfitto da Euthymos, identificato con il nome di Alibante.

Dell'analisi storico-archeologica di tale leggenda si è più volte occupato Alfonso Mele. Quello che chiaramente emerge è che Temesa non fu una fondazione coloniale di epoca storica e le tradizioni relative ai *nostoi* rappresenterebbero un tentativo di nobilitare le origini del centro indigeno da parte della cultura ellenica. Secondo Mele, a livello temporale, le vicende di Polites a Temesa non si possono collocare prima del VII sec. a.C. e, nel complesso, le fonti relative alla leggenda rimandano a una tradizione eleo-delfica, soprattutto locrese, che deve essersi definita attorno al V sec. a.C. L'elemento che maggiormente emerge, inoltre,

1 Corrisponde agli attuali comuni di Aiello Calabro, Amantea, Cleto e Serra d'Aiello, nella provincia di Cosenza.

2 Omero, *Odissea*, I, vv. 180-184. Proprio il passo omerico descrive il centro italico quale emporio, lungo la rotta tra Oriente e Occidente, per l'approvvigionamento del rame, una meta dalla quale i Greci sono attratti.

3 Un'analisi generale delle fonti letterarie su Temesa è presente in Massaro 1982.

4 Strabone, *Geografia*, VI 1, 5.

5 Licofrone, *Alessandra*, vv. 1067-1074.

6 Di un altro eroe omerico, di origini etoliche anch'esso, racconta le vicende in terra ausone Licofrone. Si tratta di Diomede e, secondo lo scoliasta Giovanni Tzetze, fonte del poeta alessandrino fu proprio Timeo. Pertanto, dallo storico di Tauromenio potrebbe derivare sia la tradizione relativa all'arrivo di Focesi a Temesa, sia la tradizione relativa alla fondazione ausone, e ancora la tradizione della colonizzazione etolica. Secondo A. Mele, invece, non poteva essere Timeo a conservare la tradizione di Temesa ausone ed etolica, che potrebbero riferirsi a una tradizione locrese risalente ad Antioco o Eforo. Si veda Mele 2009, p. 81-83.

7 Callimaco, *Aitia*, fr. 98 Pf.

8 Pausania, *Periegesi della Grecia*, VI 6, 4-11.

9 *CEG*, I, 399. Euthymos vinse ai giochi di Olimpia, nel pugilato, rispettivamente nel 484, 476 e 472 a.C.

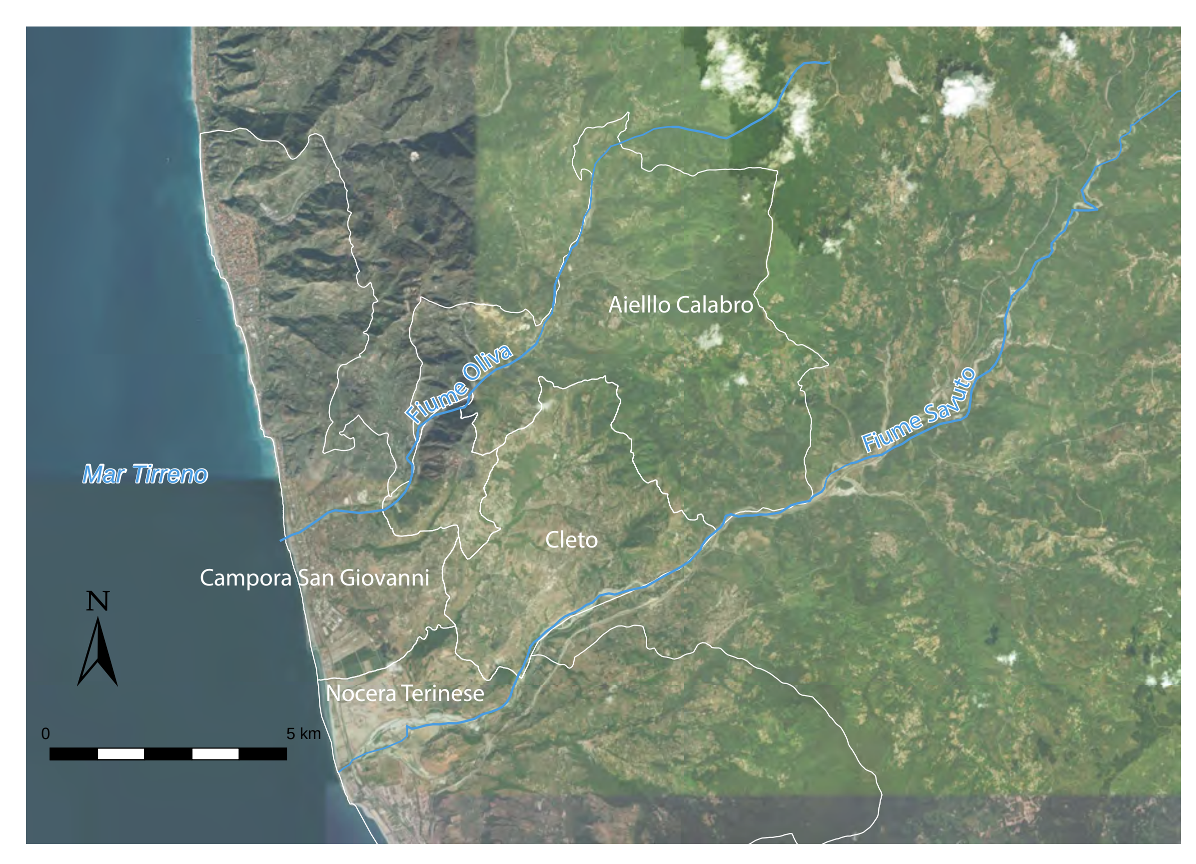


Figura 1. L’inquadramento geografico del comprensorio delimitato dai fiumi Oliva e Savuto e i moderni limiti amministrativi
CAD: M. Perri

è la conquista della città da parte di Locri, per mano della vittoria di Euthymos sull’Eroe[10].

Secondo Mele, infatti, attraverso una serie di personificazioni si recupera l’interpretazione di un rito di fondazione della città, che da una comunità epicoria, organizzata *kata komas*, diventa una comunità greca, strutturata attorno a un centro maggiore, in cui il luogo dedicato al culto eroico diviene il punto di riferimento della città. Un confronto per l’episodio è offerto da un’altra vicenda mitica, quella della bestia Lamia o Sybaris, raccontata da Antonino Liberale, nelle Metamorfosi[11], che spiegherebbe il diritto di Locri a rivendicare l’eredità di Sibari nel contesto politico magnogreco, dopo le vicende che portarono alla sua distruzione per mano di Crotone, e quindi anche di Temesa[12].



Figura 2. Statere di Temesa
Fonte: Wikimedia Commons (Curinghese, CC BY-SA 4.0)

10 Mele 2009, p. 84.
11 Antonino Liberale, *Metamorfosi*, VIII. Fonte di Antonino Liberale potrebbe essere Nicandro di Colofone. Secondo tale leggenda i Locresi presero il nome per la città da loro fondata in Italia dal nome della fonte Sybaris. Sebbene Sibari fosse stata fondata dagli Achei e non dai Locresi, la vicenda non è del tutto isolata, tale da creare un legame tra le due *poleis* magnogreche: Zaleuco di Locri compare nello Pseudo Scimno legislatore di Sibari (Pseudo Scimno, *Periegesi*, vv. 346 ss.); in Solino, Sagari, figlio del locrese Aiace, compare come fondatore di Sibari assieme ai Trezeni (Solino, *Raccolta di cose memorabili*, II, 10); infine, Aristotele parla di Trezeni fondatori di Sibari assieme agli Achei (Aristotele, *Politica*, V, 1303a).
12 Si vedano Lepore e Mele 1983, p. 867-870.

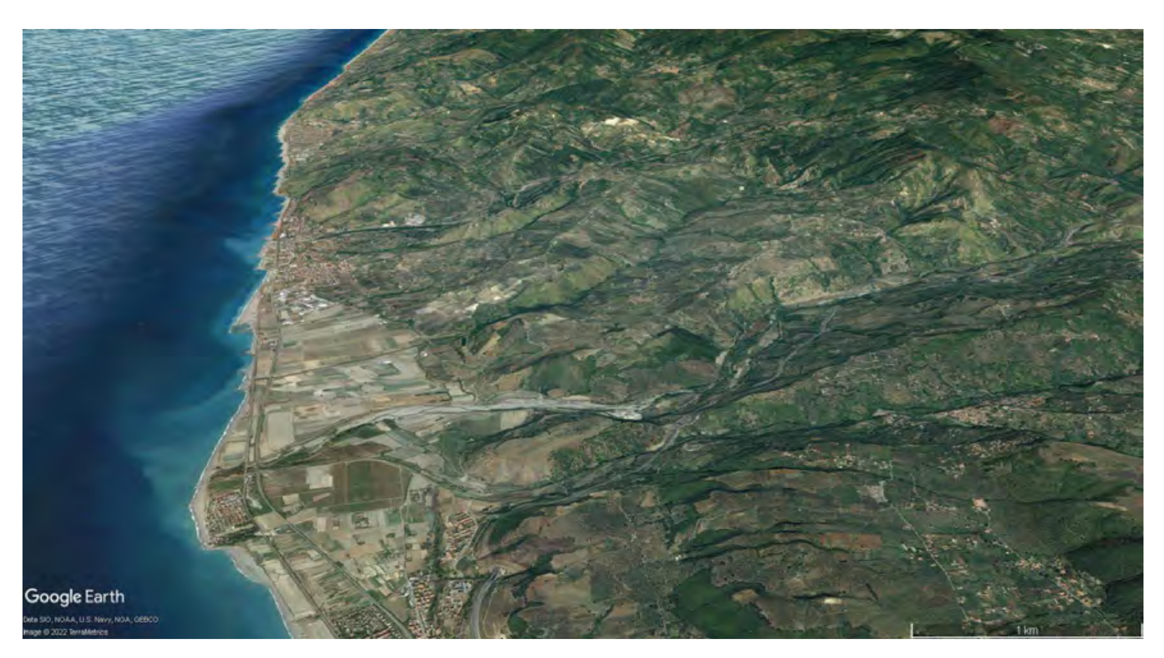


Figura 3. La posizione topografica del territorio vista da sud
Image © 2022 TerraMetrics

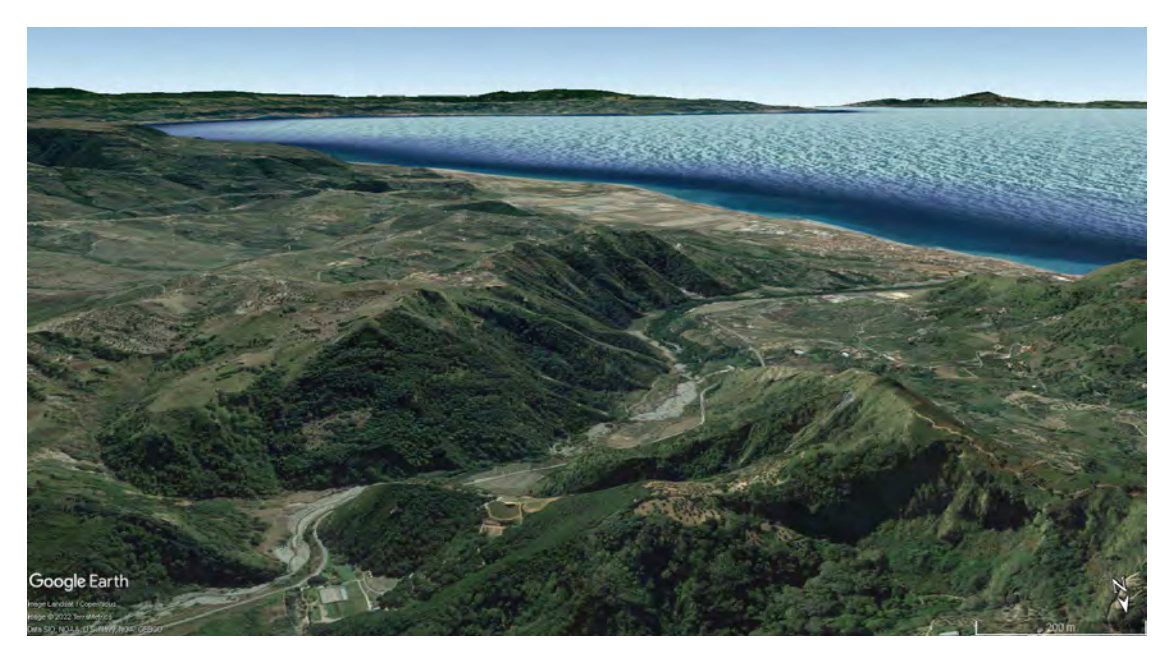


Figura 4. La dorsale collinare di Serra d'Aiello, vista da nord-ovest
Image © 2022 TerraMetrics

La conferma dell'effettivo controllo locrese di Temesa, stando alle ultime interpretazioni, sembrerebbe confermato da una emissione monetale a doppio rilievo, databile ai primi decenni del v sec. a.C., caratterizzata al D/ dal tipo dell'elmo corinzio e legenda TEM, e al R/ dal tripode delfico (fig. 2). Finora ritenuta emissione monetale congiunta di Crotone e Temesa, per la presenza del tripode, secondo Maria Caccamo Caltabiano si tratterebbe, invece, di una emissione influenzata dalla propaganda politica della Siracusa dei Dinomenidi, della quale Locri è alleata[13]. Sono gli anni in cui la politica della *polis* siceliota è orientata all'espansione verso il Tirreno, che culmina con la vittoria sugli Etruschi di Cuma del 474 a.C.

Secondo la studiosa, infatti, il tipo dell'elmo e degli schinieri sembrano mettere in risalto un valore militare e allo stesso tempo quello agonistico; nel caso di Temesa, la moneta esprimerebbe la conquista di Locri,

13 Il tipo del tripode appare, per esempio, anche sulle monete di Delfi, di Kos, di Metaponto, di Leontinoi e di Massalia. In epoca ellenistica, inoltre, comparirà nelle emissioni di Filippo II di Macedonia e in quelle siracusane del *basileus* Agatocle.

avvenuta sotto l’egida del pugile Euthymos, figura dai caratteri estremamente eccezionali, dal momento che fu destinatario di un culto eroico ancora in vita.

Il tipo del tripode, invece, ancora una volta porterebbe alla sfera locrese: i compagni di Schedio ed Epistrofo, che secondo Licofrone approdarono a Temesa, erano originari di Crisa, città della Focide che in origine controllava proprio il santuario di Delfi. Inoltre, l’episodio dei Temesani che si rivolgono proprio all’oracolo di Delfi, secondo il racconto di Pausania, potrebbe spiegare la presenza del tipo sulla monetazione[14].

Il mar Tirreno e, dunque, verosimilmente anche Temesa, fu lo scenario di un susseguirsi di eventi in seguito alla battaglia di Himera del 480 a.C. Dopo la vittoria, la Siracusa di Gelone, alleata con Locri, stringe la Reggio di Anassilao, che diventa suo assoggettato. Alla morte di Gelone nel 478 a.C., preso il potere Ierone, il tiranno reggino cerca di recuperare la propria autonomia, con un tentativo di assalto a Locri. In questo scenario si pone anche Crotone, rivale diretta di Locri, la quale controlla sul Tirreno Terina, contrapposta a Temesa. Proprio quest’ultima, è bene sottolinearlo, Strabone ci dice essere contigua (συνεχὴς) a Temesa. I Sibariti superstiti, esuli a *Laos* o *Skydros*, assediati dai Crotoniati, chiedono l’intervento di Ierone, che accoglie la loro richiesta. È nel 476 a.C., infatti, che Polizelo, fratello del tiranno siracusano, guida la spedizione contro Crotone, con l’aiuto probabilmente di Locri, *Hipponion* e Medma. Queste tre *poleis*, in effetti, risultano dedicatarie di un dono a Olimpia, del quale resta l’iscrizione su uno scudo di bronzo di tipo beotico, in quanto vincitrici sui Crotoniati[15].

Sembra dunque che Temesa, alla caduta di Sibari, passi sotto il controllo di Locri e non di Crotone, la quale potrebbe aver fondato Terina proprio in contrapposizione a Temesa. Il centro italico e la sua emissione monetale ben si inseriscono nel quadro delle vicende tirreniche, che vedono protagoniste Siracusa, alleata di Locri, contrapposte a Reggio e Crotone, per le quali Temesa deve aver rappresentato uno dei contrafforti locrese-siracusani.

Per quel che concerne la ricerca storico-archeologica del comprensorio Oliva-Savuto, i dati finora a disposizione sembrano delineare la struttura di un insediamento di una vitalità culturale, in particolare dall’età del Bronzo all’età arcaica, che mantenne alcuni caratteri della propria identità di centro indigeno, nonostante le interazioni con le altre culture.

Le più antiche testimonianze della presenza antropica risalgono all’epoca neolitica, riferibili con molta probabilità a un insediamento che svolgeva una funzione all’interno degli scambi commerciali tra le isole Eolie e la penisola italiana[16].

Ma è a partire dalla media età del Bronzo che inizia a strutturarsi l’insediamento che porterà alla formazione del centro protourbano dell’età del Ferro. La sua posizione topografica sembra configurarsi quale crocevia di due importanti direttrici dei sistemi di comunicazione tra il Tirreno meridionale e l’area ionica: il crinale, che si sviluppa in senso SO-NE, consente un collegamento con l’entroterra, fino a Cosenza e dunque con la valle del Crati e la Sibaritide. L’altra è rappresentata dal corso del fiume Savuto, in modo particolare per l’età romana (fig. 3).

I dati finora a disposizione si concentrano, ancora una volta, lungo la dorsale collinare settentrionale, a sud del fiume Oliva. In particolare, nelle aree di Cozzo Piano Grande e Cozzo Carmine Antonio, sono documentate le presenze relative a un insediamento di altura, difeso naturalmente, caratterizzato da ripidi fianchi scoscesi e piccole aree terrazzate adatte all’insediamento (fig. 4). Questo abitato sembra esistere, senza soluzione di continuità, dal Bronzo Medio fino all’età arcaica almeno, con un’estensione dell'area difesa calcolabile in almeno sei ettari[17].

Da un punto di vista della cultura materiale emergono chiari tratti distintivi riferibili a una *facies* di tipo appenninica prima e sub-appenninica dopo. L’area, dunque, sembra configurarsi in un contesto culturale tirrenico, probabilmente «ausone», piuttosto che «enotrio», a contatto con tutta l’area tirrenica e l’arcipelago eoliano, sebbene non manchino elementi di connessioni anche con la Sibaritide (fig. 5)[18]. Una netta differenziazione, al momento, è difficile da individuare per quanto riguarda l’età del Bronzo finale.

14 Sull’argomento, si vedano Caltabiano Caccamo 1982, 2009, 2018. Un’ulteriore conferma del quadro delineato dalla Caltabiano Caccamo potrebbe essere l’adozione della tipologia. L’esemplare della moneta di Temesa è un doppio rilievo, tecnica attestata a Crotone verosimilmente a partire dalla metà del v sec. a.C., che però è tipologia della *polis* di Siracusa.

15 Maddoli 1996.

16 Ammerman 1979, p. 102 ; Ammerman 1985. Una conferma, di questi rapporti con l’arcipelago eoliano, sono forniti dai dati materiali: alcune analisi condotte su frammenti di ossidiana, rinvenuta lungo la dorsale collinare di Serra d’Aiello-Campora San Giovanni, hanno dimostrato la loro provenienza da uno dei giacimenti liparoti meglio conosciuti, in località Gabelotto. Si veda da ultimo Tykot 2019, p. 93-94, fig. 15.

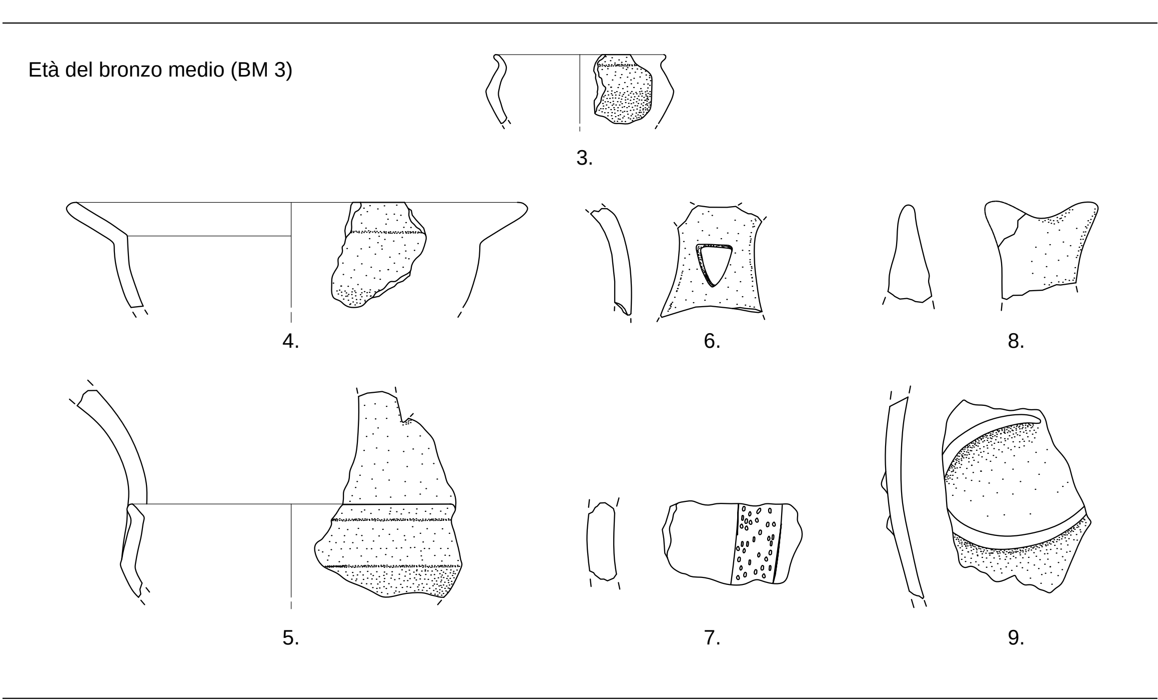
17 Pacciarelli 2009. I.G.M. F. 568, sezioni I-IV (Rogliano, Conflenti, Nocera Terinese, Amantea). Carta geologica della Calabria F. 236 III S.E.-N.E.

18 Si tratta di materiali che trovano confronti con l’area del promontorio del Poro (n. 1), con le Isole Eolie (n. 2, 9, 12) e con l’area centro-tirrenica (n. 8), oltre alla Sibaritide (n. 3-7, 10-11).

Età del bronzo medio (BM 1-2)



Età del bronzo medio (BM 3)



Età del bronzo recente (BR)

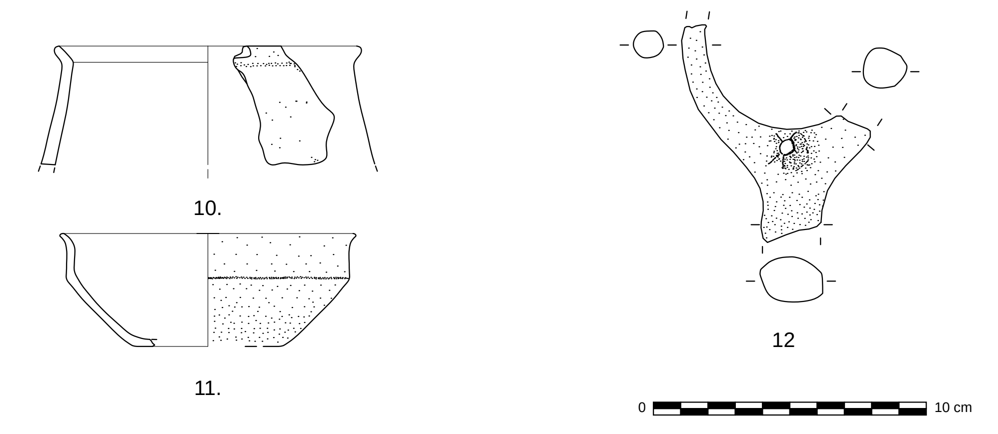


Figura 5. Selezione di materiali provenienti dall'area dell'abitato di Cozzo Piano Grande
CAD: C. Zeviani, Nn. 3-10 rielaborazione non in scala da Jacoli Carrara 1995; n. 11 rielaborazione non in scala da Luppino 1982

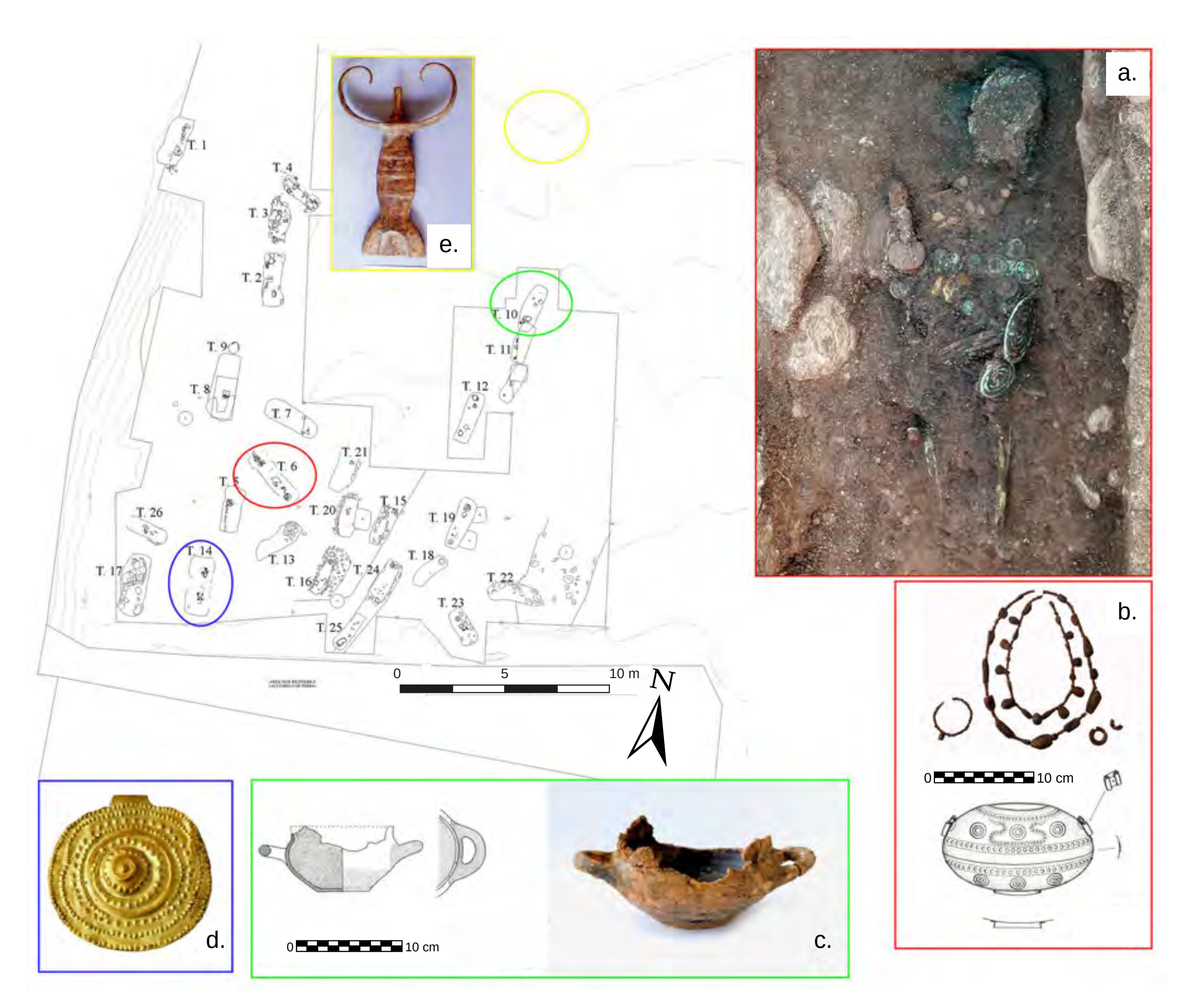


Figura 6. Planimetria della necropoli di Chiane di Serra d'Aiello e selezione di materiali
Rielaborazione da Agostino e Mollo 2007, con il permesso di F. Mollo

L'abitato dell'età del Ferro appare dislocato fisicamente su tre aree, Cozzo Piano Grande con il terrazzo di Madonna del Carmine e Cozzo Carmineantonio, ma concepito come centro unitario, posto in una posizione di controllo del territorio circostante, dove potevano collocarsi anche insediamenti minori posti in posizione subalterna[19]. In base a tali circostanze, il pianoro sembrerebbe dunque carente di requisiti tattici che, verosimilmente, dovevano essere compensati da altre valenze strategiche, quali la possibilità di difesa e, data la posizione alta sul mare, la garanzia di ampie opportunità di avvistamento, la probabilità di reperimento di giacimenti di materie prime necessarie e, forse la posizione che poteva garantire la condizione di approdo alla foce del fiume Oliva e la percorrenza di una via di comunicazione rappresentata da una via di crinale che consentiva di raggiungere l'altopiano di Cosenza e la Valle del Crati[20].

Anche dai contesti della prima età del Ferro sembrano emergere caratteri che accomunano il territorio di Temesa con l'area tirrenica. La testimonianza più importante è offerta da alcuni corredi della necropoli di Chiane, indagata ancora solo parzialmente. Le sepolture sembrano connotare l'esistenza di una società articolata, che intrattenne dinamici rapporti commerciali con l'area mediterranea, tirrenica e adriatica.

Il campione disponibile consta solamente di ventisei sepolture e la superficie indagata corrisponde solo al 13% circa dell'intera area. Il rituale prevalente è quello dell'inumazione supina a fossa semplice o delimitata da ciottoli fluviali con l'eccezione della tomba 9, verosimilmente una incinerazione entro un grande contenitore[21]. La distinzione tra sepolture pertinenti a individui maschili o femminili è formulata sulla presenza di armi, per i primi, oggetti personali e/o legati alla lavorazione dei tessuti per le donne. Tra i corredi, particolare importanza assumono alcuni manufatti di origine allogena, che indicano una complessità socio-politica nella

19 Pacciarelli 2009, p. 54.
20 Pacciarelli 2009, p. 54.
21 La Rocca 2009, p. 63.

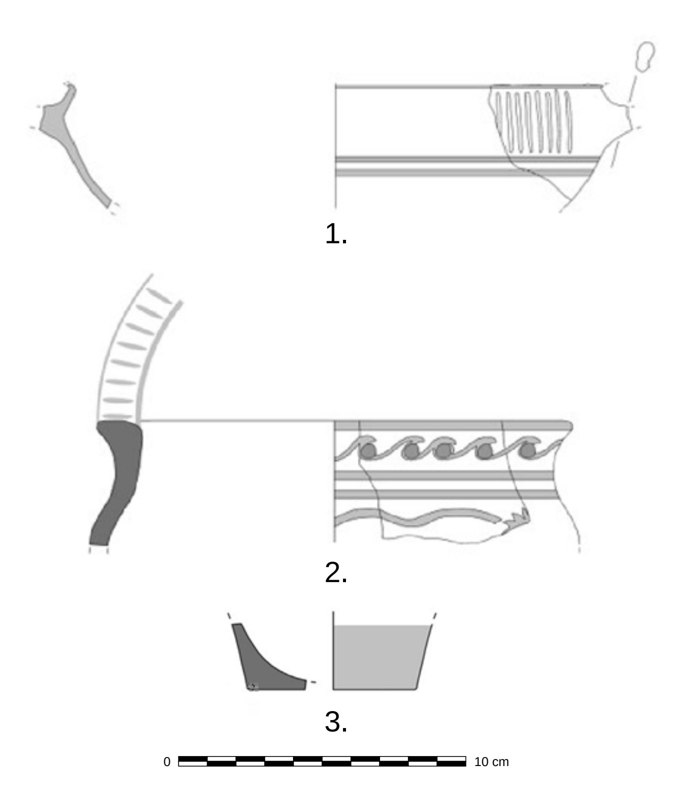


Figura 7. Materiali di epoca tardo-arcaica provenienti dal settore D di Cozzo Piano Grande
Con il permesso di F. Mollo

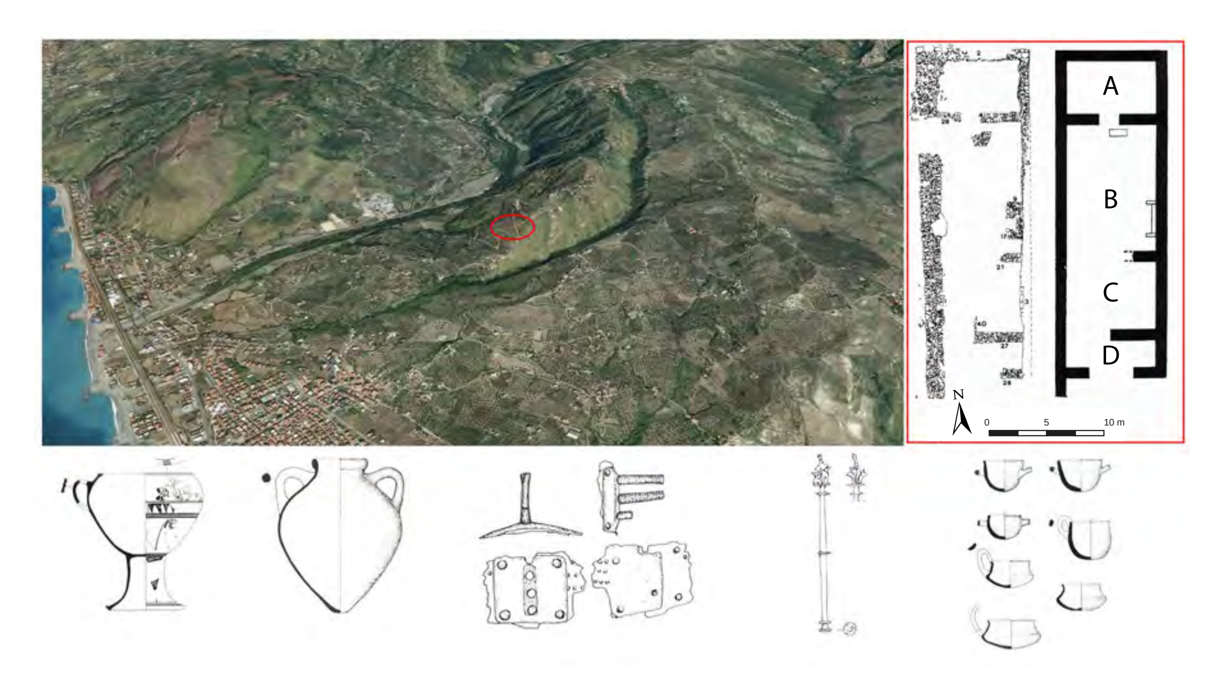


Figura 8. Campora San Giovanni-località Imbelli, edificio arcaico: inquadramento topografico, planimetria e selezione di materiali
Image © 2022 TerraMetrics; rielaborazione immagini da La Torre 2002, con il permesso di G.F. La Torre

strutturazione di questa comunità autoctona, capace di mediare contatti all'interno di rotte commerciali con genti provenienti da tutta l'area mediterranea (fig. 6)[22].

Alcuni dati a disposizione, provenienti dall'insediamento di Cozzo Piano Grande, attestano l'esistenza di contatti commerciali, quindi culturali, in particolare con l'area della Grecia continentale, anche per l'età tardo-arcaica[23] (fig. 7).

Per quanto riguarda l'età arcaica, invece, sebbene si necessiti di maggiori dati per delineare l'effettiva struttura dell'insediamento, il territorio restituisce importanti evidenze relative alla sfera cultuale e funeraria[24].

La più importante è la scoperta di un edificio, in località Imbelli, posto sul versante occidentale che collega l'abitato protostorico all'area costiera. La sua posizione topografica, a mezza collina, dista circa due chilometri dalla linea di costa. Scoperto da alcuni scavatori clandestini, l'edificio fu portato alla luce tra il 1992 e il 1995 con uno intervento di urgenza (fig. 8). Francesco La Torre, che ha curato l'edizione del contesto, ritiene di riconoscervi l'*heròon*/*naos* dell'Eroe, del quale parlano le fonti[25]. Questa interpretazione, sebbene diffusa, non ha trovato accoglienza da tutti gli studiosi[26].

Si tratta di un edificio tripartito, costruito in blocchi di arenaria locale, e i votivi rinvenuti ne chiariscono la funzione sacrale. Il deposito archeologico ha consentito di stabilire una frequentazione della struttura tra il 580-480/70 a.C., momento in cui fu distrutto da un incendio e non fu più ricostruito. Tuttavia, all'interno del tempio sono stati rinvenuti una serie di manufatti, di epoca protostorica, che documentano una frequentazione precedente. Nell'area adiacente, inoltre, sono venute alla luce, di recente, nuove testimonianze, che lasciano ipotizzare un vero e proprio spazio destinato a una funzione sacrale e cultuale, dove genti appartenenti a diverse culture interagivano con la comunità di Temesa (fig. 9)[27].

Nell'area di Campora San Giovanni, invece, sono state messe in luce alcune sepolture, scavate durante alcuni interventi di emergenza, e tuttavia edite in maniera preliminare, oltre ai resti di una struttura, di probabile funzione domestica, che rappresenta al momento l'unica attestazione (fig. 10)[28].

I dati della ricerca storica-archeologica hanno, finora, portato a considerare la città di Temesa quale luogo di frontiera, dove l'elemento greco subentra e sovrasta quello autoctono. Al netto di tali considerazioni, se queste interazioni con altre genti portarono, inevitabilmente, ad acquisire caratteri culturali allogeni, prodotti, usi e costumi da parte di una società autoctona, è anche vero che perdurano elementi identitari che differenziano Temesa rispetto alle colonie greche d'Occidente[29].

Una prova, in questo senso, è data anche dalla continuità dell'abitato. Cozzo Piano Grande non perde mai la sua importanza nelle dinamiche insediative, se nel IV sec. a.C. i Brettii occupano quei pianori precedentemente frequentati nell'VIII-VII sec. a.C. Dall'intero comprensorio, inoltre, emergono dati nuovi riguardo l'insediamento ellenistico, che lasciano presupporre una continuità di vita sotto forma di nuclei abitati distaccati, ma riferibili a un unico centro politico e religioso[30]. Da questo emerge l'esistenza di un centro che mantenne la sua identità culturale, anche nella forma stessa dell'abitare e dell'interazione con il territorio. Il tema del contatto della comunità indigena con le genti greche deve essere letto nel senso di una articolata osmosi culturale.

22 La Rocca 2009. Per esempio, le ambre e l'incensiere in lamina di bronzo della tomba 6 (b), la coppetta in argilla figulina di imitazione euboica della tomba 10 (c), il pendaglio aureo della tomba 14 (d), oltre al rinvenimento fortuito, sempre proveniente dalla necropoli di Chiane, di un'elsa di spada ad antenne di tipo «Tarquinia» (e).

23 Mollo 2017. Si tratta di un frammento di una *kylix* in bucchero (n. 1), attribuibile per la decorazione al tipo 1a Rasmussen (1979, pl. 37, n. 206), un frammento di una forma aperta, definita cratere-*kantharos*, di tradizione euboica (n. 2) e un frammento pertinente a una bottiglia di tipo «Mylai» (n. 3).

24 Le evidenze di pieno di VI sec. a.C., invece, al momento scarseggiano per l'area di Cozzo Piano Grande, probabilmente dovuti a una mancanza di ricerche sistematiche nell'area di abitato e alla incompletezza di pubblicazioni complessive dei rapporti di scavo. I ritrovamenti, infatti, si limitano a tracce sporadiche, che non consentono di chiarire meglio la natura della frequentazione, ma dal territorio emergono evidenze importanti, anche di carattere monumentale.

25 Per l'edizione complessiva del contesto, si veda La Torre 2002 e da ultimo, La Torre 2011, 2017, 2018.

26 Mele 2009.

27 Si tratta di un edificio adiacente a quello già scavato, costruito con la stessa tecnica in blocchi di arenaria locale, riconosciuto come tale durante le ricerche di superficie condotte nel 2013.

28 Per le sepolture, si veda Mollo 2009. Nel 2014, inoltre, in seguito a uno scavo di emergenza, furono portati alla luce i resti di una struttura abitativa, i cui dati archeologici sono ancora inediti.

29 Singolare è il rinvenimento della tomba 11, isolata rispetto agli altri nuclei di necropoli, la quale presenta una deposizione in una fossa terragna rivestita da ciottoli fluviali, a differenza delle altre sepolture di età arcaica che risultano rivestite da tegole. Tale distinzione potrebbe, in qualche moto, demarcare la volontà di conservare un elemento culturale autoctono.

30 Nuovi dati di epoca ellenistica provengono dai territori di Cleto e Marina di Savuto, precedentemente noti alla letteratura archeologica per il rinvenimento di materiali riferibili all'epoca pre-protostorica. Si vedano Guzzardi 1990; Posi e Massetti 1990.



Figura 9. Campora San Giovanni-località Imbelli: l'edificio rinvenuto nelle ricerche del 2013
Fotografia: M. Perri

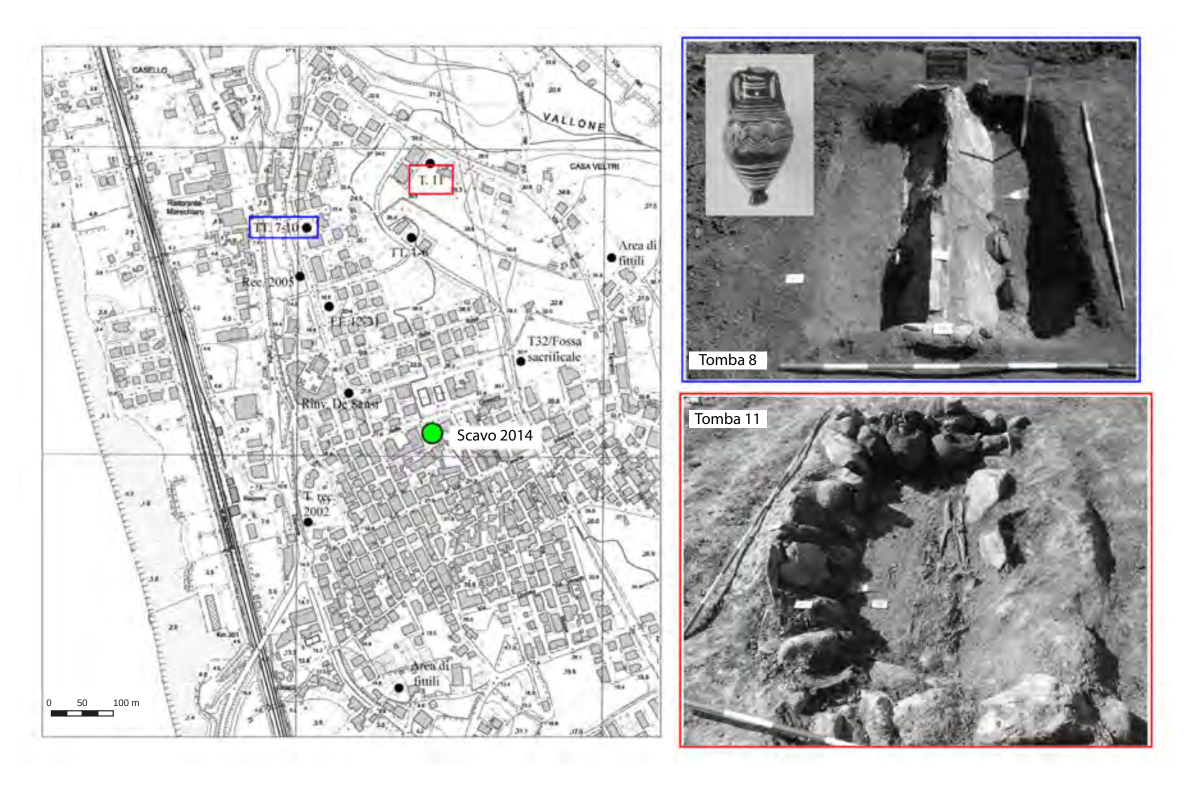


Figura 10. Campora San Giovanni, rinvenimenti di età arcaica
Rielaborazione da Mollo 2009, con il permesso di F. Mollo

Bibliografia

Fonti epigrafiche

CEG, I =Hansen P.A. 1983, *Carmina epigraphica graeca saeculorum VIII-V a. Chr. N.*, Berlino-New York.

Pubblicazioni

Agostino R. e Mollo F. (ed.) 2007, *Alla ricerca di Temesa omerica. Primi dati dalla necropoli Chiane di Serra Aiello*, Scilla.

Ammerman A.J. 1979, «A study of obsidian exchange networks in Calabria», *World Archaeology* 11/1, p. 95-110.

Ammerman A.J. 1985, «Anthropology and the study of Neolithic exchange systems in Calabria», *Dialoghi di Archeologia* 1, p. 25-33.

Caltabiano Caccamo M. 1982, «Il tipo monetale dell'elmo e l'eroe di Temesa», *in* G. Maddoli (ed.), *Temesa e il suo territorio. Atti del colloquio di Perugia e Trevi (30-31 maggio 1981)*, Taranto, p. 211-217.

Caltabiano Caccamo M. 2009, «La moneta di Temesa tra storia e mito», *in* G.F. La Torre (ed.), *Dall'Oliva al Savuto: studi e ricerche sul territorio dell'antica Temesa. Atti del convegno, Campora San Giovanni, (Amantea, CS), 15-16 settembre 2007*, Pisa, p. 119-137.

Caltabiano Caccamo M. 2018, «La persistenza dei simboli: l'elmo con cimiero dello statere di Temesa», *in* M. Intrieri (ed.), *Koinonia. Studi di storia antica offerti a Giovanna De Sensi Sestito*, Roma, p. 109-124.

Guzzardi L. 1990, «Tombe a grotticella artificiale nell'area del basso Savuto», *in* G. Maddoli e A. Stazio (ed.), *A sud di Velia, I. Ricognizioni e ricerche 1982-1988*, Taranto, p. 99-112.

Jacoli Carrara M. 1995, «Cozzo Piano Grande (Serra Aiello, Cosenza)», *in* G.F. La Torre (ed.), *Guide archeologiche. Preistoria e protostoria in Italia, 9. La fascia tirrenica da Napoli a Reggio Calabria*, Forlì, p. 175-185.

La Rocca L. 2009, «La necropoli dell'età del Ferro in località Chiane di Serra d'Aiello e il problema di Temesa», *in* G.F. La Torre (ed.), *Dall'Oliva al Savuto: studi e ricerche sul territorio dell'antica Temesa. Atti del convegno, Campora San Giovanni, (Amantea, CS), 15-16 settembre 2007*, Pisa, p. 57-77.

La Torre G.F. 2002, *Un tempio arcaico nel territorio dell'Antica Temesa. L'edificio sacro in località Imbelli di Campora San Giovanni*, Roma.

La Torre G.F. 2011, «Le lance di Temesa e le offerte di armi nei santuari di Magna Grecia e Sicilia in epoca arcaica», *Quaderni di Archeologia* 1, p. 67-104.

La Torre G.F. 2017, «Polites ed Euthymos, eroi a Temesa», *in* L. Cicala e B. Ferrara (ed.), *«Kython Lydios». Studi di storia e archeologia con Giovanna Greco*, Napoli, p. 299-311.

La Torre G.F. 2018, «Una decima per l'eroe di Temesa: considerazioni sulle armi rinvenute nel santuario di Imbelli di Campora S. Giovanni», *in* R. Graells i Fabregat e F. Longo (ed.), *Armi votive in Magna Grecia. Atti del Convegno Internazionale di Studi. Salerno-Paestum 23-25 novembre 2017*, Magonza, p. 115-126.

Lepore E. e Mele A. 1983, «Pratiche rituali e culti eroici in Magna Grecia», *in Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche. Atti del convegno di Cortona (24-30 maggio 1981)*, Rome, p. 847-897.

Luppino S. 1982, «Il versante nord-occidentale del fiume Savuto», *in* G. Maddoli (ed.), *Temesa e il suo territorio. Atti del colloquio di Perugia e Trevi (30-31 maggio 1981)*, Taranto, p. 75-78.

Maddoli G. 1996, «La dedica degli Ipponiati a Olimpia (SEG XI 1211) e il suo contesto storico», *in* L. Breglia Pulci Doria (ed.), *L'incidenza dell'antico. Studi in memoria di Ettore Lepore* II, Napoli, p. 193-202.

Massaro G.D. 1982, «Brevi linee di una storia della ricerca di Temesa», *in* G. Maddoli (ed.), *Temesa e il suo territorio. Atti del colloquio di Perugia e Trevi (30-31 maggio 1981)*, Taranto, p. 15-24.

Mele A. 2009, «Per una rivisitazione di Temesa», *in* G.F. La Torre (ed.), *Dall'Oliva al Savuto: studi e ricerche sul territorio dell'antica Temesa. Atti del convegno, Campora San Giovanni, (Amantea, CS), 15-16 settembre 2007*, Pisa, p. 79-101.

Mollo F. 2009, «Nuove ricerche e nuovi dati sulla frequentazione di epoca arcaica tra Campora S. Giovanni di Amantea e Serra d'Aiello: un quadro preliminare», *in* G.F. La Torre (ed.), *Dall'Oliva al Savuto: studi e ricerche sul territorio dell'antica Temesa. Atti del convegno, Campora San Giovanni, (Amantea, CS), 15-16 settembre 2007*, Pisa, p. 151-166.

Mollo F. 2017, «Dinamiche commerciali tra la Calabria tirrenica centro-meridionale e lo Stretto di Messina in età arcaica: le importazioni etrusche ed euboico-calcidesi o di tradizione euboica dal territorio dell'antica Temesa», *in* G. De Sensi Sestito e S. Mancuso (ed.), *Enotri e Brettii in Magna Grecia. Modi e forme di interazione culturale* II, Soverìa Mannelli, p. 45-76.

Pacciarelli M. 2009, «L'età del Bronzo e la prima età del Ferro nell'area di Serra d'Aiello», *in* G.F. La Torre (ed.), *Dall'Oliva al Savuto: studi e ricerche sul territorio dell'antica Temesa. Atti del convegno, Campora San Giovanni, (Amantea, CS), 15-16 settembre 2007*, Pisa, p. 47-56.

Posi F. e Massetti S. 1990, «Siti di interesse pre-protostorico individuati nell'area compresa tra i fiumi Savuto e Torbido (CS)», *in* G. Maddoli e A. Stazio (ed.), *A sud di Velia,* I. *Ricognizioni e ricerche 1982-1988*, Taranto, p. 95-98.

Rasmussen T.B. 1979, *Bucchero Pottery From Southern Etruria*, Cambridge.

Tykot R.H. 2019, «Geological Sources of Obsidian on Lipari and Artifact Production and Distribution in the Neolithic and Bronze Age Central Mediterranean», *Open Archaeology* 5, p. 83-105, DOI: https://doi.org/10.1515/opar-2019-0007 [accesso nel marzo 2022].

Settlement and Culture in the Inner Apennines: a diachronic topographic analysis of Casentino and Valtiberina (7th-5th centuries BCE)

Culture et peuplement dans les Apennins intérieurs : une analyse topographique diachronique du Casentino et de la Valtiberina (VIIe-Ve siècles av. J.-C.)

DOI : 10.35562/frontieres.1044

Corso M. Dominici
PhD candidate in archaeology, University of Oxford

Abstract. *This work presents a temporary settlement analysis of Casentino and Valtiberina, from the 7th to the 5th century BCE. During this period, these regions may have constituted an area of Apennine interconnectivity. Over time, they became the hinterland to one or more local political entities. To demonstrate these points, I begin by creating a theoretical model of the relationship between aristocratic and civic networks and the movement of professional artisans in the hinterland. The activity of these professionals in Casentino and Valtiberina becomes clear through singling out relevant patterns in material culture and building techniques. The final diachronic analysis of these patterns shows a drastic change in local settlement strategies in the middle of the 6th century BCE. This change can be related to simultaneous processes recorded along the rest of the Tiber Valley, perhaps resulting from the political influence of* Clusium *and its allies. To conclude, two different areas of settlement are interpreted as two hinterlands belonging to different cities, namely* Arretium *and* Faesulae.

Résumé. *Cet article présente une analyse encore provisoire du peuplement du Casentino et de la Valtiberina, du* VIIe *au* V^e *siècle av. J.-C. Je suggère que durant cette période, ces territoires ont pu être une zone d'interconnexion des Apennins, puis sont devenus à terme l'arrière-pays d'une ou plusieurs entités politiques locales. Pour démontrer ces points, je commence par théoriser une relation entre les réseaux des élites et des villes étrusques et le mouvement des artisans professionnels dans l'arrière-pays. Ensuite, je recherche les indices de l'action de ces professionnels dans le Casentino et la Valtiberina, en identifiant des modèles pertinents dans la culture matérielle et les techniques de construction. L'analyse diachronique finale de ces modèles montre un changement drastique dans les stratégies locales de peuplement au milieu du* VIe *siècle av. J.-C. Ce changement peut être lié à des processus coexistants déjà remarqués dans le reste de la vallée du Tibre, interprétés comme des traces de l'influence politique de* Clusium *et de ses alliés. En conclusion, deux zones différentes de peuplement sont interprétées comme deux arrière-pays appartenant à des villes distinctes,* Arretium *et* Faesulae.

Introduction

Some reconstructions of the Etruscans' political systems emphasise the relevance of territorial boundaries in Archaic Etruria,[1] each *polis* featuring a well-defined hinterland.[2] The rich cities of central and southern Etruria have supported this scholarly debate with compelling evidence.[3] In the valleys of Valdisieve, Casentino and Valtiberina (northern Etruria, see fig. 1), the situation is, however, ambiguous.[4] These territories have not yet provided any major urban centre and their ancient settlement pattern has not been analysed yet. Were they *terrae nullius* or where they hinterland to one or more political entities?[5] The nearest renown urban centres are *Faesulae*, *Arretium* and *Tifernum Tiberinum*.[6] Though the Archaic documentation of these cities is scant,[7] new contributions may come from analysing the countryside and its settlement.

It is assumed that this part of central Italy was an area of Apennine interconnectivity among Italic peoples.[8] Even if there was a boundary, it did not prevent exchange between the Adriatic and Tyrrhenian sides of the Apennines. Nor was the mountain chain an obstacle to the passage of people and goods. From the archaeological investigation, we have glances of unique settlement strategies and complex material culture assemblages. This preliminary diachronic study will help unpack this complexity by presenting a topographic analysis of the archaeological data from Casentino and a portion of Valtiberina, the upper section of the Arno and Tiber valleys respectively.[9]

Topographic Analysis

This analysis is drafted within the methodology fostered by the topographic school of Rome.[10] The source material is analysed schematically to implement territorial patterns in material culture, as well as in production and building techniques. These patterns are then interpreted to highlight local historical changes that happen in time within these territories.

Pottery production and construction are among the activities that required specialised knowledge for their implementation, usually undertaken by professionals or semi-professionals. The formation of a class of professionals must be concurrent with that of a clientele. In recent theories it is postulated that such a process may have been part of the urbanization process, in order to increase efficiency, complexity, and range.[11] Professionals promoted technological knowledge to their apprentices. In this way, workshops were receptive to innovation, while retaining conservative aspects in both technique and design.[12]

Studying patterns in material culture and building techniques may therefore be helpful in understanding the scope of influence of a particular clientele (e.g. elite families) as well as that of urban centres, while also informing us about the preferences of local customers. Who built the houses, who made the pots we find in Casentino and Valtiberina? Given that homemade productions decrease over time, the growing influence of a city or a group of elites through their network of activities seems likely.[13]

1 Maggiani 2001, p. 228; Menichetti 2001, p. 207; Becker 2013, pp. 360-361; Stoddart 2016, pp. 304-305.
2 Becker 2013, pp. 360-361.
3 Without forgetting Bologna and Marzabotto, deep in Apennine territory. For southern Etruria, see Cerchiai 2001, pp. 252-253; Becker 2013, p. 362; Stoddart 2016, 2020.
4 Stoddart 2016, p. 315.
5 Stoddart is inclined to see them as *terrae nullius*; see Stoddart 2020, pp. 158-159.
6 Fiesole, Arezzo and Città di Castello.
7 Alas, as scant as archaeological investigations. See for instance Cherici 2009 (Arezzo); Lo Schiavo and Romualdi 2009 (Città di Castello); Alidori Armignacco *et al.* 1985; Giroldini 2014 (Fiesole).
8 Bradley 2000, p. 123; Scopacasa 2017, pp. 109-110.
9 The investigation of the two valleys is limited to archaeological mitigation during groundwork and building activities, undertaken in the last forty years. Often the sites were not thoroughly excavated, and the quality of their record is uneven. The source material for this work is publications and unpublished reports made by the Soprintendenza, local archaeological groups, universities, and professional archaeologists.
10 Belvedere 2017; Liverani 2020.
11 Riva 2016, p. 87-88.
12 Miller 2017, pp. 6-13; Roux 2019, pp. 1-11.
13 Another local pattern that changes diachronically is the presence of non-workshop or homemade pottery production (e.g. Santi Pagani, Poggio Alto, possibly Poppi and the Lake of Idols). Homemade productions could indeed be present in most sites, but they gradually diminish, while not disappearing. Processed clay and design consistency are considered the main sign of workshop produced objects; the use of a potter's turntable (not to be mistaken with the potter's wheel, consistently recorded in the production of common pots for Casentino and Valtiberina only since Roman times), is always considered a sign of workshop, while certain common objects produced with a slower, more basic rotary implement were nonetheless made by specialists (e.g. the *olla quadribugnata*, see n. 14).



Figure 1. The case-study area within Central Italy
CAD : C.M. Dominici

Twenty sites from the 7th to the 5th centuries BCE have been recorded so far in Valtiberina and Casentino (see fig. 2). They mostly consist of settlements, some of which have been excavated in full (Ama, Bombari, Catiglianello, Tizzano and Trebbio) or through evaluation trenches (Monte Castelsavino, Ommorto, Poggio Alto, Poppi, Pratariccia, Santi Pagani and Serelli). *Necropoleis* have not been discovered yet, while two sanctuaries have been discovered and investigated (the Lake of Idols and the temple of Pieve a Socana). Sporadic finds have been grouped together for simplicity; however, two scatters are particularly relevant to this analysis (Compito and San Cassiano). From Compito, we have pottery finds, chunks of daub and pieces of roof tiles,[14] while only pottery was found in San Cassiano.[15] Investigating the material culture from these sites and considering the building technique they display, it is possible to single out consistent diachronic patterns.

The first set of patterns is represented by finds assemblages, with certain reoccurring associations of objects in many sites in Casentino and Valtiberina. While these associations do not seem to change during the 6th century BCE, there is a change in their distribution, one that follows a pattern of change in building techniques. During the 6th century BCE, the introduction in Casentino and Valtiberina of structures with tiled roofs becomes systematic, while thatched roofs remain in a few sites (and in the end just in one). If we combine these patterns–finds assemblages and roofing techniques–we see that certain finds assemblages are just found within buildings displaying specific characteristics in their construction.

The first pottery assemblage we commonly find in Casentino and Valtiberina, namely 'finds pattern A', consists of pieces made with a slow rotary implement,[16] with few examples of *olla quadribugnata* and many of medium and big *ollae* and plates in thick coarse ceramic.[17] It seldom contains bucchero and pottery made with a turntable. Such assemblage is found in all mountaintop sites of Casentino,[18] maybe in Poppi,[19] then in

14 Gamurrini 1904; recently, the local archaeological group undertook a series of surface surveys around Compito, finding five promising spreads rich in Archaic materials, now held in the storage of the Archaeological Museum of Bibbiena, and directly viewed by me in December 2019.
15 Dindelli and Laurenzi 2013, pp. 52-53.
16 See n. 12. For the difference between rotary implement, turntable and wheel, see Roux 2019, pp. 48-53.
17 The *olla quadribugnata* is an interesting category of objects. Varying in dimensions and mouth extension, they are regularly made with slow rotary implements, in semi-coarse ceramic shaped as an ovoid *olla* with four bulging handles positioned around the rim as the cardinal points of a compass. Despite being always devoid of decorations, their design is elegant and their manufacturing style careful, consistently produced in workshops (Mattioli 2013, p. 302). This category of ceramic objects is very common in Picenum and Umbria where it is used from the 9th to the 4th century BC. It is found in houses, among grave goods and, in its miniaturistic version, even in sanctuaries (Lollini 1985; Cassola Guida 2016).
18 Bombari, Poggio Alto, Santi Pagani, Ommorto and Monte Castelsavino.
19 However, the archaeological investigation of Poppi is limited and not only in size. The investigated archaic features are mixed dump layers, not representative for dating precisely settlement contexts; see Magno 2013, pp. 43-44.

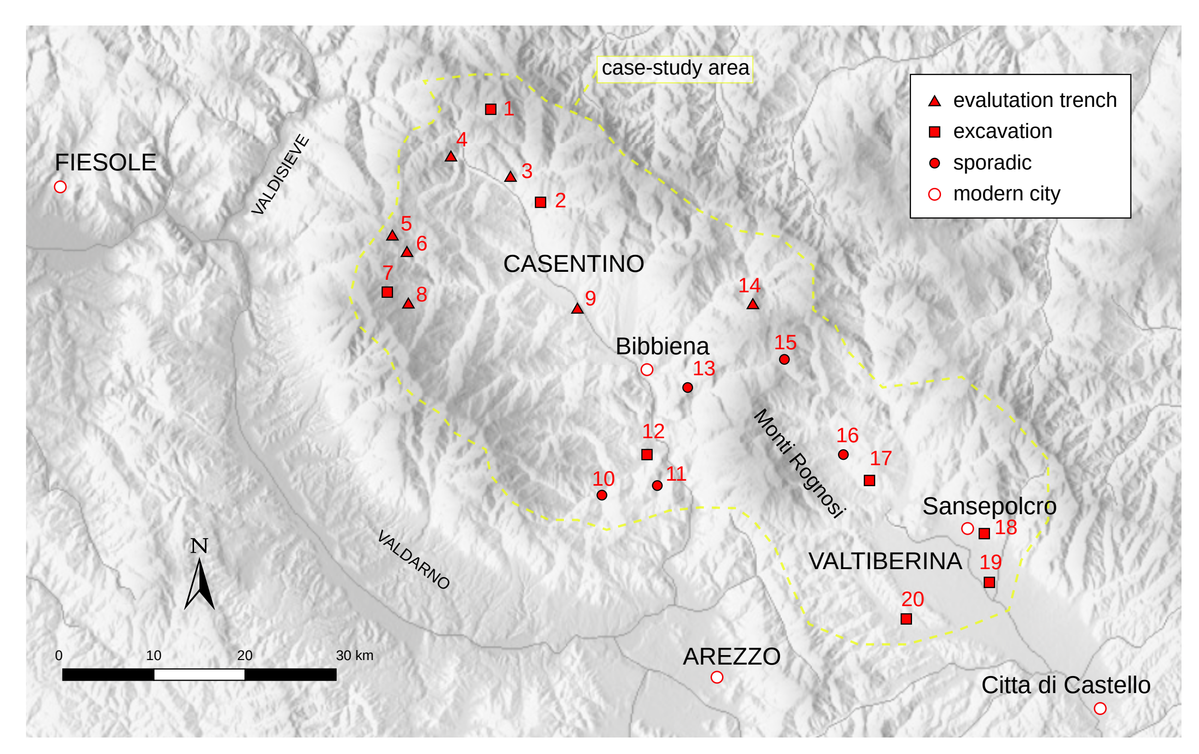


Figure 2. The archaeological map of Casentino and Valtiberina (7th-5th centuries BCE)
1. Lake of Idols **2.** Ama **3.** Serelli **4.** Pratariccia **5.** Ommorto **6.** Poggio Alto **7.** Bombari **8.** Santi Pagani **9.** Poppi **10.** Talla **11.** San Biagio **12.** Socana temple **13.** Taena **14.** Monte Castelsavino **15.** Compito **16.** San Cassiano **17.** Tizzano **18.** Sansepolcro **19.** Trebbio **20.** Catiglianello
CAD : C.M. Dominici

San Cassiano, Tizzano, Sansepolcro and Trebbio in Valtiberina. The same assemblage is commonly found in sites from Umbria and Picenum since the Iron Age.[20]

The second pottery assemblage ('finds pattern B') contains objects necessarily manufactured with the turntable: generally, *ollae* of medium dimensions regularly decorated with a line under the rim,[21] bucchero ware and sometimes Attic pottery. This assemblage is recorded in Ama, Poppi, Pratariccia, Serelli, Socana, Compito, San Cassiano, Tizzano, Sansepolcro and Catiglianello. A comparable assemblage was consistently recorded in the territory of Murlo, for instance,[22] with many comparisons with the wider Etruscan world (for example: Accesa, Pisa, Populonia and even Caere).[23]

Finally, two different building techniques show different temporal and spatial distributions in Casentino and Valtiberina. During the 8th and 7th centuries BCE, we may find sub-oval and rectangular structures with thatched roofs ('structure pattern C'). From the 6th century BCE onwards, a structure with tile roofing ('structure pattern D') and more rooms starts appearing in new sites or as a further phase of the precedent type of structure. The buildings with thatched roofs do not disappear if anything they become bigger. As the material finds suggest, the difference in roofing technique and building size does not seem to depend on wealth.

20 Bermond Montanari 1985, pp. 15-36; Bonomi Ponzi 1992, pp. 213-215.
21 See for instance Alberti 1998, p. 83.
22 Acconcia *et al.* 2001, pp. 276-278.
23 A third pottery assemblage can be found in many different sites of Casentino and Valtiberina, associated with both above assemblages. This third assemblage is defined mostly by certain production techniques and certain typologies of everyday use pots. It is commonly found along the northern part of the Apennines, from modern day Liguria to Umbria and Marche (Giannichedda and Castillo 2001; Poggiali 2017, pp. 76-77). It may contain vacuolate pottery and several different typologies of vessels, both fine and coarse, among which we have fine pitchers and cups in reddish or brown ceramic (the so-called cups with sunken rim), semi-coarse cooking bells and large coarse *pithoi*.

Sites

These patterns were determined after analysing the local archaeological sites. A few examples may help contextualise this analysis, while clarifying what these patterns entail.

Trebbio

Trebbio is a site south of Sansepolcro, in the middle of the Tuscan side of Valtiberina.[24] The extension of an Iron Age settlement, 20 hectares big, was outlined thanks to surface and geomagnetic surveys.[25] Centuries of ploughing contributed to erasing most of the settlement leaving only negative archaeological features (pits and their filling). The first excavation uncovered two garbage pits, probably pertaining to a wealthy dwelling (Casa Bardinelli).[26] In the early 2000s, another area devoted to the production of pottery and metal objects was uncovered (Spinellina).[27] Furthermore, several geomagnetic surveys helped locate the defensive ditch of the settlement.[28]

Trebbio provided consistent traces of an industrious, well-organised settlement, inhabited from the mid-8th to the mid-6th century BCE. The excavations at Spinellina unearthed three pottery and metal kilns, dated back to the 7th and 6th centuries BCE.[29] Pottery finds include a wide variety of ceramic vessels, fine and coarse, often made with a slow rotary implement. From Casa Bardinelli, we have consistent traces of prestige goods.[30] Formal characteristics of Trebbio's ceramic finds are akin to those of the Umbro-Picenian areas.[31]

No traces of buildings were discovered due to the modern agricultural activities. However, not a single shard of clay building material other than daub has been found during the excavations and surface surveys.[32] According to Cristiano Iaia,[33] the systematic employment of thatched roofs should be deemed likely.[34]

Ama

One of the most ancient sites of the Casentino is the small settlement of Ama, on the southern slopes of the Falterona, between the towns of Stia and Pratovecchio.[35] The stone foundations of four different rectangular buildings were uncovered (structures A, B, C and D). This settlement is inhabited from the 8th to the 2nd century BCE. A series of occupation layers was recorded between structures. The scarce pottery assemblage from these layers includes fragments of bowls in thick bucchero, of *ollae* and *pithoi* in coarse ceramic, dated back to the 6th century BCE, and many fragments of ceramic tiles.

Dating the Archaic structures–A, B and D–is difficult, due to disruptions made since the Renaissance period, when the site was repurposed as a quarry and workshop.[36] The stone foundations were made in dressed blocks of local sandstone, probably supporting a daub wall.[37] A simple beaten layer of clay, found under the 4th century BCE stone floor, was recorded within structure B and interpreted as an archaic floor.[38] The foundations' thickness and the presence of shards of ceramic tiles in the layers suggest the existence of a tiled roof. A small water channel was carved in the bedrock next to the north wall of structure B.[39]

24 It was discovered in the 1980s and excavated since 1990 by the local archaeological group and the University of Siena, followed by the Federico II of Naples; see Alberti *et al.* 2009, p. 13.
25 Alberti *et al.* 2001, 2009.
26 Catucci 1993.
27 Acconcia *et al.* 2009.
28 Benvenuti *et al.* 2009.
29 Iaia 2009, pp. 42-51.
30 A fine set of banqueting wares; pitchers, wine amphoras, *ollae* (among which many *ollae quadribugnate*), *kyathoi* and *kantharoi*, often embellished with elegant graffitied geometric patterns, and even what is probably an anepigraphic family stamp. See Catucci 1993, p. 249.
31 Iaia 2009, pp. 51-54.
32 Comparably with many Umbro-Picenian settlements, see Bonomi Ponzi 1992, pp. 210-217.
33 Cristiano Iaia is currently editing the monograph on Trebbio.
34 Iaia 2009, p. 54.
35 The investigation carried out by the Soprintendenza under the supervision of Prof. Stefano Giuntoli, started in 1985 and was finished in 2001; see Giuntoli 2013.
36 It is still uncertain whether the footings of the structures may pertain to the successive building phase, 4th-2nd century BC, for which stone floors are recorded in structure B; see Fedeli 1999.
37 Such as building foundation 4 (?) in Miller 2017, pp. 95-113.
38 Giuntoli 2013, pp. 58-62.
39 The last building recorded is structure D, interpreted by the excavators as a chamber tomb, probably dating back to the 5th century BCE. It is a small rectangular room with a north-south alignment, made with regularly dressed blocks of local sandstone. Partially dug in the bedrock, it features a small descending access corridor. A wide step running along the northern, eastern and western walls has been interpreted as the depositional rack. It is not unusual to find chamber graves next to small rural settlements

The history of Ama, spanning over six centuries, testifies to its topographic importance and possibly, economic constancy. It could have been a small farm, expanding its activities in the 4th century BCE to forest husbandry.[40] Ama is located on the path linking Mugello, Valdisieve, Casentino and Romagna (ultimately connecting *Faesulae* and *Arretium*), recorded since medieval times.[41]

Mountaintop Sites of Casentino

Four settlements were found on the highest mountaintops in the vicinity of the Consuma pass. They comprise subcircular dwellings, whose diameter ranges between 10 m and 14 m. Their foundations are built with roughly dressed blocks of local stone; 50 cm to 70 cm thick. The base is topped with daub walls and thatched roofs. These settlements are small, with no more than five structures and in two cases just one. Many of the buildings are enclosed within a subcircular wall footing, probably supporting a palisade or an outer wall.

Poggio Bombari (1044 m OD) was the only one to be excavated and partially published by the Soprintendenza. The excavators found two successive occupation layers and the stone footings pertaining to the structure and its enclosure underneath a layer of charcoal and a thick collapse feature, rich in daub fragments.[42] Two whole but fragmented *olle quadribugnate* and one of their conical lids were found within the earliest occupation layer of Bombari, dated back to the 7th century BCE. The latest occupation layer from the second half of the 6th century BCE revealed more shards of pottery.[43] The other ceramic finds pertain to food storage and cooking and are comparable to pieces of the same age found in Spinellina.[44] In both occupation layers, a few shards of fine bucchero were found.

Other mountain top settlements from the 6th century BCE are located on nearby peaks along the same ridge.[45] As a result, we may think of them as an interconnected community of settlements. It is noteworthy to mention that consistent traces of pottery production, often on a non-workshop level, were found in three of these four settlements.[46] In Ommorto, the biggest among them, five buildings were recorded. They provided generally finer finds, such as shards of a small amphora similar to those commonly found in the area of Faenza,[47] shards of wine pitchers and two fragments of a thick bucchero plate and a cup (from an abandonment layer). All of these materials can be dated back to the second half of the 6th century BCE. A fragment of bronze brooch, comparable with those found in Tizzano,[48] is datable to the beginning of the 7th century BCE.

Tizzano

The site of Tizzano is on the slopes of the Monti Rognosi, roughly ten kilometres north of Trebbio, where the river Singerna joins the Tiber.[49] Underneath later phases, an oval structure was excavated and dated back to the first half of the 6th century BCE. It had stone footing, daub walls and a tiled roof, as hinted by demolition layers rich in tile fragments. The material culture from the oval structure suggested a well-off dwelling and its assemblage was comparable to those from contemporary sites in Casentino and Faesulan territory.[50] Among coarse and semi-coarse pieces of everyday use ceramics, there were shards of fine bucchero ware of Orvietan production and a few shards of an Attic wine cup.[51]

Several pottery shards and metal objects were found during the surface survey in the vicinity of the building.[52] Dated back to the second half of the 7th century BCE, they seemed comparable to finds in Trebbio, fif-

in the Etruscan sites in other sites of northern and central Etruria, such as Poggio la Croce in Chianti (Baroncelli forthcoming), and Accesa (Camporeale and Giuntoli 2000; Giuntoli 2018, pp. 47-54), yet the meaning and diffusion of this custom still need further investigation.

40 See below the conclusive part of this contribution.

41 Fatucchi 1972, p. 271.

42 Albertoni *et al.* 1996; Fedeli 1996, pp. 325-338.

43 Parenti 1996.

44 Iaia 2009, pp. 50-53.

45 These are Poggio Alto, Poggio Santi Pagani and Ommorto, still unpublished. Their archaeological records are held at the Museo Archeologico del Casentino, in Bibbiena (see Albertoni *et al.* 1997, 2000, 2001). Their material culture and building technique are allegedly comparable to what found at Trebbio. It is interesting to note that only five shards of bucchero were found (at Bombari and Ommorto); at Trebbio, the shards of bucchero amount to three for the whole settlement (Iaia 2009, p. 53).

46 Fedeli 1996, p. 337; Albertoni *et al.* 1997, 2001.

47 Mattioli 2013, p. 264, n. I, 1, a.

48 Alberti 1998, p. 91, n. 1.

49 It was found during the groundwork undertaken in 1989 for building the Montedoglio dam, and excavated by the Soprintendenza, with the help of the local archaeological group and of Prof. Adriana Moroni of the University of Siena.

50 Giuntoli 2013, pp. 62-69 (Casentino); Alidori Armignacco *et al*. 1985, pp. 70-71 (Florence and Fiesole).

51 Scarpellini Testi 1989, p. 41.

52 Alas, from an area severely compromised by the groundwork.

teen shards of *olla quadribugnata* and three bronze brooches of the Colfiorito type.[53] No such materials were found inside the 6th-century building.

The longevity of the Tizzano slope settlement, from the 7th century BCE to the 1st century AD, hints to its topographic importance. Hypothetically, we can connect it to the exploitation of native copper deposits in the Monti Rognosi.[54]

Diachronic Analysis

The chronological phasing of the diachronic study is consistent with phasing recorded among the excavated (and published) sites. Unpublished sites seem to fall in the same chronological frame.[55] Looking at the diachronic distributions of assemblages' patterns and of roofing techniques' patterns, we see that finds pattern A and structure pattern C always go together (Pattern 1), while finds pattern B and structure pattern D always go together (Pattern 2). There are two sites, for which the archaeological record is limited to pottery shards (Poppi, San Cassiano), where finds patterns A and B mix (Mixed). The presence of these three patterns among the sites changes over time. No new similar patterns seem to appear between the end of the 7th and the beginning of the 5th century BCE.

Phase 1: From the 7th to first half of the 6th century BCE

At the end of the 7th century BCE (see fig. 3), settlements in the two valleys are limited to two main areas: the northern part of the Casentino Valley and the northern part of the Valtiberina. We already have a few well-established realities. In Casentino, the settlement of Ama (n. 2) was probably established along an Apennine route that connected Valdisieve with Romagna. The material culture of Ama suggests an Etruscan influence, probably from the Feasulan Territory (Valdisieve).

In north-western Casentino, four mountain top sites (n. 5, 6, 7, 8) were probably founded at the end of the 7th century BCE. They display a material culture comparable to that of Trebbio in Valtiberina. Their position in the landscape seems significant yet further investigation is needed to properly interpret their function. It is possible that these small settlements were connected to a bigger one, maybe located in Poppi (n. 9). Information about Poppi is still insufficient for truly understanding its importance; however, its position on a easily defendable tall hill overlooking the Arno valley is suitable for the establishment of a bigger settlement.

In Valtiberina, Trebbio (n. 19) was a thriving centre. Local elites seem to appear in the first half of the 6th century BCE[56]. The construction of a defensive ditch may also be dated back to this period. Trebbio was probably important among the other centres of Valtiberina. Its pottery and metal goods can be found in San Cassiano and Tizzano (n. 16, 17)[57]. The last two settlements may have been related to mining activities of native copper from the Monti Rognosi. They sat along the Apenninic route that joins Romagna to the Tiber plain.

Phase 2: Mid of the 6th Century BCE

The mid of the 6th century BCE (see fig. 4) marked an important change among the settlements, especially for those in Valtiberina where new building phases are documented. For the first time, building activities are recorded in Tizzano. As soon as a building with a tiled roof appeared, 'Finds pattern A' disappears in favour of 'finds pattern B'.[58] A similar process happened in Sansepolcro (n. 18).[59] However, the most remarkable event was the abrupt and unexplained desertion of Trebbio at its acme. A new fortified settlement was established in Catiglianello (n. 20), on the Sovara Valley.[60] This wealthy settlement displayed 'finds pattern B' and 'struc-

53 Alberti 1998, pp. 88-92.
54 Camporeale 1985, p. 28; Tanelli 1985, pp. 37-38.
55 I analysed their records and dated their material. With the kind help of Prof. Cristiano Iaia of the University of Turin, I dated the sites of Compito, Ommorto, Poggio Alto, Santi Pagani and Monte Castelsavino.
56 Alberti *et al.* 2001, pp. 99-100.
57 Alberti 1998, p. 103; Dindelli and Laurenzi 2013, p. 53.
58 Alberti 1998, pp. 78-88.
59 Salvini *et al.* 2013, pp. 368-369.
60 Salvini 2009; Salvini and Lelli 2011.

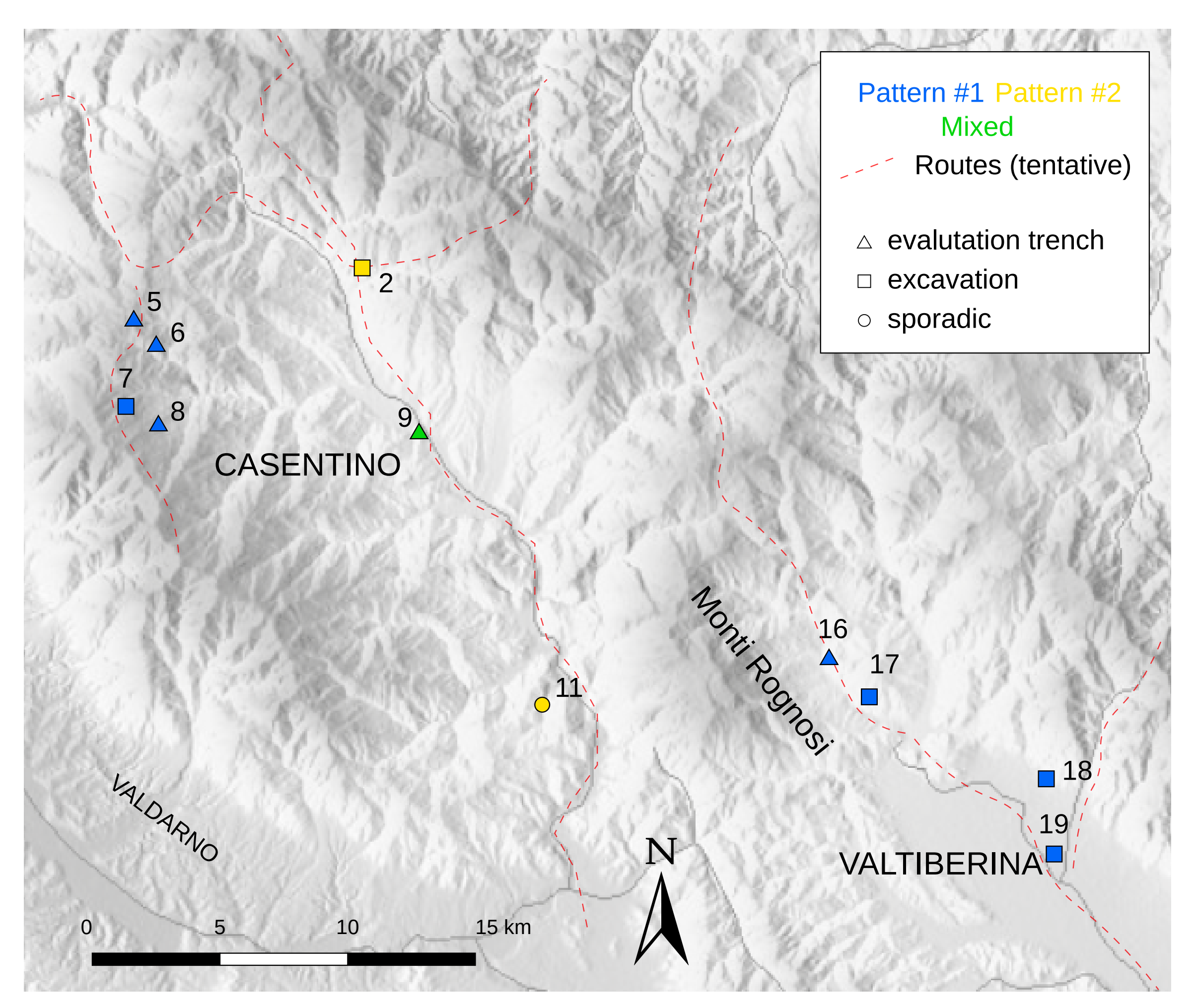


Figure 3. Phase 1. 7th to early 6th century BC
2. Ama 5. Ommorto **6.** Poggio Alto **7.** Bombari **8.** Santi Pagani **9.** Poppi **11.** San Biagio **16.** San Cassiano **17.** Tizzano **18.** Sansepolcro **19.** Trebbio
CAD : C.M. Dominici

ture pattern D'. Among the finds, we also have by-products of copper mining.[61]

In Casentino, we recorded few but significant changes. A new settlement appeared in Pratariccia (n. 4), where imports from the Arno valley were found.[62] This settlement was established along the same Apenninic route that led to Ama. Not too far away from the latter, on the top of the Falterona Mountain, the first traces of cult activity at the Lake of Idols (n. 1) can be dated back to the mid-6th century BCE. The most ancient votive offerings from the Lake are Etruscan made, hailing from Orvieto and Chiusi.[63]

Phase 3: From the end of the 6th to the 5th century BCE

Most of the transformations of the end of the 6th century BCE are recorded in Casentino (see fig. 5). All settlements (with one exception, n. 14) displayed Pattern 2 (roofing technique D and finds pattern B). On the other hand, a small but substantial group of votive offerings of Umbrian make is recorded at the Lake of Idols (n. 1).[64] An Etruscan temple was built at Pieve a Socana;[65] its measures are comparable with contemporaneous structures in Marzabotto.[66] It was probably dedicated to Hercle or Menrva and displayed decorations in Orvietan style.[67] Remarkably, we have the first traces of local elites, such as the *Kreinie* family who left its

61 Pieces of ophiolite from the Monti Rognosi: Salvini 2009, p. 13.
62 Fedeli and Trenti 2010, p. 291.
63 Fortuna and Giovannoni 1989, pl. 18, 19, 20.
64 Settesoldi 2013, pp. 109-123.
65 Bocci Pacini 1973, 1985; Colonna 1985a.
66 Bocci Pacini 1985, p. 165.
67 Fedeli 2013, pp. 90-91.

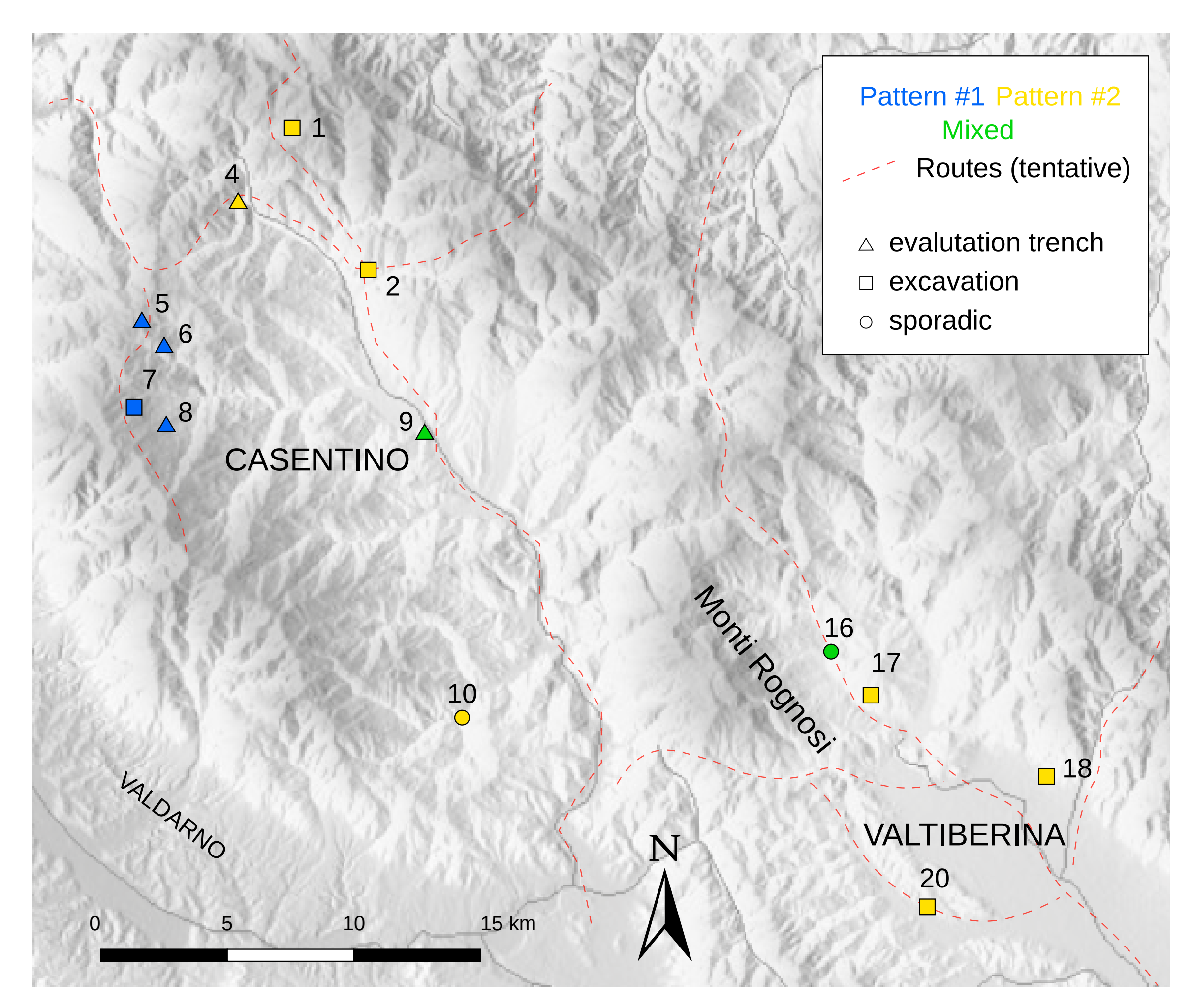


Figure 4. Phase 2. Mid-6th century BC
1. Lake of Idols **2.** Ama **4.** Pratariccia **5.** Ommorto **6.** Poggio Alto **7.** Bombari **8.** Santi Pagani **9.** Poppi **10.** Talla **16.** San Cassiano **17.** Tizzano **18.** Sansepolcro **20.** Catiglianello
CAD : C.M. Dominici

name on two votive altars.[68] Socana is situated on a crossroads, at the ford of the river Arno.

Not too far away from Socana, we find traces of another settlement at Compito (n. 15). This locality (from the Latin word *compitus*, 'crossroad') sits at the junction of two Apennine routes connecting Valdarno, Casentino, Romagna, and Valtiberina. Nearby Compito, a new settlement was founded in the same period at Monte Castelsavino (n. 14). It is a big dwelling of about 20 ha, surrounded by a ramp.[69] Monte Castelsavino was the only settlement still displaying Pattern #1 ('structure pattern C' and 'finds pattern A'). It has interesting comparisons with synchronous settlements from the Plestine area.[70]

Conclusions

Change in roofing techniques is well recorded among coeval sites in Etruria,[71] yet what spurred this evolution remains unclear. The movement of technical knowledge among settlements followed that of professionals, who probably followed their clientele's networks. It may therefore be related to the political and economic allegiances of the elites. A similar explanation has been recently proposed for patterns in the spread of

68 Colonna 1985b.
69 Albertoni *et al.* 2002.
70 Bonomi Ponzi 1992, pp. 210-215.
71 Damgaard Andersen 1998; Miller 2017, pp. 19-25; Wikander 2017.

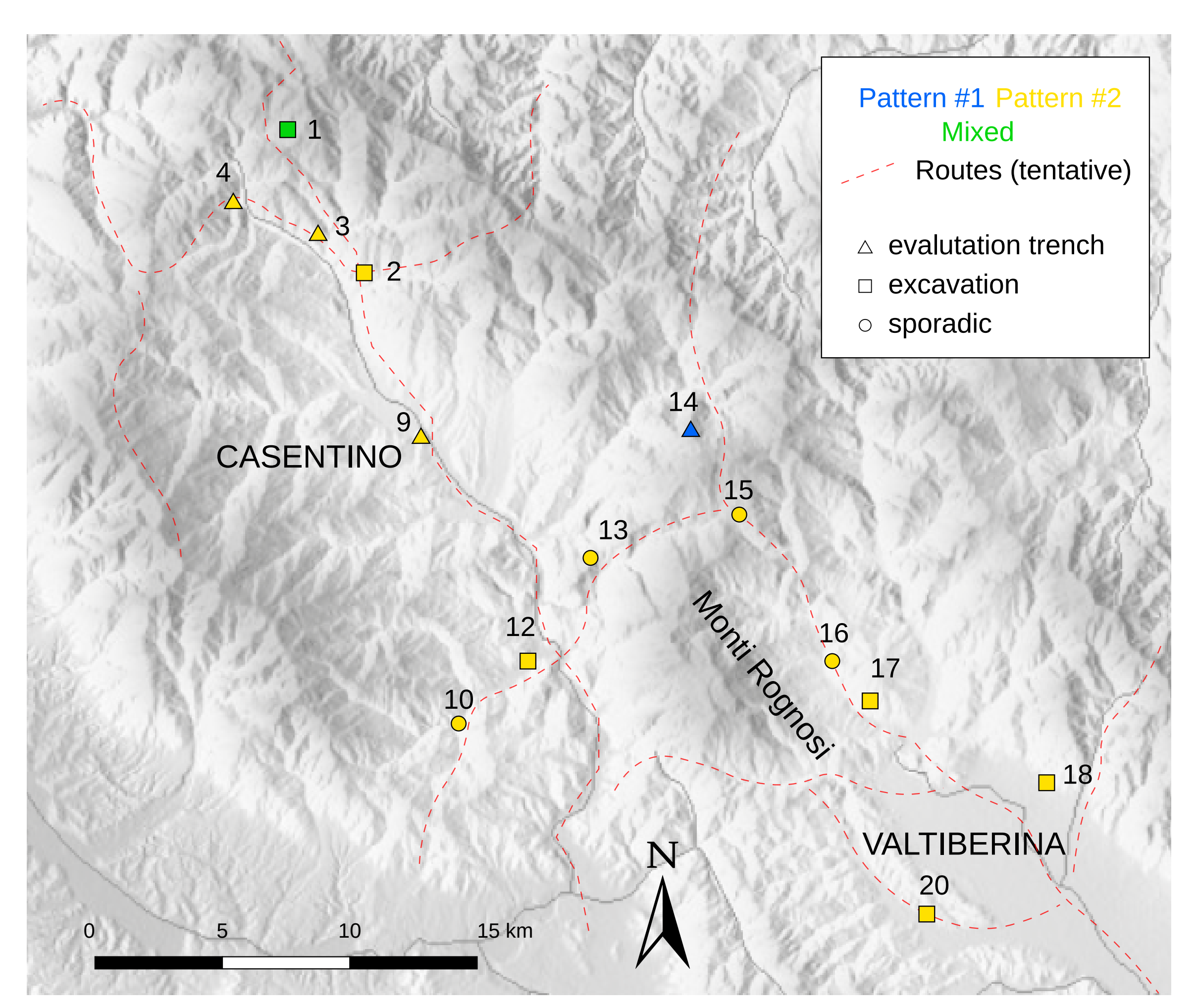


Figure 5. Phase 3. End of the 6th to 5th century BC
1. Lake of Idols **2.** Ama **3.** Serelli **4.** Pratariccia **9.** Poppi **10.** Talla **12.** Socana temple **13.** Taena **14.** Monte Castelsavino **15.** Compito **16.** San Cassiano **17.** Tizzano **18.** Sansepolcro **20.** Catiglianello
CAD : C.M. Dominici

material culture among different Etruscan centres.[72]

It is reasonable to say that the societal and political changes affecting Italy and especially Etruria from the mid-6th century BCE onwards[73] also affected this part of deep countryside. It is tempting to link the changes recorded in Casentino and Valtiberina to the intervention of one or more Etruscan cities, whose decisions affected the lives of local populations. Similar transformations observed in the same period along the Tiber Valley have been attributed by scholars to the politics of *Clusium* and its allied cities.[74] In Valtiberina too, we may see the expansion of the influence of one of the towns allied to *Clusium* (*Arretium* in this case?) to seize control of the fertile valley, the inland trading routes and of assets such as the native copper of the Monti Rognosi and the forests of the Apennines. Decisions made by foreign elites may have found the help of local elite families, such as the *Kreinie* of Socana, for personal gain. These changes may have been peaceful, at least in part of Casentino.[75] However, the presence of fortifications in new settlements and the abrupt abandonment of Trebbio may suggest otherwise for Valtiberina.

The involvement of another Etruscan city, *Faesulae*, in the settlement pattern of this area may not be excluded. Firstly, there are two areas of settlement in Casentino, one around the Falterona (towards alleged Faesulan territory) and the second around Socana (towards *Arretium*). Then, if Ama and Pratariccia could be considered a foothold between Valdisieve and Romagna, a Faesulan stele dated to the 6th century BCE

72 Blake 2016, pp. 26-33, 63-65.
73 Maggiani 1990; Torelli 1990, pp. 189-192; Tagliamonte 2017, pp. 128-131; Zamboni 2018; Kramer 2020.
74 Colonna 1986; Cifani 2003; Stopponi 2009.
75 As the presence of a mixed votive deposit at the Lake of Idols may suggest.

was found in Sansepolcro in the 19th century.[76] A further clue of the involvement of two cities may come from toponymy. Around the temple of Socana, we have a cluster of three toponyms (Rassina, Roesine and Rósina – two rivers and a hamlet[77] situated along the Apennine route leading to Compito) that may refer to a city boundary (*tular rasnal*)[78] formerly located in the vicinity of the temple. Such boundary demarcation may have made sense only between two Etruscan cities.[79]

The will of nearby urban centres to control Casentino and Valtiberina may be linked to the presence of other resources than copper from the Monti Rognosi, such as wood. Classical sources mention the importance of this area for providing Rome with *lignum* (fuel) and *materia* (timber for construction), since at least late Republican times.[80] According to the only published paleo-environmental study, the area around the Falterona Mountain was rich in beech, spruce and Scots' pine since the 9th millennium BCE.[81] These varieties of trees were the preferred timber for construction, while providing other by-products such as pitch.

Forest husbandry that supplies *lignum*, *materia*, and pitch is well documented for medieval and post-medieval times. The Arno and the Tiber were systematically used to ship forest goods to nearby communities and bigger cities–Rome, Arezzo and Florence among the many.[82] Recent studies have backtracked these activities to the Roman period.[83] We may have few but interesting traces of forest exploitation even since pre-Roman times.[84] A churn shaped jar in very coarse ceramic, unique to Casentino and Valtiberina, recorded in Ama, Serelli and San Cassiano,[85] may have been used for pitch production, as hinted by the residual tar found covering the inner part of the pieces.[86] Further analysis on these objects is needed to confirm this fascinating hypothesis, possibly dating forest exploitation to as early as the 4th century BCE.

In conclusion, it seems probable that, no matter how far away from the nearest renowned urban centres, Valtiberina and Casentino were not *terrae nullius* in pre-Roman times. They were instead important assets, given the abundance of natural resources and their topographic situation in the inner Apennines.

76 Cianferoni 2017.

77 Whose names are corroborated already in the 11th century AD, on the *Regestum Camaldolensis*, of the Camaldoli Abbey. The name 'Rósina' bears an accent on the letter 'O', making its pronunciation different than that of 'rosína', which means small rose, with an accent on the 'I'.

78 Becker 2013, p. 362.

79 It seems relevant to point out that the modern boundary between the two Catholic dioceses of Fiesole and Arezzo passes a few kilometres north of Socana, splitting Casentino in two. What Francesca Diosono reconstructed for Massa Trabaria in Valtiberina may apply here as well (Diosono 2009, pp. 268-274), with the ecclesial boundaries likely following a Roman or, rather, a conservative pre-Roman boundary, that has seen only few changes during early medieval times. These changes may be related to the foundation of the important sanctuaries of Camaldoli and La Verna, allotted to the diocese of Arezzo, implying a shift to the north of the former boundary of the Arretine diocese.

80 Pliny the Elder, *Natural History*, III, V, 53; XVI, 196; Pliny the Younger, *Epistulae*, V, 6, 7-13; Strabo, *Geographica*, VI, 4, 1; Vitruvius, *De architectura*, II, 10, 1-2.

81 Ricciardi and Calò 2007, pp. 111-113. Quite remarkably, the taxon shows a disappearance of the spruce concurrent with the beginning of dryer, warmer climate (Ricciardi and Calò 2007, p. 114) towards the end of the 6th century BCE (Mariotti Lippi *et al.* 2006, pp. 462-464).

82 Destro 2004, p. 80; Dominici 2014, p. 17.

83 To supply Rome with *materia* from Massa Trabaria (see Diosono 2009, pp. 268-274), or to supply the *sigillata* furnaces of *Arretium* with fuel (see Dominici 2014, pp. 15-17).

84 E.g. Destro 2004, pp. 78-79.

85 Giuntoli 2013, pp. 66, 68-69; Incammisa 2013, pp. 77-78. These settlements are all located above 600 m OD; Serelli and San Cassiano are next to tributaries of the Arno and the Tiber, which could have been used to ship timber downstream.

86 The temper used in producing these jars consists of big coarse limestone flakes, making the pieces suitable for prolonged exposures to high temperature (see Cuomo Di Caprio 2007, pp. 90-91). The residual tar is present even in fractures, suggesting its absorption in the ceramic body during use.

Bibliography

Archive sources

Museo Archeologico di Bibbiena

ALBERTONI P., DUCCI M. and FEDELI L. 1996, *Fascicolo 120 – Poggio Bombari, Comune di Castel San Niccolo*, Archivio del Gruppo Archeologico Casentinese.

ALBERTONI P., DUCCI M. and FEDELI L. 1997, *Fascicolo 141 – Poggio Santi Pagani – Castel San Niccolo*, Archivio del Gruppo Archeologico Casentinese.

ALBERTONI P., DUCCI M. and FEDELI L. 2000, *Fascicolo 167 – Poggio Ommorto – Pratovecchio*, Archivio del Gruppo Archeologico Casentinese.

ALBERTONI P., DUCCI M. and FEDELI L. 2001, *Fascicolo 178 – Poggio Alto, Gualdo – Pratovecchio*, Archivio del Gruppo Archeologico Casentinese.

ALBERTONI P., DUCCI M. and FEDELI L. 2002, *Fascicolo 197 – Monte Castelsavino – Com. Chiusi della Verna*, Archivio del Gruppo Archeologico Casentinese.

PARENTI M.L. 1996, 'Lo scavo di Poggio Bombari (Castel San Niccolo) – Una struttura di epoca arcaica', *in* P. Albertoni, M. Ducci and L. Fedeli, *Fascicolo 120 – Poggio Bombari, Comune di Castel San Niccolo*, Archivio del Gruppo Archeologico Casentinese.

Archivio Gamurrini, Museo Archeologico di Arezzo

GAMURRINI G.F. 1904, 'Casentino Vie Antiche', in *Volume 141, 1904.*

Works

ACCONCIA V., CHIARUCCI A., CIACCI A., FELICI C., GREPPI C., PARIGI F., ROCCHINI D. and SANDRELLI F. 2001, 'Diacronia del popolamento: modelli insediativi e socio-economici, categorie di evidenze e cultura materiale tra preistoria e basso medioevo', *in* S. Campana and C. Felici (eds), *Carta archeologica della provincia di Siena – Murlo*, Siena, pp. 275-319.

ACCONCIA V., ALBERTI D., CIACCI A., LAURENZI G.P., MORONI LANFREDINI A. and RICCI S. 2009, 'Risultati della prima campagna di scavi al Trebbio (Sansepolcro – Arezzo) (anno 2002)', *in* F. Coarelli and H. Patterson (eds), Mercator placidissimus. *The Tiber Valley in Antiquity*, Rome, pp. 345-352.

ALBERTI D. 1998, 'Tizzano (Pieve S. Stefano – AR): un insediamento di Età Arcaica e Repubblicana in Alta Valtiberina', *Rassegna di Archeologia* 15, pp. 77-106.

ALBERTI D., LAURENZI G.P. and MORONI LANFREDINI A. 2001, 'Evidenze dell'età del Ferro al Trebbio, in Alta Valtiberina (AR)', *Rassegna di Archeologia* 18, pp. 91-101.

ALBERTI D., LAURENZI G.P. and MORONI LANFREDINI A. 2009, 'Il sito del Trebbio e le ricerche a Spinellina', *in* C. Iaia and A. Moroni Lanfredini (eds), *L'Età del Ferro a Sansepolcro. Attività produttive e ambiente nel sito di Trebbio*, Perugia, pp. 13-21.

ALIDORI ARMIGNACCO V., BARONCELLI A., BIANCHI S., DE MARINIS G., FAGGELLA F., LAMBROU V., LELLI P., MARTINELLI M., NENCI C. and NERI P. 1985, *Archeologia e territorio. Ritrovamenti e vie di comunicazione tra Firenze e Fiesole*, Fiesole.

BARONCELLI D. forthcoming, *L'abitato arcaico di Poggio la Croce,* PhD thesis, Università di Firenze.

BECKER H.W. 2013, 'Political systems and law', *in* J.M. Turfa (ed.), *The Etruscan World*, London, pp. 351-372.

BELVEDERE O. 2017, 'Archaeological survey in Italy between ancient topography and landscape archaeology', *in* J. Bergemann and O. Belvedere (eds), *Survey-Archäologie. Naturwissenschaftlich-technische und historische Methode in Italien und Deutschland, Villa Vigoni Gespräch, Loveno di Menaggio, 30. März-2. April 2015*, Göttingen, pp. 2-19.

Benvenuti M., Crezzini J., Gennusa R., Iaia C., Moroni Lanfredini A. and Pacciarelli M. 2009, 'Ricerche multidisciplinari sull'insediamento, l'ambiente e l'economia di una comunità dell'età del Ferro nell'Italia centro-settentrionale appenninica: il caso di Trebbio (Sansepolcro – AR)', *FOLD&R* 144, pp. 1-6, online: http://www.fastionline.org/docs/FOLDER-it-2009-144.pdf [accessed in April 2022].

Bermond Montanari G. 1985, 'La Romagna tra vi e iv sec. a.C. nel quadro della protostoria Italica', *in* G. Bermond Montanari (ed.), *La Romagna tra vi e iv sec. a.C. nel quadro della protostoria dell'Italia centrale. Atti del convegno, Bologna, 23-24 ottobre 1982*, Bologna, pp. 11-37.

Blake E. 2016, *Social networks and regional identity in Bronze Age Italy*, New York.

Bocci Pacini P. 1973, 'Ager Arretinus: Pieve a Socana', *Studi Etruschi* 61, p. 289.

Bocci Pacini P. 1985, 'Pieve a Socana', *in* G. Colonna (ed.), *I santuari d'Etruria*, Milan, pp. 164-167.

Bonomi Ponzi L. 1992, 'Occupazione del territorio e modelli insediativi nel territorio plestino e camerte in età protostorica', *in* D.G. Lollini (ed.), *La civiltà picena nelle Marche*, Ripatransone, pp. 204-241.

Bradley G. 2000, 'States, cities, and tribes in central Italy', *in* E. Herring and K. Lomas (eds), *The Emergence of State Identities in Italy in the First Millennium BCE*, London, pp. 109-129.

Camporeale G. 1985, 'Introduzione', *in* G. Camporeale (ed.), *L'Etruria mineraria*, Milan, pp. 21-36.

Camporeale G. and Giuntoli S. 2000, *Il Parco Archeologico dell'Accesa a Massa Marittima*, Follonica.

Cassola Guida P. 2016, 'Il sale nella protostoria dell'Adriatico: una proposta di interpretazione per il deposito votivo di Cupra Marittima (Ascoli Piceno)', *West&East* 1, pp. 38-63.

Catucci M. 1993, 'Sansepolcro (AR): la fornace di Casa Bardinelli', *Rassegna di Archeologia* 11, pp. 245-286.

Cerchiai L. 2001, 'The ideology of the Etruscan city', *in* M. Torelli (ed.), *The Etruscans*, Milan, pp. 243-277.

Cherici A. 2009, 'Genesi e sviluppo di Arezzo etrusca e romana', *in* G. Camporeale and G. Firpo (ed.), *Arezzo nell'Antichità*, Rome, pp. 151-169.

Cianferoni G.C. 2017, 'La stele di Sansepolcro', *in* P. Perazzi, G. Poggesi and S. Sarti (eds), *L'ombra degli Etruschi. Simboli di un popolo fra pianura e collina*, Florence, p. 106.

Cifani G. 2003, *Storia di una frontiera – Dinamiche territoriali e gruppi etnici nella Media Valle Tiberina dalla prima età del Ferro alla conquista romana*, Rome.

Colonna G. 1985a, 'I santuari dell'Etruria settentrionale e appenninica', *in* G. Colonna (ed.), *I santuari d'Etruria*, Milan, pp. 160-161.

Colonna G. 1985b, 'Due dischi di pietra inscritti', *in* G. Colonna (ed.), *I santuari d'Etruria*, Milan, p. 168.

Colonna G. 1986, 'Il Tevere e gli Etruschi', *Archeologia Laziale* 8/2, pp. 90-97.

Cuomo Di Caprio N. 2007, *Ceramica in Archeologia* 2, Rome.

Damgaard Andersen H. 1998, *Etruscan Architecture from the Late Orientalizing to the Archaic Period (c.640-480 B.C.)*, PhD thesis, University of Copenhagen (unpublished).

Destro M. 2004, 'Boschi e legname tra antichità e medioevo: alcuni dati per l'Appennino umbro marchigiano settentrionale', *Ocnus* 12, pp. 77-94.

Diosono F. 2009, 'Il commercio del legname sul fiume Tevere', *in* F. Coarelli and H. Patterson (eds), Mercator placidissimus. *The Tiber Valley in Antiquity*, Rome, pp. 251-283.

Dindelli S. and Laurenzi G.P. 2013, 'I materiali umbro-piceni', *in* A. Moroni (ed.), *Caprese prima di Michelangelo*, Rome, p. 52-53.

Dominici C.M. 2014, 'L' archeologia casentinese di epoca romana - uno studio topografico', *Giornale di Bordo di Storia, Letteratura e Arte* 36-37, pp. 15-74.

Fatucchi A. 1972, 'Le strade romane in Casentino', *Atti e Memorie dell'Accademia Petrarca di Lettere, Arti e Scienze* 40, pp. 223-295.

Fedeli L. 1996, 'Le nuove prospettive dell'archeologia casentinese alla luce degli scavi recenti', *Atti e Memorie dell'Accademia Petrarca di Lettere, Arti e Scienze* 58, pp. 325-338.

Fedeli L. 1999, 'Masseto', *Archeologia Medievale* 26, p. 207.

Fedeli L. 2013, 'Il santuario di Socana (Castel Focognano)', *in* F. Trenti (ed.), *Museo archeologico del Casentino Piero Albertoni*, Arezzo, pp. 90-97.

Fedeli L. and Trenti F. 2010, 'Stia, Pratariccia: campagna di scavo 2009', *Notiziario della Soprintendenza per i Beni Archeologici della Toscana* 5, pp. 290-292.

Fortuna A. and Giovannoni F. 1989, *Il Lago degli Idoli. Testimonianze etrusche in Falterona*, Florence.

Giannichedda E. and Castillo J.A.Q. 2001, 'La ceramica vacuolata nell'Appennino ligure e toscano', *in* S. Gelichi (ed.), *Atti del I Congresso nazionale di archeologia medievale, Pisa, 29-31 maggio 1997*, Florence, pp. 379-383.

Giroldini P. 2014, 'Note su alcune terrecotte provenienti dall'Ager Faesolanus', *in* G. Baldelli and F. Lo Schiavo (eds), *Amore per l'antico. Dal Tirreno all'Adriatico, dalla Preistoria al Medioevo e oltre. Studi di antichità in ricordo di Giuliano de Marinis*, Rome, pp. 125-133.

Giuntoli S. 2013, 'L'area archeologica di Masseto (Pratovecchio)', *in* F. Trenti (ed.), *Museo archeologico del Casentino Piero Albertoni*, Arezzo, pp. 58-69.

Giuntoli S. 2018, 'Trent'anni di scavi all'Accesa: un bilancio dell'indagine sull'abitato etrusco e le sue necropoli', *in* G. Uggeri (ed.), *Archeologia a Massa Marittima. Giornata in ricordo di Giovannangelo Camporeale. Massa Marittima, 24 settembre 2017*, Pisa, pp. 39-56.

Iaia C. 2009, 'I reperti fittili e metallici: cronologia e rapporti culturali', *in* C. Iaia and A. Moroni Lanfredini (eds), *L'Età del Ferro a Sansepolcro. Attività produttive e ambiente nel sito di Trebbio*, Perugia, pp. 31-54.

Incammisa G. 2013, 'L'insediamento di Serelli (voc. Pian di Gaino, Stia)', *in* F. Trenti (ed.), *Museo archeologico del Casentino Piero Albertoni*, Arezzo, p. 70-86.

Kramer R.P. 2020, 'The cleansing of a political system: obliterations, burials and "reuse" of palaces and seats of power in Central Italy (Seventh-Fifth centuries BCE)', *in* I. Bredenbröker, C. Hanzen and F. Kotzur (eds), *Cleaning and Value. Interdisciplinary Investigations*, Leiden, pp. 195-212.

Liverani P. 2020, 'Displacements. Riflessioni conclusive di metodo', *in* M.C. Biella (ed.), Displacements. *Continuità e discontinuità urbana nell'Italia centrale tirrenica*, Rome, pp. 135-144.

Lollini D.G. 1985, 'Rapporto tra area romagnola e picena nel vi-iv sec. a.C.', *in* G. Bermond Montanari (ed.), *La Romagna tra vi e iv sec. a.C. nel quadro della protostoria dell'Italia centrale*, Bologna, pp. 323-350.

Lo Schiavo F. and Romualdi A. (eds) 2009, *I complessi archeologici di Trestina e di Fabbrecce nel Museo Archeologico di Firenze*, Florence.

Maggiani A. 1990, 'La situazione archeologica dell'Etruria settentrionale', *in* F.-H. Massa-Pairault (ed.), *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au ve siècle av. J.-C. Actes de la table ronde, Rome, 19-21 novembre 1987*, Rome, pp. 23-49.

Maggiani A. 2001, 'Republican Political Forms', *in* M. Torelli (ed.), *The Etruscans*, Milan, pp. 227-241.

Magno A. 2013, 'L'insediamento del Pratello di Poppi', *in* F. Trenti (ed.), *Museo archeologico del Casentino Piero Albertoni*, Arezzo, pp. 41-43.

Mariotti Lippi M., Bellini C., Trinci C., Benvenuti M., Pallecchi P. and Sagri M. 2006, 'Pollen analysis of the ship site of Pisa San Rossore, Tuscany, Italy: the implications for catastrophic hydrological events and climatic change during the late Holocene', *Vegetation History and Archaeobotany* 16/6, pp. 453-465.

Mattioli C. 2013, *Atlante tipologico delle forme ceramiche di produzione locale in Etruria Padana*, Bologna.

Menichetti M. 2001, 'Political forms in the Archaic period', *in* M. Torelli (ed.), *The Etruscans*, Milan, pp. 205-225.

Miller P. 2017, *Continuity and Change in Etruscan Domestic Architecture*, Oxford.

Poggiali L. 2017, 'La ceramica vacuolata', *in* L. Cappuccini (ed.), *Monte Giovi. "Fulmini e saette": da luogo di culto a fortezza d'altura nel territorio di Fiesole etrusca*, Florence, pp. 76-84.

Ricciardi S. and Calò C. 2007, 'Le analisi palinologiche dei sedimenti del Lago degli Idoli', *in* S. Borchi (ed.), *Atti della giornata di studio su gli scavi e le indagini ambientali nel sito archeologico del Lago degli Idoli*, Stia, pp. 109-119.

Riva C. 2016, 'Urbanization and foundation rites: the material culture of rituals at the heart and the margins of Etruscan early cities', *in* S. Bell and A.A. Carpino (ed.), *A Companion to the Etruscans*, Oxford, pp. 87-104.

Roux V. 2019, *Ceramics and Society. A Technological Approach to Archaeological Assemblages*, Cham.

Salvini M. (ed.) 2009, *Etruschi a Monterchi, lo scavo di Catiglianello*, Monterchi.

Salvini M. and Lelli P. 2011, 'Monterchi (AR). Catiglianello', *Notiziario della Soprintendenza per i Beni Archeologici della Toscana* 6, pp. 309-314.

Salvini M., Lelli P. and Milosavljevic R. 2013, 'Sansepolcro (AR) – Via dei Molini', *Notiziario della Soprintendenza per i Beni Archeologici della Toscana* 8, pp. 368-372.

Scarpellini Testi M. 1989, 'Tizzano il Riolo', *in* G.P. Laurenzi, A. Moroni and M. Scarpellini Testi (ed.), *Nuovi contributi per una carta archeologica della Valtiberina*, Arezzo, p. 41.

Scopacasa R. 2017, 'Ethnicity', *in* G. Bradley and G.D. Farney (ed.), *The Peoples of Ancient Italy*, Berlin, pp. 105-126.

Settesoldi R. 2013, 'La stipe votiva del Lago degli Idoli (Stia)', *in* F. Trenti (ed.), *Museo archeologico del Casentino Piero Albertoni*, Arezzo, pp. 98-126.

Stoddart S. 2016, 'Power and Place in Etruria', *in* M. Fernández-Götz and D. Krausse (eds), *Eurasia at the Dawn of History. Urbanization and Social Change*, Cambridge, pp. 304-318.

Stoddart S. 2020, *Power and Place in Etruria*, Cambridge.

Stopponi S. 2009, 'La media valle del Tevere tra Etruschi e Umbri', *in* F. Coarelli and H. Patterson (eds), Mercator placidissimus. *The Tiber Valley in Antiquity*, Rome, pp. 15-44.

Tagliamonte G. 2017, 'Political Organization and Magistrates', *in* A. Naso (ed.), *Etruscology*, Boston, pp. 121-141.

Tanelli G. 1985, 'I giacimenti minerari dell'Etruria e le attività estrattive degli Etruschi', *in* G. Camporeale (ed.), *L'Etruria mineraria*, Milan, pp. 37-40.

Torelli M. 1990, 'La società etrusca della crisi. Quali trasformazioni sociali?', *in* F.-H. Massa-Pairault (ed.), *Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au ve siècle av. J.-C. Actes de la table ronde, Rome, 19-21 novembre 1987*, Rome, pp. 189-198.

Wikander Ö. 2017, *Roof-tiles and tile-roofs at Poggio Civitate (Murlo). The Emergence of Central Italic Tile Industry*, Stockholm.

Zamboni L. 2018, *Sepolture arcaiche della pianura emiliana. Il riconoscimento di una società di frontiera*, Rome.

Surmonter les limites naturelles : l'exemple des populations indigènes de la Basilicate

Overcoming natural limits: the case of Basilicata´s indigenous people

DOI : 10.35562/frontieres.1058

Maria Pina Garaguso
Docteure en archéologie, École pratique des hautes études – PSL, Napoli Federico II, AOROC (UMR 8546)

Résumé. *La Basilicate, une région de l'Italie du Sud, apparaît comme un territoire de forts contrastes orographiques, où les implantations antiques ont été organisées en s'adaptant aux caractéristiques territoriales. En particulier, cette région se caractérise par un fort relief montagneux et par cinq rivières qui la traversent d'ouest en est. Ces éléments ont toujours constitué des limites naturelles, mais en même temps, ont joué le rôle de voies de communication privilégiées, en permettant aux populations indigènes de l'intérieur des terres d'entretenir de nombreuses relations avec les* poleis *de la côte ionienne. Sur cette côte, en effet, deux villes grecques ont été fondées à l'embouchure des fleuves principaux : Siris, entre l'Agri et le Sinni, et Métaponte, entre le Bradano et le Basento. Dès la fin du* VII*e siècle av. J.-C., il est ainsi possible de retracer des itinéraires privilégiés selon lesquels les objets issus des productions grecques ont franchi la frontière de la* chora *et ont été intégrés au répertoire funéraire indigène.*

Abstract. *Basilicata is a region of southern Italy that appears as a land of strong orographic contrasts. It is characterized by a mountainous area carved by five rivers, crossing from west to east. As a rule, settlement patterns follow the region's topographic characteristics. The rivers are thought of as natural limits, but are also considered privileged means of communication that allowed the indigenous populations of the more internal areas to maintain many relations with the* poleis *of the Ionian coast. Two Greek cities were founded on the coast, at the mouths of the main rivers: Siris, between the mouths of Agri and Sinni, and Metaponto between those of Bradano and Basento. From the end of the 7th century BCE onwards, it is possible to trace back the preferred routes along which Greek objects travelled. After crossing the borders of the* chora*, these artefacts integrated the indigenous funerary repertoire.*

Introduction

Cette contribution s'inscrit dans un axe de recherche qui a animé les discussions des chercheurs depuis la seconde moitié du XIXe siècle, à savoir le débat sur les effets qu'a provoqués l'arrivée des Grecs dans l'Italie du Sud et en particulier les relations que les peuples autochtones ont établies avec les nouveaux arrivants. Ce n'est qu'au début du XXe siècle, avec P. Orsi, que le problème a commencé à être considéré également du point

de vue indigène[1], conduisant progressivement au dépassement des idées historiographiques traditionnelles selon lesquelles les peuples indigènes étaient un simple objet passif. Le tournant est représenté par l'organisation du premier Convegno Internazionale di Studi sulla Magna Grecia à Tarente en 1961, intitulé de manière significative *Greci e italici in Magna Grecia*, à la suite duquel le rôle joué par les autochtones commence à être pris en considération. Ce débat s'est exacerbé depuis que les organismes de recherche ont promu des projets de fouilles non seulement sur la côte, mais aussi dans l'arrière-pays de la Grande Grèce. Ces interventions ont considérablement augmenté les données en notre possession et ouvert de nouvelles perspectives d'études ; en particulier, le problème des relations économiques, politiques et culturelles entre les différentes populations devient le point de vue dominant pour la compréhension des processus historiques concernant les territoires impliqués dans ces processus.

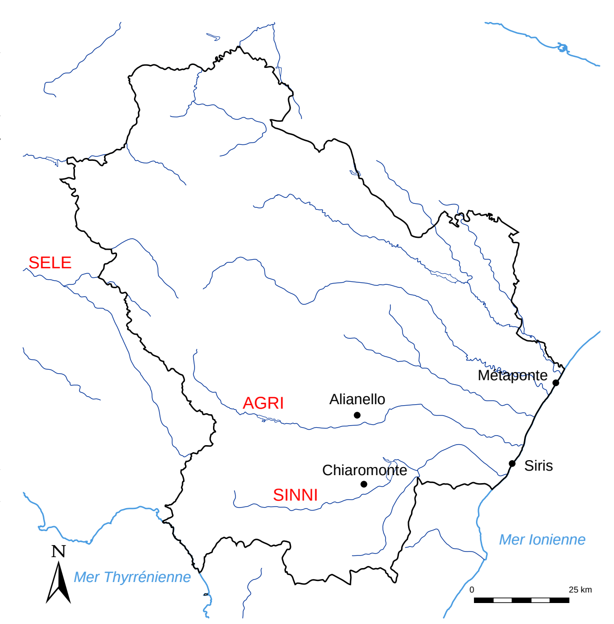


Figure 1. Les contextes œnotriens mentionnés dans le texte
DAO : M.P. Garaguso, fond de carte : d-maps.com

Le sujet de cette étude est le territoire aujourd'hui inclus à l'intérieur des frontières de la Basilicate, une région caractérisée par de forts contrastes orographiques, dont la variabilité complexe a généré un réseau hydrographique très riche. Bien que la nature elle-même n'ait pas de frontières, mais présente seulement des différences d'ordre topographique, dans les temps anciens, celles-ci pouvaient constituer d'une part une limite difficile à franchir, d'autre part un moyen de communication facile qui permettait d'entrer en contact avec des réalités voisines, comme l'exemple de cette région semble le démontrer.

Le but est de mettre en évidence comment les relations entre les populations autochtones de l'arrière-pays lucanien ont changé, à la suite de la fondation des *apoikiai* sur la côte ionienne, dans la période comprise entre la fin du VIIe et le début du Ve siècle av. J.-C.

Les anciennes populations de la Basilicate

La Basilicate est l'une des régions les plus riches en eaux fluviales de l'Italie du Sud. Plusieurs cours d'eau prennent leur source en terres lucaniennes : certains, comme le Bradano, le Basento, le Cavone, l'Agri et le Sinni, ne coulent que dans le territoire régional avant de se jeter dans la mer Ionienne. D'autres, tels que le Noce, l'Ofanto et certains affluents du Sele, traversent partiellement la région et terminent leur course en se jetant à la fois dans les mers Tyrrhénienne et Adriatique. Des fleuves qui constituent les frontières naturelles avec les autres régions à proximité, et marquent également les itinéraires des premières voies de communication qui ont dynamisé ces territoires au cours du temps.

Ces voies de communication ont permis aux centres indigènes de l'arrière-pays d'entretenir des relations d'échanges précoces et réciproques, impliquant d'une part les installations grecques fondées sur la côte ionienne, et d'autre part les centres étrusques de la Campanie méridionale[2]. Au début, ce phénomène d'échanges intéresse principalement le territoire lucanien situé entre les cours de l'Agri et du Sinni, qui se jettent dans la mer Ionienne en la reliant à la côte métapontine (fig. 1).

Le territoire entre l'Agri e le Sinni

Cette zone, occupée par les Œnotres[3], se caractérise par une forte homogénéité culturelle déjà à partir du VIIIe siècle av. J.-C. Plus précisément, on remarque les influences de la *Fossakultur* de tradition tyrrhénienne[4],

1 Pontrandolfo 1988, p. 331-332.
2 Les contacts avec les Grecs sont directs ; ceux avec les Étrusques se limitent aux échanges matériels, car ils n'ont jamais dépassé les frontières de la Campanie actuelle.
3 Comme le soulignait à juste titre S. Bourdin, l'Italie méridionale présente une grande variabilité ethnique, sans toutefois pouvoir circonscrire les populations mentionnées par les sources dans des limites bien définies (Bourdin 2014, p. 16).
4 Bianco et Preite 2014, p. 12.



Figure 2. Bassin sur support de trépied
Provenance : Chiaromonte (PZ), localité de Sotto la Croce, tombe 76
Avec la permission de A. Bottini



Figure 3. Flasque en bronze
Provenance : Chiaromonte (PZ), localité de Sotto la Croce, tombe 110
Source : Bianco et Preite 2014, fig. 28

avec une inhumation en décubitus dorsal au sein de fosses simples, en pleine terre ; la culture matérielle comprend une production caractéristique d'une partie de la côte tyrrhénienne, nommée *matt-painted* West-Lucanian[5] ; les parures personnelles ou les accessoires vestimentaires féminins en bronze constituent une autre particularité[6].

Dès la fin du VIIe siècle av. J.-C., on assiste à la mise en place d'un vaste programme d'échanges et à l'ouverture de nouvelles frontières vers les deux côtes. Ce phénomène s'insère dans un contexte plus ample, avec la fondation des *apoikiai* achéennes de Sybaris et de Métaponte et le développement de *l'emporion* gréco-oriental de Siris, ainsi que la structuration des centres étrusques de la Campanie. Il est également en relation avec l'essor économique considérable de cette zone et l'installation de véritables élites dominantes dans les principaux sites, des élites en mesure d'acquérir des biens de prestige et des modèles de comportement issus du monde grec et étrusque. Le banquet-symposium, l'un des événements les plus documentés par l'archéologie, constitue le filtre à travers lequel nous évaluerons le réseau d'échanges qui implique les populations indigènes et voisines.

En ce qui concerne la vaisselle céramique, les premiers spécimens d'importation apparaissent dans les sépultures à partir de la fin du VIIe siècle av. J.-C. et comportent les coupes dites « à filets »[7]. Leur origine, bien qu'encore largement discutée par les spécialistes[8], remonterait à des prototypes corinthiens[9]. En raison de leur surface vernie en rouge corail, les spécimens adoptés en Œnotrie sont probablement une production de la Grande Grèce, car ils se différencient des prototypes corinthiens qui présentent une surface à vernis brun[10]. Ces coupes, qui en Grèce sont dédiées spécifiquement à la dégustation du vin, véhiculent toute l'idéologie complexe sous-jacente à la consommation de la boisson alcoolisée dans le monde hellénique.

5 Ferranti 2009, p. 37-74.
6 Bianco 2020, p. 99.
7 Voir notamment : https://mostre.museogalileo.it/vinum/oggetto/CoppaLabbroDecoratoFiletti.html [consulté en avril 2022]
8 Vullo 2018, p. 326.
9 Pour les références bibliographiques sur la question, voir Vullo 2009, p. 79, n. 4.
10 Berlingò 2010, p. 531. La diffusion, limitée presque exclusivement à la côte ionienne et à son arrière-pays, semble confirmer l'hypothèse qui désigne Siris comme l'un des centres producteurs, déjà soulevée dans Bottini 1982, p. 68-69. Les restes des fours archaïques découverts sur la colline du site fournissent la preuve que Siris était impliqué dans la production de coupes à filets au VIIe siècle av. J.-C. (Berlingò 1993, p. 15, n. 35 ; Maruggi 1996, p. 251 ; Giardino 1998, p. 109, 114).

Au début du VIe siècle av. J.-C., à la suite des relations avec les centres étrusques, les Œnotres adoptent un répertoire métallique qui conduit également à la consommation du vin selon un rituel codifié. La forme la plus répandue est le bassin de moyen gabarit, obtenu par le martelage d'une tôle de bronze, sans anses ni autres éléments obtenus par coulée, parfois avec un décor réalisé au repoussé ou estampé. Ces bassins peuvent être manipulés et transformés en trépieds grâce à l'ajout de soutiens en fer[11]. Plus précisément, tous les récipients attestés dans la région appartiennent au type C de la classification d'A. Bottini[12]. Quant aux autres variantes, on note l'absence du type A, alors qu'un bassin à rebord perlé de type B provient de la tombe 500 d'Alianello-Cazzaiola. Un exemplaire rattaché au type D, mais réadapté en trépied, est issu de la tombe 76 de Chiaromonte-Sotto la Croce[13] (fig. 2). Les bassins à rebord perlé sont fréquents, mais on compte également un certain nombre de bassins à rebord simple. Parmi les formes à boire, on retiendra des *phiàlai*, surtout de type *mesomphalos* et à panse godronnée, et des *oinochoai* appartenant au type dit « rhodien ». Souvent, l'association de ces deux formes compose le couple en usage pour la dégustation du vin. Ces artefacts, de production ou de modèle étrusque, ne proviennent pas de la côte ionienne[14] ; au contraire, ils suivent plutôt les routes fluviales du Vallo di Diano – un plateau florissant traversé par de nombreuses rivières dont le Sele et ses affluents – et de là se diffusent dans l'arrière-pays ionien, entre les cours de l'Agri et du Sinni. Les relations à longue distance avec les sites étrusques plus au nord sont également attestées surtout par des objets emblématiques[15]. À cet égard, mentionnons une flasque de pèlerin issue de la tombe 110 de Chiaromonte-Sotto la Croce[16], vraisemblablement produite à Tarquinia et datée du troisième quart du VIIIe siècle av. J.-C.[17] (fig. 3).

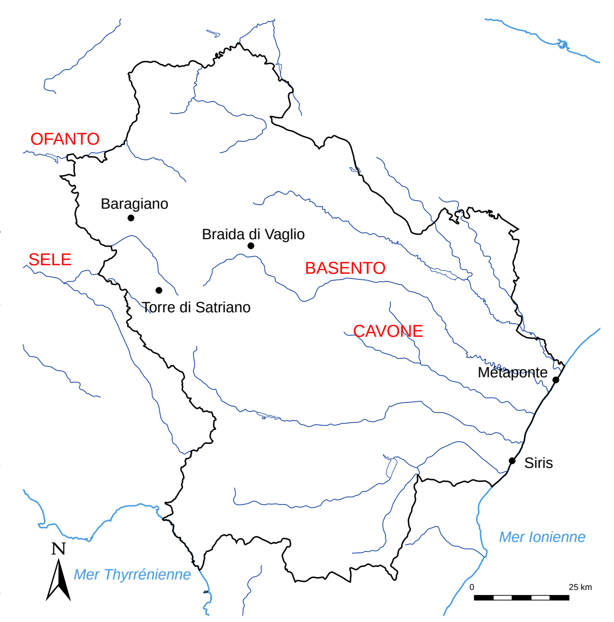


Figure 4. Les contextes de la Basilicate septentrionale mentionnés dans le texte
DAO : M.P. Garaguso, fond de carte : d-maps.com

La Basilicate septentrionale

Au tournant du VIe siècle av. J.-C., les objets importés sont presque tous localisés dans la zone située entre les fleuves Agri et Sinni. De rares coupes à filets ont été découvertes dans le secteur voisin du nord de la Basilicate, entre le territoire de Potenza, le cours supérieur de l'Ofanto et la chaîne de la Maddalena (fig. 4).

Cette région est occupée par une population qui demeure inconnue encore aujourd'hui[18] et n'a livré que peu de traces pour les IXe et VIIIe siècles av. J.-C. – on en a en revanche pour les siècles suivants[19]. Ces données sont probablement la conséquence d'un essor démographique[20], commun à l'ensemble du territoire qui devait donc présenter des caractéristiques unitaires. En effet, ce domaine se distingue des zones à proximité par l'adoption d'un type de céramique *matt-painted* de la *Ruvo-Satriano class*, une production typique de

11 Le spécimen de la tombe 102 de Chiaromonte-Sotto la Croce, par exemple, a été modifié grâce à l'ajout de trois supports en forme de têtes féminines en bronze. Des supports similaires proviennent du sanctuaire de Timpone della Motta à Francavilla Marittima, près de Sybaris (Bottini 2020, p. 142).

12 Bottini 1982, p. 57-61.

13 Bottini 1996, p. 97.

14 Certains *oinochoai* de type dit « rhodien », comme celles appartenant au *Chiaromonte Group*, pourraient être une production de la Grande Grèce (Shefton 2009, p. 126).

15 Une confirmation des relations à longue distance est fournie par les découvertes de céramiques *matt-painted* en Étrurie. Le groupe le plus nombreux est constitué de vases et fragments appartenant à des céramiques œnotriennes-géométriques, attestées à Vulci, Tarquinia et Capena (Scalici 2013, p. 20), dans un horizon chronologique compris entre la seconde moitié du VIII e siècle av. J.-C. Moins nombreuses sont les céramiques *matt-painted* de la Daunie, jusqu'ici attestées seulement à Cerveteri (Scalici 2013, p. 21).

16 Bianco *et al.* 1996, p. 138, n. 2.9.41.

17 A. Bottini propose de mettre en relation la flasque de pèlerin avec le phénomène de la « thésaurisation d'*agalmata* » en bronze (Bottini 2020, p. 140).

18 Récemment, une contribution fondamentale concernant l'origine de cette population a été publiée par M. Osanna (2015, p. 187-188).

19 Carollo et Osanna 2009, p. 383.

20 Osanna 2015, p. 179-180.

la Basilicate indigène du Nord-Ouest entre le dernier quart du VIIe et le début du Ve siècle av. J.-C. Sa nomenclature reflète les deux centres de production connus à l'époque[21]. Une autre caractéristique est le placement du défunt en décubitus latéral fortement fléchi. Cet aspect, au lieu de rapprocher ces communautés des Œnotres installés au Sud et au Sud-Ouest, les rattache plutôt aux populations des Pouilles, en particulier à celles de la région du Bradano qui occupent les territoires les plus orientaux de la Basilicate[22].

L'essor démographique observé à l'époque archaïque semble se concrétiser avec la construction de complexes palatiaux imposants, dont la grande structure dite « *residenza absidata* » à Torre di Satriano[23]. Sa première phase d'exploitation se situe entre le VIIIe siècle tardif et la fin du VIIe siècle av. J.-C., une chronologie qui repose sur la découverte de quelques tessons de coupes à filets[24] associés à des restes de pépins de raisin[25]. Il s'agit des plus anciennes attestations locales d'artefacts importés des villes grecques côtières. Une estimation du matériel récupéré dans la structure a permis de reconnaître au moins trente-neuf lèvres de coupes à filets et au moins seize parois de la même forme[26]. Parmi les exemplaires en contexte, quatre datent de la fin du VIIe siècle av. J.-C. et proviennent du remplissage de l'hypogée qui occupait l'espace de l'abside lors de la première phase de fréquentation[27]. Un autre exemple provient d'une sépulture contiguë, la tombe 56[28], datée du dernier quart du VIIe siècle av. J.-C. et accueillant un individu féminin. Ce dépôt confirme l'importance acquise par ce type de récipient au sein des communautés italiques : une coupe et une cruche – objets dédiés à la consommation de la boisson alcoolisée – ont été placées près de la poitrine de la défunte.

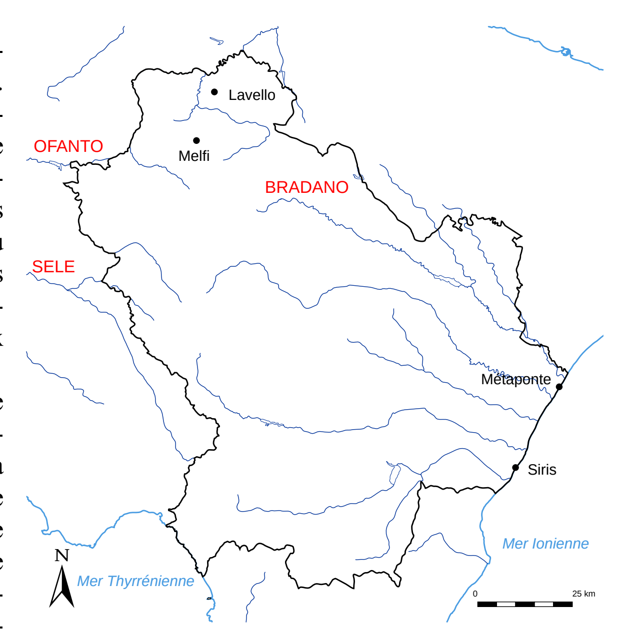


Figure 5. Les contextes de la région de Melfi mentionnés dans le texte
DAO : M.P. Garaguso, fond de carte : d-maps.com

Si on la compare à la zone précédente, la vaisselle en bronze demeure moins répandue et comporte presque exclusivement des bassins. Parmi ces derniers, on retiendra l'exemplaire de la très riche tombe 35 dans la localité de Santissima Concezione à Baragiano[29], datée du milieu du VIe siècle av. J.-C. Ce contexte a livré des pépins de raisin dans le bassin en bronze[30] et renvoie, encore une fois, à la consommation de vin.

Pour une diffusion systématique de la vaisselle métallique, il faut attendre la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. Les sépultures « princières » de Braida di Vaglio[31] et leurs vases en bronze appartiennent à ce phénomène et témoignent d'une relation directe avec la région étrusque, comme le montre l'inscription sur le chaudron de la tombe féminine 106, que l'interprétation actuelle identifie comme un don[32].

La région de Melfi

La zone la plus septentrionale de la Basilicate comporte une grande partie du bassin de l'Ofanto et la haute vallée du Bradano (fig. 5). À l'origine, les relations avec la côte ionienne sont assez limitées, tout comme avec les populations au-delà du réseau fluvial qui délimite ses frontières supérieures. Les sources anciennes n'ont jamais inclus la région de Melfi parmi les territoires appartenant à l'Œnotrie, en la rattachant plutôt à la

21 Yntema 1990, p. 187-196. À la lumière des derniers résultats de la recherche, le début de cette production a été rehaussé au milieu du VIIe siècle av. J.-C. (Osanna 2015, p. 177-178).
22 Osanna 2014, p. 259.
23 Sur ce sujet, voir Osanna *et al.* 2018.
24 Carollo 2009, p. 23 et Vullo 2009, p. 75, fig. 2.
25 Novellis 2009, p. 220.
26 Vullo 2018, p. 326.
27 Vullo 2009, p. 77.
28 Colangelo 2009, p. 8 ; Battiloro *et al.* 2008, p. 121.
29 Russo *et al.* 2008., p. 513-517.
30 Cette étude carpologique a été menée par A. Ciriello, de la Surintendance aux antiquités de Pompei. Voir Russo et Di Lieto 2008, p. 47, n. 96.
31 Bottini et Setari 2003 et 2013, tabl. 10, p. 78.
32 Torelli 2003, p. 114-117.







Figure 6. Partie du mobilier funéraire en bronze de la Tombe F de Melfi
a. *simpulum* **b.** *griff-phiale* **c.** *Schanbelkannen* en bronze ; provenance : Melfi (PZ), localité de Chiucchiari, tombe F
Avec la permission de R. Mitro

Daunie, comme les témoignages archéologiques semblent l'indiquer[33]. Sa position stratégique comme lieu de rencontre entre les deux vallées de l'Ofanto et du Sele a permis à cette région de développer un dynamisme plus ample que ce qu'on observe dans le reste de la Daunie, grâce auquel le territoire de Melfi a acquis une certaine autonomie au fil du temps. Une constante est la pratique funéraire de l'inhumation, avec les défunts ensevelis en position contractée. Par rapport aux productions artisanales, les céramiques *matt-painted* des centres côtiers de la Daunie, comme Canosa, se répartissent le long de la vallée d'Ofanto[34], jusqu'à devenir un élément propre de la culture matérielle des sites de cette zone.

Dans la région de Melfi, les coupes à filets ne sont pour l'heure attestées que par l'exemplaire provenant de la tombe 279 de la nécropole située dans la localité de Casino de Lavello, datée du troisième quart du VIIe siècle av. J.-C.[35]. Cette sépulture à caractère princier comporte comme mobilier un vaste répertoire de céramiques *matt-painted* de tradition daunienne ainsi qu'un chaudron à vasque arrondie, aux parois tronconiques et à rebord replié sur lui-même[36]. L'ensemble en bronze comporte aussi quatre bassins à rebord perlé. À l'exception de cette sépulture, les occurrences de vaisselle en bronze demeurent rares. On retiendra pourtant une tombe proche, la n° 277[37], d'où provient un *kantharos* qui, bien que fragmentaire, est à rapprocher de certains spécimens de la région tyrrhénienne[38].

Il faut attendre environ un siècle pour avoir une répartition plus ample des outils et de la vaisselle en bronze. Un cas vraiment exceptionnel est celui de la sépulture F de la nécropole de Chiucchiari de Melfi (fig. 6), appartenant à un ensemble de tombes princières. La tombe F[39], datée du début du Ve siècle av. J.-C., a livré de nombreuses pièces métalliques importées. Les *stamnoi*, les *Schnabelkannen* et les candélabres sont

33 Les limites occidentales de la Daunie demeurent difficiles à localiser, mais nous pouvons envisager que le territoire s'étendait jusqu'au site actuel de Banzi (Marchi 2009, p. 328-329).
34 Tagliente 1999, p. 88.
35 Bottini 1982, p. 44-46.
36 Le profil rappelle celui du chaudron découvert dans l'antichambre de la tombe Regolini-Galassi de Cerveteri (inv. 15065), bien qu'il soit dépourvu de protomés de lion.
37 Bottini 1982, p. 43-44.
38 Bottini 2016, p. 14.
39 Mitro 2016, p. 107-111.

vraisemblablement des productions de Vulci. On remarque également des artefacts grecs : une cruche rattachée au type *Löwenkanne* laconienne, probablement véhiculée par la voie de Tarente[40], une *olpé* d'imitation corinthienne, une *griff-phiale* de fabrication proprement grecque et un *podanipter* avec un soutien de pattes de lion, dont la typologie se retrouve dans la région du Péloponnèse, bien que le spécimen de Melfi puisse être attribué à un atelier de Grande Grèce[41]. Par rapport au répertoire céramique, la vaisselle *matt-painted* de tradition daunienne et les coupes de production italiote sont également attestées. Il s'agit donc d'un système « mixte », lié à la consommation de vin, qui comporte des pièces à la fois grecques et étrusques. Ce dernier contexte montre clairement à quel point le réseau d'échanges de cette région – située sur l'axe Ofanto-Sele – semble multidirectionnel, en impliquant la côte étrusco-tyrrhénienne et la côte adriatique grecque. Des importations de la côte ionienne sont également présentes, et circulent à travers la région du Bradano.

Conclusion

À la suite des grands changements engendrés par la fondation des *apoikai* grecques sur la côte ionienne, les réseaux d'échanges et de relations entre les populations indigènes et les nouveaux arrivants ont commencé à s'intensifier. Ces relations se matérialisent par l'adoption d'une vaisselle liée à des pratiques de socialisation centrées sur la consommation de vin selon le modèle grec et oriental, lesquelles, à la faveur de contacts et d'échanges matériels, semblent se diffuser de manière diachronique suivant la direction ouest-est dans tous les domaines abordés par cette analyse.

La région entre l'Agri et le Sinni, des fleuves qui dans l'Antiquité étaient vraisemblablement navigables – au moins partiellement[42] –, montre précocement les signes évidents de relations avec la côte ionienne à l'est et la région tyrrhénienne à l'ouest. Les axes du Sinni-Noce-Lao au sud et de l'Agri-Tanagro-Sele au nord sont les acteurs principaux de ces échanges. Les apports grecs dans la région lucanienne septentrionale sont moins visibles : les céramiques sont rares, et les récipients en bronze ne font leur apparition qu'au cours de la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. Au Ve siècle av. J.-C., en suivant l'itinéraire du Sele, les bronzes ont également atteint le territoire le plus intérieur de la Basilicate. Dans ce phénomène, les sites du secteur nord-lucanien ont joué un rôle d'intermédiaires, notamment en raison de leur caractère frontalier[43]. Pour la même raison, la région de Melfi a été fortement affectée par la culture œnotrienne et celle de la Lucanie du Nord, à travers la convergence du Bradano et du Basento sur l'axe Ofanto-Sele. Par conséquent, les bronzes ne sont pas seulement étrusques, mais aussi grecs, provenant de la côte adriatique. Ces données indiquent clairement que les zones de frontière reçoivent précocement et plus facilement les influences extérieures.

À cet égard, d'un certain point de vue, les rivières divisent, puisqu'elles agissent comme une limite naturelle. Chaque domaine culturel, en effet, montre la tendance à marquer sa propre diversité par rapport aux autres entités ; ces différences sont parfois nettes, à la fois dans le rituel funéraire et dans la culture matérielle. En revanche, les groupes ne sont pas imperméables aux apports externes, et les communautés sont ouvertes aux influences multiples, les fleuves faisant office de traits d'union, en tant que réseaux de communication qui permettent de franchir et de dépasser les limites naturelles. Des caractères allogènes sont attestés à la fois dans les coutumes funéraires et dans le matériel importé, qui permettent d'envisager la circulation d'hommes et de biens avec une certaine fluidité. Les fleuves lucaniens, sous l'Antiquité comme aujourd'hui[44], constituent donc des barrières géographiques et culturelles qui n'empêchent pourtant pas la mobilité, donnant au contraire la possibilité de la contrôler.

40 Mitro 2020, p. 190.
41 Mitro 2015, p. 60.
42 Strabon décrit ces rivières comme *plotoi*, ou « navigables » ; voir *Strab.* VI, 1, 14.
43 Bottini et Tagliente 1994, p. 498.
44 Des routes modernes suivent toujours le cours des rivières, d'où elles tirent leur nom. À titre d'exemple, les routes SS 407 *Basentana*, SS 655 *Bradanica*, SS 653 *della Valle del Sinni*, SS 598 *di Fondo Valle d'Agri*.

Bibliographie

Battiloro I., Carollo G. et Osanna M. 2008, « Nuovi dati sull'età arcaica. I risultati delle indagini del 2007 », *in* M. Osanna et B. Serio (éd.), *Progetti di archeologia in Basilicata. Banzi e Tito, Siris. Supplemento* 2, p. 113-130.

Berlingò I. 1993, « La necropoli di Siris », *Bollettino di archeologia* 22, p. 1-21.

Berlingò I. 2010, « La nécropole archaïque de Siris (Policoro) », *in* H. Tréziny (éd.), *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses (2006-2008)*, Paris, p. 529-536, DOI : https://doi.org/10.4000/books.pccj.152 [consulté en février 2022].

Bianco S. 2020, « L'acropoli di Chiaromonte: la *facies* enotria tra x/ix e v secolo a.C. », *in* S. Bianco, A. De Siena, D. Mancinelli et A. Preite (éd.), *Chiaromonte. Un centro italico tra archeologia e antropologia storica. Studi in memoria di Luigi Viola*, Venouse, p. 91-132.

Bianco S., Bottini A., Pontrandolfo A., Russo Tagliente A. et Setari E. (éd.) 1996, *I Greci in Occidente. Greci, Enotri e Lucani nella Basilicata meridionale. Catalogo della mostra di Policoro, Museo Nazionale della Siritide, 4 maggio – 8 dicembre 1996*, Naples.

Bianco S. et Preite A. 2014, « Identificazione degli Enotri. Fonti e metodi interpretativi », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité* 126/2, p. 1-49, DOI : https://doi.org/10.4000/mefra.2438 [consulté en février 2022].

Bottini A. 1982, *Principi guerrieri della Daunia del vii secolo a.C.: le tombe principesche di Lavello*, Bari.

Bottini A. 1996, « Il vasellame metallico », *in* S. Bianco, A. Bottini, A. Pontrandolfo, A. Russo Tagliente et E. Setari (éd.), *I Greci in Occidente. Greci, Enotri e Lucani nella Basilicata meridionale. Catalogo della mostra di Policoro, Museo Nazionale della Siritide, 4 maggio – 8 dicembre 1996*, Naples.

Bottini A. 2016, « Popoli anellenici in Basilicata, mezzo secolo dopo », *in* M.L. Marchi (éd.), *Identità e conflitti tra Daunia e Lucania preromane*, Pise, p. 7-50.

Bottini A. 2020, « Vasi, strumenti e armi in metallo », *in* S. Bianco, A. De Siena, D. Mancinelli et A. Preite (éd.), *Chiaromonte. Un centro italico tra archeologia e antropologia storica. Studi in memoria di Luigi Viola*, Venouse, p. 139-154.

Bottini A. et Tagliente M. 1994, « Osservazioni sulle importazioni etrusche di area lucana », *in Magna Grecia, Etruschi, Fenici. Atti del trentatreesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia. Taranto, 8-13 ottobre 1993*, Naples, p. 487-528.

Bottini A. et Setari E. 2003, *La necropoli italica di Braida di Vaglio in Basilicata. Materiali dello scavo del 1994*, Monumenti antichi. Serie miscellanea 7, Rome.

Bottini A. et Setari E. 2013, « Braida di Vaglio. Le tombe 103 e 108 », *in* M. Osanna et M. Vullo (éd.), *Segni del potere. Oggetti di lusso dal Mediterraneo nell'Appennino Lucano di età arcaica*, cat. exp. (Potenza, Museo archeologico nazionale della Basilicata "Dinu Adamesteanu", dal 16 luglio al 31 dicembre 2013), Venouse.

Bourdin S. 2014, « Forme di mobilità e dinamismi etnico-culturali nell'Italia centro-meridionale », *in* A. Alessio, M. Lombardo et A. Siciliano (éd.), *Ibridazione e integrazione in Magna Grecia. Forme modelli dinamiche. Atti del cinquantaquattresimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 25-28 settembre 2014*, Tarente, p. 105-122.

Carollo G. 2009, « La residenza ad abside: la struttura, l'organizzazione degli spazi, le fasi », *in* M. Osanna, L. Colangelo et G. Carollo (éd.), *Lo spazio del potere. La residenza ad abside, l'*anaktoron*, l'episcopio a Torre di Satriano. Atti del secondo Convegno di studi su Torre di Satriano, Tito, 27-28 settembre 2008*, Venouse, p. 19-32.

Carollo G. et Osanna M. 2009, « Organizzazione territoriale e produzioni ceramiche specializzate in area nord-lucana: Torre di Satriano e Ripacandida », *in* M. Osanna, M. Bettelli et C. De Faveri (éd.), *Prima delle colonie. Organizzazione territoriale e produzioni ceramiche specializzate in Basilicata e in Calabria settentrionale ionica nella prima età del ferro. Atti delle Giornate di Studio, Matera, 20-21 novembre 2007*, Venouse, p. 383-420.

Colangelo L. 2009, « Le necropoli arcaiche di Torre di Satriano. Distribuzione delle tombe e rituale funerario », *in* M. Osanna et M. Scalici (éd.), *Lo spazio della memoria. Necropoli e rituali funerari nella Magna Grecia indigena. Atti della Tavola rotonda, Matera, 11 dicembre 2009*, *Siris* 10, p. 7-19.

Ferranti F. 2009, « Nascita, evoluzione e distribuzione di una produzione specializzata: il caso della ceramica geometrica enotria della I età del ferro », *in* M. Osanna, M. Bettelli et C. De Faveri (éd.), *Prima delle colonie. Organizzazione territoriale e produzioni ceramiche specializzate in Basilicata e in Calabria settentrionale ionica nella prima età del ferro. Atti delle Giornate di Studio, Matera, 20-21 novembre 2007*, Venouse, p. 37-74.

Giardino L. 1998, « *Herakleia* (Policoro). Contesti e materiali arcaici dal settore occidentale della collina del Castello », *in Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali*, Cahiers du Centre Jean Bérard 20, Naples, p. 105-122, DOI : https://doi.org/10.4000/books.pcjb.1746 [consulté en février 2022].

Maruggi G.A. 1996, « Le produzioni ceramiche arcaiche », *in* E. Lippolis (éd.), *Arte e artigianato in Magna Grecia, Taranto*, I Greci in Occidente, Naples, p. 247-268.

Marchi M.L. 2009, « Modi e Forme dell'urbanizzazione della Daunia », *in* M. Osanna (éd.), *Atti del Convegno Verso la città. Forme insediative in Lucania e nel mondo italico fra* iv *e* iii *secolo a.C., 13-14 maggio 2006*, Venouse, p. 327-367.

Mitro R. 2015, « *Kàlamos*. A proposito del cosiddetto aspergillo di Melfi/Chiuchiari », *Ocnus* 23, p. 69-84.

Mitro R. 2016, « Catalogo delle tombe – Cronologia Chiuchiari », *in* R. Mitro, F. Notarangelo, *Melfi – Le necropoli di Pisciolo e Chiuchiari*, Venouse, p. 85-123.

Mitro R. 2020, « Servizi bronzei e coppie funzionali dalle necropoli del "Melfese" in età arcaica », *Ocnus* 28, p. 179-198.

Novellis D. 2009, « Archeobotanica a Torre di Satriano. aggiornamenti e novità dallo scavo 2008 », *in* M. Osanna, L. Colangelo et G. Carollo (éd.), *Lo spazio del potere. La residenza ad abside, l'*anaktoron*, l'episcopio a Torre di Satriano. Atti del secondo Convegno di studi su Torre di Satriano, Tito, 27-28 settembre 2008*, Venouse, p. 217-226.

Osanna M. 2014, « Gli Italici dell'Appennino lucano centro-settentrionale: un popolo (senza nome) e il suo territorio », *in* G. Greco et B. Ferrara (éd.), *Segni di appartenenza e identità di comunità nel mondo indigeno. Atti del seminario di Studi, Napoli, 6-7 iuglio 2012*, Naples, p. 259-271.

Osanna M. 2015, « L'area nord-lucana nella Prima Età del Ferro: formazione e struttura degli insediamenti », *in* G. Saltini Semerari et G.-J. Burgers (éd.), *Early Iron Age Communities of Southern Italy, Papers of The Royal Netherlands Institute in Rome*, vol. 63, p. 176-192.

Osanna M., Zuchtriegel G. et Barretta M. (éd.) 2018, *Torre di Satriano* II. *La residenza ad abside abitato e società in età arcaica*, Venouse.

Pontrandolfo A. 1988, « Greci e indigeni », *in* A. Stazio et R. Vitale (éd.), *Un secolo di ricerche in Magna Grecia. Atti del ventottesimo Convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 7-12 ottobre 1988*, p. 329-350.

Russo A. et Di Lieto M. 2008, « Il territorio del Marmo-Platano », *in* A. Russo et H. Di Giuseppe (éd.), Felicitas temporum*: dalla terra alle genti: la Basilicata settentrionale tra archeologia e storia*, Potenza, p. 29-87.

Russo A., Bruscella A., Perrone P., Fracchia H., Gualtieri M., Di Giuseppe H., Small A.M., Hayes J., Freed J., Roberts P., Rossiter H.J. et Simpolon C.J. 2008, « Catalogo », *in* A. Russo et H. Di Giuseppe (éd.), Felicitas temporum *: dalla terra alle genti: la Basilicata settentrionale tra archeologia e storia*, Potenza, p. 513-593.

Scalici M. 2013, « Ceramica *matt-painted* in Etruria. Nuovi dati da Cerveteri », *Siris* 13, p. 17-32.

Shefton B.B. 2009, « Oinochoai and Other Etruscan, Italic, and Greek Vessels in Bronze from Trestina », *in* F. Lo Schiavo et A. Romualdi (éd.), *I complessi archeologici di Trestina e di Fabbrecce nel Museo Archeologico di Firenze*, Monumenti antichi. Serie miscellanea 12, Rome, p. 107-138.

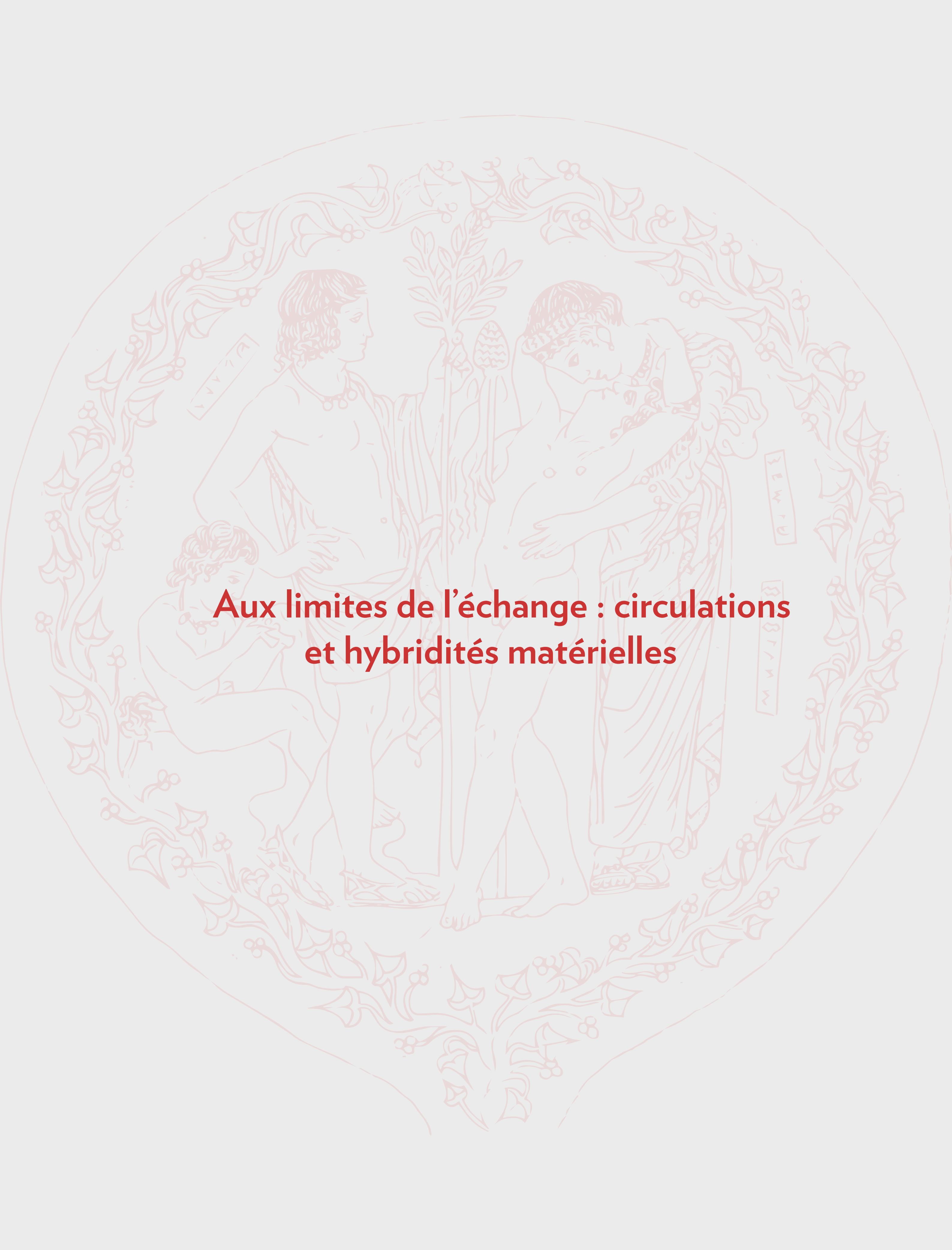
Tagliente M. 1999, « Itinerari fluviali e popolamento antico nel mondo indigeno della Basilicata », *in* M.L. Nava (éd.), *Archeologia dell'acqua in Basilicata*, Potenza, p. 87-102.

Torelli M. 2003, « L'iscrizione del lebete », *in* A. Bottini et E. Setari, *La necropoli italica di Braida di Vaglio in Basilicata. Materiali dello scavo del 1994*, Monumenti antichi, Serie miscellanea 7, Rome, p. 114-117.

Vullo M. 2009, « La ceramica di tradizione greca », *in* M. Osanna, L. Colangelo et G. Carollo (éd.), *Lo spazio del potere. La residenza ad abside, l'*anaktoron*, l'episcopio a Torre di Satriano. Atti del secondo Convegno di studi su Torre di Satriano, Tito, 27-28 settembre 2008*, Venouse, p. 73-82.

Vullo M. 2018, « La ceramica di tradizione greca ed etrusca », *in* M. Osanna, G. Zuchtriegel et M. Barretta (éd.), *Torre di Satriano* II. *La residenza ad abside abitato e società in età arcaica*, Venouse, p. 325-356.

Yntema D.G. 1990, *The matt-painted pottery of Southern Italy*, Galatina.



Aux limites de l'échange : circulations et hybridités matérielles

Introduction

Vincent Jolivet
Directeur de recherches, AOROC (UMR 8546)

La question des limites de l'échange se pose en particulier avec acuité, dans le monde préromain, à propos de la circulation et de l'hybridation de la céramique, largement évoquées au cours de cette troisième session[1]. Comment interpréter la présence de céramiques en dehors de leur lieu de production – simples biens de consommation, ou vecteurs significatifs de valeurs culturelles ? Que nous disent les cartes de distribution sur la localisation des ateliers de céramique qui les ont produites, et sommes-nous véritablement en mesure d'identifier aujourd'hui la production de filiales, les déplacements d'artisans d'un centre à un autre, qui modifieraient substantiellement l'interprétation des données en termes historiques ? Peut-on interpréter la présence de céramiques produites dans un site donné comme un marqueur de l'extension de son territoire, ou comme un simple témoignage de sa vitalité commerciale, et où en placer les curseurs ? Comment définir le seuil à partir duquel on peut être assuré d'être confronté à un véritable phénomène d'hybridation, plutôt qu'à des créations ou à des évolutions spontanées, induites parallèlement dans des lieux séparés ? À quels usages – domestiques, votifs, funéraires ? – les producteurs et les consommateurs de ces vases les destinaient-ils, et ceux-ci ont-ils pu différer, et varier au fil du temps, en fonction des différents peuples, voire diverses cités à l'intérieur du même peuple ? Toutes ces questions se posent naturellement très différemment en fonction des époques et, surtout, du degré de complexité des productions : de la céramique peinte, en particulier attique, qui offre, avec de nombreux indices permettant d'en situer précisément la chronologie, la destination et le milieu culturel, un champ immense à l'étude iconologique, jusqu'à la céramique à vernis noir, dont la myriade d'ateliers antiques pourrait décourager les tentatives – pourtant nécessaires – d'analyse et de typologie, depuis la tentative méritoire de J.-P. Morel[2], en passant par les céramiques communes, de table ou de cuisson, *a priori* les moins susceptibles de nous renseigner sur la question qui nous occupe ici, mais dont la typologie révèle à la fois des évolutions liées à la circulation de formes spécifiques et à l'évolution des pratiques de table[3]. Le champ d'investigation est immense, et les structures actuelles de la recherche se traduisent le plus souvent inévitablement par des efforts méritoires, mais isolés et ponctuels, pour y voir clair dans un domaine ou sur un site déterminé, sans que la discipline ait encore pleinement recueilli les applications potentiellement considérables des nouvelles technologies, ce à quoi seule une très large collaboration internationale permettrait d'aboutir.

Le potier athénien Nikosthénès, actif dans la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C., auquel Lucille Garnery consacre sa contribution, illustre particulièrement bien les thèmes de cette session au travers d'une double forme d'échange : de région à région, puisqu'il offre le meilleur exemple de production grecque clairement destinée à une clientèle étrusque, comme en témoigne le répertoire de ses vases ; de matière à matière, puisque sa forme de prédilection, l'amphore, s'inspire d'une forme de bucchero très répandue en Étrurie, elle-même imitée d'une forme métallique. On peut douter que cette production, dont le répertoire iconographique s'inscrit complètement dans la tradition attique, ait été spécifiquement destinée aux tombes étrusques : il semble plus prudent, à ce stade de la recherche, de lui attribuer une destination générique – domestique, rituelle ou funéraire –, décidée sur place par l'acheteur de ces vases, et qui a pu aussi changer au fil du temps (de domestique à rituelle ou funéraire).

1 Voir, en tout dernier lieu, Roux 2019 ; Druc et Velde 2021.
2 Morel 1981.
3 Spataro et Villing 2015.

Lucie Motta, pour sa part, présente le mobilier céramique découvert dans une fosse du sanctuaire de la déesse sabine Vacuna, à Montenero Sabina, comblée à la fin du IIIe siècle av. J.-C. Son étude permet de faire émerger et de mieux cerner, dans ce site reculé des Apennins, la coexistence entre une tradition locale, mais déjà intégrée dans la grande *koinè* de la céramique « campanienne », qu'elle contribue ainsi à mieux définir, et des importations étrusques ou falisques et romaines, dans le cadre d'une période cruciale de la « romanisation » dont la perception à l'échelle des sites passe fondamentalement, sur le plan archéologique, par l'étude souvent ingrate, mais nécessaire, de la céramique, tant sur le plan typologique que fonctionnel. La publication de nouveaux contextes issus d'aires géographiques peu explorées jusqu'à présent, comme celui-ci, permet de compléter peu à peu le cadre des témoignages de l'Italie antique, et de mieux cerner la réalité de ce phénomène complexe sur le plan historique.

Bien évidemment, la céramique ne constitue que l'un des accès que nous offre le monde ancien aux phénomènes d'hybridation, qui méritent également d'être envisagés en rapport avec ce que nous suggèrent les sources anciennes qui nous sont parvenues, susceptible de faire émerger des convergences, mais aussi des discordances entre les deux types de sources. Parmi bien d'autres domaines – en particulier celui des transferts de technologies[4] –, l'architecture mérite d'être interrogée en ce sens, à la fin de la période considérée pour cette rencontre, en écho au traité de Vitruve et aux distinctions que le grand théoricien romain établissait à propos de l'architecture domestique, publique ou religieuse de la péninsule italienne, entre « coutumes » grecques, étrusques et italiques.

Bibliographie

Brysbaert A. et Gorgues A. (éd.) 2017, *Nobility versus Artisans? The Multiple Identities of Elites and 'Commoners' Viewed through the Lens of Materials and Technologies during the European Bronze and the Iron Ages*, Leyde.

Druc I.C. et Velde B. 2021, *Ceramic Materials in Archaeology*

Morel J.-P. 1981, *Céramique campanienne : les formes*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 244, Rome

Roux V. 2019, *Ceramics and Society: A Technological Approach to Archaeological Assemblages*, Cham.

Spataro M. et Villing A. (éd.) 2015, *Ceramics, Cuisine and Culture: The Archaeology and Science of Kitchen Pottery in the Ancient Mediterranean World*, Oxford.

4 Brysbaert et Gorgues 2017.

Nikosthénès et l'Étrurie : échanges et appropriations transculturels ?

Nikosthenes and Etruria: transcultural exchanges and appropriations?

DOI : 10.35562/frontieres.1070

Lucille Garnery

Doctorante en archéologie, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ArScAn (UMR 7041), chargée de recherches à l'Institut national d'histoire de l'art

Résumé. *Le potier athénien Nikosthénès est connu pour avoir intégré à son répertoire des formes et des éléments de décors d'origine étrusque inspirés de la céramique de bucchero, mais aussi pour avoir eu des relations commerciales privilégiées avec certaines cités, notamment Cerveteri et Vulci, dans la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. Par l'étude d'une partie de sa production, nous souhaitons dans cet article revenir sur ce phénomène d'imitation – ou plutôt, d'adaptation en figures noires – de formes issues du bucchero par un atelier athénien. Ces objets d'inspiration étrusque ont de plus été produits quasi exclusivement pour un commerce à destination de leur région d'origine. Comment expliquer ce phénomène ? Quel est le degré d'implication de Nikosthénès dans ces innovations et quelle est la part de la demande étrusque ? Les clients étaient-ils intéressés par les formes et l'usage de ces vases ou ont-ils également sélectionné, par le biais des marchands, des images qui leur correspondaient ? Enfin, nous analyserons la réappropriation et l'intégration de ces importations athéniennes par les populations étrusques pour les inclure dans leur culture matérielle et symbolique.*

Abstract. *The Athenian potter Nikosthenes is known to have included into his repertoire shapes and decorative elements of Etruscan origin inspired by the bucchero pottery. He also maintained special commercial bonds with certain cities, notably Cerveteri and Vulci in the second half of the 6th century BCE. Through a partial study of Nikosthenes' work, we wish to examine the phenomenon of assimilation of bucchero shapes by an Athenian workshop, or rather of their adaptation with black-figure technique. These vases of Etruscan inspiration were produced almost exclusively for trade within their region of origin. How can this phenomenon be explained? To what degree was Nikosthenes involved in these innovations? How important was Etruscan demand? Were the customers only interested in the vases' shapes and uses or did they also select images that suited them? Finally, we will analyse how the Etruscans integrated these Athenian imports into their own material and symbolic culture.*

Introduction

L'atelier du potier athénien Nikosthénès fait figure d'exception au sein des ateliers de céramique attique de la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. Ce constat établi dès le XIXe siècle[1] en a fait, depuis les années quatre-vingt et l'article fondateur de I. Scheibler[2], un objet d'étude privilégié pour la compréhension de l'organisation des ateliers attiques, et sa place au sein du Céramique fait encore débat aujourd'hui.

Au-delà des cent quarante-neuf vases signés du nom du potier, ce qui représente environ 25 % des signatures en *epoiesen* qui nous sont parvenues[3], Nikosthénès est également connu pour s'être en partie éloigné du répertoire standard attique en intégrant à sa production certaines formes originaires d'Étrurie et en les adaptant avec les techniques picturales athéniennes. Cette originalité, mais aussi quelques spécificités morphologiques apparues dans son atelier[4] et son utilisation toute particulière du système de décoration et de certains motifs, ont conduit de nombreux chercheurs à attribuer à son atelier des vases s'écartant – dans la morphologie comme dans les décors – des modèles standards athéniens. Ainsi, l'extraordinaire quantité de vases et fragments attribués ou associés à Nikosthénès a fait naître l'idée qu'il dirigeait ce que l'on pourrait qualifier d'entreprise industrielle[5]. Cette interprétation de l'atelier a rapidement été critiquée par I. Scheibler puis par V. Tosto, et plus récemment, à la suite d'une nouvelle étude sur les *kyathoi*, par D. Tonglet[6]. Ces chercheurs tendent à démontrer que le potier Nikosthénès et son atelier ont fait l'objet d'une véritable surattribution[7].

Le lien étroit qu'entretient Nikosthénès avec l'Étrurie ne repose pas seulement sur sa production adaptée des formes de bucchero, mais également sur la proportion de vases attribués à son atelier découverts en contexte étrusque. La relation particulière qu'il entretient avec les cités de Cerveteri, d'où proviennent la plupart de ses amphores nikosthéniennes, puis de Vulci[8], pour les coupes, n'est pas anodine et montre qu'il existait une connaissance précise, à cette époque – au Céramique et en particulier dans certains ateliers comme celui de Nikosthénès –, des goûts et des pratiques étrusques certainement transmises par les marchands[9] voire par une présence étrusque directe au sein même du Céramique[10].

Si l'étude des céramiques athéniennes en contexte étrusque a longtemps été l'objet d'athénocentrisme, désignant les Étrusques comme de simples consommateurs passifs de vases grecs[11], elle tend de plus en plus à s'intéresser au rôle joué par les commerçants et la clientèle indigène. Ainsi, S. Bundrick, suivant cette tendance, dans un ouvrage paru en 2019, propose une vision en totale contradiction, et voit dans les productions attiques et leurs innovations techniques et stylistiques une part prépondérante de la clientèle et donc de la demande étrusque[12].

Par l'analyse de certaines formes issues de l'atelier de Nikosthénès, empruntées au répertoire étrusque, cet article propose de revenir sur la question de l'adaptabilité des ateliers attiques à la demande étrusque ainsi qu'au degré de réinterprétation de cette clientèle à l'égard des vases grecs.

Vases adaptés du bucchero chez Nikosthénès : le cas de l'amphore nikosthénienne, du *kyathos* et du gobelet mastoïde

L'amphore nikosthénienne est l'exemple le plus significatif du phénomène d'imitation de formes étrusques dans l'atelier de Nikosthénès. Cette amphore est une reproduction fidèle des amphores de bucchero du type Rasmussen 1g[13] apparues à la fin du premier quart du VIe siècle et produites exclusivement par les ateliers

1 Gsell 1891, p. 372 sur la ressemblance entre les amphores de Nikosthénès et les amphores de bucchero.
2 Scheibler 1984.
3 Tosto 1999, p. 1. Ce pourcentage ne prend en compte que les figures noires ; il faut y ajouter les dix vases signés à figures rouges.
4 Tel que le « *nikosthenic foot-shape* », nom donné par Bloesch (1940, p. 23-27) à un type de pied de coupe inhabituel en forme de calice qu'il définit comme propre à la production de Nikosthénès.
5 Dernière catégorie selon Scheibler 1984, p 131 : « *Großbetriebe industriellen* ». Sur la question de la taille de l'atelier de Nikosthénès, voir Scheibler 1984 ; Tosto 1999 ; Eisman 2008 ; Tonglet 2018.
6 Tonglet 2018.
7 Tosto 1999, p. 1-2, 133, 195-200 ; Tonglet 2018, p. 85, 88-91.
8 Tosto 1999, p. 201 ; Rendeli 1989, p. 569. Johnston (1979) a répertorié sur les amphores nikosthéniennes deux marques de marchands différentes et dont le marché semble lié en particulier à ces deux cités.
9 Sur le rôle des marchands, voir par exemple Johnston 1979 ; Paléothodoros 2002 ; Williams 2013 ; Lynch 2014 ; Bundrick 2015.
10 Malagardis (2007) propose de voir sur un *kyathos* attique à figures noires le travail d'un peintre étrusque, peut-être dans l'atelier même de Nikosthénès.
11 Boardman 1974, p. 199-200 ; Webster 1972 ; Beazley et Kurtz 1989.
12 Bundrick 2019, p. 11-12 ; sur l'importance de la clientèle notamment étrusque, voir également Langlotz 1957 ; La Genière 1988 ; Arafat et Morgan 1994 ; Isler-Kerenyi 1999, 2003 ; Osborne 2001.
13 Rasmussen 1979, p. 74-75 ; Gran-Aymerich 2017, p. 73.

cérétains. Le type se standardise dans le milieu du siècle, présentant une forme ovoïde avec un pied évasé. La grande majorité des exemplaires de l'atelier de Nikosthénès, produits entre 540 et 510, ont été découverts dans les nécropoles de la cité de Cerveteri[14].

Lorsque l'on prend en considération la morphologie, on remarque bien que le potier, qui devait avoir un modèle de bucchero à disposition, est resté très fidèle à l'original[15]. En plus de l'apparence globale – une amphore de petite taille, d'une hauteur moyenne de 30 cm, avec des anses plates, en rubans, qui s'attachent directement sur le bord de la lèvre –, il a aussi pris le soin pour la plupart de ses amphores de reproduire les différents anneaux moulurés, deux sur la partie haute de la panse et un à la jonction avec le pied (fig. 1).

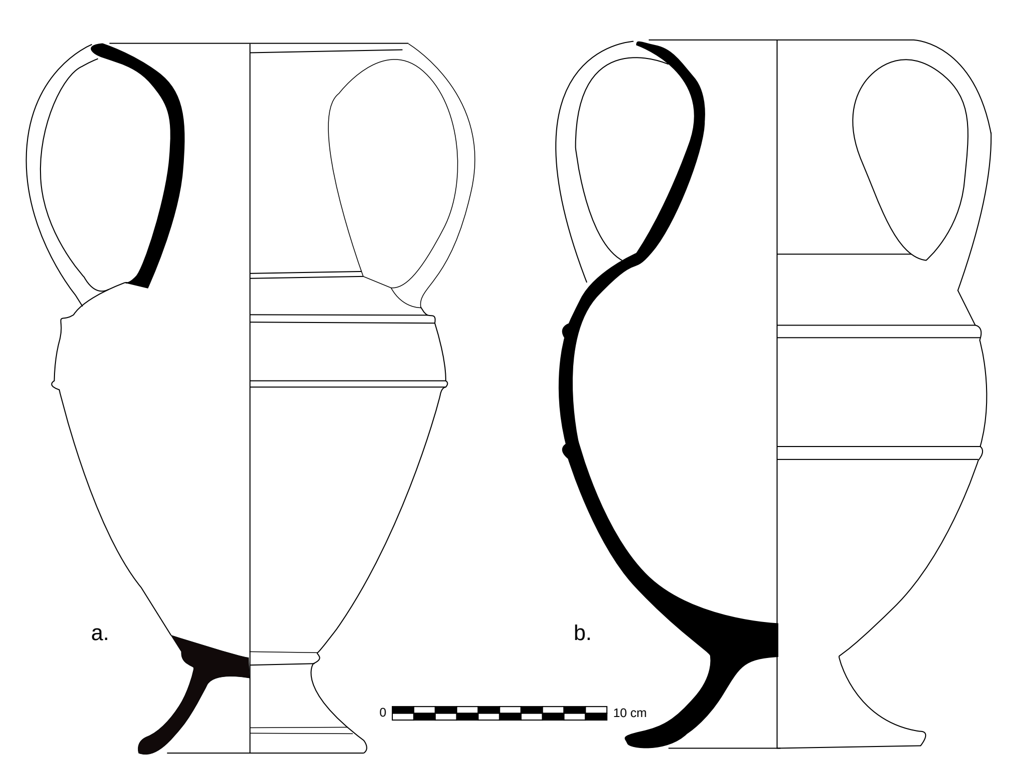


Figure 1. Profils d'amphores
a. amphore nikosthénienne **b.** amphore de bucchero de type Rasmussen 1g
DAO : L. Garnery d'après Tosto 1999 (British Museum 1873.8-20.384) et Rasmussen 1979

Cependant, on remarque dans les productions de notre potier une volonté de se distinguer par rapport au modèle de bucchero, notamment par l'ajout systématique d'une moulure au départ du col ainsi que dans la manière de façonner les pieds. On retrouve sur les amphores nikosthéniennes des pieds de trois types différents[16], deux sont assez proches des pieds des amphores de bucchero tandis que le troisième possède un bord plat, et non arrondi, plus proche de certains pieds de coupes.

Les amphores nikosthéniennes ont un système décoratif relativement inhabituel pour la fin du VIe siècle. La plupart sont composées de bandes (environ 80 % des amphores entières) tandis que d'autres (environ 20 %) présentent un décor figuré que Tosto qualifie d'« *overlap*[17] » : les figures vont de l'épaule au milieu de la panse sans tenir compte des moulures qui les traversent. Un cas tout à fait particulier est représenté par l'amphore du Louvre F114[18] en technique de Six (fig. 2). L'utilisation de cette technique, innovation attribuée à l'atelier de Nikosthénès, permet de reprendre l'aspect noir lustré du bucchero tout en rajoutant une touche de peinture avec les figures en rehaut blanc sur le col et les trépieds peints sur les anses. Pour cette amphore uniquement, on pourrait imaginer une volonté de l'atelier de se rapprocher au plus près du bucchero étrusque[19]. Un autre élément de l'amphore F114 est troublant : il s'agit de la tripartition de l'anse provoquée par la

14 Tosto 1999, p. 201. Il existe de très rares exceptions dont un fragment provenant de l'Acropole d'Athènes : Athènes, National Museum, inv. Acr. 831 a-b.
15 Tosto 1999, p. 27-30.
16 Tosto 1999, p 19-23.
17 Tosto 1999, p. 45.
18 Paris, musée du Louvre F114, Beazley 1956, 226 ; Tosto 1999, nº 81 (bapd 302837).
19 Rasmussen (1979, p. 142) note qu'il existe des amphores polychromes, mais que leur contemporanéité avec les amphores nikosthé-



Figure 2. Amphore de Nikosthénès et amphore de Bucchero
a. amphore de Nikosthénès (Louvre, inv. F 114) et détail de l'anse **b.** amphore de bucchero (Louvre, inv. C 616) et détail de l'anse
Clichés : © 2019 RMN-Grand-Palais (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski / Stéphane Maréchalle

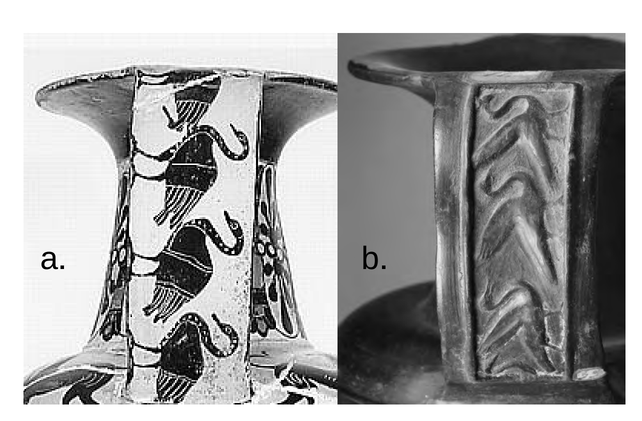


Figure 3. Détails
a. anse de l'amphore de Nikosthénès (Louvre, inv. F 110) ; **b.** anse de l'amphore de bucchero C 604
Clichés : © Musée du Louvre / Maurice et Pierre Chuzeville

représentation du trépied qui semble rappeler les limites de la zone d'impression du bucchero. En effet, la plupart des amphores de bucchero ont les anses ornées de décors estampés qui divisent cette zone en une frise en relief au centre et deux parties lisses autour.

D'autres amphores nikosthéniennes figurées présentent cette ressemblance dans le rendu des décors d'anse. Nombreuses sont celles ornées d'animaux en file ou affrontés offrant un parallèle encore plus frappant avec les amphores de bucchero[20]. Une amphore conservée à la Villa Giulia[21] représente un lion et un sanglier affrontés entourés d'un cadre rectangulaire qui n'est pas sans rappeler le bourrelet délimitant la zone d'impression des décors sur le bucchero ; quant à la file de cygnes du vase du Louvre F110[22], elle trouve son pendant sur une autre amphore de bucchero conservée également au Louvre, l'amphore C604[23] (fig. 3).

Hormis ces particularités, l'organisation en bandes, l'utilisation des frises animalières et de

niennes ne permet pas de voir celle-ci comme une imitation des amphores de bucchero surpeintes. Voir aussi l'idée évoquée par Brijder (2008, p. 40) sur les effets de lumière produits par les décors en relief : « *The engraving creates a contrast of light and dark that is, in fact, not so different from that of white and black.* »

20 Rasmussen 1979, p. 74.
21 Rome, Museo nazionale etrusco di Villa Giulia, inv. 20747 ; Tosto 1999, nº 74 (bapd 302791).
22 Paris, musée du Louvre, inv. F110 ; Beazley 1956, 220.35 ; Tosto 1999, nº 58 (bapd 302784).
23 Paris, musée du Louvre, inv. C604.

certains motifs qui contrastent avec le schéma en panneaux caractéristique des amphores attiques de la fin du VIe siècle ne démontrent pas nécessairement une volonté de Nikosthénès de satisfaire une demande précise de la clientèle étrusque amatrice de ce type de décor. On pourrait aussi bien y voir un choix du potier de rester dans une tradition ancienne héritée des modèles de Grèce de l'Est, certainement influencé par Lydos avec qui il aurait collaboré au début de sa carrière[24]. Rappelons également que ce type d'organisation en bandes s'adapte relativement bien à la forme de l'amphore nikosthénienne[25], comme c'était déjà le cas pour les amphores à col du groupe tyrrhénien.

Les *kyathoi* présentent le même type de reprise d'une forme étrusque que les amphores nikosthéniennes. Il existe à notre connaissance six *kyathoi* attiques signés *NIKOSTHENESEPOIESEN*. Les exemplaires à figures noires, au nombre de cinq, reproduisent à l'identique le modèle de bucchero de type Rasmussen 1h[26], avec un profil très droit et un bouton en protomé zoomorphe surmontant l'anse lorsque celle-ci est conservée. Le seul *kyathos* à figures rouges signé[27] qui nous soit parvenu reprend quant à lui le type Rasmussen 1f[28], plus ramassé, mais avec là encore des parois droites : il s'agit de l'unique exemplaire que nous ayons suivant ce modèle. Il est à nouveau impensable d'imaginer que Nikosthénès n'ait pas eu en sa possession des exemplaires de bucchero tant le modèle général de base est respecté (fig. 4 et 5)[29]. Cependant, là encore quelques différences sont à noter dans le façonnage des pieds ou encore le ressaut interne en bas des parois, que l'on ne



Figure 4. Kyathos de bucchero de type Rasmussen 1h
Paris, Musée du Louvre, inv. C 693
Cliché : © Musée du Louvre / Hervé Lewandowski



Figure 5. Kyathos de Nikosthénès
Philadelphie, Bryn Mawr College, inv. P88
Source : triarte.brynmawr.edu avec la permission du Bryn Mawr College

retrouve pas sur les exemplaires attiques. Le *kyathos* à figures rouges possède également une petite carène sur le bas de la vasque, que l'on ne retrouve pas sur les *kyathoi* de type Rasmussen 1f. Ces deux types de *kyathoi* de bucchero sont également des productions originales de la cité de Cerveteri tandis que le reste des *kyathoi* attiques que D. Tonglet dissocie de la production de Nikosthénès[30] dérive d'un autre modèle de bucchero originaire de Vulci[31], avec un fond plus arrondi et une lèvre légèrement évasée.

Les *kyathoi* de Nikosthénès présentent un système décoratif classique dans le répertoire athénien[32]. L'intégralité des *kyathoi* attiques se compose essentiellement de scènes dionysiaques, de combat ou de scènes mythologiques, et souvent de grands yeux sur lesquels nous reviendrons.

Enfin, le gobelet « mastoïde[33] » est un petit vase ovoïde reprenant les différentes formes d'ollette en bucchero. Plus variable dans sa morphologie, ce vase est généralement dépourvu d'anses, mais peut égale-

24 Tosto 1999, p. 195-198 ; Malagardis 1997, p. 42.
25 Tosto 1999, p. 46.
26 Sur les *kyathoi* de type Rasmussen 1h, voir Rasmussen 1979, p. 113-114 ; Gran-Aymerich 2017, p. 96.
27 Florence, Museo archeologico etrusco, inv. 2B11 ; Beazley 1956, 54.8 (bapd 200440).
28 Sur les *kyathoi* de bucchero de type 1f, voir Rasmussen 1979, p. 112-113 ; Gran-Aymerich 2017, p. 96.
29 Voir Tonglet 2018, p. 112.
30 Voir la conclusion du chapitre II de Tonglet 2018, p. 236 et suiv.
31 Type Gsell 81 ; Gran-Aymerich 2017, p. 95-98.
32 Tosto 1999, p. 60-61.
33 Ou chytridion, comme proposé par Malagardis (1997). L'autrice a d'ailleurs bien expliqué le choix de l'origine étrusque pour ce petit gobelet plutôt simple, mais dont il est impossible de retracer une évolution cohérente au sein de la céramique attique :

FORME ITALIQUE

Villanovien impasto
725-650 avant J.-C.

a
Berlin V.I.3490

b
Cerveteri A 8877

c
British Museum H 75

Etrusque bucchero
675-500 avant J.-C.

d
British Museum «133»

e
Florence 76294

f
Orvieto 545

Etrusque «pontique»
530-520 avant J.-C.

Munich 989

Bâle Zü 388

FORME ATTIQUE

540-460 avant J.-C.

1
Louvre CA 7304

2
Louvre F 70

3
Louvre F 166

4
Getty 78.AE.284

5
Louvre Cp 10783

6
Louvre F 426

Figure 6. Évolution et variantes de l'ollette et du gobelet mastoïde
Source : Malagardis et Tsingarida 2008, annexe 1, p. 27 avec la permission de N. Malagardis

ment en posséder une ou deux. Les variantes du bucchero des VIIe et VIe siècles ont une fois de plus été respectées. Si la forme semble être originaire de l'impasto cérétain du VIIe siècle, les modèles de bucchero les plus proches sont, eux, plutôt particuliers d'Orvieto et de Chiusi (fig. 6). Contrairement aux *kyathoi* ou à l'amphore nikosthénienne, aucun des exemplaires attiques n'est signé Nikosthénès ; lui en attribuer la paternité reste donc délicat[34]. Toutefois, N. Malagardis décèle pour plusieurs de ces gobelets des particularités qu'elle considère comme spécifiques à l'atelier de Nikosthénès[35], comme le décor simple de bandes alternées noires et réservées visible sur un gobelet du Louvre[36]. De plus, on retrouve cette forme par la suite dans les ateliers de figure noire tardive aux côtés de *kyathoi*, et les scènes qui y sont représentées sont similaires.

Des vases produits pour les tombes étrusques ?

Comme la plupart des autres formes étudiées ici, la grande majorité des gobelets mastoïdes ont été retrouvés dans les nécropoles étrusques. N. Malagardis a démontré que ce petit vase, qui ne fait pas partie comme les autres de la vaisselle de banquet[37], était vraisemblablement la version miniature de l'*olla* étrusque, souvent utilisée comme urne funéraire dans les tombes, mais qu'il correspondait également à la *chytra* grecque utilisée lors des cérémonies funéraires pour les offrandes de nourriture[38]. Ce serait donc une forme intimement liée au contexte rituel. C. Reusser a émis quelques réserves sur ce point en démontrant qu'on la retrouve aussi dans l'habitat[39].

Bien que les contextes domestiques restent aujourd'hui toujours moins documentés, la quantité de vases grecs – toutes formes confondues – retrouvés en contexte funéraire reste significative et révélatrice du phénomène de réappropriation de ces objets en Étrurie. Si ces vases étaient précédemment utilisés dans l'habitat[40], ils n'en restaient pas moins des vases de choix, destinés pour la plupart à la pratique du banquet, et c'est bien ce rôle et la symbolique du banquet funéraire étrusque qu'ils assument ensuite dans les tombes[41].

A. Tsingarida a proposé l'idée que certaines coupes attiques de grandes dimensions – plus de 35 cm de diamètre – aient aussi été produites exclusivement pour l'Étrurie puisque leur taille les rend inappropriées à l'usage du banquet[42]. La majorité de ces coupes ont été découvertes dans les nécropoles étrusques, Vulci en tête, tandis que très peu d'exemplaires viennent des sanctuaires étrusques et grecs[43]. Dans les tombes étrusques, elles répondent parfaitement aux besoins cultuels et pourraient notamment avoir servi d'offrandes[44] aux divinités en vue du dernier banquet du défunt lors de son passage dans l'au-delà ou dans un processus d'héroïsation de ce dernier[45]. On aurait donc encore de la part des potiers athéniens une adaptation de la morphologie, ici par l'augmentation des dimensions, aux besoins étrusques.

Les coupes ornées de grands yeux (fig. 7) et produites par de nombreux ateliers attiques, dont celui de Nikosthénès, apparaissent assez soudainement vers 540. Leur morphologie suit l'évolution générale des coupes attiques[46], tandis que le motif des yeux[47], bien ancré dans la tradition grecque, prend un essor considérable. Ici, leur forme est typiquement grecque et non d'origine étrusque ; elles ne peuvent avoir répondu aux mêmes critères de demande que les vases précédents. Ces coupes ont pourtant été plébiscitées par la clientèle étrusque[48]. Les coupes attiques à figures noires et rouges sont, de plus, dominantes dans les importations atti-

Malagardis 1997, p. 38.

34 Malagardis (1997, p. 42-43) propose une démonstration plutôt convaincante bien que la relation entre Nikosthénès et les peintres d'Amasis et « *Elbows Out* » reste confuse.

35 Malagardis 1997, p. 43. L'auteure voit même le gobelet du Getty Museum (Malibu, inv. 78.AE.284) comme un « pur produit nikosthénien ».

36 Paris, musée du Louvre, inv. Cp. 12436. On retrouve ce système de bandes sur une amphore nikosthénienne de Malmaison, inv. 299 ; Beazley 1956, 225.9 (bapd 9017969) ; Tosto 1999, n° 23.

37 Malagardis 1997, p. 45. On ne le retrouve ni dans les représentations ni dans les sources textuelles.

38 Malagardis 2018, p. 106.

39 Reusser 2002, p. 124. Malagardis (2018, p. 107) considère ces fragments comme des accidents survenus entre l'achat et le dépôt dans la tombe. Sans preuves concrètes, c'est toutefois une hypothèse difficile à démontrer.

40 À propos de réparations étrusques : Bundrick 2018, p. 101.

41 Tsingarida 2020, avec bibliographie antérieure sur le banquet funéraire.

42 Tsingarida 2020, p. 246.

43 Tsingarida 2020, p. 249 avec distribution de ces coupes en Appendix 2. Cependant, les coupes de très grandes dimensions tout comme les techniques spéciales se retrouvent sur l'Acropole d'Athènes, mais restent rares à côté des vases plus classiques ; voir Verbanck-Piérard 2008.

44 Tsingarida 2020, p. 257, 259.

45 Tsingarida 2020, p. 249, 258.

46 Villard 1946, p. 174-177.

47 Motif ancien que l'on trouve déjà sur certains bols ioniens au début du VIe siècle : par ex. British Museum 1888,0601-392 ; voir Jackson 1976, p. 65 ; Steinhart 1995, p. 56.

48 Bundrick 2015, p. 302, 306.

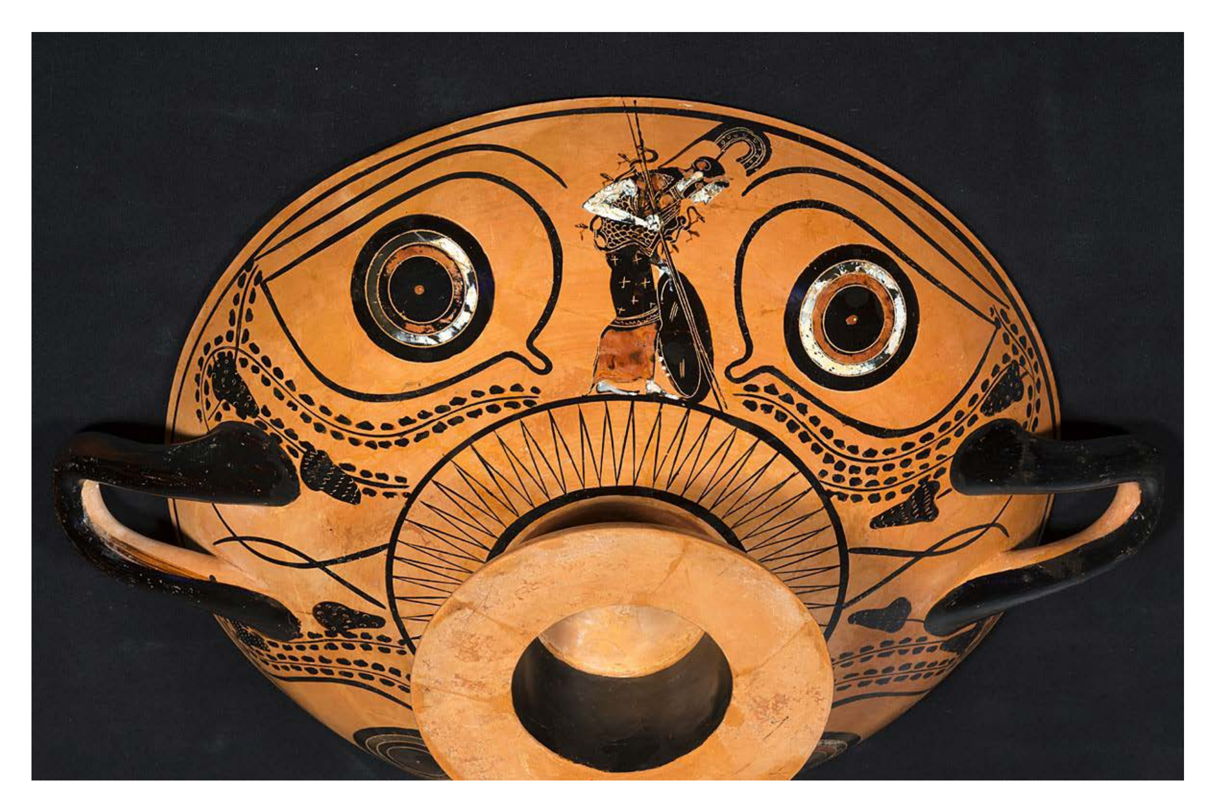


Figure 7. Coupe attique à figures noires signée Nikosthénès
Hambourg, Museum für Kunst und Gewerbe, inv. 1970.99
Source : sammlungonline.mkg-hamburg.de (domaine public)

ques de certaines cités comme Vulci et Cerveteri[49]. Faut-il pour autant interpréter leurs décors comme l'indice d'une réponse à une demande étrusque particulière ?

Iconographie ciblée ou réappropriation symbolique ?

Pour toutes les formes analysées dans cet article, les représentations figurées des vases destinés au marché étrusque trouvent leur origine dans le répertoire attique traditionnel. Elles se composent essentiellement de scènes dionysiaques, mythologiques et guerrières. Les éléments du décor secondaire sont également standard, comme les décors végétaux de palmettes ou de vignes, les figures héraldiques ou les divinités ailées. Les Étrusques ont-ils choisi leurs vases en fonction de l'iconographie ? Avaient-ils une préférence pour certaines scènes faisant écho à leurs pratiques cultuelles[50] ? Les chercheurs se sont penchés sur cette question et notamment sur la symbolique des yeux, présents sur de nombreuses formes attiques : coupes, amphores, cratères, *œnochoés*, *kyathoi*[51]...

Leur fonction apotropaïque a été envisagée[52] et semble correspondre au culte pratiqué par les Étrusques et voué à Fufluns, divinité rapprochée du Dionysos grec, associé à un rite de passage, en l'occurrence celui dans l'au-delà[53] ; leur présence dans les tombes conforte cette idée. Ils ont aussi été interprétés comme *prosopon*, « visage » ou « masque[54] », toujours lié à Dionysos ; ils renvoient cette fois à la tradition des jeux du banquet grec.

D'autres scènes ont également fait l'objet d'une étude poussée par certains chercheurs qui y voyaient des images réalisées spécifiquement pour la clientèle étrusque. C'est le cas des scènes représentant deux athlètes

49 Reusser 2002, p. 53 pour Vulci et p. 59 pour Cerveteri.
50 La Genière 1987 et 2007, p. 9-15, avec bibliographie antérieure. *A contrario*, voir Lissarrague 1987b, p. 268 sur l'importance de la forme vis-à-vis des images ; Saunders 2017, p. 124-125 sur la distribution des vases du peintre de Berlin ; de même, Osborne (2001) a démontré que les vases attiques en contexte athénien et en contexte étrusque présentaient des scènes similaires.
51 Sur les coupes, voir Jordan 1988 ; sur les *kyathoi*, Tonglet 2018.
52 Sur le débat autour de la signification des yeux dans la céramique grecque : Eisman 1971 ; Jackson 1976, p. 57-79 ; Kunisch 1990 ; Villanueva-Puig 2004 ; Bundrick 2019, p. 93-126, entre autres.
53 Bonfante 1993, p. 232-233.
54 Boardman 1974, p. 288 ; Lissarrague 1987a, p. 131 ; Frontisi-Ducroux 1993 ; Villanueva-Puig 2004, avec bibliographie antérieure.

face à face, parfois séparés par un trépied, interprétés comme des pugilistes, que l'on retrouve sur quatorze amphores nikosthéniennes, mais également sur deux autres amphores à col et une coupe[55] signée par notre potier. Une fois de plus, certains chercheurs ont proposé de rapprocher ces images des compétitions athlétiques étrusques données lors des jeux funéraires, mais ce type de représentation fait aussi écho aux pratiques grecques[56]. En effet, ce sport était également présent durant les jeux funéraires grecs, comme en atteste déjà l'*Iliade* au chant XXIII lors des funérailles de Patrocle[57], mais aussi durant les grandes compétitions sportives comme les Panathénées, dont certaines amphores présentent des scènes de pugilistes[58]. On peut toutefois voir sur les vases d'un autre atelier attique, dont les productions étaient également destinées au marché étrusque, des athlètes portant un *perizoma*, nom de cette ceinture en tissu portée par les Étrusques lors des événements sportifs et qui a donné son nom au groupe. Certains vases du groupe de Perizoma présentent également des scènes de banquets auxquels participent des femmes allongées sur des *klinai*, pratique attestée dans la tradition étrusque[59]. Si pour ce groupe les représentations, comme les formes[60], sont ancrées dans une véritable tradition étrusque, les boxeurs de l'atelier de Nikosthénès pratiquent leur sport dans une nudité totale comme il est de coutume en Grèce.

Si certains ateliers semblent avoir produit des vases complètement étrusquisants[61], la plupart des ateliers du Céramique et notamment celui de Nikosthénès ont représenté sur leurs vases des scènes et motifs décoratifs bien enracinés dans la tradition grecque. Bien que Nikosthénès ait fait le choix d'une organisation et de la réutilisation de motifs anciens ou empruntés aux ateliers de Grèce de l'Est, qu'appréciaient aussi les Étrusques, rien ne permet d'affirmer qu'il ait ainsi voulu répondre à une demande directe de cette clientèle. Il ne fait aucun doute qu'il ait eu une connaissance précise des productions et des goûts des Étrusques en matière d'importations, ceux-ci étant depuis longtemps amateurs de céramiques corinthiennes et de Grèce de l'Est. Cependant, ces influences se retrouvent également dans le répertoire iconographique des ateliers athéniens dès le VIIe siècle. Nikosthénès n'a pas adapté son répertoire de motifs et de scènes, mais a puisé dans la tradition attique pour choisir des images qui correspondaient aux attentes des Étrusques, amateurs d'images grecques. De plus, il semblerait bien que sa stratégie commerciale pour séduire le marché étrusque se soit tournée vers l'adoption de ces formes indigènes. On pourrait envisager l'hypothèse que ces formes, en plus de sa production traditionnelle de coupes, lui aient permis de conforter sa place dans les échanges avec l'Étrurie. Par cela, il aurait ainsi prouvé son intérêt pour le marché étrusque, mais aussi sa grande technicité dans l'élaboration d'un objet original mêlant les deux cultures, auquel il apposerait sa signature en *epoiesen* comme une sorte de marque de fabrique grecque en vue d'une exportation[62]. L'attrait des Étrusques pour les vases gardant un aspect grec peut aussi être souligné par la rareté des exemplaires se rapprochant le plus des modèles étrusques. L'amphore du Louvre F114 en technique de Six est une pièce unique ; de même, la production du groupe de Perizoma proposant une représentation fidèle de leur mode de vie est très limitée[63]. Il semblerait donc que ce soit bien le fait d'associer une forme étrusque à des décors grecs qui intéressait la clientèle étrusque dans le cas de Nikosthénès[64]. Les Étrusques étaient ensuite libres de se réapproprier les images pour les insérer dans leurs coutumes et leurs pratiques rituelles et funéraires.

Conclusion

Si les Étrusques étaient clients de céramique attiques, ils n'ont que peu tenté, à la fin du VIe et au début du Ve siècle, de reproduire ces vases dans leurs ateliers. L'influence des productions de l'atelier de Nikosthénès sur les artisans étrusques est encore plus limitée. Les seules amphores nikosthéniennes de production étrusque que nous connaissons sont trois amphores de l'atelier des hydries de Caere, dont les artisans ont été reconnus comme des immigrés ioniens[65], et une amphore du peintre de Pâris. Malheureusement, leur contemporanéité avec les amphores de l'atelier de Nikosthénès ne permet pas d'assurer qu'elles aient été produites en réponse à l'apparition de ces dernières. Leur forme plus globulaire les rapproche d'ailleurs du modèle de

55 Pour les amphores nikosthéniennes, voir Tosto 1999, p. 78 ; Museo Nazionale Tarquinese, inv. RC1076 (bapd 302808) ; British Museum, inv. 1867, 0508.968 (bapd 302838) ; Berlin, Antikensammlung, inv. F1805 (bapd 302814).
56 Thuillier 1989, p. 1163-1170.
57 Homère *Iliade*, XXIII.
58 British Museum, inv. B140 (bapd 13259) ou encore Saint-Pétersbourg, State Hermitage Museum, inv. 1509 (bapd 30458).
59 Shapiro 2000 ; Lissarrague 1987b, p. 261-267.
60 Chez le groupe de Perizoma, on a des formes étrusques *stamnoi*, canthares à une anse.
61 Association d'une forme étrusque et de la représentation de coutumes étrusques. Terme utilisé chez Lissarrague (1987b, p. 268).
62 Viviers 2007, p. 159, et pour bibliographie antérieure sur le débat sur l'utilisation des signatures.
63 Beazley 1956 : quatorze *stamnoi* et cinq canthares à une anse.
64 Tosto 1999, p. 60.
65 Hemelrijk 1984, p. 160.

bucchero initial et soutient plutôt l'idée d'initiatives personnelles en parallèle de celle de Nikosthénès. Si les gobelets mastoïdes et les *kyathoi* se retrouvent en plus grand nombre dans la figure noire étrusque, c'est une production qui reste modeste et assez limitée dans le temps ; les ateliers étrusques se sont rapidement tournés vers la production de gobelets non décorés[66]. Quant aux coupes à yeux pourtant prisées en Étrurie, elles n'ont jamais fait l'objet d'imitations par les ateliers étrusques, qui privilégient dans leurs productions des vases à boire qui leur sont propres comme le *kyathos* ou le calice. L'intérêt des Étrusques pour les vases attiques et notamment les coupes se trouve peut-être bien finalement dans le prestige apporté par cette céramique ou peut-être simplement dans une forme d'exotisme[67], apportant dans tous les cas une sorte de plus-value symbolique à leurs pratiques funéraires. De toute évidence, ils ne cherchaient pas à acheter des vases qui ressemblaient exactement à leurs productions.

Quant aux influences de la figure noire attique sur les vases figurés étrusques, les *kyathoi* produits en Étrurie se sont, dans un premier temps, inspirés directement des exemplaires attiques représentant des grands yeux, mais aussi quelques scènes dionysiaques à décors de vignes abondantes et des motifs de palmettes sous l'anse[68]. Pour autant, les scènes figurées empruntées au répertoire attique, celles qui s'adaptaient le mieux aux coutumes sociales et religieuses étrusques, ont été rapidement transformées et réadaptées[69] par les ateliers locaux, comme chez le peintre de Micali, leur donnant alors une identité propre.

66 Malagardis 1997, p. 46.
67 Martelli 1979, p. 37 et suiv.
68 Tonglet 2018, p. 50-51.
69 Scheffer 1984, p. 233.

Bibliographie

Arafat K. et Morgan C. 1994, « Athens, Etruria and the Heuneburg: mutual misconceptions in the study of Greek-barbarian relations », *in* I. Morris (éd.), *Classical Greece. Ancient histories and modern archaeologies*, Cambridge, p. 108-134.

Beazley J.D. 1956, *Attic Black-Figure Vase-Painters*, Oxford.

Beazley J.D. et Kurtz D.C. 1989, *Greek vases. Lectures*, Oxford-New York.

Bloesch H. 1940, *Formen Attischer Schalen von Exekias bis zum Ende des Strengen Stils*, Berne.

Boardman J. 1974, *Athenian Black Figure Vases*, Londres.

Bonfante L. 1993, « Fufluns Pacha: The Etruscan Dionysus », *in* T.H. Carpenter et C.A. Faraone (éd.), *Masks of Dionysus*, Ithaca-Londres, p. 221-236.

Brijder H.A.G. 2008, « Six's technique and Etruscan Bucchero », *in* K. Lapatin (éd.), *Papers on Special Techniques in Athenian Vases. Proceedings of a symposium held in connection with the exhibition* The Colors of Clay: Special Techniques in Athenian Vases, *at the Getty Villa, June 15-17, 2006*, Los Angeles.

Bundrick S.D. 2015, « Athenian Eye Cups in Context », *American Journal of Archaeology* 119, p. 295-341.

Bundrick S.D. 2019, *Athens, Etruria, and the Many lives of Greek Figured Pottery*, Madison.

Eisman M.M. 2008, « Towards a Definition of the Nikosthenic Workshop », *The Ancient World* 39/1, p. 37-54.

Eisman M.M. 1971, *Attic Kyathos painters*, Ann Arbor.

Frontisi-Ducroux F. 1993, *Du masque au visage. Aspects de l'identité en Grèce ancienne*, Paris.

Gran-Aymerich J. 2017, *Les vases de bucchero. Le monde étrusque entre Orient et Occident*, Rome.

Gsell S. 1891, *Fouilles dans la nécropole de Vulci*, Paris.

Hemelrijk J.M. 1984, *Caeretan hydriae* vol 2, Mayence.

Isler-Kerenyi C. 1999, « Il cliente etrusco del vaso greco: uno straniero? », *in* M.-C. Villanueva-Puig, F. Lissarague, P. Rouillard et A. Rouveret (éd.), *Céramique et peinture grecques. Modes d'emploi. Actes du colloque international. École du Louvre, 26-28 avril 1995*, Paris, p. 445-448.

Isler-Kerenyi C. 2003, « Images grecques au banquet funéraire étrusque », *Pallas* 61, p. 39-53.

Jackson D.A. 1976, *East Greek influence on Attic vases*, Londres.

Johnston A.W. 1979, *Trademarks on Greek vases*, Warminster.

Jordan J.A. 1988, *Attic black-figured eye-cups*, Ann Arbor.

Kunisch N. 1990, « Die Augen der Augenschalen », *Antike Kunst* 33/1, p. 20-27.

La Genière J. de 1987, « Vases des Lénéennes ? », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité* 99/1, p. 43-61 DOI : https://doi.org/10.3406/mefr.1987.1536 [consulté en février 2022].

La Genière J. de 1988, « Les acheteurs des cratères corinthiens », *Bulletin de correspondance hellénique* 112/1, p. 83-90.

La Genière J. de 2007, « Clients, potiers et peintres », *in* J. de la Genière (éd.), *Cahiers du Corpus Vasorum Antiquorum* 1. *Les clients de la céramique grecque. Actes du colloque de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 30-31 janvier 2004*, Paris, p. 9-15.

Langlotz E. 1957, *Studien zur Altertumswissenschaft*, Bonn.

Lissarrague F. 1987a, *Un flot d'images. Une esthétique du banquet grec*, Paris.

Lissarrague F. 1987b, « Voyages d'images : iconographie et aires culturelles », *Revue des études anciennes* 89/3-4, p. 261-269, DOI : https://doi.org/10.3406/rea.1987.4291 [consulté en février 2022].

Lynch K.M. 2014, « Trade of Athenian Figured Pottery and the Effects of Connectivity », *in Athenian potters and painters* 3, Oxford, p. 107-115.

Malagardis N. 1997, « *Attic vases, Etruscan stories*. Les échanges et les hommes. Origine, vie brève et mort d'une forme de vase attique archaïque », *in* J.H. Oakley, W.D.E. Coulson et O. Palagia (éd.), *Athenian potters and painters. The conference proceedings*, Oxford, p. 35-53.

Malagardis N. 2007, « Un Étrusque dans les ateliers du Céramique vers 520 avant J.-C. Autoportrait d'un étranger », *in* G. Filippo et Panvini R. (éd.), *Il greco, il barbaro e la ceramica attica. Atti del convegno internazionale di studi. Catania, Caltanisetta, Gela , Camarina, Vittoria, Siracusa, 14-19 maggio 2001. Volume quarto*, Rome, p. 27-43.

Malagardis N. 2018, « Athéniens et Étrusques à l'époque archaïque, le temps du récit – Nikosthénès, Téozotos et les autres », *in Superis deorum gratus et imis. Papers in memory of János György Szilágyi*, Rome, p. 101-122.

Malagardis N. et Tsingarida A. 2008, *Corpus Vasorum Antiquorum. France* 41. *Musée du Louvre. Fascicule* 27. *Céramique attique archaïque. Gobelets "mastoïdes" à figures noires et rouges*, Paris.

Martelli M. 1979, « Prime considerazioni sulla statistica delle importazioni greche in Etruria nel periodo arcaico », *Studi Etruschi* 47, p. 37-52.

Osborne R. 2001, « Why did Athenian pots appeal to the Etruscans? », *World Archaeology* 33/2, p. 277-295.

Paléothodoros D. 2002, « Pourquoi les Étrusques achetaient-ils des vases attiques ? », *Les Études Classiques* 70, p. 139-160.

Rasmussen T.B. 1979, *Bucchero pottery from Southern Etruria*, Cambridge.

Rendeli M. 1989, « Vasi attici da mensa in Etruria. Note sulle occorrenze e sulla distribuzione », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité* 101/2, p. 545-579, DOI : https://doi.org/10.3406/mefr.1989.1639 [consulté en février 2022].

Reusser C. 2002, *Vasen für Etrurien. Verbreitung und Funktionen attischer Keramik im Etrurien des 6. und 5. Jahrhunderts vor Christus*, Zurich.

Saunders D. 2017, « The Distribution of the Berlin Painter's Vases », *in The Berlin Painter and his World. Athenian Vase-Painting in the Early Fifth Century B.C.*, Princeton, p. 107-132.

Scheffer C. 1984, « The selective use of Greek motifs in Etruscan black-figured vase painting », *in* H.A.G. Brijder (éd.), *Ancient Greek and related Pottery. Proceedings of the International Vase Symposium in Amsterdam, 12-15 April 1984*, Amsterdam, p. 229-233.

Scheibler I. 1984, « Zur mutmasslichen Grösse attischer Töpfereien des 6. Jahrunderts v.Chr. », *in* H.A.G. Brijder (éd.), *Ancient Greek and related Pottery. Proceedings of the International Vase Symposium in Amsterdam, 12-15 April 1984*, Amsterdam, p. 130-134.

Shapiro H.A. 2000, « Modest athletes and liberated women. Etruscans on Attic black-figure vases », *in* B. Cohen (éd.), *Not the Classical Ideal. Athens and the Construction of the Other in Greek Art*, Leyde, p. 315-337.

Steinhart M. 1995, *Das Motiv des Auges in der griechischen Bildkunst*, Mayence.

Thuillier J.-P. 1989, « Réflexions sur les jeux athlétiques en Étrurie d'après la céramique attique destinée à ce marché », *in Atti. Secondo congresso internazionale etrusco, Firenze 26 maggio – 2 giugno 1985*, Rome, p. 1163-1170.

Tonglet D. 2018, *Le kyathos attique de Madame Teithurnai. Échanges artisanaux et interactions culturelles entre Grecs et Étrusques en Méditerranée archaïque*, Bruxelles.

Tosto V. 1999, *The Black Figure Pottery Signed Nikosthenesepoiesen*, Amsterdam.

Tsingarida A. 2020, « Oversized Athenian Drinking Vessels in Context: Their Role in Etruscan Ritual Performances », *American Journal of Archaeology* 124/2, p. 245-274.

Verbanck-Piérard A. 2008, « The Colors of the Akropolis: Special Techniques for Athena », *in* K. Lapatin (éd.), *Papers on Special Techniques in Athenian Vases. Proceedings of a symposium held in connection with the exhibition* The Colors of Clay: Special Techniques in Athenian Vases, *at the Getty Villa, June 15-17, 2006*, Los Angeles, p. 47-60.

Villanueva-Puig M.-C. 2004, « Des "coupes à yeux" de la céramique grecque », *Journal des savants* 1, p. 3-20.

Villard F. 1946, « L'évolution des coupes attiques à figures noires (580-480) », *Revue des études anciennes* 48/3-4, p. 153-181, DOI : https://doi.org/10.3406/rea.1946.3342 [consulté en février 2022].

Viviers D. 2007, « Signer une œuvre en Grèce ancienne : pourquoi? Pour qui? », *in* J. de la Genière (éd.), *Cahiers du Corpus Vasorum Antiquorum* 1. *Les clients de la céramique grecque. Actes du colloque de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, 30-31 janvier 2004*, Paris, p. 137-150.

Webster T.B.L. 1972, *Potter and patron in classical Athens*, Londres.

Williams D. 2013, « Greek Potters and Painters: Marketing and Movement », *in* A. Tsingarida et D. Viviers (éd.), *Pottery Markets in the Ancient Greek World (8th-1st centuries B.C.). Proceedings of the International Symposium held at the Université libre de Bruxelles, 19-21 June 2008*, Bruxelles, p. 39-60.

Le sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino (localité de Léone, Rieti) à l'aube de la conquête romaine

Une culture matérielle entre traditions locales et importations

The Vacuna sanctuary at Montenero Sabino (Leone, Rieti) at the dawn of the Roman conquest. A material culture between local traditions and imports

DOI : 10.35562/frontieres.1078

Lucie Motta

Docteure en archéologie, chercheuse associée ArAr (UMR 5138)

Résumé. *Les opérations archéologiques conduites depuis 2019 sur le sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino (localité de Léone) par une équipe de l'université Lumière Lyon 2 dirigée par le professeur A. Borlenghi ont révélé une occupation discontinue entre le début du IIIe siècle av. J.-C. et l'époque médiévale : un sanctuaire entre le début du IIIe siècle av. J.-C. et le Ier siècle apr. J.-C., une fréquentation de nature et durée inconnues à partir du IVe siècle apr. J.-C., et une zone funéraire médiévale. Parmi les différentes structures mises au jour, une fosse datée autour de la fin du IIIe siècle av. J.-C. a notamment retenu notre attention au regard de son mobilier dont l'assemblage céramique présente un faciès des plus intéressants, à la frontière entre traditions locales, encore peu connues en Sabine intérieure, et importations, aussi bien romaines que falisques, nettement plus connues et diffusées. Le présent article vise donc à présenter les premiers résultats d'une enquête typo-chronologique menée sur les céramiques du IIIe siècle av. J.-C. des sanctuaires de Sabine intérieure, mais aussi à aborder la question plus large et délicate de la culture matérielle de ces espaces particuliers à l'aube de la conquête romaine.*

Abstract. *The excavations conducted since 2019 on the sanctuary of Vacuna at Montenero Sabino (loc. Leone) by a team of the Université Lumière Lyon 2 led by the professor A. Borlenghi have revealed a diachronic discontinuous occupation. At first, a sanctuary was founded at the beginning of the 3rd century BCE and stayed in use until the 1st century AD. A presence of unknown nature and duration has been observed for the 4th century AD. Later on, the site became a mediaeval burial area. Among the various structures discovered, a pit that dates from the end of the 3rd century BCE caught our attention because of the quantity of finds it contained. The pottery assemblage presents a very interesting facies, divided between local traditions, that are little known in the Inner Sabine, and both Roman and Faliscan imports that are better known and widespread. Therefore, this article presents the first results of a typo-chronological survey on pottery from 3rd century BCE sanctuaries of the Inner Sabine. The larger and more delicate question of the material culture of these particular contexts at the dawn of the Roman conquest will also be addressed.*

Introduction

L'étude de la culture matérielle en Sabine est un domaine de la recherche encore peu développé[1] qui, malgré les progrès de ces vingt dernières années, nous confronte indéniablement au manque de publications[2]. À plus forte raison, cet aspect en contexte cultuel est encore moins connu, notamment du fait du peu de lieux de cultes fouillés récemment[3]. Les opérations archéologiques conduites depuis 2019 sur le sanctuaire de Vacuna[4] à Montenero Sabino[5] par une équipe de l'université Lumière Lyon 2[6] sont à ce titre de prime importance puisqu'elles nous permettent, entre autres, de réactualiser les études sur les sanctuaires en Sabine intérieure et d'en aborder, à terme, la question des dynamiques économiques, territoriales, culturelles et cultuelles. À défaut de pouvoir actuellement affronter les questions d'assemblages cultuels, de sélection de mobilier et de pratiques rituelles en raison d'un corpus encore trop restreint, nous nous focaliserons dans cet article sur les schémas d'importations et de productions locales et régionales des céramiques en contextes cultuels du IIIe siècle av. J.-C. Les observations préliminaires, obtenues à la suite de la première campagne de fouilles couplées aux quelques données bibliographiques recueillies, ont en effet commencé à révéler plusieurs éléments qu'il semble opportun de présenter. Il est toutefois important de préciser que, bien que fournissant un premier socle de références, il s'agit d'un travail tout juste amorcé, amené à évoluer et s'étoffer au cours des années à venir en raison des prochaines campagnes archéologiques prévues sur le sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino.

Le sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino et sa fosse F.22

Le sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino

Identifié par une inscription découverte à proximité immédiate du site, le sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino est installé au sommet de la colline de Leone, en face du village actuel, à quelques kilomètres de la Via Salaria, sur les premières hauteurs montagneuses caractéristiques de la Sabine intérieure (fig. 1). Les investigations réalisées en 2019 (fig. 2) par le biais de sondages ont permis de mettre en évidence une petite terrasse supérieure qui n'a livré aucun vestige et une grande terrasse médiane qui, en revanche, a révélé plusieurs aménagements et permis d'élaborer un premier phasage[7]. Ainsi, si quelques éléments permettent de supposer une fréquentation du site au moins dès le IVe siècle av. J.-C., les premiers aménagements dateraient du IIIe siècle av. J.-C. Un grand édifice de forme quadrangulaire et composé d'au moins cinq pièces – actuellement interprété comme un édifice de culte – semble avoir été construit entre la fin du IIIe siècle et le début du IIe siècle av. J.-C. et aurait été abandonné – en l'état actuel des connaissances – autour de la première moitié du Ier siècle. Le site est de nouveau fréquenté à partir du IVe siècle[8], comme le montrent deux fragments de

---

1 Pensabene et Sfameni 2017, p. 137.

2 Citons notamment les monographies fondamentales sur la villa de Cottanello (Sternini 2000 ; Pensabene et Sfameni 2017), bien qu'intéressant surtout les franges tibérines et pleinement romaines de la région. Divers articles sont également à mentionner, comme ceux de M. Labate sur les céramiques à vernis noir et les monnaies du sanctuaire de *Trebula Mutuesca*, l'actuelle Monteleone Sabino (Labate 2009, 2010) et, plus anciennement, de P. Santoro à propos de la fosse votive de Monteleone Sabino (Santoro 1987). En ce qui concerne l'Antiquité tardive, plusieurs contributions sur la Sabine sont présentes dans les Actes du colloque de Spoleto-Campello sul Clitunno (Cirelli *et al.* 2015). Pour le matériel plus ancien, en revanche, voir notamment les travaux de C. Virili (2014). Les contributions de G. Alvino et F. Lezzi sur Rieti (Alvino et Lezzi 2014) ou encore celles de G. Alvino, B. Colasanti, L. Porzi et A. Rotellini à Collalto Sabino (Alvino *et al.* 2014) abordent également quelques éléments de culture matérielle et, bien qu'il ne s'agisse pas du sujet premier des articles et que la question soit traitée de manière plus générale, ils fournissent une source d'informations non négligeable au regard de l'état de la documentation. De même, quelques catalogues d'exposition sont de précieuses références, comme ceux en l'honneur du bimillénaire de la naissance de Vespasien au Museo Civico de Cittareale (Coarelli et Diosono 2009 ; Coarelli et De Santis 2009 ; Coarelli *et al.* 2009). Il en est de même pour les fiches didactiques du Museo Civico Archeologico de Monteleone Sabino (Alvino 1999). Néanmoins, en dehors des monographies, les publications ne présentent généralement que certaines catégories de matériel et/ou des objets particuliers, rendant ainsi délicates l'appréhension et la caractérisation de la culture matérielle en Sabine, que ce soit pour une période donnée ou dans une optique plus diachronique.

3 Alvino 2009 ; De Simone et Formichetti 2014. Notons, pour exemple, les importants travaux réalisés sur le sanctuaire de Monteleone Sabino entre 1998 et 2007 (Vallarino 2009, avec bibliographie antérieure).

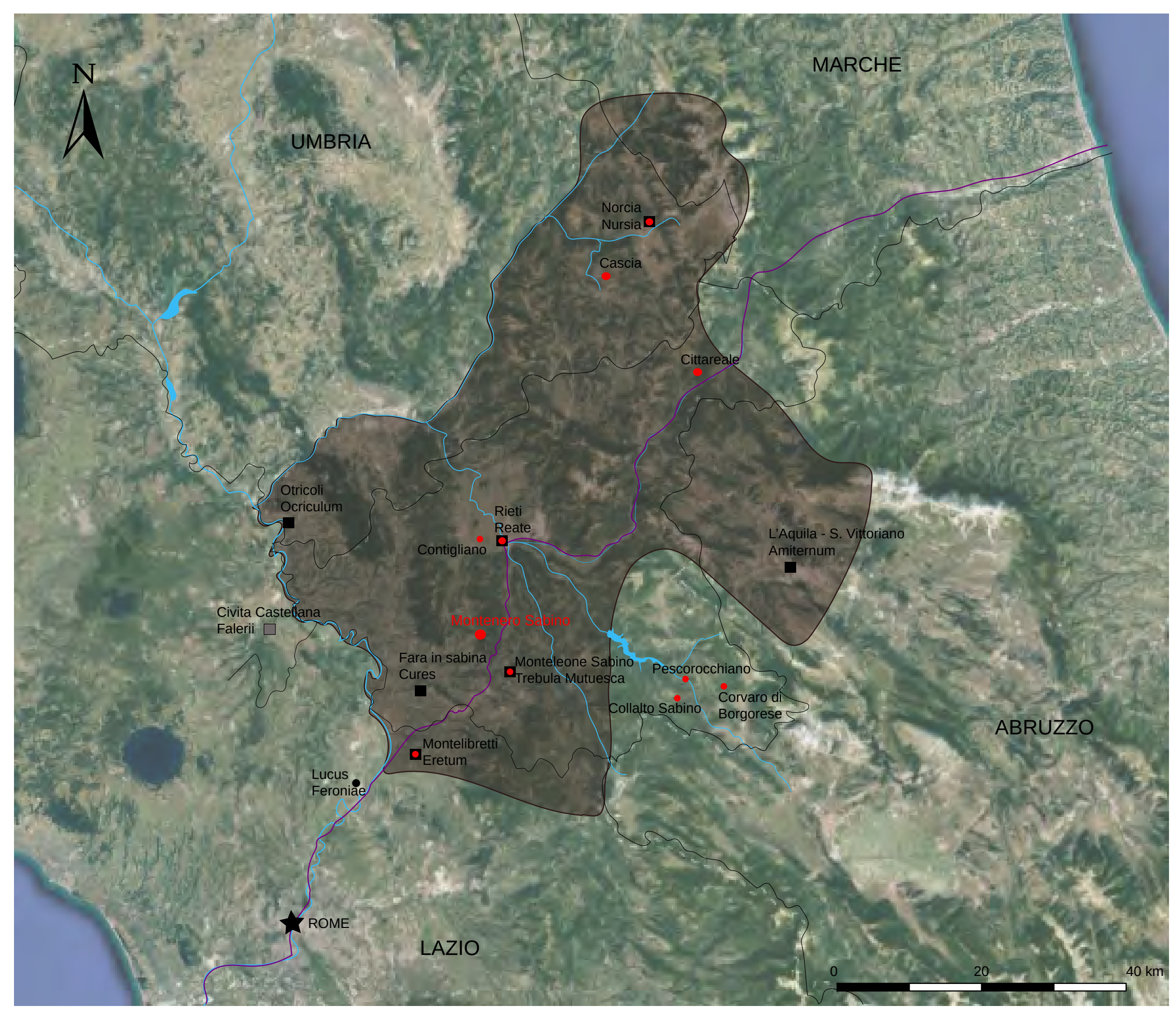
4 Pour une étude récente sur Vacuna, voir Borlenghi, Betori et Giletti 2020.

5 Pour l'occupation antique du territoire de Montenero Sabino, voir Giletti 2012.

6 Équipe dirigée par Aldo Borlenghi, maître de conférences à l'Université Lumière Lyon 2, en collaboration avec la surintendance Archeologia, Belle Arti e paesaggio per le province di Frosinone, Latina e Rieti, sous la responsabilité d'Alessandro Betori.

7 Les travaux n'en étant encore qu'à leurs débuts, le phasage est susceptible de subir des modifications dans les années à venir. Pour de plus amples informations sur les premières observations, voir Borlenghi, Giletti et Poux 2020 ainsi que la conférence donnée en janvier 2021 par A. Borlenghi dans le cadre du cycle Jean Pouilloux, disponible en ligne (https://www.youtube.com/watch?v=H_Z3y9DHCcM [consulté en mars 2022]).

8 Il n'est pas possible à l'heure actuelle de déterminer ni la nature, ni la durée de cette fréquentation.



■ Villes sabines d'importance ■ Autres villes d'importance Via Salaria

• Sanctuaires et fosses votives (d'investigations récentes) : Nurcia - Forca di Ancarano ; Cascia - Valle Fuino ; Cittareale - Vezzano ; Rieti - Colle S. Basilio ; Contigliano - S. Lorenzo, Colle d'Oro ; Montenero Sabino - Leone ; Monteleone Sabino - Pantano, S. Maria della Vittoria ; Montelibretti - Colle del Forno ; Pescorocchiano - Civitella S. Angelo ; Collalto Sabino - S. Giovani in Fistula ; Corvaro di Borgorese - S. Erasmo.

• Autre sanctuaires d'importance

Territoire sabin (d'après Spadoni 2000, p.10)

Figure 1. Montenero Sabino dans la Sabine antique

DAO : L. Motta, équipe archéologique du sanctuaire de Montenero Sabino, Université Lumière Lyon 2, fond de carte : Umap - OpenStreet Map

lampes, puis réoccupé à l'époque médiévale par une zone funéraire, comme en témoignent les nombreuses sépultures[9] mises au jour.

La fosse F.22

Les premiers temps d'occupation certaine du sanctuaire qui nous intéresse ici sont notamment perceptibles grâce au remplissage d'une fosse (fig. 3), la fosse F.22, que l'étude céramologique a permis de dater autour de la seconde moitié du IIIe siècle av. J.-C.[10], soit peu après la conquête définitive de la Sabine et son intégration au territoire romain[11]. Bien que dégagée partiellement en raison de sa découverte sur la limite nord du sondage 1[12], cette fosse a livré six cent quatre-vingt-quatre fragments de céramique pour cinquante-trois

9 Aucun mobilier n'ayant été découvert dans les sépultures, la datation s'est faite par carbone 14 sur les ossements présents.
10 Motta 2020.
11 Coarelli 2009, avec bibliographie antérieure.
12 Les données présentées sont donc amenées à évoluer lorsque le reste de la fosse sera dégagé. De même, il n'est pas encore possible de déterminer la nature de cette fosse.

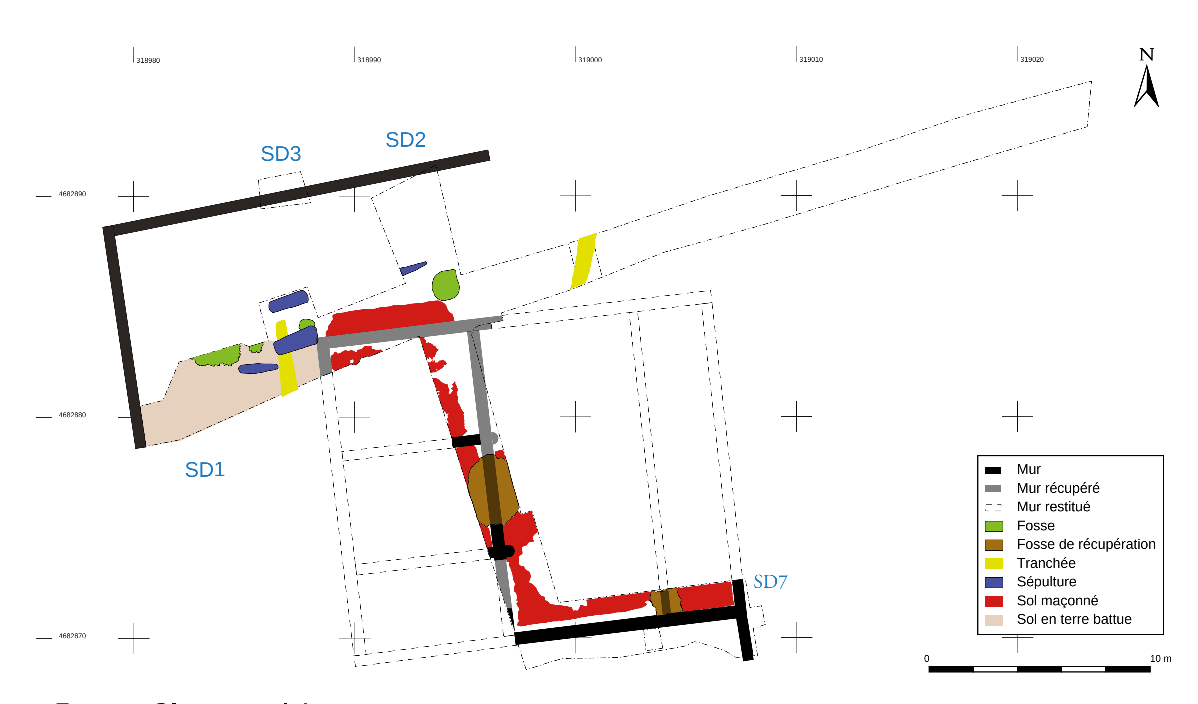


Figure 2. Plan général des vestiges par type
DAO : E. Polo, équipe archéologique du sanctuaire de Montenero Sabino, Université Lumière Lyon 2



Figure 3. Vue en coupe de la fosse F.22 vidée
Cliché : équipe archéologique du sanctuaire de Montenero Sabino, Université Lumière Lyon 2

individus[13] (tabl. 1) – décompte établi sur un NMI[14] strict –, un fragment de terre cuite votive en forme de talon, seize fragments de foyer et plusieurs ossements animaux[15].

Son corpus céramique fait partie des contextes les plus conséquents mis en évidence – 20 % du total des fragments, 16 % du NMI (tabl. 1). Pour autant, il ne présente qu'une faible variété catégorielle puisque les seules catégories représentées sont les céramiques figurées, les céramiques à vernis noir et les céramiques communes à feu.

La céramique

La céramique figurée

La céramique figurée n'est attestée que par un seul exemplaire : un fond de *skyphos*, volontairement percé, que la morphologie du fond et la courbure de la panse apparentent au type Morel 4363[16] (tabl. 1 et fig. 4, nº 1). Bien que sa décoration soit très peu et particulièrement mal conservée, la possibilité d'une céramique figurée surpeinte n'est pas à exclure[17].

En effet, celles-ci sont notamment les seules céramiques figurées présentes dans le matériel de sanctuaires contemporains de Sabine intérieure[18], révélant par là même des liens indéniables avec l'Étrurie méridionale et le territoire falisque. Parmi les exemples publiés, nous pouvons citer le *skyphos* du groupe des *skyphoi* de Tarquinia[19] provenant du sanctuaire de Colle S. Basilio à Rieti, les fragments d'*œnochoé* du groupe du Fantôme[20] et les *skyphoi* issus des groupes fluide[21], Ferrara T585[22] et de Sokra[23] du dépôt votif de Santa Maria della Vittoria à Monteleone Sabino, ou encore la cruche attribuée au groupe du fantôme, le cratérisque à décoration végétale de type méridional et les *skyphoi* du groupe de la palmette méridionale et à décoration végétale de type méridional[24] du sanctuaire de Monteleone Sabino – à quelques centaines de mètres du dépôt votif, au lieu-dit Pantano.

La céramique à vernis noir

La céramique à vernis noir du sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino révèle une nette prévalence des coupes, bien qu'une assiette et un cratère soient également attestés[25] (tabl. 1). Les coupes renvoient surtout aux types hémisphériques à bord plus ou moins rentrant Morel 2783 (fig. 4, nºs 2-6) et Morel 2784 (fig. 4, nºs 7-17), bien attestés dans les productions d'Italie centrale, notamment du groupe des petites estampilles. Sur la base des comparaisons effectuées visuellement à l'aide d'une petite loupe diamantaire avec les individus de Monteleone Sabino déterminés comme de production locale ou régionale, quatre exemplaires le sont très certainement. Les seize autres individus, en revanche, présentent un revêtement très différent, qui n'est pas sans rappeler celui des productions romaines ou périromaines de l'atelier des petites estampilles et pourrait ainsi orienter vers une importation de matériel. Les deux dernières coupes, d'un exemplaire à bord très refermé Morel 2765 (fig. 4, nº 18), présentent la même facture que ceux considérés comme locaux ou régionaux et qu'une coupe à lèvre en bourrelet externe Morel 2538 (fig. 4, noº 19), qui, par sa typologie, se rapporte

13 Soit un coefficient de fragmentation globale de 12,9 %. Cet indice n'est toutefois pour l'instant guère révélateur puisque la fosse n'a pas encore été fouillée intégralement.

14 Nombre minimum d'individus, exclusivement réalisé sur les bords après collage.

15 L'étude archéozoologique a été effectuée par P. Colin de Verdière, celle du petit mobilier incluant les terres cuites votives par A. Tremblay, alors mastérants de l'université Lumière Lyon 2. Notons également qu'un fragment de verre est attesté ; il s'agit néanmoins d'une probable contamination des niveaux supérieurs.

16 Sa datation typologique, située autour du début du IIIe siècle av. J.-C. (Morel 1981, p. 309-310), en fait par ailleurs l'élément le plus ancien du corpus.

17 Une petite portion de zone vernie noire suivie d'une zone réservée sur laquelle se trouve au moins un cercle verni noir, au contact de la zone vernie pleine, et plus bas une fine ligne vernie noire. Il n'est pas improbable que la zone vernie noire supérieure soit le fond d'une décoration surpeinte, non conservée en raison de l'absence de toute la partie supérieure du *skyphos*, comme on le voit sur divers groupes surpeints attestés en Italie centrale, notamment en Étrurie méridionale voisine. Néanmoins, en raison du manque d'éléments sur notre exemplaire, il semble hasardeux de proposer de plus amples comparaisons.

18 En raison de la bibliographie disponible, seuls les sanctuaires et fosses votives de Monteleone Sabino et de Rieti ont été pris en considération dans les comparaisons.

19 Coarelli et De Santis 2009, n. 55.

20 Santoro 1987, p. 360.

21 Alvino 1999, n. 35-36.

22 Alvino 1999, n. 37 ; Santoro 1987, fig. 18.

23 Santoro 1987, p. 360.

24 Labate 2009, fig. 7-8.

25 Dix-huit fragments de panses et de fonds n'ont pu faire l'objet d'une attribution formelle.

CATÉGORIE	FORME	TYPE	NR	NMI
Céramique figurée	Skyphos	Morel 4363	5	0
TOTAL CÉRAMIQUE FIGURÉE			**5**	**0**
Céramique à vernis noir	Assiette	Morel 1124	4	1
	Total assiette		**4**	**1**
	Coupe	Morel 2538	3	1
		Morel 2765	1	1
		Morel 2783	8	5
		Morel 2784	21	15
	Total coupe		**33**	**22**
	Cratère min.	Indét.	4	1
	Total cratère miniature		**4**	**1**
	Indét.		18	0
	Total indéterminé		**18**	**0**
TOTAL CÉRAMIQUE À VERNIS NOIR			**59**	**24**
Céramique commune à feu	Couvercle	Bouton de préhension plein	1	0
	Total couvercle		1	0
	Pot ansé	Indét.	2	1
	Total pot ansé		**2**	**1**
	Pot	MS 4	8	6
		MS 25	7	2
		MS 26	14	3
		MS 27	22	5
		MS 28	3	2
		MS 30	2	1
		MS 31	2	2
		Olcese 2-3a	3	2
		Olcese 2	3	2
		Olcese 3a précoce	1	1
		Olcese 3b	1	1

Tableau 1. Quantification des céramiques de la fosse F.22
NR : nombre de restes, NMI : nombre minimum d'individus

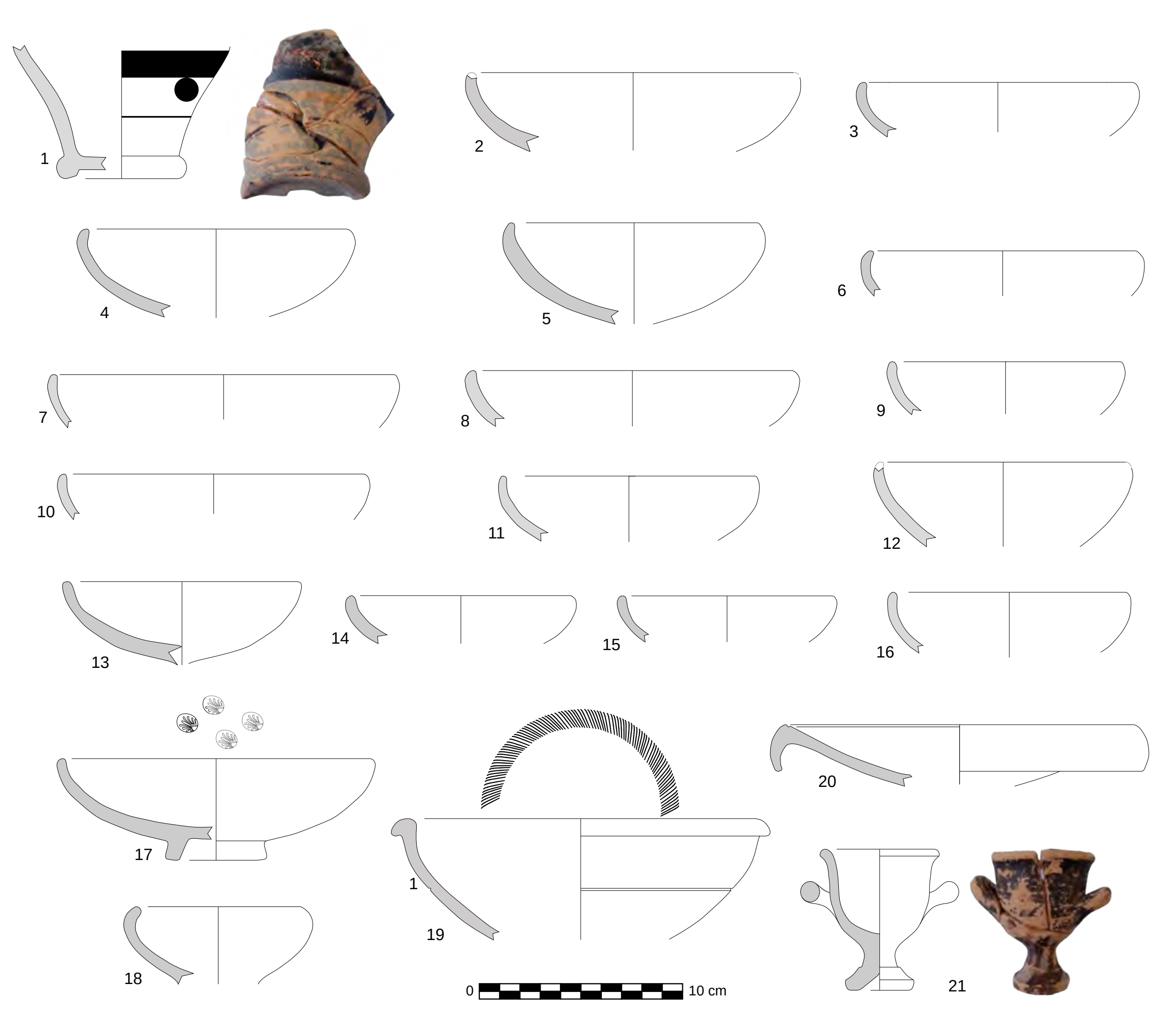


Figure 4. Céramiques fines (figurées et vernis noir) de la fosse F.22
Céramique figurée : 1. Morel 4363 ; **Céramique à vernis noir : 2-6.** Morel 2783, **7-17.** Morel 2784, **18.** Morel 2765, **19.** Morel 2538, **20.** Morel 1124, **21.** cratère miniature indéterminé
DAO et clichés : L. Motta, équipe archéologique du sanctuaire de Montenero Sabino, Université Lumière Lyon 2

plutôt aux aires étrusquisantes limitrophes, mais dont la pâte et le vernis renvoient aux exemplaires proches des productions de l'atelier des petites estampilles. L'assiette correspond au type à bord pendant Morel 1124 (fig. 4, nº 20) et sa facture la rapproche du groupe de possibles importations. Quant au cratère miniature (fig. 4, nº 21), il n'a pas encore fait l'objet de rapprochements typologiques et sa facture l'associe plutôt au groupe local ou régional.

Malgré une absence de quantifications typologiques précises, les études détaillées disponibles sur la céramique à vernis noir du sanctuaire[26] – et, dans une moindre mesure, de la fosse votive[27] – de Monteleone Sabino donnent un aperçu fiable de la typologie de cette catégorie. Il apparaît ainsi qu'elle présente un faciès proche de celui du sanctuaire de Montenero Sabino, bien qu'un peu plus diversifié. À l'instar du contexte monténérin, la catégorie présente une prédominance des coupes à bord plus ou moins rentrant, notamment de types Morel 2783 et 2784, mais aussi Morel 2981 et 2617. En moindre quantité, des coupes et coupelles à bord en bourrelet plus ou moins marqué Morel 1554, 2537, 2620, 2672, ou à bord non rentrant Morel 2922, sont également attestées, ainsi que des assiettes Morel 1341, 1532, 1111 et 2233 et des cruches Morel 5262 et 5342. En ce qui concerne les productions, les travaux récents de M. Labate sur la céramique à vernis noir du sanctuaire[28] mettent bien en évidence les problèmes relatifs à la détermination des productions en raison de l'absence d'atelier et de la difficulté de caractériser les argiles fines. Néanmoins, plusieurs pièces sont don-

26 Labate 2009, fig. 1-6, 9.
27 Alvino 1999, n. 38-42 ; Santoro 1987, p. 361.
28 Labate 2009, p. 148.

nées comme de production locale ou régionale dans les coupes Morel 2784, 2981 et 2617[29], alors que d'autres sont établies comme d'importation étrusco-méridionale, telle la cruche Morel 5262[30].

La céramique commune à feu

La céramique commune à feu offre pour sa part un panorama très nettement orienté vers les productions et modèles locaux et régionaux. D'un point de vue formel[31], celle du sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino est – en dehors d'un fragment de couvercle indéterminable correspondant à un bouton de préhension plein (fig. 5, nº 1) – exclusivement composée de pots, dont un mono-ansé (tabl. 1). Bien que n'ayant pas fait l'objet d'une stricte comparaison, celui-ci (fig. 5, nº 2) n'est pas sans rappeler certaines cruches Olcese 1[32] dont il partage la forme pansue. Son argile relativement grossière (fig. 6, nº 1) apparaît comme un isolat au sein des pâtes présentes dans la fosse ici à l'examen ; en revanche, elle correspond à un groupe se rapportant à des marmites et des couvercles d'autres horizons et pourrait orienter vers un pot destiné au chauffage de liquides. Les autres pots sont répartis en onze types (tabl. 1).

Trois de ces types n'ont fait l'objet d'aucune comparaison typologique. Il s'agit de deux pots très pansus à bord évasé et lèvre en petit bourrelet qui pourraient se rapprocher des pots médio- et tardo-républicains Olcese 2, si nous exceptons l'ampleur de la panse qui est bien plus développée sur nos exemplaires sabins (MS 25 : fig. 5, nºs 3-4) ; deux autres pots également à ample panse, bord évasé et lèvre triangulaire moulurée (MS 28 : fig. 5, nºs 5-6) ; deux pots à lèvre en bourrelet triangulaire surmontant un bord évasé probablement bien marqué, bien qu'aucun exemplaire ne soit suffisamment conservé pour permettre une plus ample détermination morphologique (MS 31 : fig. 5, nºs 7-8).

Trois autres renvoient à des confrontations locales ou régionales, principalement à Monteleone Sabino. Il s'agit de cinq exemplaires d'un pot probablement ovoïde à bord ouvert et lèvre moulurée (MS 27 : fig. 5, nºs 9-13), qui trouve individus comparables dans le matériel de la fosse votive du sanctuaire de Colle S. Basilio à Rieti[33] et dans celui – encore inédit – du sanctuaire de Monteleone Sabino[34]. Une autre série de trois petits pots à bord évasé et lèvre simple (MS 26 : fig. 5, nºs 14-16) pourrait être rapprochée des pots Olcese 1 ; toutefois, il s'agit d'une forme beaucoup plus basse, certains parallèles pouvant être établis avec le matériel issu du dépôt votif de Monteleone Sabino[35] et du sanctuaire de Colle S. Basilio[36]. Le pot à bord très évasé et lèvre aplatie externe (MS 30 : fig. 5, nº 17) renvoie également à un exemplaire de ce même dépôt[37].

Une série de six pots à lèvre en bandeau plus ou moins étendu et col évasé marqué (MS 4 : fig. 5, nºs 18-23) n'est pas sans faire écho à un pot à bandeau de la *domus* de l'îlot D de Musarna[38] en Étrurie méridionale. Néanmoins, les exemplaires monténérins présentent une lèvre plus angulaire et un peu moins effilée que l'exemplaire musarnien.

Enfin, les quatre derniers types concernent des classifications bien établies à l'échelle de l'Italie centrale et témoignent de la pénétration dans le territoire de la Sabine intérieure de modèles romains. Il s'agit de deux pots à col ouvert bien marqué et lèvre en amande développée sur la moitié supérieure du col qui correspondent à une transition entre les pots Olcese 2 et Olcese 3a (fig. 5, nºs 24-25), deux autres se rapportant au type Olcese 2, à col ouvert et lèvre en petit bourrelet triangulaire (fig. 5, nºs 26-27), un pot présentant une lèvre en bourrelet aplatie caractéristique de la forme précoce du type Olcese 3a, que l'on retrouve assez fréquemment aussi bien en céramique à feu nu qu'en céramique *internal slip ware* (fig. 5, nº 28) et un pot à lèvre concave Olcese 3b[39] (fig. 5, nº 29).

À la suite des observations des pâtes à la loupe binoculaire sur ces pots, deux groupes ont été distingués :

- Le premier (fig. 6, nº 2) présente une pâte grossière non calcaire contenant notamment de moyennes et grosses inclusions blanchâtres angulaires bien visibles en surface et à l'œil nu, qui pourraient être

29 Alvino 1999, n. 39-42.
30 Alvino 1999, n. 38.
31 Quatre cent quatre-vingt-quatorze fragments de panses et de fonds n'ont pu faire l'objet d'une attribution formelle, de même qu'un fragment de bord trop peu conservé (NMI : 1).
32 La typologie de G. Olcese utilisée correspond à son travail sur les céramiques communes de Rome et ses environs (Olcese 2003).
33 Coarelli et De Santis 2009, n. 64.
34 Je remercie à cette occasion le responsable de la mission, Giulio Vallarino, et la directrice du Museo Civico Archeologico de Monteleone, Sabino Monica De Simone, pour leur disponibilité et pour m'avoir permis d'accéder aux réserves.
35 Alvino 1999, n. 44, inédit, inv. Vitrine B1.
36 Alvino 2009, fig. 3.
37 Alvino 1999, n. 50.
38 Batigne Vallet *et al.* 2013, fig. 3, 408001/43.
39 Au vu des datations canoniques de ce type (Olcese et Coletti 2003, p. 81) et de la position stratigraphique de notre exemplaire, en contact avec un niveau tardo-républicain, il pourrait toutefois s'agir d'une intrusion appartenant non pas à la fosse F.22 mais à l'horizon tardo-républicain.

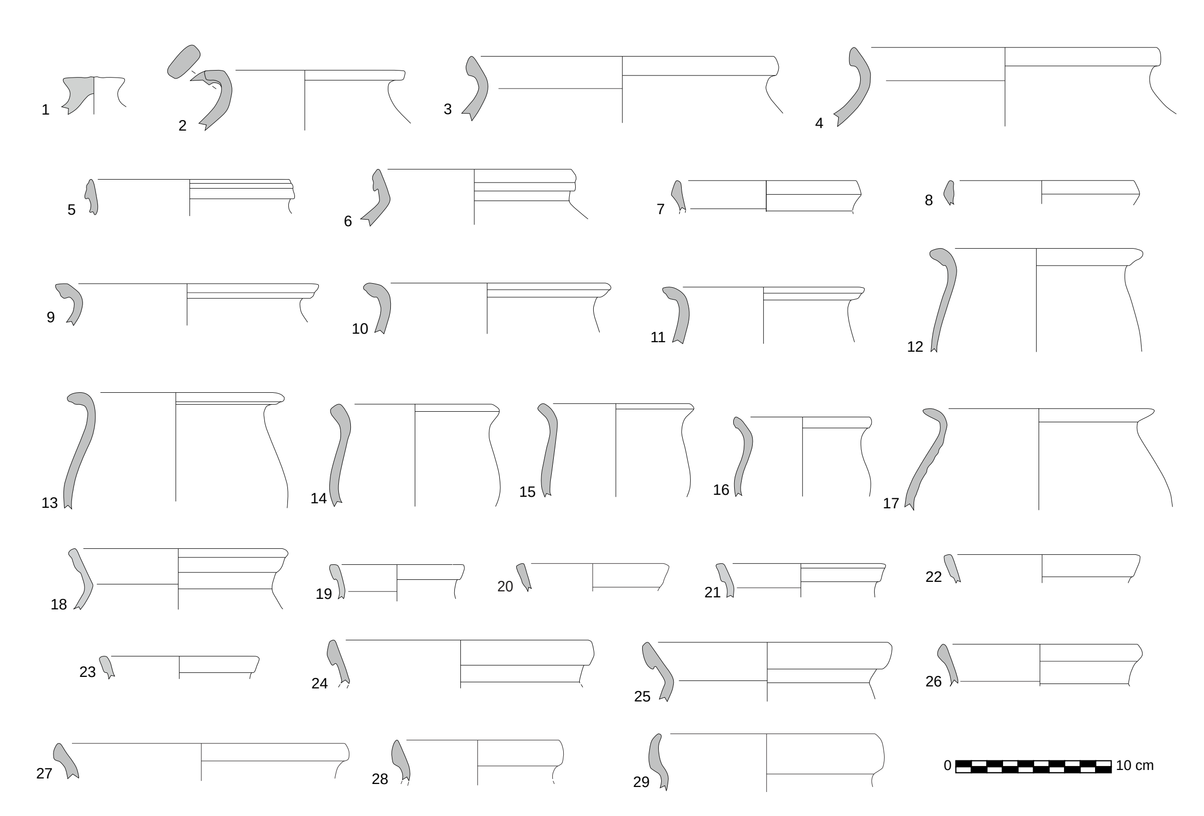


Figure 5. Céramiques fines commune à feu de la fosse F.22
Céramique commune à feu : 1. couvercle à bouton de préhension plein, **2.** pot ansé indéterminé, **3-4.** pot MS 25, **5-6.** pot MS 28, **7-8.** pot MS 31, **9-13.** MS 27, **14-16.** MS 26, **17.** MS 30, **18-23.** MS 4, **24-25.** Olc. 2/3a, **26-27.** Olc. 2, **28.** Olc. 3a précoce, **29.** Olc. 3b
DAO : L. Motta, équipe archéologique du sanctuaire de Montenero Sabino, Université Lumière Lyon 2

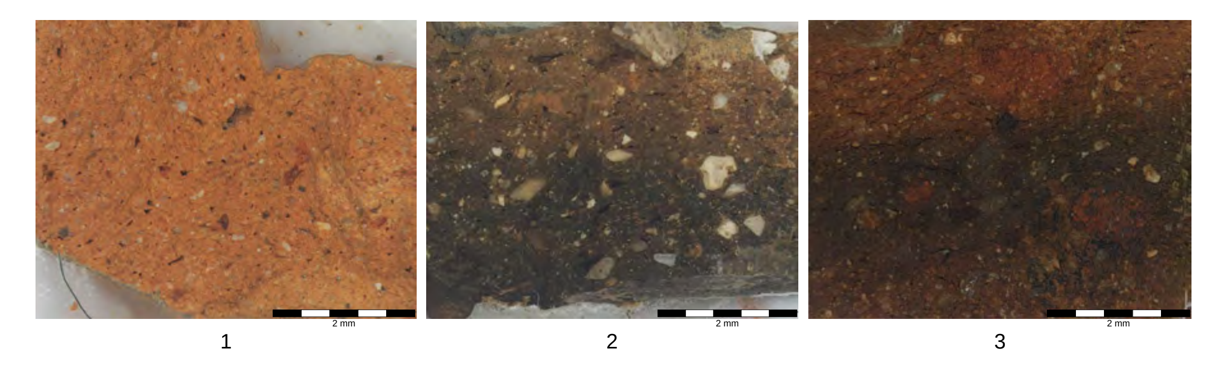


Figure 6. Groupes de pâte des céramiques communes à feu de la fosse F.22
Cliché : L. Motta, Équipe archéologique du sanctuaire de Montenero Sabino, Université Lumière Lyon 2

un ajout provenant du substrat naturel local (bien que de plus amples études doivent être entreprises à ce niveau). Il concerne la totalité des pièces de deux des types sans comparaison (MS 28 et MS 31), du type à possible comparaison étrusco-méridionale (MS 4) et des types Olcese 2 et Olcese 2-3a.

- Le second présente également une pâte grossière et non calcaire, mais nettement sableuse et surtout dépourvue de ces inclusions anguleuses blanchâtres. Il ressemble par ailleurs aux pâtes observées à la loupe diamantaire sur plusieurs céramiques à feu de Monteleone Sabino et concerne le reste des types et pièces, soit le dernier type ne présentant aucune confrontation (MS 25), les types à confrontation locale ou régionale (MS 26, MS 27 et MS 30) et le type Olcese 3b.

L'étude croisée des groupes de pâtes et de la typologie a permis d'établir une hypothèse : le premier groupe pourrait orienter vers une production des environs mêmes de Montenero Sabino, alors que le second pourrait peut-être renvoyer à une production à proximité de Monteleone Sabino. En effet, bien que géographiquement très proches, les deux sites présentent un sol très différent, bien visible dans le paysage actuel.

Néanmoins, une telle proposition doit être prise avec précaution et rester à l'état d'hypothèse, d'une part au regard de la faible importance quantitative du corpus examiné, d'autre part en l'absence d'études plus approfondies, comme une caractérisation systématique des pâtes à la loupe binoculaire du matériel principalement inédit de Monteleone Sabino et des analyses pétrographiques – voire physico-chimiques – des groupes mis en évidence.

Contrairement à la céramique à vernis noir, la céramique commune, à feu ou non, n'a pas fait l'objet d'études approfondies, du moins publiées. Ainsi, il est plus délicat d'aborder actuellement la question du panorama formel, typologique et productif des sites contemporains. En effet, contrairement à la céramique à vernis noir, la céramique commune, à feu ou non, n'a pas fait l'objet d'études approfondies et encore moins publiées. Toutefois, les quelques céramiques communes à feu des sanctuaires et dépôts votifs de Montenelone Sabino et Colle S. Basilio à Rieti à avoir fait l'objet d'une publication permettent de compléter le panorama de Montenero Sabino avec des pots à lèvre à ressaut interne[40] ou à lèvre pendante[41], des couvercles à préhension annulaire ou pleine[42], des amphorettes[43] ainsi que toute une série de coupes/jattes aux profils divers[44].

Les lampes à huile

Enfin, une lampe à huile tournée a été mise au jour dans la fosse votive de S. Maria della Vittoria à Monteleone Sabino[45]. Sa facture (à réservoir vertical, épaulement en forte saillie, proto-disque, large orifice d'alimentation et bec en enclume) n'est pas sans rappeler le modèle romain Ricci H[46] bien qu'elle ne puisse pour autant être assimilée à une telle production. Elle vient ainsi compléter ce premier panorama de la culture matérielle, ici centré sur le matériel céramique, des sanctuaires de Sabine intérieure.

Conclusion

Malgré le peu de travaux consacrés à la culture matérielle du territoire sabin en contexte cultuel, l'aperçu ici exposé en révèle assurément le potentiel.

Les observations préliminaires réalisées sur le matériel du sanctuaire de Vacuna à Montenero Sabino – qui seront précisées, confirmées ou infirmées par l'avancée des fouilles –, couplées aux quelques données bibliographiques des sanctuaires et fosses votives de Monteleone Sabino et de Colle S. Basilio à Rieti, laissent notamment supposer différents systèmes d'approvisionnement du matériel dans les sanctuaires romains de Sabine intérieure. Ainsi, certains produits comme les céramiques figurées semblent être uniquement importés depuis l'Étrurie et le territoire falisque. La céramique à vernis noir, entre importations provenant essentiellement de l'aire romaine et productions locales et/ou régionales, ouvre pour sa part le discours des phénomènes de reprises locales et/ou régionales de modèles romains. Enfin – troisième glissement –, les céramiques communes examinées semblent essentiellement révéler des productions originales et spécifiques sinon à la région, au moins au territoire monténérin et montéléonin, malgré l'absence d'ateliers ou de traces d'ateliers[47]. Le corpus examiné, trop restreint, incomplet et manquant de données quantitatives dans le cas des sites de comparaison utilisés, ne permet toutefois pas d'aller plus loin et de proposer un raisonnement, même préliminaire, sur la question des assemblages et de la possible sélection de céramiques en contexte cultuel, encore moins sur celle des pratiques rituelles.

Une étude plus approfondie de la culture matérielle des lieux de culte de Sabine intérieure apparaît alors nécessaire pour en caractériser plus pertinemment les dynamiques économiques, territoriales, culturelles et cultuelles. Pour ce faire, elle devra idéalement sortir du seul cadre de la céramique et raisonner sur toutes les classes d'objets manufacturés (céramique, verre, métal, lithique et bien évidemment les terres cuites votives). De même, le corpus devra être plus conséquent et complet, idéalement issu de fouilles récentes pour pallier les problèmes de stratigraphie et de sélection du matériel archéologique inhérents aux fouilles anciennes. Les ensembles pris en considération devront évidemment être étudiés selon la même méthodologie, notamment

40 Alvino 1999, n. 43 (de Monteleone Sabino).
41 Alvino 1999, fig. 3 (de Colle S. Basilio, Rieti).
42 Alvino 1999, respectivement n. 55 et 56 (de Monteleone Sabino).
43 Alvino 1999, n. 57 (de Monteleone Sabino) ; Coarelli et De Santis 2009, n. 63 (de Colle S. Basilio, Rieti).
44 Alvino 1999, n. 51-52, 54 et 59 (de Monteleone Sabino) ; Coarelli et De Santis 2009, n. 65-66 (de Colle S. Basilio, Rieti).
45 Alvino 1999, n. 59.
46 Ricci 1973, p. 223-226.
47 Notons que le territoire de Rieti est absent du travail de G. Olcese sur les sites de productions en Italie (Olcese 2012). Une étude centrée sur les productions et le commerce des céramiques en Sabine serait donc à envisager en prenant évidemment en compte toutes les données à disposition.

en matière de quantification. Enfin, pour être pleinement pertinente et dépasser le stade de la caractérisation initiale et indispensable, une telle étude devra être associée à une comparaison avec des contextes régionaux non cultuels et des contextes cultuels frontaliers.

Bibliographie

Alvino G. 1999, *Museo Civico Archeologico « Trebula Mutuesca » Schede didatiche*, Monteleone Sabino.

Alvino G. 2009, « I santuari », *in* F. Coarelli et A. De Santis (éd.), *Reate e l'Ager Reatinus*, Rome, p. 97-103.

Alvino G. et Lezzi F. 2014, « Rieti nella storia: gli scavi di Palazzo Aluffi », *in* E. Calandra, G. Ghini et Z. Mari (éd.), *Lazio e Sabina. 10, Atti del convegno Decimo incontro di studi sul Lazio e la Sabina, Roma, 4-6 giugno 2013*, Rome, p. 35-42, en ligne : http://archeologialazio.beniculturali.it/getFile.php?id=793 [consulté en mars 2022].

Alvino G., Colasanti G., Porzi L. et Rotellini A. 2014, « Nuovi rinvenimenti nella valle del Turano: le recenti indagini presso la chiesa di S. Giovanni in Fistola (Collalto Sabino) », *in* E. Calandra, G. Ghini et Z. Mari (a cura di), *Lazio e Sabina* 10. *Atti del convegno Decimo incontro di studi sul Lazio e la Sabina, Roma, 4-6 giugno 2013*, Rome, p. 27-33, en ligne : http://archeologialazio.beniculturali.it/getFile.php?id=792 [consulté en mars 2022].

Batigne Vallet C., Jolivet V., Leone J. et Lovergne E. 2013, « Le site étrusco-romain de Musarna (VT) : études céramologiques en cours », *in* G. Olcese (éd.), *Immensa Aequora Workshop. Ricerche archeologiche, archeometriche e informatiche per la ricostruzione dell'economia e dei commerci nel bacino occidentale del Mediterraneo (metà IV sec. a.C. – I sec. d.C.). Atti del convegno, Roma 24-26 gennaio 2011*, Rome, p. 117-127.

Borlenghi A., Betori A. et Giletti F. 2020, « La dea Vacuna: attestazioni e geografia del culto in Sabina. Novità dal territorio di Montenero Sabino (RI) », *Archeologia Classica* 71, p. 41-104.

Borlenghi A., Giletti F. et Poux M. 2020, *Montenero e Vacuna. Antichità e sviluppo del territorio di Montenero Sabino, vol.* 2, Rieti.

Cirelli E., Diosono F. et Patterson H. (éd.) 2015, *Le forme della crisi. Produzioni ceramiche e commerci nell'Italia centrale tra Romani e Longobardi (III-VIII sec. d.C.). Atti del Convegno, Spoleto-Campello sul Clitunno, 5-7 ottobre 2012*, Bologne.

Coarelli F. 2009, « La romanizzazione della Sabina », *in* F. Coarelli et A. De Santis (éd.), *Reate e l'Ager Reatinus*, Rome, p. 11-16.

Coarelli F., Cascino R. et Gasparini V. (éd.) 2009, *Falacrinae. Le origini di Vespasiano*, Rome.

Coarelli F. et De Santis A. (éd.) 2009, *Reate e l'Ager Reatinus*, Rome.

Coarelli F. et Diosono F. (éd.) 2009, *I templi e il forum di Villa S. Silvestro*, Rome.

De Simone M. et Formichetti G. (éd.) 2014, *Le ricerche archeologiche nel territorio sabino: attività, risultati e prospettive. Atti della giornata di studi Rieti, 11 maggio 2013*, Rieti.

Giletti F. 2012, *Dai Sabini ai Romani. Antichità e sviluppo del territorio di Montenero Sabino, vol.* 1, Rieti.

Labate M. 2009, « I reperti numismatici dalla colmata di fondazione del portico orientale del tempio di Trebula Mutuesca », *in* G. Ghini (éd.), *Lazio e Sabina. Scoperte, Scavi e Ricerche* 5, *Atti del Convegno « Quinto Incontro di Studi sul Lazio e la Sabina », Roma, 3-5 dicembre 2007*, Lavori e studi della Soprintendenza per i beni archeologici del Lazio 5, Rome, p. 99-109.

Labate M. 2010, « Ceramica a vernice nera e reperti numismatici dal santuario di Trebula Mutuesca: alcune precisazioni cronologiche », *in* G. Ghini (éd.), *Lazio e Sabina* 6. *Atti del Convegno « Sesto Incontro di Studi sul Lazio e la Sabina », Roma, 4-6 marzo 2009*, Lavori e studi della Soprintendenza per i beni archeologici del Lazio 6, Rome, p. 145-151.

Motta L. 2020, « Les céramiques de la fosse 22 (IIIe siècle av. n.è.) du sanctuaire sabin de Montenero Sabino (Rieti, Italie) », *in* Société française d'étude de la céramique en Gaule, *Actes du congrès de Lyon, 24-27 septembre 2020*, Marseille, p. 415-421.

Morel J.-P. 1981, *Céramique campanienne : les formes*, Rome.

Olcese G. 2003, *Ceramiche comuni a Roma e in area romana. Produzione, circolazione e tecnologia. Tarda età repubblicana – prima età imperiale*, Documenti di Archeologia 28, Mantoue.

Olcese G. 2012, *Atlante dei siti di produzione ceramica (Toscana, Lazio, Campania e Sicilia) con le tabelle dei principali relitti del Mediterraneo occidentale*, Rome.

Olcese G. et Coletti C. 2003, *Ceramiche comuni a Roma e in area romana: produzione, circolazione e tecnologia: tarda età repubblicana-prima età imperiale*, Mantoue.

Pensabene P. et Sfameni C. 2017, *La villa romana di Cottanello. Ricerche 2010-2016*, Bari.

Ricci M. 1973, « Per una cronologia delle lucerne tardo-repubblicane », *Rivista di studi liguri* 39, p. 168-234.

Santoro P. 1987, « Il deposito votivo di *Trebula Mutuesca*. Riesame critico del materiale alla luce dei nuovi scavi », *Quaderni del Centro di Studio per l'Archeologia. Etrusco-Italica* 14, p. 352-364.

Spadoni M.C. 2000, *I sabini nell'antichità. Dalle origini alla romanizzazione*, Rieti.

Sternini M. (éd) 2000, *La villa romana di Cottanello*, Bari.

Vallarino G. 2009, « Trebula Mutuesca: i culti e il santuario repubblicano », *in* F. Coarelli et A. De Santis (éd.), *Reate e l'Ager Reatinus*, Rome, p.105-109.

Virili C. 2014, « Il sito archeologico di Campo Reatino (RI): un'area a vocazione funeraria », *in* M. De Simone et G. Formichetti (éd.), *Le ricerche archeologiche nel territorio sabino: attività, risultati e prospettive. Atti della giornata di studi Rieti, 11 maggio 2013*, Rieti, p.13-32.



Au-delà du réel : passer d'un monde à l'autre

Introduction

Edwige Lovergne
Soprintendenza archeologia, belle arti e paesaggio per la provincia di Viterbo e per l'Etruria meridionale, AOROC (UMR 8546)

Ce chapitre est consacré au monde funéraire et cultuel de l'Étrurie méridionale et du Latium antique, entre le VII[e] et le III[e] siècle av. J.-C. La limite entre le monde réel, l'au-delà et le divin est une question de foi et de croyances. Inaccessibles matériellement, ces lieux prennent forme dans la vie réelle à travers des espaces spécifiques qui leur sont attribués (nécropoles, sanctuaires, aires sacrées…) et des configurations spatiales concrètes (tombes, temples, autels, dépôts votifs…). Le dialogue entre ces mondes opposés se manifeste par les gestes funéraires et les pratiques religieuses que l'individu accomplit, intermédiaires entre l'homme et « l'autre monde ».

Tant dans le Latium archaïque qu'en Étrurie, ces manifestations symboliques étaient réglementées par un ensemble de normes et de prescriptions, telles qu'elles devaient être décrites dans les livres sacrés de l'*Etrusca Disciplina* ou comme la X[e] table des Lois des XII Tables qui contenait des prescriptions relatives aux funérailles, mais impliquait nécessairement une série d'éléments très variés, tant sur le plan social que familial.

Si les sources écrites disponibles sont insuffisantes à cet égard, c'est par l'étude des répertoires iconographiques et du matériel archéologique que les intervenants analysent les attitudes et les comportements réservés à l'ensemble des ritualités. La contribution de Christian Mazet s'interroge sur la fonction symbolique et les implications idéologiques de la face gorgonéenne dans les contextes funéraires étrusques. L'étude est centrée notamment sur Cerveteri, l'une des plus grandes et des plus importantes cités étrusques au cœur des échanges méditerranéens, très précoce dans la réception et l'assimilation des images venant de Grèce. À partir de représentations de Gorgone datées du VII[e] siècle av. J.-C., du masque en bronze corinthien du Tumulus de San Paolo, de l'amphore éponyme du Peintre de l'Heptacorde et de trois vases en bucchero noir issues d'ateliers cérétains, il propose de voir dans l'appropriation de cette figure mythologique liminaire non pas seulement une simple image apotropaïque, mais un objet – le masque – fonctionnel aux rituels qui devaient intervenir au cours des cérémonies funéraires.

Euan Wall analyse les vases miniatures issus des contextes funéraires et votifs de Rome et du *Latium Vetus*, aux VI[e] et V[e] siècles av. J.-C. Il concentre son attention plus particulièrement sur les dépôts funéraires, à une époque où l'on assiste à une disparition quasi totale de la coutume de déposer du mobilier dans les tombes, en nette rupture avec l'ostentation des tombes princières des phases précédentes, selon un cadre interprétatif bien défini, qui fait suite à l'introduction des normes limitant l'excès de *sumptus*. Si le corpus ne compte que dix-huit vases, l'étude comparée des formes et des productions avec celles déposées dans les sanctuaires fait émerger une diversité des dépôts, tant sur le plan typologique que fonctionnel.

L'article de Sophie Pérard nous ramène en territoire étrusque, avec un sujet visant à appréhender l'articulation et le fonctionnement de la parure dans cette société. Par une démarche comparative, elle questionne les sources figuratives et linguistiques afin de repérer un système spécifique dans leur assemblage, susceptible de discriminer l'un ou l'autre sexe. Il en ressort qu'aucune distinction ne semble apparaître. L'analyse critique des documents présentés (vestimentaire, manipulation d'objets et de vases ou encore soins corporels) démontre en particulier comment l'opposition entre masculin et féminin peut être lue à différents niveaux et formes, en soi complémentaires.

Complexe et multiforme, la notion de « limite » intervient dans l'ensemble des contributions à la fois par opposition ou juxtaposition de différentes entités. Les dossiers montrent comment, malgré la carence de sources explicites et de contextes archéologiques bien conservés, il est possible d'enrichir des thématiques souvent difficiles à cerner. L'ensemble des contributions constitue ainsi une clé de lecture riche de perspectives, utiles à de futures réflexions sur les pratiques funéraires et cultuelles dans l'Italie antique.

Au seuil des mondes : la face gorgonéenne dans l'imaginaire funéraire étrusque du VIIe siècle av. J.-C.

At the threshold of worlds: the Gorgonic face in the Etruscan funerary imaginary of the 7th century BC

DOI : 10.35562/frontieres.1087

Christian Mazet
Docteur en archéologie, membre de l'École française de Rome

Résumé. *La face de la Gorgone est une figure mythologique des marges, un visage-masque autant repoussant que médiateur, entrée dès le VIIe siècle av. J.-C. dans le répertoire des imagiers méditerranéens. En évaluant la notion de « limite » dans son acception métaphorique, cet article propose d'analyser la présence du gorgonéion au sein des contextes funéraires orientalisants de l'Étrurie méridionale. Il s'agit d'interroger la fonction symbolique de l'image dans la tombe, représentée de manière isolée ou bien dans le cadre de programmes iconographiques plus développés qui illustrent l'intégration négociée d'un imaginaire grec au sein des croyances religieuses étrusques. La cité de Cerveteri, particulièrement ouverte aux échanges méditerranéens, a sans doute joué un rôle de premier ordre dans ce processus.*

Abstract. *The face of the Gorgon is a mythological figure of the margins. This mask face, as repulsive as it is mediating, entered the repertoire of Mediterranean imagers as early as the 7th century BCE. By assessing the notion of 'limit' in its metaphorical sense, this article aims to analyse the presence of the gorgoneion within Orientalising funerary contexts of southern Etruria. The goal is to examine the symbolic function of this particular image in the tomb. Indeed, the Gorgon is either represented isolated or as part of more developed iconographic programmes that illustrate the negotiated integration of a Greek imaginary figure within Etruscan religious beliefs. Particularly involved in Mediterranean exchanges, the city of Cerveteri undoubtedly played a key role in this process.*

La tête de la Gorgone, prodige affreux et figure liminaire

Lorsqu'on évoque la face gorgonéenne, ce sont dans un premier temps les sources littéraires qui viennent à l'esprit : les récits du cycle épique de Persée affrontant l'effroyable Méduse, dont il tranche la tête sous la protection d'Athéna et à l'aide du stratagème du bouclier, mais aussi une tradition mythique peut-être plus ancienne, évoquée à plusieurs reprises par Homère dans ses épopées, celle de la tête de la Gorgone à l'allure terrifiante et liée à l'Hadès[1]. Dans l'*Iliade*, la tête de la Gorgone (Γοργείη κεφαλή) apparaît au chant V (741-742). Destinée à inspirer la peur chez l'adversaire, elle orne l'Égide d'Athéna au moment de la bataille

1 Sur les occurrences littéraires des mythes grecs évoquant la tête de la Gorgone et la décapitation de Méduse, se reporter par commodité à Gantz 2004. Le dossier présenté dans cet article est issu des recherches de l'auteur, menées dans le cadre d'un doctorat sur l'hybridité femme-animal en Méditerranée orientalisante et archaïque : Mazet 2020.

opposant Troyens et Achéens. Elle est à la fois une créature affreuse (δεινοῖο πελώρου), effroyable et terrible, et une entité extraordinaire liée à Zeus, prodigieuse, exceptionnelle par rapport à la norme (un τέρας)[2]. La face gorgonéenne est de nouveau évoquée au moment de la déroute des Achéens et de la mort de Patrocle, lors de la description du bouclier d'Agamemnon au chant IX (36-37). Elle est cette fois-ci mentionnée comme une entité et non comme une tête gorgonéenne et une attention particulière est réservée à son regard. Cette association entre les armes, égide ou bouclier, se retrouve aussi dans l'imagerie grecque, liant le gorgonéion aux armes représentées ou réelles, défensives et offensives[3]. Un passage de l'*Odyssée*, au chant IX (633-635), consacré à l'invocation nécromantique – la *Nékya* – du devin Tirésias par Ulysse, présente encore la tête de la Gorgone, qui revêt alors le rôle d'une véritable gardienne des Enfers ayant la fonction de terroriser et de faire fuir les mortels qui osent affronter les énigmes chthoniennes. Ici, la tête de la Gorgone fait également office d'interface entre le monde des morts et celui des vivants. À ce propos, c'est sans doute J.-P. Vernant dans *La mort dans les yeux. Figures de l'Autre en Grèce ancienne* qui a le mieux décrit cet aspect liminaire, et pas simplement repoussoir, de la face gorgonéenne :

> […] Du fond de l'Hadès où elle gîte, la tête de Gorgô surveille en gardien vigilant les frontières du domaine de Perséphone. Son masque exprime et maintient l'altérité radicale du monde des morts qu'aucun vivant ne peut approcher. Pour en franchir le seuil il faudrait avoir affronté la face de terreur et s'être, sous son regard, transformé soi-même, à l'image de Gorgô, en ce que sont les morts : des têtes, des têtes vides, désertées de leur force, de leur ardeur [...][4].

La Gorgone chez Vernant renvoie donc aux vivants l'image de leur propre mort. Elle est une figure des marges aux frontières de l'Autre, un visage-masque repoussant qui garde le domaine de l'Hadès et qui fonctionne comme un miroir : sa vue terrifiante impose au spectateur de visualiser sa mort future[5].

Toutefois, ces sources littéraires et les images qui peuvent leur être associées, bien qu'elles dialoguent et renvoient sans nul doute à des traditions mythiques communes pouvant être transmises notamment par la pratique de l'oralité, ne se confondent pas, car elles répondent à des mécanismes qui leur sont propres. Le mythe est par nature un matériau plastique, et la manifestation que nous en avons par les textes ou par les créations artistiques ne constitue finalement qu'une des nombreuses issues possibles, fixée à un moment donné par l'aède ou l'imagier en fonction de diverses médiations, ce qui n'empêche pas de tenter d'en saisir les analogies par un exercice patient et critique de regroupements et de comparaisons. Du côté des images, c'est en partant de leurs compositions, mais aussi de leurs supports et de leurs contextes, que l'on est en mesure d'appréhender leurs significations intrinsèques, et de passer ainsi de l'étude strictement iconographique à l'analyse proprement anthropologique. Le VIIe siècle est en cela une période représentative puisque dans diverses cultures méditerranéennes où ces conceptions mythologiques se diffusent (et plus particulièrement dans les cultures matérielles figurées du monde grec et de l'Italie préromaine), elle voit l'apparition d'un imaginaire fantastique qui se réfère à ces mythes, mais qui nous montre aussi d'autres aspects inconnus des sources littéraires à notre disposition.

Qu'en est-il alors de la représentation de la face gorgonéenne en Étrurie orientalisante ? Le sujet n'est pas nouveau, il a en particulier été étudié par G. Camporeale qui a interrogé à la fois les origines et les variations de l'image en contexte étrusque ainsi que ces origines conceptuelles[6]. Je propose d'enrichir ce dossier à la lumière de travaux récents et de focaliser l'attention sur l'apparition du motif en Étrurie méridionale au VIIe siècle av. J.-C., afin de tenter de saisir les mécanismes de ce transfert iconographique de la Grèce à l'espace tyrrhénien et les possibles significations de la représentation de la face gorgonéenne au sein des contextes identifiés, de l'objet qui la porte à l'échelle plus large de la sépulture.

---

2 Sur le caractère prodigieux des entités féminines de la monstruosité en Grèce ancienne, voir Baglioni 2017.
3 Howe 1954 ; Halm-Tisserant 1986 ; Marx 1993 ; en dernier lieu, Lissarrague 2008.
4 Vernant 1985, p. 47.
5 À ce sujet, se reporter également aux travaux essentiels de F. Frontisi-Ducroux sur le visage-masque en Grèce ancienne : Frontisi-Ducroux 1995, en particulier p. 65-75 pour le gorgonéion.
6 Camporeale 2005 ; voir aussi Camporeale 2014 (sur Medusa-*potnia thérôn*).



Figure 1. Masque corinthien en bronze, vers 630 av. J.-C.
Rome, Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, inv. 110898 ; provenance : De Cerveteri, tumulus de San Paolo, tombe 2
Source : Wikimedia Commons (Sailko, CC BY-SA 4.0)

Le masque en bronze du tumulus de San Paolo à Cerveteri

Commençons l'enquête par l'une des premières représentations – à ma connaissance – attestée dans le Latium aux alentours des années 670-650, dans une tombe « princière » de la nécropole de Monte Michele à Véies, découverte en 1980[7]. Sur l'un des fragments conservés, qui correspond à l'un des côtés de la caisse en bronze ayant servi d'urne cinéraire contenant les os et les cendres du défunt, on distingue un visage barbu vu de face, doté de grands yeux et d'une immense bouche qui laisse voir les dents : une gorgone peut-être, mais dont on ne saurait dire si elle faisait partie d'une composition plus grande[8].

Un autre objet en bronze, plus récent de quelques décennies, est unique en son genre en contexte occidental. Il s'agit d'un masque en bronze laminé découvert en 1988 dans l'une des chambres sépulcrales du tumulus orientalisant de San Paolo de la nécropole de Monte Abatone à Cerveteri[9], dont la déposition est datée dans les dernières décennies du VIIe siècle av. J.-C. (fig. 1). En fonction de divers parallèles chronologiques et stylistiques, l'archéologue M.A. Rizzo a attribué le masque à une production toreutique corinthienne : une importation donc, sélectionnée pour être déposée dans une tombe d'un individu éminent de la société cérétaine, et qui faisait partie d'un riche mobilier funéraire. Cet objet singulier, d'environ 13 cm de haut par 19 de large, était initialement accroché à la paroi de la petite chambre latérale de la tombe, scellée et donc retrouvée intacte, utilisée pour déposer les offrandes funéraires. Le masque a en fait été retrouvé dans un bassin en bronze qui était disposé sur un autel en tuf, à l'angle droit de l'entrée de la chambre, mais l'analyse autoptique de l'objet après restauration indique qu'il était en fait accroché – à l'aide de chaînettes – au mur situé au-dessus de cet autel.

Cette disposition dans sa dernière fonction, avant le scellement de la chambre, laisse supposer plusieurs utilisations symboliques de l'objet. Si l'on considère que l'imaginaire de la religion grecque a été assimilé par

7 Sur le contexte, voir Boitani 1982, 1983 ; Moretti Sgubini 2001, p. 113-118. Le mobilier de la tombe est daté par la présence d'un aryballe ovoïde protocorinthien, rompu et jeté dans un *dolium* après avoir été utilisé lors de la cérémonie funèbre en l'honneur du défunt.

8 Rome, Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, inv. 95645 (68 x 30 x 30 cm). Voir Moretti Sgubini 2001, p. 113, 114, cat. I.G.8.9.

9 Cerveteri, Museo Nazionale, inv. 110898, 13 x 19 cm (actuellement en dépôt au Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia). Voir Rizzo 1992-1993, p. 233-257 ; Moretti Sgubini 2001, p. 171-173, pl. 11 ; Rizzo 2016, p. 239-246.

les populations étrusques, le masque pourrait avoir une fonction apotropaïque[10], finalement assez générique, visant à protéger le défunt dans son voyage vers le pays des bienheureux : une image grecque donc, utilisée pour une conception funéraire bien étrusque où les figures monstrueuses et animalières font partie intégrante du paysage de la mort. D'ailleurs, ce n'est pas la seule image mythologique dans le matériel de la tombe, car y a été aussi déposée une précieuse *œnochoé* en *bucchero nero* avec l'exceptionnelle représentation de Médée (*Metaia* en étrusque) dans une scène de rajeunissement d'une figure masculine qui sort d'un grand chaudron (peut-être Jason), avec l'image du long manteau de la magicienne porté par six hommes et la présence également de Dédale (*Taitale*) à la fin de ce cortège[11]. Mais la Gorgone dans l'imaginaire préclassique est loin d'être cantonnée à son rôle de figure repoussante : elle est surtout, comme l'expliquait Vernant, une figure liminaire. Or, en franchissant les portes de la chambre à offrandes de l'extérieur vers l'intérieur, devant l'autel, l'image de la Gorgone se révélait et s'imposait à la vue du visiteur de la tombe. C'est cette fonction médiatrice, plus que génériquement apotropaïque, qui peut être supposée par le contexte de découverte de l'objet.



Figure 2. Applique en bronze du VIIe siècle av. J.-C.
Paris, musée du Louvre, inv. Br 96 ; provenance : Thèbes, Cabirion
Cliché : © 1993 RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski

On peut aussi se demander si avant d'être déposé dans la tombe, le masque de Monte Abatone avait une autre fonction, comme sans doute le service de banquet qui a été également déposé dans la chambre latérale. Déjà, le masque ne connaît pas de parallèles directs. M.A. Rizzo a dressé la liste des objets analogues découverts en Grèce, mais qui proviennent principalement de contextes cultuels aux VIIe et VIe siècles av. J.-C., où trois pièces plus récentes se distinguent : un ex-voto à Sparte, au sanctuaire d'Athéna sur l'acropole[12] ; un autre en Crète, trouvé sur une banquette du temple géométrique de Dreros où étaient déposées les offrandes à la triade apollinienne[13] ; à Cyrène, un autre gorgonéion à la fonction incertaine[14]. Il faut aussi ajouter à cette liste une applique en bronze représentant peut-être un gorgonéion, acquise par le Louvre en 1890 auprès du collectionneur et marchand d'art Athanasios Rhousopoulos (1823-1898) et qui proviendrait du Cabirion de Thèbes (fig. 2)[15]. Il semble que l'on ait affaire ici à une tradition indépendante d'autres représentations grecques du VIIe siècle où la face gorgonéenne fait appel à d'autres mythes, en particulier à celui de la décapitation de Méduse par Persée[16]. Il y aurait en

10 Sur la fonction apotropaïque du gorgonéion, voir entre autres Elworthy 1895 (un texte fondateur) ; Besig 1937 ; Howe 1954 ; Croon 1955 ; Riccioni 1960, et en particulier Vernant 1985. Cet aspect « apotropaïque » a suscité des comparaisons formelles et symboliques, souvent anachroniques, avec d'autres représentations de figures frontales de diverses cultures, notamment celles de l'art des sociétés qualifiées de « traditionnelles » – à défaut de « primitives » – d'Amérique latine (Mexique), d'Afrique, du Tibet, de Mélanésie (Nouvelle-Guinée) ou encore de Nouvelle-Zélande (les masques maoris). Voir sur ce point Riccioni 1960, p. 129-134, qui qualifie ces figures de « totémiques » ; on les retrouve sur les édifices religieux, sur des objets utilisés durant des cérémonies rituelles ou des armes de guerre.

11 Museo Nazionale Etrusco di Villa Giulia, inv. 110976, vers 630-620 av. J.-C. Voir Rizzo 2016.

12 Woodward et Hobling 1923-1925, p. 266-268, pl. 21. Il est précisé que le gorgonéion a été découvert « *inside the portico, in the black deposit, close against the north wall* ». Woodward et Holling considéraient que l'objet devait être suspendu à un mur du sanctuaire à la manière d'un *pinax* : « *its finding-place indicates that it was hung, by itself, on the north wall of the portico* ». La plaque été restaurée par M. Gilliéron à Athènes. Voir aussi Rizzo 2016, p. 244, fig. 2.163 *l*. (avec bibliographie).

13 Marinatos 1936, p. 270-274, pl. 29 : « Il fut trouvé couché la face sur la banquette : quand on l'eut enlevé, ses traits restèrent imprimés dans la terre, tandis qu'à la place des yeux et de la bouche on voyait les restes d'une légère poussière blanche. »

14 Rizzo 2016, p. 244-245, fig. 2.163 *m*.

15 Paris, musée du Louvre, inv. Br 96 : Riccioni 1960, p. 145-146, fig. 27.

16 Pour l'Attique, on pense à la célèbre amphore d'Éleusis, aux gorgones à tête de chaudron, ainsi que quelques décennies plus tard, de manière contemporaine au masque en bronze de Cerveteri, à l'amphore éponyme du Peintre de Nessos, ou encore, du côté corinthien, au gorgonéion des métopes peintes du temple d'Apollon à Thermos, en Étolie : voir à ce sujet la synthèse de Riccioni (1960).

tout cas une fonction religieuse de ces masques en bronze à la tête de gorgone dans le monde grec d'époque orientalisante.

L'amphore éponyme du Peintre de l'Heptacorde

Doit-on pour autant faire le saut d'une culture à l'autre et imaginer que le masque corinthien de Cerveteri, une fois intégré dans sa culture de réception, ait été utilisé dans un rituel bien précis, par exemple lors des cérémonies funéraires qui soit précédaient la mise au tombeau de la dépouille, soit se déroulaient lors des visites à la tombe du groupe familial ou de la communauté d'appartenance du défunt ? On est là dans l'hypothèse, mais pour tenter de l'appuyer, on peut se référer à une scène très connue de l'imagerie étrusque représentée sur l'amphore éponyme du Peintre de l'Heptacorde, conservée à Würzburg et produite à Cerveteri dans les premières décennies du VIIe siècle[17] – une attestation donc plus récente que le contexte du masque en bronze de Monte Abatone. Elle présente sur sa panse une scène singulière et dynamique de danse armée où des guerriers-acrobates sont accompagnés d'un citharède dont le visage est dissimulé par ses cheveux (fig. 3)[18]. Entre le musicien et l'un des acrobates, au-dessus d'un motif de remplissage en forme d'onde qui semble comme émaner de l'instrument, le peintre a figuré un visage vu de face qui a été interprété comme un masque gorgonéen à cause de la représentation de dents et d'une langue pendante. L. Cerchiai y a vu une allusion au « regard de Gorgone » mentionné à plusieurs reprises par Homère afin de caractériser la furie guerrière d'Hector et d'Achille (*Il.* XII, 466, XV, 607-608, 623, XIX, 365)[19]. Cette interprétation est séduisante ; elle implique toutefois une connaissance précise de l'imaginaire homérique par les populations réceptrices et en particulier par les créateurs et les utilisateurs cérétains de l'amphore. On a supposé une même intention narrative pour une autre œuvre du Peintre de l'Heptacorde qui provient aussi d'une tombe de la nécropole de Monte Abatone[20]. On y voit une femme qui porte sa main au visage d'un guerrier (à son menton plus exactement) – un geste de supplication peut-être, mis en relation avec l'imaginaire homérique : il s'agirait d'une représentation d'Hélène et Ménélas ou bien d'une autre prisonnière troyenne suppliant un guerrier grec. Un thème de culture homérique donc, mais resémantisé par la clientèle locale. Sans réfuter totalement ces hypothèses, d'autres niveaux de lecture peuvent être proposés. Dans le cas de l'amphore de Würzburg, pourquoi ne pas





Figure 3. Amphore cérétaine attribuée au Peintre de l'Heptacorde, deuxième quart du VIIe siècle av. J.-C.
Würzburg, Martin-von-Wagner Museum, ancienne collection Fujita, inv. ZA66
Cliché : © Martin von Wagner Museum der Universität Würzburg, P. Neckermann ou C. Kiefer respectively K. Oehrlein ; dessin : Martelli 1987

17 Würzburg, Martin-von-Wagner Museum, inv. ZA66. Voir Martelli 1987, p. 92, 262-263. Le vase, entier, provient probablement d'une tombe orientalisante de Cerveteri.

18 La scène a été interprétée comme une représentation d'Orphée et des Argonautes ; voir à ce sujet Martelli 1988 et Bellelli 2010, p. 28, fig. 3, nº 4.

19 Cerchiai 2006 ; Cerchiai 2013, p. 134 : « Ce schéma met en valeur la relation entre le visage caché du citharède et le masque de Gorgone, comme si ce dernier en constituait la transfiguration induite par l'exécution musicale : en guidant les mouvements impétueux d'une danse aussi risquée qu'un combat, le citharède acquiert le regard de Gorgone (*Gorgous ommata*), ces mêmes yeux de feu avec lesquels Homère caractérise Hector et Achille lorsqu'ils s'élancent dans la bataille emportés par leur furie guerrière. » Sur l'amphore de Würzburg, voir aussi Menichetti 1998 et Camporeale 2007.

20 Cerveteri, Museo Archeologico ; De Cerveteri, necropoli di Monte Abatone : Martelli 1987, p. 261-262.



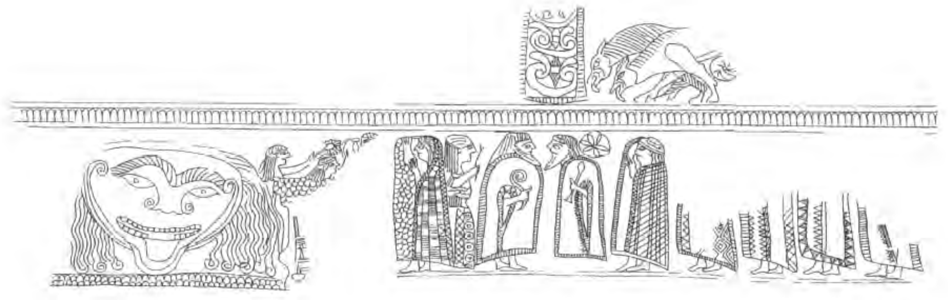


Figure 4. ***Olpé*** **cérétaine en** ***bucchero nero*****, vers 630/620 av. J.-C.**
Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, inv. R.132 ; provenance : Cerveteri
Cliché : KMKG/RMAH/MRAH (CC BY) ; fac-similé : Gran-Aymerich 1999 (CC BY-NC-ND)

faire de la scène la représentation d'une cérémonie particulière où le masque aurait été utilisé ? Il n'est pas dit, par ailleurs, qu'il s'agisse d'un masque de gorgone, mais peut-être plus simplement d'un masque barbu lié à l'environnement de la performance musicale lors d'une occasion conviviale et ludique, voire au moment d'une action rituelle spécifique. Le masque dans le champ, et vers lequel les danseurs-acrobates armés et le musicien semblent se diriger, pourrait éventuellement suggérer, selon M. Martelli, le lieu sacré où l'action se déroule[21].

Il est vrai que tout un pan des pratiques religieuses italiques nous est encore inconnu, mais le rituel de la danse armée, attesté par l'iconographie archaïque, devait revêtir une valence particulière au sein des pratiques cérémonielles des populations de l'Étrurie méridionale, peut-être dans le cadre de rites performatifs[22]. Par ail-

21 Martelli 1987, p. 262 : « *Non è possibile tuttavia definire con certezza il carattere della scena, se cioè la prestazione musicale e orchestrica sia connessa ad un'occasione conviviale o ludica o se si tratti piuttosto di un'azione rituale, celebrativa di una solennità religiosa: ipotesi quest'ulima per la quale farebbe propendere in convergere del corteo verso la singolare mascheretta, che potrebbe eventualmente alludere al luogo in cui l'azione si svolge, un'area sacra.* »

22 Voir à ce sujet l'étude sur la course armée de Camporeale 1993, et plus récemment Gouy 2019.

leurs, ces analogies entre le masque rituel et la face gorgonéenne sont propres à l'histoire du motif et à ses origines, cette pratique ancienne du masque cérémoniel ayant pu constituer le point initial de la création de ces figures d'êtres hybrides par les imagiers égéens de l'âge du Bronze[23].

Les faces gorgonéennes du *bucchero nero* cérétain

Pour la fin du VIIe siècle, l'image de la grande face gorgonéenne dissociée de son corps se retrouve encore en contexte de production cérétain, mais cette fois-ci sur un autre matériau, le *bucchero nero*. C'est le cas sur une *olpé* conservée à Bruxelles, qui provient de la collection Meester de Ravenstein, où le gorgonéion est incisé sous l'anse du vase[24] (fig. 4). On ne connaissait pas, pendant plus d'un siècle, le contexte d'origine du vase, mais les fouilles archéologiques récentes (2013) menées dans l'aire du tumulus orientalisant du Campo della Fiera, dans la nécropole de la Banditaccia, ont permis de rattacher des fragments isolés à l'*olpé*, associant la face gorgonéenne à un système figuratif plus vaste déployé sur la panse du vase, centré autour d'une version inédite de la *prothésis* d'Achille entouré de sa mère Thétis et des Néréides, un épisode du mythe décrit dans l'*Odyssée*. Non sans appeler à la prudence, R. Cosentino interprète la présence de ce grand gorgonéion comme une allusion, simplifiée et reléguée sous l'anse, au bouclier du héros Achille, « *associando in questo modo riferimenti specifici ad intenti decorativi, funzionali alla tettonica dell'*olpe ».



Figure 5. *Œnochoé* cérétaine en *bucchero nero*, vers 630/620 av. J.-C.
Paris, musée du Louvre, inv. C 563
Cliché : © Musée du Louvre / Maurice et Pierre Chuzeville

Dans le répertoire orientalisant du *bucchero* incisé de production cérétaine, le motif est également attesté, isolé de tout contexte narratif, sur deux *œnochoés* du même groupe, l'une provenant de la nécropole de Monte Abatone, ayant visiblement été utilisée pour la pratique du banquet funéraire[25], et l'autre appartenant à la collection Campana, aujourd'hui conservée au Louvre (fig. 5)[26]. La face gorgonéenne accompagne ces frises humaines, animalières et fantastiques que nombre d'étruscologues interprètent comme une allusion au paysage de la mort peuplé de créatures liminaires, et au voyage que le défunt doit accomplir à la frontière entre les mondes[27]. Une composition analogue se retrouve aussi sur un canthare fragmentaire en *bucchero* de la fin

23 Zouzoula 2007, p. 300 : « *the appropriation of animal strength and qualities through masking should be viewed as the starting point of these pictorial expressions* ». Voir par exemple un sceau lentoïde minoen dont certains commentateurs (Morgan 1995, p. 137 ; Civitillo 2017, p. 36, 67, fig. 1.a) ont interprété l'hybride femme-lion comme l'image d'une officiante masquée, en fonction du contexte probablement sacrificiel auquel fait écho l'animal représenté à droite : le sceau de style mycénisant est daté du Minoen récent II-III A1 (c. 1500-1370), voir à son sujet Mazet et Phialon (à paraître).

24 Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, inv. R.132 (De Cerveteri, acq. 1874) : Rizzo et Martelli 1989 ; Gran-Aymerich 1999, p. 389-390, fig. 5, qualifiant cette « grande tête de gorgone, aux allures de Bès orientalisant » ; Cosentino 2019. L'*olpé* de Bruxelles est à rattacher à l'atelier de l'*olpé* cérétaine inscrite figurant Médée, Jason, les Argonautes et Dédale ailé, provenant, comme le masque corinthien, de la tombe 2 du tumulus de San Paolo de la chambre principale. Voir *supra*.

25 Cerveteri, dépôts de la Soprintendenza Archeologica di Lazio ed Etruria Meridionale, vers 630-620 av. J.-C. ; De Cerveteri, nécropole de Monte Abatone, tombe 465 (Fouilles Lerici, 1960) : Gilotta 2015, p. 34-44, fig. 1a-b.

26 Paris, musée du Louvre, inv. C 563 : Bonamici 1974, p. 58, nº 77, pl. 38-39 ; Krauskopf 1988, p. 331, nº 2, pl. 188 ; Gran-Aymerich 1992, p. 65, 79, fig. 19, pl. 24 ; Gran-Aymerich 1995, pl. 1 ; Camporeale 2005, p. 289, fig. 1-2 ; Gilotta 2015, p. 41-42, fig. 4a, pl. 3d.

27 Voir à ce sujet Torelli 2002.

du VIIe siècle provenant de la nécropole de Sterrantino alle Arcatele de Tarquinia[28], preuve de la diffusion du thème dans une autre cité que Cerveteri.

Au VIe siècle, dans l'imagerie funéraire étrusque, cette tête isolée n'apparaît plus. D'autres traditions iconographiques incluant la figure de la Gorgone se manifestent, liées au mythe de la décapitation de Méduse ou à d'autres images inspirées du motif orientalisant de la *potnia thérôn*, la maîtresse des animaux, diffusées par exemple dans les cultures étrusco-campaniennes[29]. Elle est de nouveau attestée dans la peinture pariétale classique et hellénistique[30].

*

Toujours est-il que pour le VIIe siècle av. J.-C., on constate qu'à Cerveteri principalement, le masque de la Gorgone est apprécié des imagiers et est probablement revêtu d'une signification symbolique importante dans la pensée et les pratiques religieuses de la clientèle locale, apparaissant de manière isolée ou bien dans le cadre de programmes iconographiques plus développés sur quelques créations de céramique peinte ou de *bucchero nero*. Ces attestations illustrent l'intégration négociée d'un imaginaire grec au sein des croyances de la société réceptrice. La cité de Cerveteri, particulièrement ouverte aux échanges méditerranéens, a sans doute joué un rôle de premier ordre dans ce processus de transmission et d'intégration. Le masque en bronze corinthien de Monte Abatone est en cela représentatif : s'il constitue bien un objet importé et doté de valences symboliques propres à sa culture d'origine, il a probablement été utilisé au cours de rites cérémoniels spécifiques à l'environnement religieux étrusque avant d'être accroché au-dessus de ce petit autel dans un contexte funéraire.

Ce dossier permet aussi, finalement, de dépasser les limites de nos champs disciplinaires, entre archéologie et anthropologie des images, entre archéologie du monde grec et étruscologie, car l'appréhension des imaginaires italiques induit nécessairement un regard élargi aux autres cultures méditerranéennes, dans un horizon où les hommes, les objets et les idées circulent.

28 Tarquinia, Museo Archeologico Nazionale : Palmieri 2009, p. 35, pl. 2c ; Gilotta 2015, p. 38-39, fig. 3.

29 On peut citer la Gorgone étrusco-corinthienne de Pontecagnano, vers 580 av. J.-C. (Pontecagnano, Museo Nazionale, inv. 35272) : Krauskopf 1988, p. 311, no 288.

30 Voir à titre d'exemple les peintures funéraires de Tarquinia de la Tomba del Gorgoneion de Tarquinia (nécropole de Monterozzi) et de la Tomba della Pulcella : Krauskopf 1988.

Bibliographie

BAGLIONI I. 2017, *Echidna e i suoi discendenti. Studio sulle entità mostruose della teogonia esiodea*, Rome.

BELLELLI V. 2010, « L'impatto del mito greco nell'Etruria orientalizzante: la documentazione ceramica », *Bollettino di Archeologia online* 1, p. 27-40, en ligne : https://bollettinodiarcheologiaonline.beniculturali.it/wp-content/uploads/2019/01/4_BELLELLI.pdf [consulté en février 2022].

BESIG H. 1937, *Gorgo und Gorgoneion in der archaischen griechischen Kunst*, Berlin.

BOITANI F. 1982, « Veio: nuovi rinvenimenti nella necropoli di Monte Michele », *in* G. Bonucci Caporali et A.M. Moretti Sgubini (éd.), *Archeologia nella Tuscia. Atti del Primo incontro di studio, Viterbo 1980*, Rome, p. 95-103.

BOITANI F. 1983, « Veio: la tomba 'principesca' della necropoli di Monte Michele », *Studi Etruschi* 51, p. 535-556.

BONAMICI M. 1974, *I buccheri con figurazione graffite*, Florence.

CAMPOREALE G. 1993, « Sull'origine della corsa armata in Etruria », *in* J.-P. Thuillier (éd.), *Spectacles sportifs et scéniques dans le monde etrusco-italique. Actes de la table ronde. Rome, 3-4 mai 1991*, Collection de l'École française de Rome 172, Rome, p. 7-19, en ligne : www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1993_act_172_1_3050 [consulté en février 2022].

CAMPOREALE G. 2005, « Considerazioni sul gorgoneion arcaico in Etruria », *in* B. Adembri (éd.), *AEIMNHΣΤΟΣ. Miscellanea di Studi per Mauro Cristofani*, Rome, p. 289-296.

CAMPOREALE G. 2007, « Ancora sull'anfora di Würzburg del Pittore dell'Eptacordo », *Parola del Passato* 62/6, p. 441-450.

CAMPOREALE G. 2014, « Medusa-Potnia Teron nella produzione etrusca dell'orientalizzante e dell'arcaismo », *in* S. Bruni (éd.), *"Lautus erat tuscis Porsena fictilibus". Studi e ricerche sul bucchero dell'area chiusina per Luigi Donati*, Pise, p. 247-273.

CERCHIAI L. 2006, « Gorgous ommata », *in* I. Colpo, I. Favaretto et F. Ghedini (éd.), *Iconografia 2005. Immagini e immaginari dall'Antichità classica al mondo moderno*, Rome, p. 65-69.

CERCHIAI L. 2013, « Les Étrusques, maîtres d'images », *in* F. Gaultier et L. Haumesser (éd.), *Les Étrusques et la Méditerranée. La cité de Cerveteri*, cat. exp. (Lens, musée du Louvre-Lens 5 décembre 2013 – 10 mars 2014), Paris, p. 134-136.

CIVITILLO M. 2017, « Leonesse officianti e animali acrobati? Riflessioni su alcuni Mischwesen minoici e micenei alla luce delle evidenze epigrafiche tebane », *Mantichora* 7, p. 29-71.

COSENTINO R. 2019, « L'olpe di Bruxelles: la prothesis di Achille, con appendice di Adriano Maggiani », *Mediterranea* 15, p. 337-354.

CROON J.H. 1955, « The Mask of the Underworld Daemon – Some Remarks on the Perseus-Gorgon Story », *The Journal of Hellenic Studies* 75, p. 9-16.

ELWORTHY F.T. 1895, *The Evil Eye. An Account of this Ancient and Widespread Superstition*, Londres.

FRONTISI-DUCROUX F. 1995, *Du masque au visage. Aspects de l'identité en Grèce ancienne*, Paris.

GANTZ T. 2004, *Mythes de la Grèce archaïque*, Paris.

GILOTTA F. 2015, « Una 'nuova' oinochoe di bucchero graffito nel quadro dell'Orientalizzante recente ceretano », *Studi Etruschi* 78, p. 33-51.

GOUY A. 2019, « Performances politiques en Italie préromaine. La danse armée dans l'iconographie funéraire étrusque (VIe-IVe siècle av. J.-C.) », *Ludica. Annali di stroia e civiltà del gioco* 25, p. 78-93.

Gran-Aymerich J. 1992, *Corpus Vasorum Antiquorum. France 34. Musée du Louvre. Fascicule* 23. *Impasto et bucchero de l'Étrurie : les œnochoés*, Paris.

Gran-Aymerich J. 1995, « Le bucchero et les vases métalliques », *Revue des études anciennes* 97/1-2, p. 45-76, DOI : https://doi.org/10.3406/rea.1995.4607 [consulté en février 2022].

Gran-Aymerich J. 1999, « Images et mythes sur les vases noirs d'Étrurie (viiie-vi^e^ siècle av. J.-C.). », *in* F.-H. Massa-Pairault (éd.), *Le mythe grec dans l'Italie antique : fonction et image. Actes du colloque international, Rome, 14-16 novembre 1996*, Rome, p. 383-404.

Halm-Tisserant M. 1986, « Le gorgonéion, emblème d'Athéna. Introduction du motif sur le bouclier et l'égide », *Revue archéologique* 2, p. 245-278.

Howe T.P. 1954, « The origin and function of the Gorgon's Head », *American Journal of Archaeology* 58/3, p. 209-221.

Krauskopf I. 1988, « Gorgo, Gorgones (in Etruria) », *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* 4/1, p. 330-345.

Lissarrague F. 2008, « Le temps des boucliers », *Images Re-vues* Hors-série 1, DOI : https://doi.org/10.4000/imagesrevues.850 [consulté en février 2022].

Marinatos S. 1936, « Le temple géométrique de Dréros », *Bulletin de correspondance hellénique* 60, p. 214-285.

Martelli M. 1987, *La ceramica degli Etruschi. La pittura vascolare*, Novara.

Martelli M. 1988, « Un'anfora orientalizzante ceretana a Würzburg ovvero il Pittore dell'Eptacordo », *Archäologischer Anzeiger*, p. 285-296.

Marx P.A. 1993, « The introduction of the gorgoneion to the schield and aegis of Athena and the question of Endoios », *Revue archéologique* 2, p. 227-268.

Mazet C. 2020, *Meixoparthenoi. L'hybridité femme-animal en Méditerranée orientalisante et archaïque (viiie-vie siècle av. J.-C.)*, Thèse de doctorat, École pratique des hautes études (inédit).

Mazet C. et Phialon L. (à paraître), « Imagerie "orientalisante" et sceaux égéens : réflexions sur l'iconographie et la transmission conceptuelle de l'hybridité femme-animal en Grèce ancienne », *Antike Kunst* 65, à paraître.

Menichetti M. 1998, « La pyrriche degli eroi: a proposito di un'anfora del pittore dell'Eptacordo », *Ostraka* 7/1-2, p. 71-84.

Moretti Sgubini A.M. (éd.) 2001, *Veio, Cerveteri, Vulci : città d'Etruria a confronto. Roma, Museo nazionale etrusco di Villa Giulia, Villa Poniatowski, 1 ottobre – 30 dicembre 2001*, Rome.

Morgan L. 1995, « Frontal Face and the Symbolism of Death in Aegean Glyptic », *in* W. Müller (éd.), *Sceaux minoens et mycéniens*, IVe symposium international, 10-12 septembre 1992, Clermont-Ferrand–Berlin, p. 135-149.

Palmieri A. 2009, *La tomba Sterrantino all Arcatelle. Nuovi dati sul'Orientalizzante medio e recente a Tarquinia*, Pise-Rome.

Riccioni G. 1960, « Origine e sviluppo del Gorgoneion e del mito della Gorgone-Medusa nell'arte greca. Uno sguardo alla tradizione scritta », *Rivista del R. Istituto d'archeologia e storia dell'arte*, p. 127-206.

Rizzo M.A. 1992-1993, « Gorgoneion bronzeo di importazione greca da Cerveteri », *Annuario della Scuola Archeologica di Atene* 70-71, p. 233-257.

Rizzo M.A. 2016, *Principi Etruschi. Le tombe orientalizzanti di San Paolo a Cerveteri*, Rome.

Rizzo A. et Martelli M. 1989, « Un incunabulo della mitologia greca in Etruria », *Annuario della Scuola Archeologica di Atene* 66-67, p. 7-47.

TORELLI M. 2002, « Ideologia e paesaggi della morte in Etruria tra arcaismo ed età ellenistica », *in* I. Colpo, I. Favaretto et F. Ghedini (éd.), *Iconografia 2001. Studi sull'immagine. Atti del Convegno, Padova, 30 maggio – 1 giugno 2001*, Rome, p. 45-61.

VERNANT J.-P. 1985, *La mort dans les yeux. Figures de l'Autre en Grèce ancienne*, Paris.

WOODWARD A.M. et HOBLING M.B. 1923-1925, « Laconia. Excavations at Sparta, 1924-25. The Acropolis », *Annual of the British School at Athens* 26, p. 240-252.

ZOUZOULA E. 2007, *The fantastic creatures of Bronze age Crete*, Ph.D., University of Nottingham (inédit).

Masculin/féminin dans la culture étrusque : un cas limite

Male/female in Etruscan culture: a borderline case

DOI : 10.35562/frontieres.1097

Sophie Pérard
Docteure en étruscologie/études latines, professeure agrégée de lettres classiques,
chercheuse associée ARTEHIS (UMR 6298)

Résumé. *Cette contribution se propose d'interroger la fonction, ou plutôt le fonctionnement de la parure en contexte étrusque. Le système de la parure n'est pas seulement d'ordre symbolique, il est un système dynamique actif : il ne fait pas que signaler un statut quel qu'il soit, il le licite et le sanctionne aussi. Force est de constater que la parure intervient à des étapes précises de la destinée humaine, liées à ses métamorphoses, dans tous les moments de transformation du corps, qui correspondent à des changements de statut (rites de passage) : autant de limites à franchir… En outre, si l'on fait le bilan de la modalité des usages de la parure, révélant un véritable système en harmonie avec la cosmologie étrusque, on observe un fonctionnement spécifique, dont l'un des points saillants serait une indétermination de genre : hommes et femmes ont en partage les mêmes éléments, pour la plupart d'entre eux. Or, cette spécificité méconnaît une des fonctions essentielles de la parure en termes sociaux, celles de la différenciation des genres. Ainsi, on observe que le masculin et le féminin ne semblent pas fonctionner dans un système d'oppositions, mais de conjonction asymétrique. Nous nous proposons donc de revenir sur cette hypothèse où les limites masculin/féminin obéiraient à des normes spécifiques.*

Abstract. *This contribution sets up to question the function, or rather the functioning of ornaments in the Etruscan context. The system of ornaments is not only symbolic, but also an active dynamic system: not only does it signal a status, whatever it is, but it also legitimizes and sanctions it. Ornaments are worn during precise stages of the human destiny, related to its metamorphoses, in all the moments of transformation of the body, which correspond to changes of statuses (rites of passage): so many limits to be crossed… Moreover, if one assesses the modality of the uses of ornaments, revealing a true system in harmony with Etruscan cosmology, one observes a specific operation, of which one of the salient points would be an indeterminacy of gender: the majority of men and women share the same elements. Nevertheless, this specificity ignores one of the essential functions of the ornament in social terms, those of the differentiation of the sexes. Thus, we observe that the masculine and the feminine do not seem to function in a system of oppositions, but of asymmetric conjunction. We, therefore, argue for a revaluation of this hypothesis where the masculine/feminine limits obey specific norms.*

« Les hommes sont des femmes comme les autres. »
Groucho Marx

Mes remerciements les plus vifs vont à Anne-Lise Baylé et Martin Jaillet, les grandes âmes de ces rencontres, ainsi qu'à tous les participants, pour leurs propositions stimulantes. Merci également à Jean-Pierre Garcia pour sa relecture attentive.

À Aeron (« Je ne suis pas une fille. »).

Introduction

Cette contribution développe une des conclusions auxquelles je suis arrivée dans mon travail de thèse mené sous la direction de Dominique Briquel, sur la question de l'apparence dans l'aire culturelle étrusque, qui s'intéressait au fonctionnement de la parure[1]. Si l'on fait le bilan de la modalité des usages de cette dernière, on observe un fonctionnement spécifique, dont l'un des points saillants serait une indétermination de genre : hommes et femmes ont en partage les mêmes éléments, pour la plupart d'entre eux. Ainsi, la parure ne marquerait pas une limite nette entre le masculin et le féminin.

Or, l'anthropologie nous rappelle que l'une des fonctions de celle-ci est précisément de permettre la distinction des genres :

> La parure rend compte également de la division fondamentale entre *mâles et femelles*[2] ; même lorsque les deux sexes font usage des mêmes matières premières et des mêmes techniques, il y a toujours des variations (de style, de matériau ou de dessin) qui signifient le genre[3].



Figure 1. Le Sarcophage des Époux, dit Sarcophage Campana (vers 520-510 av. J.-C.)
Paris, musée du Louvre, inv. Cp 5194.2, terre cuite ; provenance : nécropole de la Banditaccia à Cerveteri
Source : © 2012 Musée du Louvre / Philippe Fuzeau

Dans le cas de la culture étrusque, même cette dernière assertion ne convient pas.

Toutefois, la parure intervient dans des étapes précises de la destinée humaine, liées à ses métamorphoses, dans tous les moments de transformation du corps, qui correspondent à des changements de statut (rites de passage[4]) : autant de limites à franchir…

Il s'agira donc ici de reprendre ces éléments, en nous attardant de manière plus précise sur l'articulation entre féminin et masculin : s'il est vrai que la limite de genre est perçue comme une structure fondamentale dans les sociétés, il convient néanmoins de mettre en lumière la spécificité du système étrusque, et d'en questionner la norme.

1 Pérard 2019.
2 Les italiques sont de mon fait.
3 Voir Price 2012, p. 560.
4 Van Gennep 1999, p. 13. Sur l'usage des travaux de Van Gennep de la part des étruscologues, voir Lubtchansky 2014, p. 243-253.

Les trois scansions de cette contribution seront donc les suivantes. Dans un premier temps, je reviendrai sur le bilan du fonctionnement spécifique de la parure, puis nous nous aventurerons dans les marges en enquêtant sur les ambiguïtés de genre ; enfin, la dernière étape sera plus théorique, pour saisir ce mode relationnel spécifique.

Un bilan sans conteste

Pour ce rapide panorama, nous commencerons *in cute*, sur la peau, au plus proche du corps étrusque. En effet, concernant la *cura corporis* ou cosmétique, on observe cette indétermination. La polarité de genre établie dans la culture grecque, pourvoyeuse de modèles, semble estompée. Ainsi, pour les huiles parfumées, les mêmes vases sont employés par les hommes et les femmes : c'est le cas de l'alabastre, puisque c'est bien ce flacon que manipulent l'épouse ainsi que l'époux du Sarcophage Campana, comme l'a démontré la restauration[5] (fig. 1). Le lexique lui-même témoigne de cette similarité des pratiques : *aska*, *leχtumuza* et *qutum* ont tous pu désigner le même type de vase, à savoir l'aryballe. La spécialisation de genre en fonction des formes n'est pas de mise pour le parfum étrusque.



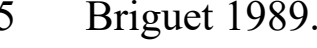
Figure 2. Sarcophage féminin en tuf de la tombe des Smurina à Norchia, IIe siècle av. J.-C.
Viterbe, Museo Civico, inv. n.35
Cliché : S. Pérard



Figure 3. Urne en terre cuite masculine, IIe siècle av. J.-C.
Chiusi, Museo Nazionale Etrusco, inv. 62762
Cliché : A.-L. Baylé

Au regard du modèle grec s'offrent à nous des normes floues, voire fluides, à l'image des produits que contiennent ces vases. On peut en conclure que des pratiques proprement étrusques se sont développées dans l'usage et le maniement des vases à parfum. L'enquête montre qu'il en va de même pour la pratique de la teinture capillaire. Ainsi, la blondeur masculine comme féminine, qui apparaît à l'époque archaïque sur les artefacts, est une convention figurative héritée d'une codification littéraire à l'œuvre dès Homère : les représentations ne sont pas le reflet de *realia*. En revanche (fig. 2), il semble bien que dès la période hellénistique, qui voit se développer, dans une *koinè* « cosmétique », les échanges de pratiques[6] (fig. 3) et de produits, la teinture capillaire se soit imposée. Il s'agit d'un blond vénitien qui oriente notre interprétation : ce blond-roux est typique d'une couleur obtenue avec des moyens artificiels, comme en témoignent Pline[7] ou Dioscoride[8]. Compte tenu de la documentation, il s'agirait d'une convention qui reposerait sur des pratiques réelles.

Restons dans le domaine trichologique (fig. 4). En effet, l'épilation est également une pratique qu'ont en partage les hommes comme les femmes. Je ne reviens pas sur l'épilation féminine, pratiquée systématiquement, sauf à citer l'emploi sans doute particulier du rasoir et du strigile dans le cadre du *mundus muliebris* (qui n'exclut pas un usage thanatopraxique). À nouveau, des objets considérés comme des marqueurs masculins perdent cette caractéristique.



5 Briguet 1989.
6 La chevelure léonine d'Alexandre est un paradigme, pour les hommes comme pour les femmes.
7 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXIII, 46.
8 Dioscoride, *De materia medica*, I, 124.

En revanche, l'épilation masculine est connue de l'historiographie grecque, comme le montre un fameux passage de Théopompe :

> Ceux-ci, chez eux, sont tout à fait beaux à voir, parce qu'ils vivent voluptueusement et ont le corps épilé (λεαινόμενοι τὰ σώματα). D'ailleurs, tous les barbares qui habitent vers l'occident (πάντες οἱ πρὸς ἑσπέραν οἰκοῦντες βάρβαροι) s'enduisent le corps de poix et le rasent (πιττοῦνται καὶ ξυποῦνται τὰ σώματα) ; et même, chez les Tyrrhéniens, il y a beaucoup d'ateliers établis et de praticiens pour cette opération, comme sont chez nous les barbiers. Lorsqu'ils y vont, ils se prêtent au travail de toute façon, sans avoir honte d'être vus, même des passants[9].

Le poil et l'exhibition de celui-ci selon des normes renvoient dans l'imaginaire grec à une identité sexuelle virile[10]. Rien de tel dans la culture étrusque, où nous avons pu montrer que c'est le poil qui est sauvage. Deux imaginaires s'opposent ici : pour un regard grec, l'homme étrusque s'efféмine par cette pratique.

Cistes et miroirs sont également des objets masculins[11]. En règle générale, les signes qui discriminent les genres ne sont donc pas ces objets concernant la *cura corporis*, dans un contexte nuptial, puisqu'ils concernent les hommes comme les femmes dans ce moment crucial de leur existence. Le miroir ne dévalue pas l'homme, et trouve comme tel sa place dans la *paideia* masculine selon des normes propres à la cosmologie étrusque[12].



Figure 4. Strigiles en bronze de Palestrina, IVe-IIIe s. av. J.-C.
Rome, Villa Poniatowski, Collection Barberini
Cliché : N. Rouzeau

Enfin, l'*Etruscan look* cher à Larissa Bonfante, la spécialiste du vêtement étrusque[13], peut concerner aussi bien les hommes que les femmes. Rappelons qu'il est constitué de la *tunica* (plissée ou non)(fig. 5), la *tebenna* (la toge étrusque)(fig. 5), la *lacerna* (manteau dont les pans de déploient sur la poitrine)(fig. 6), le *tutulus* (coiffe en pointe)(fig. 7). On trouve également les *calcei repandi* (bottines)(fig. 5-6) ou les *Tyrrhenika sandalia*, et enfin la *bulla*. Ce dernier élément est d'autant plus significatif qu'il s'agit d'un bijou, en règle générale le domaine le plus genré (fig. 8). Sur ce miroir, tous les personnages porte la *bulla* dans ses différentes modalités : soit en pendentif à triple *bullae* (le petit Silène, Apulu et Fufluns), soit en *armilla* à triple *bullae* (Fufluns et Semla).

De fait, ce n'est pas dans un système d'opposition masculin/féminin, qui marquerait une limite entre les genres, qu'il faut appréhender la parure. L'objet acquiert un pouvoir classifiant dont le détail ne nous est pas nécessairement connu, mais dont nous décelons la logique, non pas tant inclusive qu'exclusive[14], renvoyant à un système taxinomique d'appartenance : classe, statut, confrérie… En somme, une question de distinction.

Le système de la parure n'est donc pas seulement d'ordre symbolique, il est un système dynamique actif : il ne fait pas que signaler un statut quel qu'il soit, il le licite et le sanctionne. Ainsi, peut-on postuler une forme

9 Théopompe *ap.* Athénée, XII, 14, 518b. Traduction Liébert 2006.

10 Aristote, *Génération des animaux*, V, 3, 3. Également : « La pilosité naturelle d'un homme est le produit de la même abondance de chaleur interne qui élabore le sperme » ; *Génération des animaux*, 765b 17-18 ; traduction Liébert 2006, p. 110.

11 Sur un miroir en bronze en provenance de Corchiano, daté de 400-350 av. J.-C., on voit Orphée accordant son instrument et charmant des animaux. À son côté, une ciste d'où dépassent deux alabastres. Boston, Museum of Fine Arts (13.207) (Klügmann et Körte 1897, p. 211) (https://collections.mfa.org/objects/153026).

12 Cette convention notée à Athènes n'a toutefois pas cours en Grande Grèce, semble-t-il, comme le laisse à penser la céramique apulienne, qui montre des hommes manipulant des miroirs (Cassimatis 1998, p. 297-298).

13 Bonfante 2003.

14 Bourdieu 1982, p. 58.



Figure 5. Plaques Campana en provenance de la nécropole de la Banditaccia à Cerveteri, vers 520 av. J.-C.
Paris, Musée du Louvre, inv. Cp 6627 et 6628

de porosité entre le masculin et le féminin ? Pour avancer dans l'enquête, il convient d'explorer la limite, en se rendant dans les marges, avec la question de l'ambiguïté de genre.

Des cas limites : ambiguïté et fluidité de genre

La parure étrusque ne signifie pas nécessairement une distinction, voire une opposition de genre. Est-ce l'une des raisons qui font que l'historiographie grecque a transmis l'image d'un homme étrusque efféminé[15], comme nous l'avons évoqué avec le passage de Théopompe ? Or l'examen des données, tout au rebours, nous enseigne que la figure du κίναιδος/*cinaedus*, « l'efféminé », ou que la pratique du « travestissement » ne sont pas prégnantes dans la culture étrusque.

Il s'agit, en revanche, d'un motif omniprésent en Grèce, au service d'une norme assignant à chaque sexe et à chaque genre ses prérogatives distinctes. Nombreux sont les récits et les images qui mettent en scène des héros ou des dieux « travestis » [16]. Par ailleurs, les identités sexuées non binaires, comme les hermaphrodites

15 Théopompe *ap.* Athénée, XII, 14, 518b.
16 J'emploie les guillemets, car les termes de « travesti » et « travestissement » ressortissent du lexique judiciaire et médical du XIXe siècle (Maillet 2020), voire de classifications policières.

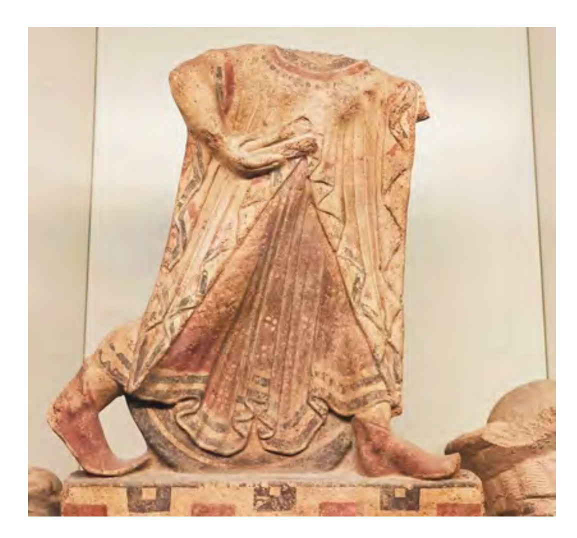


Figure 6. Antéfixe en terre cuite représentant une ménade portant la *lacerna* et les *calcei repandi*, aire sacrée de Campetti à Véies, vers 490 av. J.-C.
Rome, Musée de la Villa Giulia
Cliché : S. Pérard



Figure 7. Figure de joueur de lyre au *tutulus* sur une plaque en terre cuite peinte de Cerveteri (n° 55), vers 530-520 av. J.-C
Rome, Centrale Montemartini, inv. 18.S283-1.31 = SYM 2017/15
Cliché : S. Pérard

ou androgynes (selon la terminologie grecque et romaine), sont présentes dans les imaginaires, et objets de discours, mythologico-philosophiques, médicaux ou juridiques.

Quelle est donc la situation dans la culture étrusque[17] ? Comme je l'ai dit, les occurrences des figures qui présentent une certaine fluidité dans leur identité de genre (masculin/féminin) ou leur identité sexuée (homme/hermaphrodite/femme) sont très modestes, et cette relative modestie pose question. S'aventurer dans les marges, puisqu'il est ici question de limite, nous permet d'éclairer la norme. Je ne m'en tiendrai qu'à un seul exemple. Les remarques qui suivent, toutefois, s'appuient sur une tentative de corpus, lequel demande à être enrichi de manière systématique. Quoi qu'il en soit, les figurations relativement rares qui relèvent de ces pratiques peuvent être mises en relation d'une part avec le Dionysos étrusque, d'autre part avec des discours d'inculcation en lien avec la sortie de l'enfance et la fertilité nuptiale. Ces deux aspects peuvent d'ailleurs se combiner.

Une figuration emblématise ce questionnement sur ces pratiques dans une acception dionysiaque (fig. 9). L'élégante figure qui fait fonction d'anse pour cette *œnochoé* en bronze montre des caractéristiques tout autant féminines que masculines.

En effet, elle évoque les figurations d'un Dionysos juvénile, gracieux et dodu, comparable au Fufluns sur le miroir de Berlin (fig. 8) (à noter la conformation des hanches et la position du corps), et sur la fresque de la Villa des Mystères, à Pompéi, où il porte les mêmes bottines. Ce jeune Dionysos dan-



Figure 8. Miroir en bronze en provenance de Vulci, milieu du IVe siècle av. J.-C.
Berlin, Staatliche Museen
Source : Wikimedia Commons (domaine public)

17 Je remercie Edwige Lovergne qui m'a permis d'initier cette réflexion à partir de trois occurrences d'hommes à boucles d'oreille dans des tombes de l'aire tarquinienne de l'époque hellénistique : Lovergne 2017.



Figure 9. *Œnochoé* en bronze en provenance d'une tombe de guerrier de la nécropole celte de Ceretolo (Bologne), IIIe siècle av. J.-C.
Bologne, Museo Civico Archeologico
Dessin à l'encre : C. Journo, tous droits réservés, journoco.wixsite.com

sant, comme le montrent la torsion du corps et la position des mains, suggère un *kômos*, ou la danse autour du vase empli de vin. Ici, la figuration abolit et brouille les perceptions des catégories (dimension, matériaux, substance…). Par ailleurs, l'ambiguïté sexuée (on parlerait, en terme scientifique, d'intersexuation) est approfondie par la présence du bijou que le personnage porte à son cou : il s'agit en effet d'une lunule. Dans un tel contexte, on s'attendrait à une *bulla*, comme le Dionysos juvénile sur la ciste Ficorini (fig. 10). Or, dans un contexte latial, il s'agit d'un bijou féminin.

Toutefois, il convient de préciser que cette *œnochoé*, fabriquée dans un atelier d'Étrurie méridionale, provient d'une tombe celte de la nécropole de Ceretolo, dans les environs de Bologne, la Felsina étrusque : la tombe d'un guerrier boïen, comme le montre la panoplie inhumée avec lui, datée du second quart du IIIe siècle av. J.-C.

Il s'agit donc d'un objet des confins, lesquels témoignent des convergences culturelles à l'œuvre dans les marges. Or, la lunule en contexte celte n'est pas spécifiquement féminine, comme le montrent un certain nombre d'artefacts, des cippes, des stèles ou des monnaies[18], notamment des statères boïens[19]. Par ailleurs, de telles amulettes enfantines sont liées à des garçonnets en contexte gallo-romain comme en contexte chypriote ou grec[20]. En somme, la présence de la lunule ici ne désigne nullement le personnage comme féminin. Cette figuration dionysiaque s'inscrit par conséquent dans une tradition iconographique propre au dieu désigné comme θηλύμορφος (« à l'apparence féminine ») par Euripide[21].

À nouveau donc, un examen précis de l'artefact, en fonction de la parure notamment, estompe quelque peu l'ambiguïté de la figure et exclut la représentation de l'intersexuation : ce n'est pas un hermaphrodite. Il convient d'ajouter qu'à notre connaissance, il n'existe pas de figures féminines masculinisées. Quand ambiguïté il y a, il s'agit systématiquement de représentations masculines, portant des marqueurs éventuellement féminins. Il n'y a pas d'Aphrodite à barbe dans la culture étrusque. Tout au plus des sphinges barbues, mais pour d'autres motifs…

Enfin, ce caractère marginal et sporadique des figures ambiguës ou fluides serait corroboré par un autre type de documentation. En effet, en l'absence d'une littérature médicale et juridique en contexte étrusque propre à nous éclairer sur les imaginaires liés aux phénomènes d'intersexuation, nous dispo-

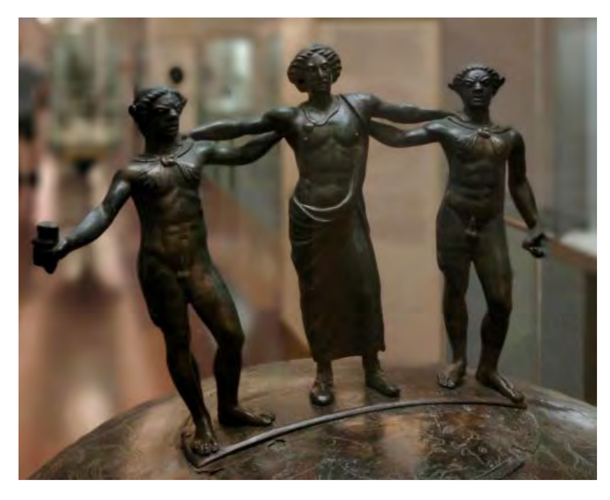


Figure 10. Poignée en bronze de la ciste Ficoroni en provenance de Préneste, vers 375-350 av. J.-C.
Rome, Musée de la Villa Giulia, inv. 24787
Cliché : S. Pérard

18 Schomas 2011, p. 355.
19 Statère en or du Ier siècle av. J.-C. conservé à l'Écomusée de la Bintinais, inv. 949.2282 (http://www.collections.musee-bretagne.fr/ark:/83011/FLMjo114552).
20 Dasen 2003.
21 Euripide, *Les Bacchantes*, 353.

sons d'un corpus prescriptif et doctrinal dont le fonctionnement est comparable, celui de l'*Etrusca Disciplina*. Ainsi, la tradition romaine, notamment historiographique[22], n'a pas manqué de rapporter des cas d'hermaphrodites ou androgynes : les procédures de traitement mises alors en œuvre de la part de spécialistes étrusques dûment mandatés font état d'une hantise de l'indifférenciation sexuée. L'éviction de l'hermaphrodite du corps social est systématique : on le jette à la mer pour le noyer. On pourrait donc conclure qu'à la différence du cas grec, qui fonctionnerait, pour le genre, sur un système ternaire (masculin/hermaphrodite/féminin), le système étrusque serait exclusivement binaire (masculin/féminin)[23].

Un mode relationnel spécifique

Quoi qu'il en soit, ces occurrences problématiques sont emblématiques : c'est comme si l'opposition masculin/féminin et la hiérarchie qui en découle ne semblaient pas devoir être remises en question. Cette remarque peut être faite au niveau de la langue étrusque elle-même, qui ne discrimine pas les genres – au sens grammatical cette fois-ci, comme le rappelle D. Briquel[24].

Par ailleurs, tout au long de nos recherches, nous avons souligné jusqu'à la difficulté d'identifier de simples prénoms comme étant masculins ou féminins, ces derniers se voyant augmentés d'un suffixe *-i* (Larth/Larthi). La langue proposant une vision du monde, on ne peut que s'interroger sur cette spécificité, comme le fait la linguistique qui, depuis une vingtaine d'années, a démontré la nécessité de prendre en compte l'analyse du genre et de la sexualité dans les productions langagières[25].

Bien plus, dans le panthéon étrusque, on a pu remarquer une ambiguïté dans la désignation de certaines divinités, dont l'identité semble floue, et qui circulent d'un pôle à l'autre. Cette porosité dans l'identité masculine/féminine va de pair avec des domaines de compétences et une organisation spatiale dans les sanctuaires ou l'espace funéraire : M. Cristofani couple en effet l'opposition homme/femme à une opposition ouranien/chtonien[26].

Cette analyse, qui replace au centre les fonctions et l'action de chacun des genres dans le champ social, postule néanmoins une opposition masculin/féminin qui nous semble devoir être remise en question. Pour ce faire, nous nous pencherons à nouveau sur des figurations spécifiquement étrusques, puisqu'il s'agit de plaques en terre cuite peinte de Cerveteri représentant une théorie de centaures[27].

Sur ce fragment (fig. 11), c'est la deuxième créature qui attire notre regard, compte tenu de la tonalité de sa carnation. Ce constat oriente l'interprétation vers une créature féminine, ce qu'attestent d'autres éléments. Il semble en effet qu'elle porte une *tunica*, comme le suggère l'épaisseur du trait tant au niveau du col que de l'ensemble de son buste. Sa coiffure est différente de celle des autres centaures, puisqu'une mèche parotide se déploie sur sa poitrine. On distingue également des accroche-cœurs sur sa tempe, ce que confirme le caractère souple de ses mèches. Pour finir, un autre élément attire notre attention : ce sont les cercles qui ornent sa croupe, et non des traits comme sur celle de son compagnon. Ce choix plastique permet de distinguer cette créature de ses congénères (fig. 12).

Il nous semble donc bien qu'est représentée ici la première centauresse ou centauride, créature inédite qui n'apparaît que beaucoup plus tardivement dans les figurations grecques, à la fin de la période classique, avec un tableau de Zeuxis daté de la fin du ve siècle av. J.-C.[28] Cette centauresse n'est, du reste, pas la seule représentée sur ces plaques, puisqu'on peut faire la même analyse sur un autre fragment : on y voit un bras à la carnation plus claire brandir un rameau sec, dépourvu de feuillage (fig. 13).

Il convient d'ailleurs de souligner qu'à l'alternance centaures/centauresses correspond également une alternance de végétaux pourvus/dépourvus de feuillage. La frise de Cerveteri fonctionnerait selon une chaîne de couplage typique des sociétés analogistes[29] : masculin/féminin, humain/animal, végétaux verts/morts…

L'attention portée à l'apparence de ces créatures, et donc à leur parure, nous permet de mettre en lumière un rapport au monde spécifiquement étrusque, d'autant plus spécifique qu'il est véhiculé ici par des figures héritées de prototypes grecs. Ainsi, ces créatures sont reconfigurées selon un imaginaire étrusque, dont un des traits saillants serait une articulation entre masculin et féminin qui fonctionne selon des normes appartenant en propre à cette culture, et sur lesquelles nous allons revenir.

22 Tite-Live, XXVII, 11, 4 ; XXVII, 37, 5 ; XXXI, 12, 6 ; XXXIX, 22 ; voir également Allely 2003.
23 Par ailleurs, sur les enjeux des relations homoérotiques dans la culture étrusque, voir Pérard 2020.
24 Briquel 1993, p. 33-34.
25 Povinelli 1999, p. 124-125.
26 Cristofani 1997, p. 217.
27 Agnoli *et al.* 2019.
28 Montbel 2020.
29 Descola 2005.



Figure 11. Plaque 136 en terre cuite peinte de Cerveteri datée de 530-520 av. J.-C.
Rome, Centrale Montemartini, inv. provv. HIN 813
Cliché : S. Pérard



Figure 12. Plaque 137 en terre cuite peinte de Cerveteri datée de 530-520 av. J.-C., Rome
Rome, Centrale Montemartini, inv. provv. HIN 814
Cliché : S. Pérard



Figure 13. Plaque 139 en terre cuite peinte de Cerveteri datée de 530-520 av. J.-C.
Rome, Centrale Montemartini, inv. 111344
Cliché : S. Pérard

Il est vrai que les objets de parure sont des marqueurs de statut, et comme tels, susceptibles d'escamoter le sexe de la personne qui les portent. En outre, on constate que ce sont les assignations statutaires, définissant en partie seulement le genre, qui priment dans la représentation du sujet : le cas de la *lacerna* (fig. 6) est à cet égard significatif. Les femmes comme les hommes l'ont en partage, et ce vêtement renvoie à leur fonction, comme l'un des *tanasar* de la tombe des Augures[30], ou une statuette en bronze du British Museum[31] représentant une femme munie d'un *lituus*, objet manipulé par les spécialistes de l'*Etrusca Disciplina*, ce que confirment d'autres sources – on songe à la mention que fait Tite-Live à propos de Tanaquil : « *perita* […] *caelestium prodigiorum mulier*[32] ». À nouveau, le genre n'est pas tant ce que l'on est que ce que l'on fait. Dans le cas des femmes, leur sexe biologique ne les exclut nullement d'une fonction de représentation au sein de la communauté[33].

Dès lors, comment définir ces formes d'action et de relations spécifiques au regard des cultures grecque ou romaine, voire au regard de notre propre culture ? Il nous semble que le système de la parure étrusque pourrait s'analyser de manière plus fine si l'on postulait non plus une opposition masculin/féminin, mais un système exclusivement binaire, une conjonction essentielle du masculin au féminin, c'est-à-dire une complémentarité, conçue néanmoins comme asymétrique. Il n'y aurait pas le masculin et ses prérogatives face au féminin et ses apanages, mais une conjonction qui fonctionnerait selon une « idéologie du couple ».

Si l'on suit cette hypothèse, on peut expliciter de manière plus convaincante tout autant l'absence de distinction propre au système de la parure en contexte étrusque que la forte visibilité du féminin dans le champ social, au regard des cas grec et romain. Cette assertion est d'autant plus manifeste en contexte funéraire où la conjonction du masculin et du féminin véhicule des préceptes eschatologiques liés à la reproduction et à la renaissance.

Mais cette norme qui laisserait une plus grande place aux femmes n'en reste pas moins marquée par une asymétrie essentielle, liée à la perception idéologique du sexe biologique, et, partant, essentialisante : complémentarité n'est pas égalité, et la hiérarchisation est bel et bien à l'œuvre. Le geste de l'époux blond du sarcophage Campana (fig. 1), interprété par certains comme un geste de tendresse d'un mari qui enlace sa femme, emblématise ce rapport asymétrique.

Ainsi analysé, le fonctionnement de la parure permet de révéler des modes de relation et d'action spécifiques. C'est ce qui expliquerait que la fonction discriminante voire discriminatoire de la parure se joue le plus souvent à un autre niveau que la délimitation et la division des genres.

Conclusion

Le fonctionnement de la parure révèle que la limite entre le masculin et le féminin ne semble pas devoir poser question dans la culture étrusque. Il n'y aurait pas d'angoisse identitaire dans la perception des genres, comme le montre la modestie des figurations fluides. Pour reprendre une analogie territoriale qui concerne la limite, il n'y a pas de *no man's land* entre le masculin et le féminin.

30 Le *tanasar* à droite de la porte sur le mur du fond de la tombe des Augures de Tarquinia, vers 520 av. J.-C. (https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Tomboftheaugurs.jpg).

31 Figurine féminine en bronze au *lituus*, provenance inconnue, vers 600-575 av. J.-C., Londres, British Museum inv. 1907, 0311.1. (https://media.britishmuseum.org/media/Repository/Documents/2014_10/5_20/94c25cdd_6352_4f9d_bc15_a3bb014ddddf/mid_00372199_001.jpg).

32 Tite-Live, I, 34, 9. Sur la figure de Tanaquil, voir Pérard 2022.

33 Sur les enjeux du genre et de l'intersectionnalité en archéologie, voir Belard 2017.

Bibliographie

Sources anciennes

Aristote, *De la Génération des animaux*, éd. et trad. P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

Euripide, *Tragédies. Tome VI, 2e partie : Les Bacchantes*, éd. et trad. J. Meunier, Paris, Les Belles Lettres, 1961.

Théopompe, *Helléniques*, éd. F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker* II, Berlin-Leyde, Brill, 1923-1959.

Travaux

Agnoli N., Boccichio L, Maras D.F. et Zaccagnini R. 2019, *Colori degli Etruschi. Tesori de terracotta alla Centrale Montemartini*, cat. exp. (Mostra, Roma, Centrale Montemartini, 11 iuglio 2019 – 2 febbraio 2020), Rome.

Allély A. 2003, « Les enfants malformés et considérés comme *prodigia* à Rome et en Italie sous la République », *Revue des études anciennes* 105/1, p. 127-156, DOI : https://doi.org/10.3406/rea.2003.5652 [consulté en mars 2022].

Belard C. 2017, *Pour une archéologie du genre. Les femmes en Champagne à l'âge du fer*, Paris.

Bonfante L. 2003, *Etruscan Dress* (10e éd.), Baltimore.

Bourdieu P. 1982, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales* 43, p. 58-63.

Briguet M.-F. 1989, *Le Sarcophage des Époux de Cerveteri du musée du Louvre*, Florence.

Briquel D. 1993, *Les Étrusques. Peuple de la différence*, Paris.

Cassimatis H. 1998, « Le miroir dans les représentations funéraires apuliennes », *Mélanges de l'École française de Rome* 110/1, p. 297-350, DOI : https://doi.org/10.3406/mefr.1998.2029 [consulté en mars 2022].

Cristofani M. 1997, « Masculin/féminin dans la théonymie étrusque », *in* F. Gaultier et D. Briquel (éd.), *Les plus religieux des hommes. État de la recherche sur la religion étrusque. Actes du colloque international du Grand Palais, 17-18-19 novembre 1992*, Paris, p. 209-219.

Dasen V. 2003, « Les amulettes d'enfants dans le monde gréco-romain », *Latomus* 62/2, p. 275-289.

Descola P. 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris.

Klügmann A. et Körte G. 1897, *Etruskische Spiegel* V, Berlin.

Krauskopf I. 1988, *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* IV, *s.v.* « Gorgones (in Etruria) », p. 337, nº 87.

Liébert Y. 2006, *Regards sur la* truphè *étrusque*, Limoges.

Lovergne E. 2017, *Le mobilier funéraire des nécropoles hellénistiques d'Étrurie méridionale : Musarna et le territoire de Tarquinia*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (inédit).

Lubtchansky N. 2014, « Van Gennep et les Étrusques. Rites de séparation, de marge et d'agrégation en histoire de l'art : le cas de l'iconographie funéraire étrusque », *in* D. Frère et L. Hugot (éd.), *Étrusques. Les plus heureux des hommes. Études offertes au professeur Jean-René Jannot*, Rennes, p. 243-253.

Maillet C. 2020, *Les Genres fluides. De Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Paris.

Montbel E. 2020, « La centauresse, un exemple de remise en question de la frontière du genre à l'époque impériale », *Frontière·s* 2, p. 5-16, DOI : https://dx.doi.org/10.35562/frontieres.233 [consulté en mars 2022].

Pérard S. 2019, *La question de l'apparence dans l'aire culturelle étrusque : la parure et ses enjeux*, Thèse de doctorat, Sorbonne Université (inédit).

Pérard S. 2020, « Regards homoérotiques étrusques : une archéologie impossible ? », *Images Re-vues* 17, DOI : https://doi.org/10.4000/imagesrevues.7379 [consulté en mars 2022].

Pérard S. 2022, « Le métier des femmes : la part à tisser des élites féminines dans l'Italie Préromaine », *Techniques & Culture* 77 (à paraître).

Povinelli E.A. 1999, « Grammaires intimes. Langage, subjectivité et genre : discussion anthropologique et psychanalytique », *Anthropologie et Sociétés* 23/3, p. 121-147.

Price S. 2012, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, *s.v.* « Parure », p. 560-561.

Schomas H. 2011, *Les images monétaires des peuples gaulois : figures primitives ou expressions d'une société en mutation ? L'exemple des Arvernes, Bituriges, Carnutes, Éduens, Lingons, Meldes, Parisii, Sénons et Séquanes*, Thèse de doctorat, Université de Bourgogne (inédit).

Van Gennep A. 1999, *Le folklore français*, Paris.

Miniatures votives et miniatures funéraires dans le Latium archaïque : une catégorie de mobilier symbolique multifonction ?

Votive and funerary models in archaic Lazio: a multifunctional category of symbolic furniture?

DOI : 10.35562/frontieres.1140

Euan Wall
Doctorant en archéologie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Arscan (UMR 7041), chargé de recherches à l'Institut national d'histoire de l'art

Résumé. *Aux VIe et Ve siècles av. J.-C. à Rome et dans le Latium, le rituel funéraire prévoit de ne rien déposer dans les tombes, ou alors très peu d'objets. L'interprétation aujourd'hui majoritaire de ce phénomène postule une intervention législative au début de la période interdisant le dépôt de mobilier, mais cette interprétation n'est pas sans poser problème. Parmi les tombes latiales de cette époque qui contiennent du mobilier, la littérature scientifique a souvent mis l'accent sur le caractère miniature de ces offrandes. À la même époque, les dépôts votifs attirent de nombreuses offrandes dont des vases miniatures, d'où un rapprochement entre ces deux phénomènes. Une étude comparée portant sur les contextes votifs et funéraires publiés pour cette époque montre qu'en réalité, les types de vases offerts dans ces deux contextes sont différents : alors que les très petits vases de forme ouverte, parfois de fabrication fruste, et destinés à des offrandes alimentaires, dominent dans les dépôts votifs, les tombes contiennent davantage de vases peints et de formes fermées. Les pratiques d'offrandes funéraires et votives sont donc différentes, ce qui suggère que les deux phénomènes ne sont pas aussi étroitement liés qu'on l'a pensé.*

Abstract. *During the 6th and 5th centuries BCE in Rome and Latium, few to no objects were offered in tombs. The now mainstream interpretation of this phenomenon postulates a legislative intervention at the beginning of the period, with laws forbidding rich funerary assemblages. This interpretation, however, is not without its faults. Several tombs do in fact contain objects, and the literature has often insisted on the miniature character of these offerings. At the same period, Latin votive deposits attract a large number of offerings, including many miniature vases –thus scholars have suggested a link between the two phenomena. However, a comparative study shows that the types of vase given in both contexts were different. While votive deposits consist mostly of very small open vases, often misshapen, badly made and linked to food offerings, tombs contain more painted vases and closed shapes. Votive and funerary practices are therefore quite dissimilar, which implies that the phenomena are not as closely linked as previously suggested.*

Contexte scientifique et cadre interprétatif des années 1970-1980

Depuis 1977 et l'article fondateur de G. Colonna, c'est presque devenu un lieu commun dans l'archéologie romaine que de dire que la sphère funéraire aux VIe et Ve siècle av. J.-C. constitue un « aspect obscur du Latium archaïque ». Le chercheur romain avait en effet donné ce titre à une étude dans laquelle il entendait expliquer l'absence de données funéraires pour cette époque à Rome et dans le Latium vetus : en comparaison du faste de l'époque orientalisante, presque aucune sépulture n'était connue pour le dernier siècle de l'époque royale et le premier siècle de la République, alors même que dans les années 1960 et 1970, les importantes fouilles du sous-sol romain avaient porté à la lumière de grandes nécropoles comme celles de la Laurentina ou de Castel di Decima. Dans l'interprétation de Colonna, qui a depuis été largement confirmée[1], ces tombes ne sont pas connues parce qu'elles ne contenaient pas de mobilier. Difficiles à dater, elles n'auraient en outre pas retenu l'attention des chercheurs du XIXe et de la première moitié du XXe siècle, qui se sont avant tout intéressés au mobilier funéraire[2].

Selon Colonna toujours, la raison de l'abandon du mobilier funéraire à Rome et dans sa région au VIe siècle av. J.-C. serait la proclamation de lois funéraires, à l'image de la Xe table de la Loi des XII Tables – datée, elle, du milieu du Ve siècle av. J.-C. Ces lois auraient interdit certaines pratiques rituelles lors des funérailles, parmi lesquelles le dépôt d'un riche mobilier dans la tombe[3]. Des études postérieures ont établi, au cours des années 1980, un cadre interprétatif à ce phénomène d'appauvrissement funéraire, cadre désormais proprement hégémonique dans la littérature de langue italienne[4] : il est vu comme le fait de règlements de nature anti-aristocratique, similaires et antérieurs à ceux de la Xe table. Le contexte de ces dispositions législatives serait celui de la naissance ou du renforcement de la cité qui, confisquant l'autorité politique et morale à la *gens*, ferait affluer les ressources économiques vers les temples et les bâtiments publics plutôt que dans les tombes[5].

Ce modèle n'est pas sans poser problème : les dispositions de la Xe table qui nous sont parvenues, outre le fait qu'elles sont postérieures d'un siècle et demi au début du phénomène d'appauvrissement, traitent en réalité surtout du déroulement de la cérémonie funéraire et non du mobilier de la tombe. Seuls les objets en or y sont explicitement interdits ; il n'est pas question des abondants vases et des fastueuses parures de l'époque orientalisante[6]. En outre, les motivations anti-aristocratiques des lois funéraires grecques dont s'inspirerait la Xe table ont depuis les années 1980 été profondément remises en question, et il semble qu'en réalité, ces lois doivent être lues comme ayant un sens religieux bien plus que politique[7].

Si la documentation funéraire s'atténue bien aux VIe et Ve siècles av. J.-C., il est clair en revanche que ces siècles sont bien une période d'essor pour les dépôts votifs romains et latiaux : à Rome, mais aussi par exemple à Satricum, à Tivoli, à Norma[8]… Le mobilier caractéristique de ces dépôts votifs, qui a été décrit comme étant « éminemment symbolique[9] », inclut des statuettes en tôle de bronze, des disques votifs dits *focacce*, et de nombreux vases de taille normale et surtout miniatures[10]. Même si certains dépôts ont fait l'objet d'une fréquentation antérieure à l'époque archaïque, ils semblent alors faire l'objet d'une fréquentation accrue, avec notamment la création de nouveaux dépôts votifs dans toute la région, dont certains ne sont plus fréquentés après le Ve siècle av. J.-C.[11]

En réalité, les tombes romaines et latiales ne sont pas entièrement vides, comme l'avait déjà noté G. Colonna : outre quelques tombes exceptionnelles comme celles dites « du guerrier de Lanuvium » ou « de la princesse de Fidènes[12] », il existe dans certaines sépultures une petite quantité de mobilier, défini par de nombreux auteurs comme miniaturisé et symbolique. Dès 1988, G. Bartoloni a ainsi fait le lien entre les dépôts dans les tombes et ceux dans les sanctuaires de cette époque, puisque selon elle, c'est un mobilier du même type qui est déposé dans ces deux contextes[13]. Or, l'existence de pratiques similaires ou identiques dans le cadre du don votif et du rituel funéraire pourrait constituer un indice sur la raison d'être des sépul-

1 Bartoloni *et al.* 2009.
2 Colonna 1977.
3 Colonna 1981.
4 Bartoloni 2010 ; Arizza 2020, p. 418-422.
5 Ampolo 1984 ; Bartoloni 1987 ; Naso 1990.
6 Toher 2005 ; Willemsen 2015, p. 127-129.
7 Blok 2006 ; Frisone 2016.
8 Antonielli 1927 ; Beaufort 1982 ; Monaco 1990.
9 Bartoloni 1988-1989, p. 752.
10 Bartoloni 1988-1989, p. 749.
11 Bouma 1996, vol. 1, p. 89-94.
12 En dernier lieu sur Lanuvium, avec bibliographie antérieure : Colonna 2015-2016 ; sur Fidènes : Di Gennaro 1990.
13 Cataldi Dini 1977, p. 325-326 ; Bartoloni 1988-1989, p. 751 ; Naso 1990, p. 251 ; Barbera 2006, p. 139 ; Ambrosini 2009, p. 181 ; Bartoloni 2010, p. 150.

tures dépouillées de l'époque archaïque. Peut-être signalerait-elle que le rituel funéraire austère qui apparait alors repose sur un changement dans les croyances plutôt que sur une réglementation. Quel lien peut-on donc établir entre les miniatures dans les tombes du Latium et les miniatures dans les dépôts votifs de la région ? Cette étude, qui vise à répondre à cette question, portera sur les contextes et les objets publiés dans la littérature scientifique disponible.

Les dépôts votifs de Rome et du Latium

On connaît de nombreux dépôts votifs romains et latiaux[14], mais peu d'entre eux sont intégralement publiés. On peut à cet égard se réjouir de la parution du catalogue de la récente exposition *La Roma dei Re. Il racconto dell'archeologia*, qui a donné à certains contextes leur première édition scientifique et réexamine d'autres dépôts votifs dont le dernier traitement était celui d'E. Gjerstad dans les années 1960[15]. Parmi les dépôts les plus riches et les plus emblématiques publiés originellement par le chercheur suédois, on trouve la *favissa* du Capitole, le dépôt votif du *Lapis Niger*, et celui de S. Maria della Vittoria sur le Quirinal[16]. Le dépôt votif de l'aire sacrée de Sant'Omobono est un autre dépôt majeur, jamais entièrement publié[17]. Plus récemment, les objets votifs du temple de la Victoire sur le Palatin ont été publiés par C. Angelelli[18]. En dehors de Rome[19], les dépôts de Satricum, de Tivoli ou de Lavinium sont majeurs ; de ceux-ci, seul le deuxième dépôt votif de Satricum est intégralement publié[20]. On peut néanmoins tirer des caractéristiques générales des assemblages retrouvés dans ces contextes.

On l'a évoqué, les vases dits « miniatures » sont quantitativement le type d'objet le plus important dans les dépôts votifs du Latium vetus. Cette catégorie n'a pourtant jamais fait l'objet de définition précise dans la littérature scientifique. Pour la Campanie et la Grande Grèce, L. Grasso a bien proposé en 2006 une définition statistique basée sur son étude des vases miniatures de Pompéi, mais il n'existe pas d'étude similaire pour le Latium. Ayant tracé sur un graphe les dimensions significatives d'exemplaires représentatifs de certaines formes céramiques, L. Grasso a montré qu'on pouvait repérer pour chacun d'eux des pics et des creux dans la courbe des diamètres. Les céramiques miniatures seraient celles qui appartiennent au pic correspondant aux plus petites dimensions couramment attestées pour chaque forme[21]. On comprend que c'est en fait une définition de ce genre qui a jusqu'à présent été généralement adoptée de manière implicite pour le Latium : les céramiques miniatures sont les exemplaires les plus petits de forme, qui existent en taille plus grande, et c'est d'ailleurs par ce nom qu'ils sont décrits. Il y a eu par le passé une tentation récurrente à conclure de la taille minime de ces vases qu'ils ne pouvaient pas être fonctionnels : de sérieuses nuances sont à apporter à cette interprétation, mais elles dépasseraient le propos de cette contribution[22]. Et c'est sans évoquer le problème des vases souvent dits « miniatures » pour lesquels on ne dispose pas de versions en grande taille[23]. Une définition *a minima*, qui ne remet pas en cause les identifications publiées de vases comme « miniatures », a donc été adoptée pour des raisons pratiques dans la présente étude ; une future définition précise de la notion de miniaturisation dans l'ancienne Italie n'en est pas moins souhaitable[24].

En ce qui concerne la céramique commune (impasto) miniature, ce qu'on a appelé des *ollae* miniatures est de loin la forme la plus fréquente, avec les bols, les coupes et les tasses. Ces contenants peuvent être très petits, avec des diamètres à partir de 1 cm pour les *ollae*. Les plus petits sont modelés à la main à partir de petites boules d'argile ; les plus grands peuvent être travaillés à la tournette ou au tour[25]. En réalité, ces objets sont si petits et si mal façonnés que distinguer une *olla* d'un bol peut relever de la gageure, et dans ce contexte, les vases miniatures désignés comme *ollae* relèvent davantage de formes ouvertes que fermées : ils

14 Lowe 1978.
15 Damiani et Parisi Presicce 2019.
16 Gjerstad 1960.
17 Colonna 1963 ; Pisani Sartorio *et al.* 1989 ; Regoli 2012.
18 Angelelli 2001b.
19 Pour les dépôts votifs de Rome, voir maintenant Damiani et Parisi Presicce 2019, p. 33-196.
20 Satricum : Bouma 1996. Tivoli : Antonielli 1927. Lavinium : Fenelli 1989-1990.
21 Grasso 2006.
22 Zamboni 2009.
23 On peut penser aux *kernoi* miniatures du dépôt votif d'Acquoria à Tivoli (inédits, exposés à la Villa Poniatowski) ou de Monte Cassino à Valvisciolo : Ampolo 1976, p. 366.
24 La question de la miniaturisation des offrandes en Italie préromaine, et donc de la définition à donner à cette catégorie de mobilier, est l'objet de la thèse de doctorat que je prépare actuellement à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne sous la direction d'O. de Cazanove.
25 Par exemple, vase travaillé à la main : Regoli 2012, p. 71, nº 36 ; à la tournette : Magagnini 1981, p. 146, nº C60.c ; au tour : Colonna 1963, p. 29, nº 149.

ressemblent en fait plutôt à des gobelets[26]. Le caractère majoritairement ouvert de ces petits vases, sans doute aussi le fait de la contrainte technique liée au façonnage de vases aussi minuscules, doit sans doute être retenu comme leur caractéristique principale[27].

L'aspect fruste de ce façonnage peut aussi être retenu comme une des caractéristiques de ces vases miniatures. Si plusieurs vases portent bien des attributs permettant de reconnaître leur forme, telles des anses ou des poignées dans la partie supérieure de la panse, celle-ci est souvent irrégulière, leur surface mal terminée ou leur cuisson inégale[28]. Il existe bien des miniatures d'impasto régulières, à la surface et aux bords lisses, mais celles-là constituent une exception plutôt que la règle[29]. Ceci suggère une production qui ne fut ni en série ni due à des artisans spécialisés, mais probablement souvent le fait des fidèles eux-mêmes.

Malgré les procès en inutilité qui leur ont été faits par le passé[30], il est probable que ces vases aient été offerts moins pour eux-mêmes que pour leur contenu : une petite quantité de viande ou d'une autre nourriture offerte aux dieux, ou bien les prémices des récoltes[31]. À Sant'Omobono, par exemple, le sédiment du dépôt votif était riche en graines de diverses céréales, et on peut penser que celles-ci ont été offertes dans les nombreux vases[32]. La terre de la *favissa* du Capitole a aussi été décrite comme riche en matière organique décomposée[33]. Les *ollae* de taille normale ont notamment été utilisées pour cuire les entrailles d'animaux sacrifiés, et une fonction similaire a été proposée pour leurs homologues miniatures, qui ont occasionnellement été retrouvés avec des restes carbonisés de faune[34].

Ces vases miniatures en impasto sont donc peut-être des objets fabriqués par les fidèles eux-mêmes comme contenants à bas coût pour de petites quantités d'offrandes alimentaires. Quant à la raison derrière ces quantités minimes, l'hypothèse qu'il s'agirait pour le fidèle d'une manière d'en quelque sorte « tromper » la divinité avec une offrande bon marché est sans doute simpliste[35], puisque des pratiques telles que l'offrande des prémices n'entrent pas dans ce type de logique économique : la quantité réduite a un réel sens symbolique[36].

Cela dit, les dépôts votifs contiennent aussi des vases en céramique fine. Le dépôt votif du temple de la victoire sur le Palatin n'a, par exemple, pas livré de vases en impasto, mais seulement des vases en céramique dépurée ou en bucchero, un cas unique[37]. En général, le bucchero est représenté par des tasses-puisoirs mono-ansées miniatures, ainsi que des formes de taille normale, de fabrication locale[38]. La céramique peinte, plus rare, est présente sous la forme de céramique étrusco-corinthienne (coupes, balsamaires et pyxides) et de rares vases d'importation : cratères, aryballes ou coupes attiques[39]. C'est essentiellement parmi ces productions que se trouvent les formes fermées dans les dépôts votifs. Les différences dans les formes reflètent peut-être une distinction dans le niveau économique des dédicants : les fidèles ayant la possibilité économique d'offrir des vases mieux finis, plus coûteux et même importés proposaient-ils des offrandes différentes de ceux qui se contentaient de vases en impasto plus frustes ? Ou bien ces vases ont-ils été offerts pour eux-mêmes et leur valeur intrinsèque, et non uniquement pour leur contenu ? Ces formes fermées sont quoi qu'il en soit minoritaires dans un panorama où dominent les formes ouvertes destinées à l'offrande de produits alimentaires. Les formes céramiques fermées se trouvent plus souvent dans les contextes funéraires.

26 La remarque a été faite, pour un autre contexte, à propos des « ollette » ou gobelets de Civita di Tricarico, en Lucanie : Caravelli et Cazanove 2008, p. 524.

27 Si les formes fermées sont rares, elles n'en existent pas moins : le dépôt votif d'Acquoria, à Tivoli, a livré quelques pichets miniatures.

28 Somella Mura 1976, p. 146, nº 46.14 ; Magagnini 1981, p. 146, nº C61 ; Segala et Sciortino 1990, p. 67.

29 Pisani Sartorio *et al.* (éd.) 1989, pl. 16.

30 Zamboni 2009.

31 Bouma 1996, vol. 1, p. 106.

32 Costantini et Costantini Biasini 1989.

33 Gjerstad 1960, p. 190.

34 Colonna 1963, p. 32.

35 Morel 1991, p. 31.

36 Jim 2014.

37 Angelelli 2001b, p. 61.

38 Anagni : Gatti 1994-1995. Capitole : Albertoni 1990. *Clivus Capitolinus* : Segala et Sciortino 1990. *Lapis Niger* : De Santis 1990. Oppius : Cordischi 1993. Palatin : Angelelli 2001b. Satricum : Beaufort 1982, p. 100-104. S. Maria della Vittoria : Gjerstad 1960, p. 116-160. S. Omobono : Pisani Sartorio *et al.* (éd.) 1989, p. 50.

39 Anagni : Gatti 1994-1995, p. 75-77. *Lapis Niger* : De Santis 1990. Satricum : Beaufort 1982, p. 77. S. Omobono : Pisani Sartorio *et al.* (éd.) 1989, p. 47.

Les mobiliers funéraires miniatures

L'étude des objets miniatures déposés dans les tombes romaines et latiales, là encore en se basant sur les données disponibles dans la littérature scientifique, repose sur un corpus de seulement dix-huit vases assez bien documentés pour en permettre l'étude. Aucun autre type d'objet miniature, tel que des armes ou des outils, n'est signalé, à l'exception de ceux de la nécropole sud-ouest de Satricum, dans la plaine pontine. Toutefois, les défunts de cette nécropole appartiennent à la culture volsque, ce peuple ayant pris le contrôle de Satricum au début du ve siècle ; le rituel funéraire y est à plusieurs égards différent de celui des Latins[40], et il ne sera donc pas question de ces objets ici. D'autres types de mobilier dans les tombes latiales, qui ne sont pas miniatures, ne seront pas non plus traités : les vases de taille normale, armes, fibules, *aes rude* ou aiguilles.

Pour créer ce corpus de dix-huit vases, c'est – comme on l'a vu – l'acception courante et large du terme de *miniature* qui a été utilisé : il s'agit de tous les objets décrits comme petits ou miniatures par les fouilleurs, ou encore utilisés dans des discussions sur le mobilier funéraire miniature[41]. De ces vases, douze proviennent de Rome (six de la nécropole de l'Esquilin et un du groupe de tombes de Largo Magnanapoli) ou de ses sites périphériques à l'est et au sud : quatre à Acqua Acetosa et un à Tor de' Cenci. Les autres proviennent de sites mineurs du Latium (trois d'Ardée et deux de Ficana) et de Préneste (un vase dans la nécropole de La Colombella)[42]. L'offrande de petits récipients n'est donc pas pratiquée dans toute la région, puisqu'on n'en a notamment pas de trace dans la nécropole très bien documentée de Crustumerium[43], au nord de Rome, ni par exemple à Tivoli[44].

Dans le contexte funéraire, les vases peints sont proportionnellement plus importants que dans les dépôts votifs. Notre tour d'horizon commencera par ceux-ci, avant d'aborder les vases en céramique commune.

La céramique peinte

Pour évoquer d'abord des contextes fouillés récemment et bien documentés, des petites amphores à bandes et à décor végétal de même type ont été mises au jour dans la nécropole de l'Esquilin à Rome lors des fouilles de 2002, ainsi que dans la nécropole de La Colombella à Préneste lors des fouilles de 1993 (fig. 1). Ce type de petite amphore, fabriqué en Étrurie à partir de modèles grecs (attiques ou ioniques), à l'image du groupe Copenhagen Abc 1059, a été étudié en détail par L. Ambrosini en 2009, qui fournit une longue liste d'exemples de vases de ce type[45].

Certes, on peut se demander si une petite amphore est véritablement un vase miniature : n'est-ce pas simplement une amphore de petite taille ? La distinction est tout sauf claire : les mêmes objets peuvent être dits tantôt « amphore », « amphorette », « amphorisque », ou « petite amphore », entre autres dénominations, et ce même dans les publications de référence[46]. En effet, les spécialistes des vases peints se sont parfois intéressés plus au décor peint qu'à la forme et à la taille des vases, cette dernière donnée n'étant souvent même pas indiquée dans les publications de J. Beazley[47]. Avec l'acception de « miniature » discutée plus haut, on peut légitimement s'intéresser à ces vases, même si l'on comprend déjà qu'il s'agit d'un processus de miniaturisation bien différent de celui des vases en impasto des dépôts votifs : les petites amphores sont le groupe des vases de forme amphore avec les plus petites dimensions.

D'après L. Ambrosini, les petites amphores à bandes et à décor végétal mesurent en moyenne entre 8 et 11 cm de haut[48], et certains exemplaires des tombes latiales et romaines correspondent tout à fait à ce calibre. La petite amphore de la tombe 3 de l'Esquilin (fig. 1, n° 1), par exemple, mesure 7,9 cm ; Ambrosini la compare pour le style à d'autres vases qui mesurent 11,3 cm (Cerveteri), 17 et 16,8 cm (Vatican), 16,5 cm (Rome) et 16 cm (Monaco). Un seul exemplaire retenu pour la comparaison est aussi petit, un vase de Tolfa

40 Gnade 1992, 2009.
41 Voir ci-dessus, n. 13.
42 Esquilin : Colonna 1977, p. 139 (tombe 89) ; Barbera *et al.* 2005, p. 306-314 ; Barbera 2006 ; Ambrosini 2009 (tombes 3, 12 et 13). Largo Magnanapoli : Lanciani 1876, p. 123-124 ; Colonna 1977, p. 137-139 ; Cristofani 1990b. Acqua Acetosa : Bedini 1990a, p. 257, n°s 9-11. Tor de' Cenci : Bedini 1990b, p. 126. Ardée : Crescenzi *et al.* 1983, p. 82-83, n°s 10-12. Ficana : Cataldi Dini 1977, p. 324-326.
43 Willemsen 2015.
44 Faccenna 1957.
45 Ambrosini 2009. Ces vases ont fait l'objet d'analyses physico-chimiques visant à étudier leur contenu. Les résultats, très récemment parus, n'ont pas pu être intégrés à cette étude : Ambrosini 2021.
46 Ainsi, le vase de la tombe 3 de l'Esquilin est tantôt un « amphorisque » (Barbera *et al.* 2005, p. 306), tantôt une « amphorette » (Ambrosini 2009, p. 180). Il est comparé par ces dernières à des vases appelés « amphores » (Pallottino 1937, col. 277). N. Spivey appelle ce type de vase des « petites amphores » (Spivey 1987), et les mêmes vases sont souvent dits simplement « amphores à col » dans le *Corpus Vasorum Antiquorum* (*CVA* Würzburg III, p. 61-62, pl. 44, fig. 2-3 et pl. 46 = Spivey 1987, p. 36, n° 36).
47 Beazley 1947, 1956.
48 Ambrosini 2009, p. 178.



Figure 1. Petites amphores à bandes ou décor végétal
1a-b. petite amphore peinte ; provenance : tombe 3, nécropole de l'Esquilin, Rome **2a-b.** petite amphore peinte ; provenance : tombe 3, nécropole de la Colombella, Préneste **3a-b.-4a-b.** petites amphores peintes ; provenance : tombe 12, nécropole de l'Esquilin, Rome
D'après Barbera *et al.* 2005, p. 310 et 315, fig. 46 et 59, et Adembri et Rubini 1995, p. 492-493, fig. 6-7

de 7,9 cm[49]. Ainsi, parmi une classe d'objets de dimensions déjà relativement modestes, les Latins archaïques ont placé dans ces tombes des petites amphores parmi les plus petites disponibles.

Les trois autres petites amphores du corpus latial ne sont pas aussi petites, mesurant plutôt une dizaine de centimètres de haut. Cependant, M. Barbera attribue la petite amphore à palmettes de la tombe 12 de l'Esquilin (fig. 1, nº 4) au peintre de Micali[50]. Dans le catalogue de la production de ce peintre et de ses élèves établi par N. Spivey, la moyenne de hauteur de ce qu'il appelle des « *small amphoras* » est de 20,1 cm[51]. Le vase romain, à 9,5 cm de haut, mesure donc la moitié de ceux qui ont pu en inspirer le décor ; il semble que l'on ait là encore fait le choix d'un des vases les plus petits de la production. La petite amphore attique à figures noires de la tombe de Largo Magnanapoli, le plus grand des vases considérés ici – 15 cm de haut –, a pour sa part été attribuée par M. Cristofani au peintre de Diosphos[52], dont une des spécialités est justement de peindre des amphores caractérisées comme « petites[53] ».

Les petites amphores à bandes et à décor végétal se retrouvent par ailleurs dans d'autres contextes funéraires en dehors de Rome, notamment à Véies, dans la tombe 2 de Lucchina et dans la tombe X de Macchia della Communità[54]. Là aussi, des vases dont la hauteur ne dépasse pas 10 cm ont été choisis : 8 cm à la Lucchina, un exemplaire très proche de celui de la tombe 3 de l'Esquilin, et 9,1 cm à Macchia della Communità. On trouve dans la même cité étrusque un parallèle pour la *pélikè* de la tombe 89 de l'Esquilin, d'une

49 Ambrosini 2009, p. 180-181 avec références bibliographiques.
50 Barbera *et al.* 2005, p. 311-313.
51 Spivey 1987.
52 Cristofani 1990b, p. 255.
53 Haspels 1936, p. 94.
54 Arizza 2020, p. 130-131, nº LUC 2.2.8 et p. 149, nº MAC X.1.7.

hauteur de 10,5 cm[55] (fig. 2, nº 4) : une *pélikè* de 8,6 cm de haut, là encore dans la tombe 7 de la nécropole de la Lucchina[56].

Il a été suggéré que ces vases pouvaient contenir de l'huile, peut-être pour des libations[57] ; or, la Xe table interdit explicitement la libation à l'huile pendant les funérailles[58]. Qui plus est, ni petites amphores ni petites *pélikès* ne se retrouvent dans les dépôts votifs romains, et un seul dépôt latial semble en contenir, celui d'Anagni.

Le dépôt d'Anagni est aussi le seul à compter un pichet du même type que celui de la tombe Hg 47 de la Laurentina (fig. 3, nº 1), où se trouvait aussi une *olla*[59]. Le pichet de Hg 47, d'un diamètre de 6,2 cm et d'une hauteur de 8,2 cm, dérive d'une forme analogue en bucchero, la Rasmussen 1c. Il est un peu plus petit que les exemplaires identifiés par Rasmussen comme miniatures[60]. On trouve de tels vases dans des contextes domestiques à Véies et ailleurs dans des tombes, à San Giuliano, Cerveteri et Véies[61]. Mais ils ne se trouvent pas dans le dépôt votif de Satricum, où les pichets sont de toute façon très rares[62], ni dans ceux de Rome.

L'autre pichet de notre corpus funéraire provient de la tombe 20 de Monte di San Paolo (Ficana), où il était associé à un vase biconique (H. 4,5 cm) (fig. 3, nos 2-3). Cet assemblage a été interprété comme une offrande propitiatoire déposée à la suite du percement accidentel de la tombe 19, d'époque orientalisante, lors du creusement de la tombe archaïque[63]. Les formes céramiques de ce petit dépôt sont plus ou moins bien attestées ailleurs : des pichets similaires ont été mis au jour dans l'habitat d'Acqua Acetosa et dans le dépôt votif de Satricum[64], tandis que le vase biconique n'est connu que dans des tombes cérétaines de l'Orientalisant récent[65].

Le caractère propitiatoire de l'offrande a aussi été suggéré pour le groupe constitué de deux petites coupes étrusco-corinthiennes et d'une pyxide trouvées dans la tombe 5 de la nécropole de Campo del Fico, à Ardée (fig. 2, nos 1-3). Cette tombe double contient un ensemble de mobilier du VIIe siècle av. J.-C., ainsi que ces trois objets du VIe siècle av. J.-C. S'agit-il d'une offrande déposée lors de la réouverture de la tombe pour déposer le



Figure 2. Céramiques peintes
1. pyxide **2-3.** petites coupes étrusco-corinthiennes ; provenance : tombe 5, nécropole de Campo del Fico, Ardée **4a-b.** *pélikè* peinte ; provenance : tombe 89, nécropole de l'Esquilin, Rome
D'après Crescenzi 1984, p. 84-85, fig. 187-189 et Colonna 1977, p. 140-141, fig. 3

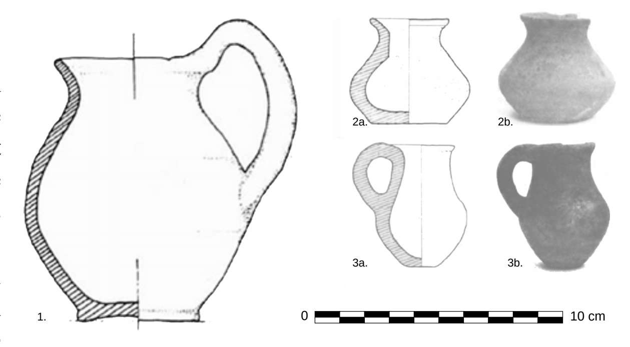


Figure 3. Pichets
1. pichet ; provenance : tombe HG 47, nécropole de la Laurentina, Acqua Acetosa **2a-b.** vase biconique 3a-b. pichet ; provenance : tombe 20, nécropole de Monte di San Paolo, Ficana
D'après Bedini 1990a, p. 256, fig. 10.3.8-9 et Cataldi Dini 1977, p. 326-327, fig. 4-5

55 Coarelli et Gatti Lo Guzzo 1973, p. 218, nº 313 ; Colonna 1977, p. 139.
56 Arizza 2020, p. 130, nº LUC 2.2.7.
57 Ambrosini 2009, p. 178. Voir maintenant Ambrosini 2021, toujours indisponible au moment d'écrire ces lignes, et dont les résultats n'ont pas pu être intégrés au propos.
58 Voir ci-dessus, n. 6.
59 Anagni : Gatti 1994-1995, p 31, nº 57. Laurentina : Bedini 1990a, p. 256, nº 10.3.8.
60 Rasmussen 1979, p. 91, pl. 24, nº 108.
61 Bedini 1990a, p. 256, nº 10.3.8-9 avec références bibliographiques.
62 Bouma 1996, p. 333-395.
63 Cataldi Dini 1977, p. 324-326.
64 Bartoloni *et al.* 1976, p. 328-329.
65 Cavagnaro Vanoni 1966, pl. 32, nº 14.

second défunt, probablement l'homme qui se trouve dans la fosse secondaire[66] ? C'est en tout cas la seule attestation de céramique étrusco-corinthienne dans une tombe de l'époque, alors que ce type de vase est assez fréquent dans les dépôts votifs.

La céramique commune

Les *ollae* en impasto sont fréquentes dans les dépôts votifs et dans plusieurs tombes : la tombe Hg 47 de la Laurentina (□ 4,5 cm, H. 4 cm), les tombes à chambre de Casale Massima (tombe 1 : □ 8,6 cm, H. 8,7 cm ; tombe 2 : □ 6,6 cm, H. 5 cm), et la tombe de Tor de' Cenci (dimensions inconnues) (fig. 4, n°s 1 et 3)[67]. On a proposé par le passé que ces vases constituaient des offrandes plutôt que du mobilier funéraire à proprement parler, parce qu'ils étaient placés à l'extérieur de la tombe[68]. Si c'était bien le cas dans certaines tombes de l'Esquilin et de Largo Magnanapoli, ce ne l'était pas dans les tombes évoquées : les *ollae* y étaient placées avec le défunt, dans le *loculus* ou alors sous les tuiles.

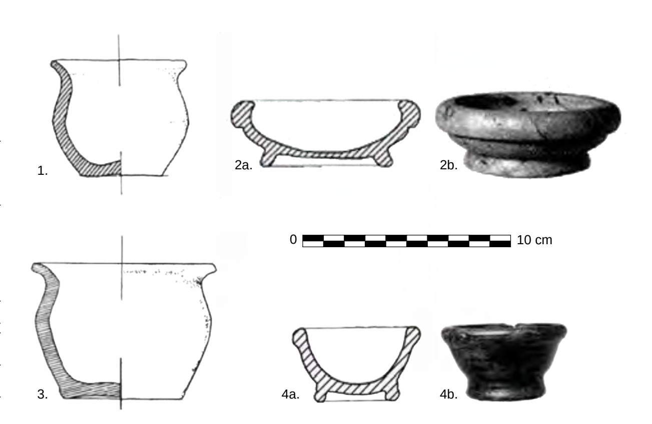


Figure 4. *Ollae* et bols
1. *olla* miniature ; provenance : tombe HG 47, nécropole de la Laurentina, Rome **2a-b.** petit bol ; provenance : tombe 12, nécropole de l'Esquilin, Rome **3.** *olla* miniature ; provenance : tombe à chambre 1, Casale Massima, Acqua Acetosa **4a-b.** petit bol ; provenance : tombe 13, nécropole de l'Esquilin, Rome
D'après Bedini 1980, p. 62, fig. 4 ; Bedini 1990a, p. 256, fig. 10.3.8-9 et Barbera *et al.* 2005, p. 315-316, fig. 59 et 61

Il s'agit de petites *ollae* d'un type commun dans le Latium et en Étrurie, qu'on retrouve aussi bien dans les dépôts votifs que dans les habitats et les tombes[69]. S'agit-il d'une pratique similaire à celle des petites amphores, c'est-à-dire des récipients qui contiendraient une petite offrande au défunt, peut-être cette fois non d'huile mais de nourriture, comme dans les dépôts votifs par exemple ?

Une dernière catégorie d'objets se trouve et dans les dépôts votifs et dans les tombes : les bols, déposés dans les tombes 12 et 13 de l'Esquilin (fig. 4, n°s 2 et 4)[70]. Ils sont par ailleurs très répandus dans le Latium, d'une taille généralement non miniature puisqu'on en a retrouvé lors des fouilles du Palatin et de Satricum avec des diamètres supérieurs à 10 cm[71].

Enfin, il faut remarquer à propos des petits vases dont il a été question – même les *ollae* en impasto – le soin apporté à leur facture par rapport à leurs homologues des dépôts votifs : ils sont plus grands et plus soignés que ces derniers. Aucun vase provenant d'une tombe n'a un diamètre inférieur à 4 cm, et aucun n'a la facture négligée qui a été remarquée dans les dépôts votifs. Une telle déconnexion correspond à ce que M. Kleibrink a noté pour l'époque protohistorique[72] : les vases des dépôts votifs et ceux des tombes ne sont en réalité pas les mêmes.

Tombes et dépôts votifs : des pratiques différentes

Ainsi, les types de vase ne sont pas identiques dans les tombes et les dépôts votifs du Latium archaïque : on peut donc penser que ces vases reflètent des pratiques différentes. Même s'il y a des petits vases déposés dans les tombes, et que ceux-ci ont vraisemblablement été sélectionnés pour leur petite taille, il ne s'agit pas du même type de miniature que ceux des dépôts votifs. Ils ne partagent pas les mêmes types, et les vases peut-être assez coûteux qui sont parfois offerts dans les tombes, notamment des vases peints, sont possiblement liés

66 Crescenzi *et al.* 1983, p. 82-83.
67 Laurentina : Bedini 1990a, p. 257, n° 10.3.9. Casale Massima : Bedini 1990a, p. 257, n° 10.3.11. Tor de' Cenci : Bedini 1990b, p. 126.
68 Naso 1990, p. 250.
69 Voir ci-dessus, n. 59 avec références bibliographiques.
70 Barbera *et al.* 2005, p. 311-314.
71 Bouma 1996, p. 339-340 ; Pavolini 1981, p. 266, pl. 5 et 6, n° 22 ; Angelelli 2001a, p. 254, pl. 75, n°s 347, 350 et pl. 77, n° 364.
72 Kleibrink 1997-1998, p. 452. Sur le dépôt votif de Campoverde : Van Loon 2017.

à des rites spécifiquement funéraires comme l'utilisation d'huile (en théorie interdite par la Xe table).

Cette courte étude souligne aussi qu'il reste en réalité de nombreuses choses à comprendre à propos des tombes latiales des VIe et Ve siècles av. J.-C., dont des pratiques rituelles qui ne concordent pas avec l'hypothèse législative. Il ne semble pas y avoir de lien de cause à effet entre la disparition des mobiliers funéraires riches et l'essor des dépôts votifs, comme on a pu parfois le dire : les dépôts votifs ne semblent pas avoir directement remplacé les tombes, puisque les objets déposés dans les uns et les autres ne sont pas de même type, de même taille, de même facture. On peut aussi voir dans la suggestion de pratiques différentes par rang social, avec des céramiques fines peintes plus fréquentes dans les tombes que les dépôts votifs, un autre indice que les pratiques funéraires sont peut-être bien restées différenciées socialement au VIe siècle.[73]

Enfin, beaucoup de ces vases présentent des parallèles avec ceux des tombes de Véies ; or la proximité des phénomènes d'appauvrissement funéraire romain et véien a de longue date été remarquée par les chercheurs[74]. La thèse de M. Arizza récemment publiée sur le sujet,[75] ainsi que les découvertes sur le site en cours de fouille de Gabies,[76] invitent à reconsidérer en profondeur le dossier des tombes latiales, afin de le dégager de sa légendaire obscurité.

73 Comme le suggèrent par ailleurs les sarcophages en pierre très élaborés comme ceux de la tombe 193 de l'Esquilin : Cristofani 1990a, p. 252-253.
74 Colonna 1977, p. 158.
75 Arizza 2020.
76 Mogetta 2020.

Bibliographie

Adembri B. et Rubini M. 1995, « Nuovi rinvenimenti dalla necropoli della Colombelle a Palestrina », *in* S. Quilici Gigli (éd.), *Archeologia laziale* XII. *Dodicesimo incontro di studio del Comitato per l'archeologia laziale*, Quaderni del Centro di studio per l'archeologia etrusco-italica 23, p. 487-496.

Albertoni M. 1990, « Materiali dal Campidoglio e dalle sue pendici », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 68-75.

Ambrosini L. 2009, « La ceramica etrusca a Roma agli inizi del v sec. a.C.: le anforette a fasce e a decorazione vegetale », *in* G.M. Della Fina (éd.), *Gli Etruschi e Roma. Fasi monarchica e alto-repubblicana. Atti del XVI convegno internazionale di studi sulla storia e l'archeologia dell'Etruria*, Annali della fondazione per il museo « Claudio Faina » 16, Orvieto, p. 177-219.

Ambrosini L. 2021, « Le anforette etrusche di età tardo-arcaica della necropoli esquilina (Roma): analisi del contenuto », *in* D. Frère, B. Del Mastro, P. Munzi et C. Pouzadoux (éd.), *Manger, boire, se parfumer pour l'éternité. Rituels alimentaires et odorants en Italie et en Gaule du ixe siècle avant au ier siècle après J.-C.*, Collection du Centre Jean Bérard 53, Naples, p. 341-350, DOI : https://doi.org/10.4000/books.pcjb.8320 [consulté en mars 2022].

Ampolo C. 1984, « Il lusso funeraria e la città arcaica », *AION Archeologia e storia antica* 6, p. 71-102.

Angelelli C. 2001a, « Ceramica depurata », *in* P. Pensabene et S. Falzone (éd.), *Scavi del Palatino* 1. *L'area sud-occidentale del Palatino tra l'età protostorica e il iv secolo a.C. Scavi e materiali della struttura ipogea sotto la cella del tempio della Vittoria*, Studi miscellanei 32, Rome, p. 247-256.

Angelelli C. 2001b, « Natura e destinazione d'uso dei materiali ceramici provenienti dal riempimento della struttura ipogea: i votivi », *in* P. Pensabene et S. Falzone (éd.), *Scavi del Palatino* 1. *L'area sud-occidentale del Palatino tra l'età protostorica e il iv secolo a.C. Scavi e materiali della struttura ipogea sotto la cella del tempio della Vittoria*, Studi miscellanei 32, Rome, p. 61-64.

Antonielli U. 1927, « Tivoli. Fossa votiva di età romana, repubblicana e con materiali arcaici, scoperta in contrada "Acquoria" », *Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Notizie degli scavi di antichità* 5, p. 215-249.

Arizza M. 2020, *Tra Ostentazione e Austerità. Le tombe di Veio tra vi e iv sec. a.C.*, Bibliotheca etrusca 3, Rome.

Barbera M. 2006, « La necropoli esquilina in piazza Vittorio Emanuele II », *in* M.A. Tomei (éd.), *Roma. Memorie del sottosuolo. Ritrovamenti archeologici 1980/2006*, cat. exp. (Rome, Olearie papali, 2 dicembre 2006 – 9 aprile 2007), Milan, p. 139-140.

Barbera M., Pentiricci M., Schingo G., Asor Rosa L. et Munzi M. 2005, « Ritrovamenti archeologici in piazza Vittorio Emanuele II », *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma* 106, p. 302-327.

Bartoloni G. 1987, « Esibizione di richezza a Rome nel vi e v secolo. Doni votivi e corredi funerari », *Scienze dell'antichità* 1, p. 143-159.

Bartoloni G. 1988-1989, « I depositivi votivi di Roma arcaica. Alcune considerazioni », *Scienze dell'antichità* 3-4, p. 747-759.

Bartoloni G. 2010, « Il cambiamento delle pratiche funerarie nell'età dei Tarquini », *in* G. Della Fina (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Atti del XVII convegno internazionale di studi sulla storia e l'archeologia dell'Etruria*, Rome, p. 159-185.

Bartoloni G., Canciani F., Colonna G., von Hase F.W. et Moretti M. 1976, « Satricum », *in* G. Colonna, G. Bartoloni, E. Colonna di Paolo et F. Melis (éd.), *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle esposizioni, Roma 1976*, Rome, p. 323-346.

Bartoloni G., Nizzo V. et Taloni M. 2009, « Dall'esibizione al rigore. Analisi dei sepolcreti laziali tra vii e vi sec. a.C. », *in* R. Bonaudo, L. Cerchiai et C. Pellegrino (éd.), *Tra Etruria, Lazio e Magna Grecia. Indagini sulle necropoli. Atti dell'incontro di studio, Fisciano, 5-6 marzo 2009*, Paestum, p. 65-86.

Beaufort J. 1982, « La stipe votiva antica », *in Satricum. Una città latina*, Florence, p. 75-107.

Beazley J.D. 1947, *Etruscan Vase-Painting*, Oxford.

Beazley J.D. 1956, *Attic Black-Figure Vase-Painters*, Oxford.

Bedini A. 1980, « Abitato protostorico in località Acqua Acetosa-Laurentina », *in* S. Quilici Gigli (éd.), *Archeologia laziale* III. *Terzo incontro di studio del Comitato per l'archeologia laziale*, Quaderni del Centro di studio per l'archeologia etrusco-italica 4, p. 58-64.

Bedini A. 1990a, « Le tombe della Laurentina », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 255-260.

Bedini A. 1990b, « Un compitum di origine protostorica a Tor de' Cenci », *in* S. Quilici Gigli (éd.), *Archeologia laziale* X. *Decimo incontro di studio del Comitato per l'archeologia laziale*, Quaderni del Centro di studio per l'archeologia etrusco-italica 18-19, Rome, p. 121-133.

Blok J.H. 2006, « Solon's Funerary Laws. Questions of Authenticity and Function », *in* J.H. Blok et A.P.M.H. Lardinois (éd.), *Solon of Athens. New Historical and Philological Approaches*, Leyde, p. 197-247.

Bouma J.W. 1996, *Religio Votiva. The Archeology of Latial Votive Religion*, Drachten.

Caravelli A.M. et Cazanove O. de 2008, « Les vases miniatures », *in* O. de Cazanove (éd.), *Civita di Tricarico* I. *Le quartier de la maison du monolithe et l'enceinte intermédiaire*, Rome, p. 524-525.

Cataldi Dini M. 1977, « Prima campagna di scavo nella necropoli di Ficana (Acilia, Roma) », *La parola del passato* 32, p. 315-329.

Cavagnaro Vanoni L. 1966, *Materiali di antichità varia,* V. *Concessioni alla Fondazione Lerici: Cerveteri*, Rome.

Coarelli F. et Gatti lo Guzzo L. 1973, *Roma medio repubblicana. Aspetti culturali di Roma e del Lazio nei secoli iv e iii a.C.*, cat. exp. (Rome, Antiquarium comunale, maggio-giugno 1973), Rome.

Colonna G. 1963, « Area sacra di S. Omobono. La ceramica d'impasto posteriore agli inizi dell'età del Ferro », *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma* 79, p. 3-32.

Colonna G. 1977, « Un aspetto oscuro del Lazio antico: le tombe del vi-v secolo a.C. », *La parola del passato* 32, p. 131-165.

Colonna G. 1981, « L'ideologia funeraria e il conflitto delle culture », *in* S. Quilici Gigli (éd.), *Archeologia laziale* IV. *Quarto incontro di studi del Comitato per l'archeologia laziale*, Quaderni del Centro di studio per l'archeologia etrusco-italica 5, Rome, p. 229-232.

Colonna G. 2015-2016, « Lanuvio. Nuovi dati sul tempio tardo-arcaico di Giunone Sospita e su scoperta e contenuto della tomba del Guerriero », *Atti della Pontificia accademia romana di archeologia. Rendiconti* 88, p. 3-50.

Cordischi L. 1993, « Nuove acquisizioni su un'area di culto al Colle Oppio », *in* S. Quilici Gigli (éd.), *Archeologia laziale* XI. *Undecimo incontro di studio del Comitato per l'archeologia laziale*, Quaderni del Centro di studio per l'archeologia etrusco-italica 21, Rome, p. 39-44.

Costantini L. et Costantini Biasini L. 1989, « I vegetali dell'area sacra di S. Omobono », *in* G. Pisani Sartorio, P. Virgili et G. Ioppolo (éd.), *Il viver quotidiano in Roma arcaica. Materiali dagli scavi del Tempio Arcaico nell'area sacra di S. Omobono*, Rome, p. 61-64.

Crescenzi L., Del Francia P.F., Guidi A. et Tortorici E. 1983, *Ardea. Immagini di una ricerca. Biblioteca nazionale centrale Vittorio Emanuele II. Roma, giugno 1983*, Rome.

Cristofani M. 1990a, « Materiali dall'Esquilini », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 252-253.

Cristofani M. 1990b, « Sepolture di Largo Magnanapoli », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 255.

Damiani I. et Parisi Presicce C. (éd.) 2019, *La Roma dei Re. Il racconto dell'archeologia*, cat. exp. (Rome, Musei Capitolini, 27 iuglio 2018 – 2 giugnio 2019), Rome.

De Santis A. 1990, « Il deposito votivo del Lapis Niger », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 54-59.

Di Gennaro F. 1990, « Tomba femminile di Fidenae », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 260-262.

Faccenna D. 1957, « Tivoli (Piazza D. Tani). Necropoli del v-iv secolo av. Cr., rinvenuta durante i lavori di ampliamento della Cartiera Aminucci », *Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Notizie degli scavi di antichità* 11, p. 123-133.

Fenelli M. 1989-1990, « Culti a Lavinium: le evidenze archeologiche », *Scienze dell'antichità* 3-4, p. 487-505.

Frisone F. 2016, « Codici antichi, modelli moderni: l'epigrafia e l'interpretazione dei rituali funerari nelle società antiche », *in* M.-L. Haack (éd.), *L'Écriture et l'espace de la mort. Épigraphie et nécropoles à l'époque pré-romaine*, Collection de l'École française de Rome 502, Rome, p. 63-99, DOI : https://doi.org/10.4000/books.efr.2724 [consulté en mars 2022].

Gatti S. 1994-1995, « Anagni (Frosinone). Località S. Cecilia. Indagini nel santuario ernico. Il deposito votivo arcaico », *Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Notizie degli scavi di antichità* 5-6, p. 5-146.

Gjerstad E. 1960, *Early Rome* III. *Fortifications, domestic architecture, sanctuaries, stratigraphic excavations*, Lund.

Gnade M. 1992, *The Southwest Necropolis of Satricum. Excavations 1981-1986*, Amsterdam.

Gnade M. 2009, « Satricum. I Volsci fra Latini e Romani », *in* L. Drago Troccoli (éd.), *Il Lazio dai Colli Albani ai Monti Lepini tra preistoria e età moderna*, Rome, p. 413-429.

Grasso L. 2006, « La ceramica miniaturistica: un tentativo di definizione », *in* N. Cucuzza et M. Medri (éd.), *Archeologie. Studi in onore di Tiziano Mannoni*, Bibliotheca archeologica 19, Bari, p. 321-326.

Haspels C.H.E. 1936, *Attic Black-figured Lekythoi*, École française d'Athènes. Travaux et mémoires publiés par les professeurs de l'institut supérieur d'études françaises et les membres étrangers de l'école 4, Paris.

Jim T.S.F. 2014, *Sharing with the Gods.* Aparchai *and* Dekatai *in Ancient Greece*, Oxford.

Kleibrink M. 1997-1998, « The miniature votive pottery dedicated at the 'Laghetto del Monsignore', Campoverde », *Palaeohistoria* 39-40, p. 441-463.

Lanciani R. 1876, « Ara di Vermino », *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma* 4, p. 121-140.

Lowe C. 1978, « The historical significance of early Latin votive deposits (up to 4th century B.C.) », *in* H.McK. Blake, T.W. Potter et D.B. Whitehouse (éd.), *Papers in Italian Archaeology* 1. *The Lancaster Seminar. Recent research in prehistoric, classical and medieval archaeology*, British Archaeological Reports Supplementary Series 41, Oxford, p. 141-152.

Magagnini A. 1981, « Miniaturistici e oggetti in terracotta e bronzo », *in Enea nel Lazio, archeologia e mito. Bimillenario virgiliano, Roma 22 settembre – 31 dicembre 1981, Campidoglio, Palazzo dei Conservatori*, Rome, p. 145-149.

Mogetta M. (éd.) 2020, *Élite Burial Practices and Processes of Urbanization at Gabii: the non-adult tombs from Area D of the Gabii Project excavations*, Journal of Roman Archaeology Supplementary Series 108, Portsmouth RI.

Monaco E. 1990, « Valvisciolo: la stipe votiva », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 211-213.

Morel J.-P. 1991, « Le sanctuaire de Fondo Ruozzo à Teano (Campanie) et ses ex-voto », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 135, p. 9-34.

Naso A. 1990, « L'ideologia funeraria », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 249-251.

Pallottino M. 1937, « Tarquinia », *Monumenti antichi* 36, col. 1-162.

Pavolini C. 1981, « Ficana. Edificio sulle pendici sud-occidentali di Monte Cugno », *in* S. Quilici Gigli (éd.), *Archeologia laziale* IV. *Quarto incontro di studi del Comitato per l'archeologia laziale*, Quaderni del Centro di studio per l'archeologia etrusco-italica 5, Rome, p. 258-268.

Pisani Sartorio G., Virgili P. et Ioppolo G. (éd.) 1989, *Il viver quotidiano in Roma arcaica. Materiali dagli scavi del Tempio Arcaico nell'area sacra di S. Omobono*, Rome.

Rasmussen T.B. 1979, *Bucchero Pottery from Southern Etruria*, Cambridge Classical Studies, Cambridge.

Regoli C. 2012, « I settori II e IV e i reperti votivi miniaturistici », *in* P. Brocato et N. Terrenato (éd.), *Nuove ricerche nell'area archeologica di S. Omobono a Roma*, Collana del Dipartimento di Archeologia e Storia dell'Arte. Ricerche, Supplementi 3, Arcavacata di Rende, p. 51-78.

Segala E. et Sciortino I. 1990, « Il deposito votivo presso il Clivo Capitolino », *in* M. Cristofani (éd.), *La grande Roma dei Tarquini. Catalogo della mostra, Roma, Palazzo delle esposizioni, 12 giugno – 30 settembre 1990*, Rome, p. 63-68.

Somella mura A. 1976, « Campidoglio: la favissa », *in* G. Colonna (éd.), *Civiltà del Lazio primitivo. Palazzo delle esposizioni, Roma, 1976*, Rome, p. 145-146.

Spivey N.J. 1987, *The Micali Painter and his Followers*, Oxford Monographs on Classical Archaeology, Oxford.

Toher M. 2005, « The Tenth Table and the conflict of the orders », *in* K.A. Raaflaub (éd.), *Social Struggles in Archaic Rome. New Perspectives on the Conflict of the Orders*, Berkeley, p. 268-292.

Tomei M.A. 2006, *Roma. Memorie dal sottosuolo. Ritrovamenti archeologici 1980/2006*, cat. exp. (Rome, Olearie papali, 2 dicembre 2006 – 9 aprile 2007), Milan.

Van Loon T. 2017, *Defining the Ritual, Analyzing Society. The social significance of material culture in pre-Roman cult places of Latium Vetus*, Thèse de doctorat, Rijksuniversiteit Groningen (inédit).

Willemsen S. L. 2015, *Into the Light. A study of the changing burial customs at Crustumerium in the 7th and 6th centuries BC*, Thèse de doctorat, Rijksuniversiteit Groningen (inédit).

Zamboni L. 2009, « Ritualità o utilizzo? Riflessioni sul vasellame "miniaturistico" in Etruria padana », *Pagani e Cristiani. Forme ed attestazioni di religiosità del mondo antico in Emilia* 8, p. 9-46.



Déconstruire, reconstruire les limites : questions de méthodes

Introduction

Olivier de Cazanove
Professeur d'archéologie romaine, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne,
ArScAn (UMR 7041)

Lorsque les organisateurs de cette rencontre stimulante sur l'Italie préromaine, Anne-Lise Baylé et Martin Jaillet, qu'il faut remercier pour leur inlassable volonté de faire aboutir l'entreprise, m'ont chargé d'introduire la cinquième session du colloque, j'ai réalisé la difficulté de la tâche. Chacune des communications de cette session est, en soi, percutante. C'est plutôt leur variété qui est déroutante. Une variété qui est à la fois géographique, chronologique – en un mot chronoculturelle –, mais qui reflète aussi une grande diversité de méthodes, d'approches, d'archéologies diverses : l'une de ces contributions traite d'histoire culturelle et d'archéologie du fait religieux (Corentin Voisin) ; une autre d'histoire des collections et d'archives au début de la période moderne (Julie Labregère) ; il est également question d'histoire des techniques de construction mais envisagée sous un angle essentiellement théorique, qui doit beaucoup à la *behavioural archaeology* (Paul Miller) ; enfin Rome médio et tardo-républicaine était également présente dans cette session, à partir d'une documentation surtout épigraphique, les *elogia* de la tombe des Scipions, mais à travers le filtre de la *sensory archaeology* (communication de Darcy Tuttle, non publiée ici). Le dénominateur commun de ces quatre communications, si différentes les unes des autres était donc de permettre de poser des questions de méthode, de « déconstruire, reconstruire les limites » selon le titre proposé par les organisateurs.

Dans le programme initial, cette dernière session du colloque se terminait par une communication sur Rome même – la seule de ces journées. Ce n'était évidemment pas là un hasard et venait à point nommé pour nous rappeler qu'une autre limite, qu'il est essentiel de déconstruire mentalement et d'un point de vue disciplinaire, est celle entre Italie préromaine et romaine puisque les deux sont bien sûr contemporaines. L'Italie préromaine n'a de préromaine que le nom, ou plutôt, la romanité dont il s'agit n'est, techniquement, que la pleine citoyenneté romaine. L'Italie préromaine c'est l'*Italia* d'avant la guerre sociale, « *ante ciuitatem romanam acceptam* » comme disait Festus[1], en parlant des *municipalia sacra*. Nous sommes déjà dans le dernier siècle de la République romaine et nous avions vu, lors de la rencontre de mars 2021, que la tombe des Scipions livrait en quelque sorte la version romaine de la conquête, mise en avant par les protagonistes eux-mêmes, depuis la part que prend à la conquête du Samnium et de la Lucanie Lucius Cornelius Scipion Barbatus, consul en 298 av. J.-C., jusqu'à la conquête de la Corse, sans parler des guerres d'Orient. Il est indispensable – et en France nous y sommes peut-être moins habitués qu'en Italie – de regarder les choses des deux côtés à la fois, de manière à résister à la tentation de faire une histoire de l'Italie sans Rome, et c'est là une tâche impossible comme le rappelait déjà, il y a une vingtaine d'années, Andrea Giardina ; et de la même manière, on ne peut écrire une histoire de Rome républicaine sans l'Italie, qui n'est pas seulement une sorte d'arrière-plan flou et lointain, comme cela était trop souvent le cas dans les manuels encore il y a peu[2]. Cette interaction constante, nos prédécesseurs en avaient déjà cependant bien conscience, on en voudra pour preuve les volumes de mélanges offerts à Jacques Heurgon, en 1976, qui s'intitulaient justement *L'Italie préromaine et la Rome républicaine*. Voilà donc des limites à dépasser à coup sûr, et il faut le redire spécialement pour les jeunes chercheurs qui participaient à cette rencontre, entre protohistoire et périodes historiques, entre

1 Festus, *De Verborum significatuquae supersunt cum Pauli epitome*, éd. et trad. W.M. Lindsay, Leipzig, Teubner, 1913, p. 146.

2 Dans la bibliographie de langue française, le livre tout récent de Bourdin et Virlouvet 2021 fait une place conséquente aux rapports entre Rome et l'Italie. Et on ne peut manquer de rappeler l'étude transversale et pionnière de Heurgon 1969, dont une refonte complète est en cours.

Italie et monde romain, entre archéologie et histoire. Même si, bien entendu, les spécialisations demeurent nécessaires.

La limite dans toutes ses acceptions, et les paradigmes de la limite auront été beaucoup discutés au cours de ces deux journées, et particulièrement dans cette session. Peut-être aurait-il même été utile d'inclure une communication de type historiographique sur les modèles historiques, anthropologiques, archéologiques, etc. pour penser la limite, mais aussi sur leur obsolescence d'une certaine manière programmée. Un exemple suffira pour le montrer. Dans une autre demi-journée de cette rencontre, celle sur les paysages de la frontière, il a été fait allusion au congrès de Tarente de 1997, consacré aux « confins et frontières dans le monde grec occidental » (*Confini e frontierà nelle grecità d'Occidente*). Cela faisait déjà une vingtaine d'années que des historiens de la Grande Grèce avaient remis au goût du jour la « *frontier history* » de Frederick Jackson Turner. Ce courant d'études trouvait, pensait-on, à s'appliquer à l'Antiquité, grâce à une riche tradition d'études archéologiques sur les *chôrai* coloniales qui est allée s'amplifiant à partir des années 1970. En 1982, Ettore Lepore donnait une série de conférences au Collège de France, à l'invitation de Jean-Pierre Vernant, et ces conférences firent une large place au thème de la frontière. Ces conférences ont été publiées plusieurs années après la disparition de ce grand savant, par le Centre Jean Bérard, en 2000[3]. Cependant, au-delà de cette constatation que l'interface entre *poleis* côtières et hinterland italique est essentiellement fluide, mouvante et évolutive, qu'elle forme un espace d'échanges réciproques et non une barrière, on doit reconnaître que le modèle américain du front pionnier est en quelque sorte renversé : ce ne sont pas les « *natives* » qui sont refoulés inexorablement par les *chorai* grecques, ce sont plutôt les *apoikiai* qui, après une phase initiale d'installation réussie, subissent la pression des indigènes de l'intérieur. Le modèle de la *frontier history* est inapplicable ici. De toute façon, dans les années qui suivent immédiatement le congrès de Tarente de 1997, c'est le modèle colonial grec lui-même, qui se trouvait à l'arrière-plan de cette nouvelle *frontier history*, qu'on allait remettre radicalement en question, avec des contributions importantes comme celles de Robin Osborne, de Douwe Yntema ou de Sara Owen – des contributions qui ont été elles-mêmes par la suite l'objet de nombreuses critiques, en particulier dans le milieu scientifique italien. On pourrait prendre d'autres exemples de ces glissements incessants de paradigmes, et de leur obsolescence qu'on dirait inévitable. « Déconstruire, reconstruire les limites » et les modèles grâce auxquels on les pense, n'a de pertinence que pour autant que cette opération permet de mieux rendre compte des nouvelles données qui ne cessent de s'ajouter à celles dont on dispose déjà – et parfois les contredisent. Notre savoir sur l'Italie préromaine est en perpétuelle expansion, avant tout grâce à l'accroissement exponentiel de la documentation archéologique. C'est au recul de ces limites que nous sommes tous – que vous êtes tous – appelés à participer.

Bibliographie

Bourdin S. et Virlouvet C. 2021, *Rome, naissance d'un Empire, de Romulus à Pompée, 753-70 av. J.-C.*, Paris.

Heurgon J. 1969, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris.

Lepore E. 2000, *La Grande Grèce : aspects et problèmes d'une « colonisation » ancienne. Quatre conférences au Collège de France (Paris, 1982)*, Naples.

3 Lepore 2000.

La limite entre orphisme et pythagorisme en Italie préromaine et le problème du terme *orphico-pythagoricien*

The boundary between Orphism and Pythagoreanism in pre-Roman Italy and the problem of the term Orphic-Pythagorean

DOI : 10.35562/frontieres.1107

Corentin Voisin
Doctorant en histoire et archéologie grecque, Université de Strasbourg, Archimède (UMR 7044)

Résumé. *Depuis la fin du* XVIII*e siècle, la recherche a souvent confondu dans un même ensemble orphisme et pythagorisme pour aboutir à la création du syntagme* orphico-pythagoricien*. Celui-ci demeure cependant problématique, à la fois dans le champ des études historiques et archéologiques, car il masque à la fois des erreurs de paradigme dans la compréhension de la religion grecque antique et une interprétation vague du pythagorisme. La présente étude propose de donner de rapides définitions de l'orphisme et du pythagorisme au regard des récents travaux sur ces sujets, puis de retracer l'histoire du terme* orphico-pythagoricien*. Ce parcours historiographique permet alors de mettre en évidence l'impropriété du vocable, en particulier en archéologie, pour des périodes antérieures à la fin de l'époque impériale. Des pistes de réflexion permettent alors d'envisager une individuation plus stricte de l'orphisme et du pythagorisme dans le cadre de de l'étude de certains contextes archéologiques.*

Abstract. *Since the end of the 18th century, researchers have often confused Orphism and Pythagoreanism, leading to the creation of the syntagma* Orphico-Pythagorean*. However, this remains problematic both in the field of historical and archaeological studies, as it hides paradigm errors in the understanding of ancient Greek religion on one hand and a vague interpretation of Pythagoreanism on the other hand. The present study will give brief definitions of Orphism and Pythagoreanism in the light of recent works on these topics and then trace the history of the term* Orphico-Pythagorean*. This historiographical approach highlights the improper usage of the term, particularly in archaeology, for periods prior to the last two centuries of the Roman Empire. The analysis of certain archaeological contexts will then lead to a stricter identification of Orphism and Pythagoreanism.*

Mes remerciements vont aux organisateurs de la rencontre pour la qualité des communications et des échanges, ainsi qu'à O. de Cazanove pour sa modération des échanges et ses discussions enrichissantes.

Introduction

Lors des séminaires napolitains relatifs à l'orphisme et au pythagorisme, D.M. Cosi revenait sur le terme *orphico-pythagoricien* dont l'usage a été important dans la bibliographie du xxe siècle. Le chercheur italien considérait alors que son emploi, encore fréquent peu de temps avant sa communication, tendait à brouiller les frontières entre deux phénomènes différents et représentait un véritable danger épistémologique[1]. Force est de constater que malgré ces avertissements, plus de vingt ans plus tard, le terme reste encore bien enraciné dans la recherche et continue d'être employé par les spécialistes, en particulier dans l'étude de contextes archéologiques et historiques en Italie du Sud et en Étrurie.

Pourtant, les nombreux travaux sur l'orphisme et le pythagorisme entrepris récemment ont progressivement éclairci les difficultés historiques. Il semble tout d'abord que l'approche historiographique ait dégagé la plupart des écueils que peuvent rencontrer les chercheurs contemporains, comme la persistance d'idées et d'hypothèses pourtant rejetées qui continuent à rejaillir dans les travaux en sciences de l'Antiquité. Le pythagorisme, d'une part, a connu de remarquables tentatives de définition qui, même si elles ne font pas l'unanimité, permettent au moins de comprendre quels sont les courants interprétatifs encore valables au xxie siècle.[2] D'autre part, ce que les modernes appellent l'orphisme a été relu au regard des sources antiques et de la recherche actuelle, tout en tenant compte des travaux d'anthropologie des religions qui ont permis une lecture attentive de la religion grecque à partir des années soixante-dix.

Malgré ces efforts épistémologiques, on continue à employer l'adjectif *orphico-pythagoricien* pour de multiples raisons dont certaines remontent à la fin du xviiie siècle. L'exégèse de l'orphisme et du pythagorisme au cours du xixe siècle a amplement contribué à rapprocher des phénomènes différents en les teintant de contenus religieux et doctrinaux qui leur sont étrangers. Ce sont en partie ces incompréhensions qui sont encore véhiculées par les travaux plus contemporains. Il convient donc de déconstruire les différents états de la recherche antérieure pour comprendre d'où provient le terme *orphico-pythagoricien*, ce qu'il recouvre, et s'il peut être encore pertinent de l'employer de nos jours dans les recherches sur l'Italie préromaine, comme sur la période médio-républicaine.

Il s'agira dans un premier temps de proposer une définition de l'orphisme, d'un côté, du pythagorisme, de l'autre, lesquelles ne font pas l'unanimité. Puis l'historiographie du concept orphico-pythagoricien permettra de mieux comprendre quelles sont les grandes tendances qui ont abouti à son émergence. Enfin, l'attention se portera sur les difficultés persistantes ou résolues de la recherche contemporaine en matière d'orphisme et de pythagorisme, afin de montrer que l'usage du terme *orphico-pythagoricien* n'a pas de sens avant la fin de l'époque impériale.

Orphisme et pythagorisme : définitions

Une proposition de définition pour le pythagorisme

La variété des tendances illustrées dans la recherche contemporaine montre combien il est difficile de définir en quoi consiste le pythagorisme. Il faut tout d'abord faire un sort à l'assertion d'Aristote du « tout numérique » pythagoricien. Comme l'a montré L. Zhmud, l'absence d'unité doctrinale entre les pythagoriciens est un fait établi, il n'y a pas une obsession commune pour les nombres. Cette observation vaut, quelle que soit l'époque ; il doit donc exister autre chose qui permette de rassembler plusieurs individus dans cette même catégorie.

On pourrait envisager, dans la continuité de W. Burkert dont l'ouvrage est une pierre angulaire de la recherche sur le pythagorisme, que celui-ci est un mode de vie en communauté. C'est un fait avéré, mais non suffisant. Certes, Platon décrit avant tout les successeurs de Pythagore comme des individus partageant le *bios* créé par le maître. Cependant, les problèmes surgissent lorsqu'il est question de prescriptions alimentaires ou de *symbola* pythagoriciens. Les sources antiques sont contradictoires, et il n'est pas possible en l'état des connaissances de postuler une position unitaire des pythagoriciens vis-à-vis de la consommation de viande, de fèves ou dans l'interprétation des paroles énigmatiques que Jamblique qualifie d'*akousmata*[3]. Une manière de comprendre la diversité pythagoricienne au ive siècle av. J.-C. est sans doute d'envisager le schisme entre

1 Cosi 2000, p. 142.

2 Synthèse dans Cornelli 2013. Parmi les grands travaux sur le pythagorisme, on retiendra Burkert 1972 ; Riedweg 2005 ; Zhmud 2012 ; Huffman 2014.

3 Jamblique, *Vie de Pythagore*, 82-83 et 85. Le terme *akousma* est inventé par Jamblique ; en revanche, la distinction entre acousmatiques et mathématiques apparaît plus tôt : Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 59 ; Porphyre, *Vie de Pythagore*, 20. Ces apophtegmes sont originellement dénommés *symbola* : Anaximandre le Jeune, *FGrHist* 9 T 1 (*ap. Souda*, *s.v.* Ἀναξίμανδρος).

deux tendances pythagoriciennes (les fameux mathématiques et acousmatiques) vers 450, mais sans postuler une unité doctrinale même après cette date. La question du mode de vie pythagoricien reste de toute façon problématique.

On pourrait finalement tenter de définir le pythagorisme non à partir d'une idée précise, mais d'un réseau de ressemblances. En ce sens, il semble possible d'employer le concept d'air de famille développé par L. Wittgenstein dans ses travaux sur la philosophie du langage[4]. Pour prendre l'exemple wittgensteinien, il est commun de rassembler sous le vocable de *jeux* des réalités très différentes comme les jeux de balle, les jeux de hasard, les jeux de cartes… En prenant l'un d'eux comme comparant fixe, et les autres comme comparés, on trouvera à chaque comparaison des ressemblances qui pourront ou non être partagées avec la catégorie suivante. En déroulant l'opération entre tous les jeux, il résultera « un réseau de ressemblances qui se superposent et s'entrecroisent », et qui forme ainsi une famille. L'emploi de l'air de famille permet de comprendre comment émerge un concept comme le pythagorisme. Il ne s'agit pas de nier que celui-ci puisse réunir des catégories possédant une caractéristique commune (le mode de vie pythagoricien par exemple), mais que cette dernière n'a pas été identifiée *a priori* pour créer la famille. Il suffit ensuite de choisir un critère spécifique pour délimiter le concept, ce qui a permis dès l'Antiquité d'exclure des individus qui n'étaient pas jugés comme pythagoriciens par certains auteurs. Ainsi, Aristoxène n'inclut pas Diodore d'Aspendos ou Lykon d'Iase dans sa liste des pythagoriciens afin de donner une version rationalisée à l'extrême du pythagorisme. On pourra donc considérer que, dans le cas de ces observateurs, le pythagorisme est un phénomène qui rassemble des individus présentant un air de famille selon un critère émique[5].

Les tendances d'interprétation de l'orphisme

Contrairement au pythagorisme, l'orphisme admet moins de paradigmes interprétatifs, mais reste un phénomène controversé. Son interprétation débute déjà dans l'Antiquité et finit par devenir l'une des pierres angulaires de la doctrine philosophico-théologique des néoplatoniciens. À l'heure actuelle, il existe donc trois tendances d'interprétation de l'orphisme. Le courant maximaliste s'incarne surtout dans les travaux des spécialistes espagnols gravitant autour d'A. Bernabé, le plus récent éditeur de deux nouveaux recueils sur les fragments orphiques[6]. Le courant minimaliste, toujours très ancré dans l'hypercritique, est représenté par R.G. Edmonds et les spécialistes proches de ses théories. Enfin, l'hypothèse ritualiste est souvent soutenue par des historiens des religions depuis W. Burkert, en particulier F. Graf ou R. Parker[7].

Il résulte de cette analyse plusieurs constats. Les spécialistes s'accordent sur l'absence de doctrine dans la religion grecque, et on ne voit pas pourquoi l'orphisme ferait exception. Pourtant, l'hypothèse est bien défendue par les maximalistes et l'école espagnole. À l'inverse, un déconstructionnisme extrême n'a pas de sens, car ce serait faire fi de l'ensemble de la documentation archéologique qui montre bien que l'orphisme est bien plus qu'un thème poétique. Si on s'appuie sur les témoignages les plus anciens et les récits de Platon, il semble que « ceux qui ont à voir avec Orphée » cherchent à demeurer purs par des rituels et des pratiques spécifiques[8]. La finalité de cette pureté est probablement eschatologique et s'inscrit bien dans d'autres modèles religieux ritualistes et non doctrinaux, comme les mystères d'Éleusis qui sont bien intégrés à la religion civique[9]. L'orphisme est donc un exemple de rites et de pratiques qui s'insèrent dans la religion grecque, mais occupent une position marginale et sont souvent le fruit de pratiques privées qui peuvent impliquer des spécialistes.

L'ensemble de cette analyse a permis de livrer une définition de travail du pythagorisme et de l'orphisme en recourant aux acquis de la recherche actuelle. Cette base épistémologique va maintenant permettre de comprendre comment émerge la notion d'orphico-pythagoricien et ses implications.

4 Wittgenstein 2012, paragr. 66-68.
5 Pour davantage de développements sur l'application de l'air de famille wittgensteinien au pythagorisme, voir Voisin 2022
6 Bernabé 2004-2007.
7 Graf 1974 ; Parker 1995. Les thèses sur un mouvement de réforme religieux axé sur les purifications avaient déjà été proposées dans Burkert 1982.
8 Platon, *Cratyle.*, 400c.
9 Pour une mise au point historiographique, voir Burkert 1987 ; Sourvinou-Inwood 1988, p. 264-266 ; Bremmer 2014, p. VII-XIV ; Patera 2019.

Naissance et vie du concept orphico-pythagoricien

Les origines du terme *orphico-pythagoricien*

Le terme *orphico-pythagoricien*, inconnu dans l'Antiquité, apparaît pour la première fois dans la version poursuivie de l'*Agathon* de C.M. Wieland en 1794 où il est immédiatement lié à l'Italie méridionale[10]. Le héros éponyme parcourt la Grèce antique pour être initié à différentes philosophies, faisant de lui un personnage à la croisée de l'*Aufklärung* et des philhellènes du *Sturm und Drang* naissant. Après avoir reçu un enseignement orphique, Agathon suit les cours du pythagoricien tarentin Archytas et apprend le mode de vie pythagoricien. Faisant fond sur ces deux ensembles, le jeune Athénien se retrouve dépositaire des croyances et de la philosophie de vie orphico-pythagoricienne. Or, Wieland reste profondément marqué par son temps, car c'est un connaisseur de Platon et un amateur d'art grec antique. Son ouvrage classique est probablement une lecture de choix pour la génération suivante et les spécialistes de l'exégèse platonicienne. Ainsi, en 1816, F. Ast s'arrête sur les mythes platoniciens relatifs aux enfers et reconnaît dans le jugement des âmes du *Gorgias* un « philosophème orphico-pythagoricien[11] ». Il faut noter que c'est notamment dans ce dialogue qu'il est question des mythes eschatologiques d'un ingénieux homme de Sicile ou d'Italie (*kompsos anèr*)[12]. Cette interprétation eschatologique reste largement répandue et se retrouve plus tard chez A. Dieterich. D'autres chercheurs du platonisme antique comme K.F. Hermann ou F. Susemihl considèrent la question des influences de Platon sous l'angle de la transmission et évoquent la poésie orphico-pythagoricienne comme source de la pensée eschatologique platonicienne[13]. Cette dernière voit le jour en Italie du Sud où Platon a fait plusieurs voyages.

Plus périphérique pour notre sujet, la naissance du terme chez les théologiens et historiens du christianisme est attestée chez J.G. von Herder (*orphisch-pythagorisch-platonisch-zoroastrisch-jüdischen Ideen*)[14]. Au regard de l'importance des écrits sur le christianisme d'Herder, on comprend mieux pourquoi le terme a eu un certain succès chez les théologiens et historiens des religions postérieurs. Une place considérable est cependant occupée par F. Creuzer. Celui-ci tente de montrer que la mythologie grecque est le réceptacle des idées indiennes et orientales plus anciennes. L'universitaire d'Heidelberg emploie à plusieurs reprises le concept orphico-pythagoricien qu'il insère dans deux réflexions. La première concerne le rôle de Pindare dans la transmission de doctrines religieuses sur l'âme d'origine orphico-pythagoricienne[15]. On reconnaît là une partie des idées reprises par certains spécialistes du platonisme, avec l'hypothèse d'une origine sicilienne ou d'Italie du Sud. La seconde tient davantage du système diffusionniste religieux que défend F. Creuzer. Certaines idées orientales ont rencontré un certain succès en Égypte, entre autres la doctrine de la métempsycose (c'est l'assertion fausse d'Hérodote)[16]. Les voyages en Égypte d'Orphée et de Pythagore permettent ensuite d'identifier qui sont les intermédiaires qui diffusent ces idées réinterprétées en Grèce sous la forme d'un syncrétisme religieux orphico-pythagoricien.

La synthèse d'A. Dieterich et l'extension de l'usage du concept

Jusqu'à la fin du XIXe siècle cependant, le concept orphico-pythagoricien continue à être employé de manière relativement indépendante chez les théologiens, les spécialistes du platonisme et les héritiers de Creuzer. Ces grands domaines finissent cependant par se rencontrer dans un livre unificateur qui a fait date, la *Nekyia* d'A. Dieterich (1893). L'exégèse platonicienne avait déjà attribué une place importante aux idées orphico-pythagoriciennes dans les mythes eschatologiques platoniciens. Il n'avait pas non plus échappé aux chercheurs que des poèmes orphiques rédigés par des pythagoriciens décrivaient une descente aux enfers[17]. Cette trame était suffisante pour que l'universitaire de Marburg entreprenne de retracer une filiation entre un récit apocalyptique apocryphe et l'orphisme interprété par des pythagoriciens. Ainsi, A. Dieterich réunit l'ensemble des courants qui employaient l'expression d'*orphico-pythagoricien* dans un même ouvrage. Pour la première fois, un chapitre complet est consacré aux livres sur l'Hadès orphico-pythagoricien, ce qui popula-

10 Wieland 1794, p. 415.
11 Ast 1816, p. 139 (*orphisch-pythagoreische Philosopheme*).
12 *Gorgias*, 492e-493c.
13 Hermann 1839, p. 49 ; Susemihl 1855, p. 104.
14 Herder 1797, p. 66.
15 Creuzer 1820, en particulier p. 456, n. 31.
16 Sur le rôle d'Hérodote, voir Nägelsbach 1857, p. 405.
17 Le lien entre la *katabasis* de Zalmoxis et Pythagore a souvent été fait en suivant les dires d'Hérodote, IV, 95 ; cf. *Orphicorum Fragmenta* (éd. Bernabé) 707.

rise et diffuse définitivement le terme qui s'impose dans la bibliographie postérieure[18].

E. Norden poursuit ainsi les travaux d'A. Dieterich dans sa publication du livre VI de l'*Énéide* où il est aussi question de *katabasis* et d'influences orphico-pythagoriciennes[19]. D'un autre côté, A. Furtwängler applique le concept dans le cadre de son étude d'histoire de l'art sur la glyptique antique, en particulier lorsqu'il aborde les scarabées étrusques[20]. Il fait ainsi la synthèse entre les travaux d'E. Zeller et les idées d'A. Dieterich en proposant d'identifier un Hermès psychopompe étrusque et des scènes eschatologiques dérivées des croyances orphico-pythagoriciennes. L'hypothèse rencontre un certain succès, comme en témoignent deux ouvrages postérieurs sur la peinture funéraire étrusque. Le premier est rédigé par F. Weege, qui livre un copieux chapitre sur les influences orphico-pythagoriciennes en Étrurie et particulièrement dans la tombe dell'Orco II[21]. Le second est l'œuvre de C. van Essen, qui pose ouvertement la question des influences orphiques (et donc orphico-pythagoriciennes) dans la peinture étrusque[22].

Le concept orphico-pythagoricien est-il pertinent ?

Un vocable imprécis

Au regard des travaux de F. Creuzer et des historiens du christianisme, le terme *orphico-pythagoricien* masque d'abord une erreur de fond liée à l'interprétation de l'orphisme. Ce dernier a souvent été analysé par les maximalistes comme un mouvement religieux grec révélé qui anticipe le christianisme par sa doctrine du péché antécédent et ses espérances eschatologiques. Ce cadre interprétatif avait pour but chez F. Creuzer de réconcilier christianisme et religions polythéistes de l'Antiquité dans un ensemble commun. Néanmoins, cette approche idéologique ne doit pas masquer le fait que l'orphisme est fondamentalement différent d'une religion dogmatique et constitue seulement un mouvement spécifique et centré sur la purification au sein du polythéisme grec. De ce fait, l'emploi du terme *orphico-pythagoricien* masquait une erreur de paradigme en concevant les deux phénomènes comme des doctrines religieuses.

L'ensemble du système de F. Creuzer a évidemment été abandonné, à l'exception de quelques idées nuancées par la recherche postérieure. De la même manière, les théories de J.J. Bachofen sont considérées comme des étapes historiographiques importantes, mais dépassées et invalidées par la recherche contemporaine. Le savant allemand employait le concept orphico-pythagoricien dans l'ouvrage sur la symbolique funéraire des Romains et dans son *Mutterrecht*[23]. Cependant, son usage devient pléthorique avec le mémoire consacré aux hypogées de Canosa et au mobilier funéraire dans lequel Bachofen reconnaît les traces d'une théologie orphico-pythagoricienne adaptée en image[24].

Critique archéologique

L'archéologie est une discipline qui a connu une diffusion importante du concept orphico-pythagoricien. Celui-ci se rencontre ainsi dans les travaux des étruscologues depuis A. Furtwängler et F. Weege, en archéologie grecque et surtout en archéologie romaine, après les travaux d'une génération de chercheurs passionnés de pythagorisme comme F. Cumont[25]. Ces cinquante dernières années, le terme a surgi pour des monuments à l'interprétation particulièrement difficile et controversée, comme la tombe du Plongeur de Poseidonia ou les lamelles d'or, et plus généralement dans l'analyse funéraire d'ensembles uniques et exceptionnels. Son emploi a permis au départ de faire sortir l'archéologie de son carcan interprétatif matérialiste et processuel en offrant de nouvelles pistes de recherche pour les chercheurs. Les adversaires de ces hypothèses ont cependant – et à bon droit – souligné le lot d'imprécisions ou de difficultés associées à ces interprétations. Dans l'ensemble, ces critiques se rencontrent pour les éléments suivants :

- les lamelles d'or pour lesquelles apparaît un large spectre de termes composites, qui va de l'orphico-dionysisme à l'orphico-pythagoricien ;
- les études iconographiques et iconologiques en Grande Grèce ;

18 Dieterich 1893, p. 84-162.
19 Norden 1903, en particulier p. 24.
20 Furtwängler 1900, p. 203, 249.
21 Weege 1921, p. 26-56.
22 Van Essen 1927.
23 Bachofen 1859, p. 12-13 ; Bachofen 1861, p. 422.
24 Bachofen 1958.
25 Cumont 2015. Voir aussi Lévy 1926 ; Carcopino 1927 ; Boyancé 1936, 1937, 1943 ; Carcopino 1956 ; Boyancé 1962, et plus récemment, Sauron 2009.

- les relations entre Grecs et indigènes en Italie du Sud et les données archéologiques qui s'y réfèrent[26] ;
- la peinture étrusque du IVe siècle av. J.-C., l'architecture, la statuaire et, plus rarement, la glyptique.

L'âpreté des critiques ne signifie cependant pas qu'il faille abandonner ces tentatives d'interprétations – au contraire. Il est en revanche nécessaire de faire preuve de précision et de méthodologie dans l'emploi des termes. Le qualificatif *orphico-pythagoricien* dans une analyse iconologique d'un monument du début du Ve siècle av. J.-C., comme la tombe du Plongeur, donne l'impression d'un patchwork de références littéraires et de données archéologiques très éloignées chronologiquement, agencées de manière hasardeuse grâce à une invisible trame à la fois orphique et pythagoricienne[27]. Pour remédier à cela, il faut choisir un cadre interprétatif cohérent et s'y tenir pour l'ensemble du monument, après une remise en contexte. La même remarque s'applique pour les tombes étrusques du IVe siècle av. J.-C., pour lesquelles il est probable que des phénomènes comme le pythagorisme aient joué un rôle influent, mais il est indispensable de comprendre comment, quand et par quel moyen ces idées ont voyagé et ont été transmises, réinterprétées et resémantisées de Grande Grèce en Étrurie.

Il semble nécessaire de revenir au programme de W. Burkert pour bien différencier orphisme et pythagorisme. Ce dernier proposait de dresser un diagramme de Venn montrant l'intersection de différents phénomènes et les éventuels points communs. Si l'orphisme et le pythagorisme semblent se superposer, en particulier en Italie du Sud, il importe de mener une analyse croisée pour distinguer ce qui relève plutôt de l'un ou de l'autre. Un tableau permet d'envisager les éléments à placer dans ce diagramme après analyse (tabl. 1).

Tableau 1. Tableau thématique rassemblant les possibles points de convergence entre orphisme et pythagorisme.

Théologie / pratiques religieuses / *bios*	Eschatologie	Astronomie / cosmogonie / physique	Autres
Végétarisme Interdiction de porter des vêtements en laine Emploi des *symbola* Autres poèmes Purifications Importance des figures d'autorité fondatrices Désignation comme *magos* ou *goès* Conception des dieux Interdits alimentaires	Métempsycose Transmigration de l'âme et cyclicité Dualité corps/âme Représentation des enfers Doctrine des *daimones*	Composition de poèmes Théories astronomiques communes Spéculations numériques *Pneuma / rhizôma* Cyclicité	Opposition droite/ gauche Importance de la mémoire Botanique Embryologie Musique Communication avec les êtres animés

Conclusion

Le terme *orphico-pythagoricien* est un concept à la longue histoire. Son emploi masque le plus souvent les incertitudes des chercheurs ou un manque de positionnement et de connaissances dans les domaines du pythagorisme et de l'orphisme. Pour les périodes les plus anciennes cependant, ces deux mouvements sont suffisamment différents et éloignés pour éviter d'employer ce terme amalgamant. Cela ne signifie pas pour autant qu'il est dénué de toute valeur épistémologique pour la fin de l'époque impériale, où s'impose le néoplatonisme qui rassemble dans un même cadre Orphée et Pythagore et tente de rapprocher et d'assimiler ces phénomènes avec la pensée de Platon. Les croisements et allers-retours antérieurs de certaines notions entre les deux phénomènes ont sans doute aussi contribué à cette confusion. Pour la fin du VIe et le Ve siècle av. J.-C. en revanche, il est prudent de s'en tenir à une définition stricte et séparée de l'orphisme et du pythagorisme. Cette précision méthodologique offre par ailleurs des perspectives pour proposer des interprétations de certains contextes archéologiques en Italie du Sud et en Étrurie sur lesquels nos outils sont encore limités.

26 Dans cette perspective, voir en particulier Bottini 1992.

27 On rencontre en particulier cette critique chez Ross Holloway 2006. La bibliographie au sujet de la tombe est très importante, on pourra se reporter au catalogue d'exposition récent contenant une bibliographie : Zuchtriegel 2018.

Bibliographie

Abréviation

FGrHist = F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin-Leyde, Brill, 1923-1959.

Travaux

Ast F. (éd.) 1816, *Platon's Leben und Schriften: ein Versuch, im Leben wie in den Schriften des Platon das Wahre und Aechte vom Erdichteten und Untergeschobenen zu scheiden, und die Zeitfolge der ächten Gespräche zu bestimmen*, Leipzig.

Bachofen J.J. 1859, *Versuch über die Gräbersymbolik der Alten*, Bâle.

Bachofen J.J. 1861, *Das Mutterrecht. Eine Untersuchung über die Gynaikokratie der alten Welt nach ihrer Religiösen und Rechtlichen Natur*, Stuttgart.

Bachofen J.J. 1958, *in* E. Kienzle, K. Meuli et K. Schefold (éd.), *Johann Jakob Bachofens gesammelte Werke. 7. Die Unsterblichkeitslehre der Orphischen Theologie. Römische Grablampen*, Stuttgart-Bâle.

Bernabé A. 2004-2007, *Orphicorum et Orphicis similium testimonia et fragmenta. Poetae Epici Graeci. Pars* II, 1-3, Munich-Leipzig.

Bottini A. 1992, *Archeologia della salvezza: l'escatologia greca nelle testimonianze archeologiche*, Milan.

Boyancé P. 1936, *Études sur « Le songe de Scipion ». Essais d'histoire et de psychologie religieuses*, Bordeaux.

Boyancé P. 1937, *Le culte des Muses chez les philosophes grecs. Études d'histoire et de psychologie religieuses*, Paris.

Boyancé P. 1943, « La symbolique funéraire des Romains », *Revue des études anciennes* 45/3-4, p. 291-298, DOI : https://doi.org/10.3406/rea.1943.3268 [consulté en mars 2022].

Boyancé P. 1962, « La religion astrale de Platon à Cicéron », *Revue des études grecques* 65/306-308, p. 312-350, DOI : https://doi.org/10.3406/reg.1952.3288 [consulté en mars 2022].

Bremmer J.N. 2014, *Initiation into the Mysteries of the Ancient World*, Berlin.

Burkert W. 1972, *Lore and Science in Ancient Pythagoreanism*, Cambridge MA.

Burkert W. 1982, « Craft Versus Sect: The Problem of Orphics and Pythagoreans », *in* B.F. Meyer et E.P. Sanders (éd.), *Jewish and Christian Self-definition*, Philadelphie, p. 1-22.

Burkert W. 1987, *Ancient Mystery Cults*, Cambridge-Londres.

Carcopino J. 1927, *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Paris.

Carcopino J. 1956, *De Pythagore aux Apôtres. Études sur la conversion du Monde Romain*, Paris.

Cornelli G. 2013, *In search of Pythagoreanism. Pythagoreanism as an historiographical category*, Berlin-Boston.

Cosi D.M. 2000, « Orfeo e l'orfismo tra continuité e innovazione », *in* M. Tortorelli Ghidini, A. Storchi Marino et A. Visconti (éd.), *Tra Orfeo e Pitagora. Origini e incontri di culture nell'Antichità*, Naples, p. 139-159.

Creuzer F. 1820, *Symbolik und Mythologie der alten Völker, besonders der Griechen. Zweiter Theil* (2e éd.), Leipzig-Darmstadt.

Cumont F. 2015, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains* (2e éd.), Turnhout.

Dieterich A. 1893, *Nekyia. Beiträge zur Erklärung der neuentdeckten Petrusapokalypse*, Leipzig.

Furtwängler A. 1900, *Die antiken Gemmen. Geschichte der Steinschneidekunst im Klassischen Altertum. Dritter Band: Geschichte der Steinschneidekunst im Klassischen Altertum*, Berlin.

Graf F. 1974, *Eleusis und die orphische Dichtung Athens in vorhellenistischer Zeit*, Berlin-New York.

Herder J.G. von 1797, *Von Gottes Sohn, der Welt Heiland*, Riga.

Hermann K.F. 1839, *Geschichte und System der Platonischen Philosophie*, 1. *Theil, die historisch-kritische Grundlegung enthaltend*, Heidelberg.

Huffman C.A. (éd.) 2014, *A History of Pythagoreanism*, Cambridge.

Lévy I. 1926, *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore*, Paris.

Nägelsbach C.F. von 1857, *Die nachhomerische Theologie des griechischen Volksglaubens bis auf Alexander*, Nuremberg.

Norden E. 1903, *P. Vergilius Maro, Aeneis buch* VI, Leipzig.

Parker R. 1995, « Early Orphism », *in* A. Powell (éd.), *The Greek World*, Londres, p. 483-510.

Patera I. 2019, « Individuals in the Eleusinian Mysteries: choices and actions », *in* M. Fuchs, A. Linkenbach, M. Mulsow, B.-C. Otto, R.B. Parson et J. Rüpke (éd.), *Religious individualisation. Historical dimensions and comparative perspectives*, Berlin, p. 669-694.

Riedweg C. 2005, *Pythagoras. His Life, Teaching, and Influence*, Ithaca-Londres.

Ross Holloway R. 2006, « The Tomb of the Diver », *American Journal of Archaeology* 110/3, p. 365-388.

Sauron G. 2009, *Les décors privés des Romains. Dans l'intimité des maîtres du monde*, Paris.

Sourvinou-Inwood C. 1988, « Further Aspects of Polis Religion », *Annali dell'Istituto universitario orientale di Napoli* 10, p. 259-274.

Susemihl F. 1855, *Die genetische Entwicklung der platonischen Philosophie einleitend Dargestellt* I, Leipzig.

Van Essen C.C. 1927, *Did Orphic influence on Etruscan Tomb Paintings exist*?, Amsterdam.

Voisin C. 2022, « Réélaborer un modèle d'étude du pythagorisme : l'air de famille pythagoricien », Archimède 9, DOI : https://doi.org/10.47245/archimede.0009.var.01.

Weege F. 1921, *Etruskische Malerei*, Halle.

Wieland C.M. 1794, *Geschichte des Agathon. Dritter Theil*, Leipzig.

Wittgenstein L. 2012, *Recherches philosophiques*, Paris.

Zhmud L. 2012, *Pythagoras and the Early Pythagoreans*, Oxford-New York.

Zuchtriegel G. (éd.) 2018, *The Invisible Image. The Tomb of the Diver. On the Fiftieth Anniversary of Its Discovery*, cat. exp. (Paestum, 3 giugno –7 ottobre 2018), Naples.

L'apport des sources anciennes de la Renaissance à l'étude des collections

Le cas de l'urne 108 du musée Guarnacci de Volterra

The benefits of ancient Renaissance sources in the study of collections. The case of urn 108 in the Volterra Guarnacci Museum

DOI : 10.35562/frontieres.1115

Julie Labregère
Docteure en histoire de l'art, Université de Tours, CeTHiS (EA 6298)

Résumé. *Cet article présente une nouvelle lecture d'une lettre manuscrite de 1466 rédigée par Antonio Ivani da Sarzana, précédemment publiée par J.R. Spencer en 1966 et N. Thomson de Grummond en 1986, qui rapporte la découverte d'une tombe étrusque et de son mobilier sur les terres de l'abbaye de San Giusto à Volterra. La description détaillée des reliefs ornant la cuve d'une des urnes par Ivani permet d'identifier une iconographie précise : le voyage du défunt vers l'au-delà, dans l'acte du franchissement de la limite entre les deux mondes, représenté comme un cavalier drapé d'un grand manteau et accompagné de serviteurs en armes. Au terme d'une recherche dans la documentation ancienne et les corpus des urnes hellénistiques de Volterra, nous proposons de rapprocher la description de 1466 d'une urne conservée au musée Guarnacci de Volterra (inv. 108) dont l'iconographie, la composition et la matière correspondent tout à fait aux observations d'Antonio Ivani. Cette enquête permet de mettre en évidence l'apport des archives de la Renaissance, précédant l'élaboration des premiers inventaires et la naissance des musées, à notre connaissance des collections anciennes et des découvertes archéologiques.*

Abstract. *This article presents a new reading of a handwritten letter from 1466 by Antonio Ivani da Sarzana, previously published by J.R. Spencer in 1966 and N. Thomson de Grummond in 1986. It reports the discovery of an Etruscan tomb and its funeral furniture on the lands of the Abbey of San Giusto in Volterra. Ivani's detailed description of the reliefs adorning the tank of one of the urns makes it possible to identify a precise iconography. The journey of the deceased towards the hereafter, in the act of crossing the limit between the two worlds, is depicted as a horseman draped in a large cloak and accompanied by armed servants. Research in ancient documentation and in the corpus of Hellenistic urns of Volterra allows us to compare the description of 1466 to an urn preserved in the Volterra Guarnacci Museum (inv. 108). Its iconography, composition and material correspond perfectly to Ivani's notes. This survey highlights the contribution of Renaissance archives to our knowledge of ancient collections and archaeological discoveries, even before inventories and museums were created.*

L'étude conjointe des collections et des sources anciennes permet dans certains cas d'identifier le contexte de découverte et l'histoire d'une œuvre antique dont les inventaires des musées et la littérature archéologique, qui remonte rarement au-delà du XVIII[e] siècle, ont perdu la trace. En effet, même si la part des objets dans les collections découverts avant cette date est très minoritaire, leur étude est loin d'être terminée, en raison de la rareté et de la disparité des sources les concernant. Il s'agit donc de mener des recherches dépassant le cadre des références bibliographiques déjà connues pour ces objets, soit en étudiant des sources inédites, soit en tentant d'utiliser des sources déjà connues, mais encore peu exploitées.

Un travail d'enquête minutieuse permettant de relier témoignages et collections antiques est nécessaire, mais se révèle long et difficile. Les recherches qui ont été menées dans les archives manuscrites de la Renaissance jusqu'à aujourd'hui ont mis en évidence les informations précieuses que ces dernières pouvaient apporter à notre connaissance des musées et des collections comme à celle de l'histoire de la réception de l'Antiquité. C'est le cas en particulier de la documentation ancienne mentionnant des découvertes archéologiques étrusques, que l'on voit apparaître dès la seconde moitié du XV[e] siècle en Italie et se développer durant le siècle suivant, en lien étroit avec le phénomène culturel de l'« étruscomanie » à la Renaissance.

Les premiers étruscologues modernes à se pencher sur ces sources anciennes furent Olof August Danielsson en 1928, qui publia la transcription et l'étude de deux manuscrits de Londres et Munich contenant des copies d'inscriptions étrusques[1], et Giulio Buonamici qui étudia des alphabets et des copies d'inscriptions étrusques des XVI[e] et XVII[e] siècles découverts dans les archives de Pérouse et Gubbio[2]. Plus récemment, nous pouvons citer les recherches de Marina Martelli qui, en 1977, identifia la première le tumulus de Montecalvario à Castellina in Chianti dans un dessin de Léonard de Vinci conservé au Louvre[3], ou celles menées par Gilda Bartoloni et Piera Bocci Pacini sur des manuscrits florentins reproduisant œuvres d'art et inscriptions étrusques au début des années 2000[4]. Enfin, les travaux d'Alberto Calderini et de Riccardo Massarelli conduisirent en 2013 à la publication de l'étude exhaustive du fonds Gabriello Gabrielli à l'Archivio di Stato di Gubbio, en grande partie consacré à la compilation d'inscriptions étrusques envoyées par des antiquaires de différentes localités italiennes[5].

La difficulté technique de reproduction des inscriptions par les typographes semble avoir été un frein à l'édition des ouvrages traitant des Étrusques à la Renaissance, et l'essentiel de cette documentation est restée manuscrite pour la période comprise entre le XV[e] et le XVII[e] siècle, conservée dans des fonds d'archives très variés (bibliothèques, archives nationales ou communales, archives des musées, collections privées) et difficilement repérables, car rarement cataloguée et numérisée. Dès le début du XVI[e] siècle cependant, les antiquaires commencent à établir des listes et catalogues d'objets récemment découverts ou bien vus chez des collectionneurs. Les inscriptions étrusques, bien que non déchiffrées et encore moins comprises, sont le premier « marqueur d'étrusquicité » permettant l'attribution d'un objet à cette civilisation, à une époque où la chronologie, la typologie et l'origine des productions artistiques sont encore totalement inconnues. En outre, l'écriture est un sujet qui attise la réflexion des érudits et suscite alors de la fascination : la présence d'inscriptions a grandement contribué à la sauvegarde de certains monuments[6]. Ainsi, l'essentiel de la documentation de la Renaissance concernant les collections étrusques se rapporte à des objets inscrits : principalement des statues en bronze, des urnes, des sarcophages ou des cippes.

Nous aimerions présenter ici un dossier issu de recherches menées lors de la préparation d'une thèse de doctorat consacrée à la redécouverte de la langue étrusque à la Renaissance et soutenue fin 2019. Celles-ci nous ont amenée à proposer une hypothèse sur l'origine d'une cuve d'urne cinéraire étrusque conservée au musée Guarnacci de Volterra, portant le numéro d'inventaire 108, décorée d'un relief représentant une scène de voyage du défunt vers l'au-delà. Son iconographie tout comme le remarquable témoignage qui en fait la description s'inscrivent tout à fait dans le thème du dépassement de la limite.

Le document qui nous a permis d'identifier l'urne est tout à fait exceptionnel, puisqu'il représente le plus ancien témoignage connu de la découverte d'une tombe étrusque et propose une description étonnamment moderne du mobilier qui y fut découvert. Son auteur est Antonio Ivani da Sarzana, notaire et chancelier de Volterra de 1466 à 1471, également humaniste et historien[7]. Dans une lettre qu'il adresse en 1466 à Nicodemo

1 Danielsson 1928.
2 Buonamici 1939, p. 471-472 ; Buonamici 1940, p. 399-403 ; Buonamici 1941, p. 378-381 ; Buonamici 1943, p. 531-546.
3 Martelli 1977, p. 58-61.
4 Bartoloni et Bocci Pacini 2000, p. 143-178 ; Bartoloni et Bocci Pacini 2003, p. 449-479 ; Bartoloni et Bocci Pacini 2005, p. 373-406.
5 Calderini et Massarelli 2013.
6 Les Tables de Gubbio, rédigées en langue ombrienne, mais longtemps considérées comme étrusques, connues depuis 1444, les grands bronzes de la Chimère d'Arezzo et de l'*Arringatore* appartenant à Côme I[er] de Médicis, ou l'hypogée de San Manno à Pérouse, pour ne citer que les exemples les plus connus.
7 L'œuvre d'historien d'Antonio Ivani a été publiée en 2006 par Paolo Pontari (Pontari et Marcucci 2006) ; sur Ivani et son œuvre, voir Ferrari 1965 et Fubini 1994, p. 136-192.

Tranchedini da Pontremoli, ambassadeur de la cour milanaise des Sforza à Florence[8], il décrit attentivement la découverte d'une tombe étrusque à l'extérieur des murs de Volterra, renfermant plusieurs urnes et vases en céramique. Cette lettre, conservée à la Biblioteca Riccardiana de Florence[9], a été traduite en anglais par John R. Spencer en 1966[10]. Le texte latin original, accompagné d'une traduction anglaise légèrement différente, a ensuite été publié par Nancy Thomson de Grummond, vingt ans plus tard[11]. Nous proposerons ici notre propre traduction en français d'après le texte latin transcrit par Nancy Thomson de Grummond.

Volterra est l'un des premiers sites étrusques à livrer le témoignage de découvertes archéologiques dès le milieu du xve siècle et à devenir, entre la Renaissance et le xixe siècle, un centre majeur des études antiquaires sur les Étrusques[12]. La géologie très particulière du site a en effet depuis toujours favorisé les découvertes fortuites de vestiges archéologiques. Située sur un plateau à 550 m d'altitude qui domine toute la région, la ville est entourée du célèbre paysage des *balze*. L'instabilité de ces sédiments provoque de fréquents éboulements qui « rongent » plusieurs zones archéologiques où se situent des nécropoles antiques. Ainsi, ces effondrements mettent parfois au jour l'intérieur d'une tombe étrusque et son mobilier.

La première partie de la lettre d'Ivani, datée du 18 novembre, contient une brève description de l'éducation reçue par son élève, le fils de Tranchedini, durant son séjour à Volterra à ses côtés. La seconde partie de la lettre est la copie d'une correspondance qu'il a adressée à un certain Lodovico, le 7 novembre, concernant la morphologie des sols autour de la ville, où l'on retrouve fréquemment des débris coquilliers marins qui suscitent la curiosité d'Ivani. Un éboulement de terrain dû à ces sédiments instables eut lieu en 1466, révélant une tombe étrusque ainsi décrite par Antonio Ivani :

> Non loin de cette même colline on a découvert des sépulcres dans une grotte ; parmi ceux-ci, l'un était de marbre ; les couvercles sont sculptés et représentent différents personnages allongés et vêtus à l'antique. Mais ils sont de dimensions réduites, courts et étroits, ce qui permet d'en déduire facilement qu'il s'agit d'urnes funéraires, contenant les cendres et non les corps des défunts. On a retrouvé aussi plusieurs vases de céramique dans cette grotte, en partie brisés, et j'ai éprouvé un grand plaisir à en observer les multiples variétés. Le couvercle sculpté du tombeau de marbre représente l'effigie d'une vénérable matrone portant un torque et des bracelets recouverts d'une légère couche d'or. Sur la face d'un des autres sépulcres, on peut voir un cavalier peint en rouge selon l'usage antique, accompagné de deux compagnons d'armes à pied, le premier avançant avec une fronde sur son épaule et derrière lui un second soldat équipé d'un bouclier. Selon moi, tous ces sépulcres appartenaient à une seule et même famille, et sont aujourd'hui conservés précieusement par l'abbé de San Giusto[13].

Le premier élément frappant dans cette description est l'absence d'attribution de la tombe et de son mobilier à la civilisation étrusque (pas plus qu'aux Romains). L'aspect antique de la découverte n'est signalé que par l'emploi des mots *vetustos* et *more prisco*. Cependant, le regard que porte Ivani sur les objets que recèle la tombe semble étonnamment moderne. Sous le nom de *sepulcri*, il décrit des urnes cinéraires, et constate que la tombe était celle d'une seule et même famille, dont les membres sont représentés sur les couvercles de leur urne respective. L'identification d'une iconographie nous semble aujourd'hui très aisée, mais ne l'était pas à l'époque : rappelons qu'Annius de Viterbe, presque trente ans plus tard, en 1494, identifie les sarcophages figurés découverts à la Cipollara comme des effigies des anciens dieux[14]. On peut souligner l'attention d'Ivani envers les moindres détails : les traces de peinture rouge ou dorée sur les urnes, les différentes factures de céramique et les différentes matières des urnes, en tuf ou en calcaire à l'exception de celle qu'il dit être en marbre – plus vraisemblablement en albâtre, une ressource propre à Volterra, fréquemment employée par les Étrusques pour réaliser des urnes cinéraires à reliefs figurés et que l'on désignait sous le terme de *marmo* à la Renaissance. Selon John R. Spencer, cette description attentive serait la preuve que ce n'est sans doute pas la première fois qu'Ivani est en contact avec une tombe étrusque[15].

8 Antonio Ivani était le précepteur du fils de Nicodemo Tranchedini ; ils échangèrent une correspondance d'ordre amical et non officielle, malgré leurs charges respectives, conservée dans le fond nommé *Epistolae Tancredini* de la Biblioteca Marucelliana (Spencer 1966, p. 95).

9 Lettre datée du 18 novembre 1466 et conservée à Florence (Biblioteca Riccardiana, Ms 834, fol. 212 r et 212 v).

10 Spencer 1966, p. 95-96.

11 Thomson de Grummond 1986, p. 44, n. 51.

12 Le musée Guarnacci, qui abrite une importante collection d'antiquités étrusques, est le plus ancien musée public d'Europe (sur sa formation, voir Cateni 1992). Parmi les érudits originaires de Volterra qui ont rédigé des ouvrages sur les Étrusques, citons les antiquaires Mario Guarnacci (1701-1785) et Francesco Inghirami (1772-1846). Les grands noms de l'étruscologie naissante au xviiie s. se sont tous rendus à Volterra pour y étudier tombes et collections : Anton Francesco Gori (1691-1757), Scipione Maffei (1675-1755) ou Luigi Lanzi (1732-1810).

13 Traduction personnelle.

14 Dans la *Borgiana lucubratio*, petit traité manuscrit de 1494 (conservé à Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 716).

15 Spencer 1966, p. 96.



Figure 1. Urne cinéraire en albâtre de Volterra représentant Méléagre et le sanglier de Calydon
Bologne, Museo Civico, inv. IT 1275
Source : Wikimedia Commons (Sailko, CC BY-SA 3.0)

Les traces de peinture rouge qu'il observe sont attestées sur plusieurs urnes produites à Volterra, comme c'est le cas pour l'exemplaire conservé au Museo Civico de Bologne (fig. 1), représentant Méléagre et la chasse au sanglier de Calydon, qui garde les traces de la polychromie originelle soulignant les chevelures des personnages et le pelage de l'animal[16]. La couleur se conserve mieux sur le tuf que sur l'albâtre[17], comme nous pouvons l'observer dans le cas d'une urne peinte d'enfant du musée Guarnacci (fig. 2), ornée de motifs géométriques rouges et noirs[18].

La description par Ivani de traces de dorure sur les bijoux de la femme représentée sur un des couvercles trouve également des parallèles dans plusieurs urnes de Volterra. F.-H. Massa-Pairault explique que certains détails (armes, boucliers, harnachements des chevaux) peuvent être soulignés d'une fine couche d'or et que cette dernière remplace parfois même l'utilisation de la couleur[19]. Ce traitement est réservé aux urnes les plus luxueuses à décor mythologique sculpté, comme dans le cas de l'urne 511 du musée Guarnacci (fig. 3) représentant Télèphe et Oreste[20]. Au centre surgit de l'arrière-plan le buste d'une femme brandissant une torche : une Furie ou bien la divinité étrusque nommée Vanth[21].

Ivani livre une description détaillée de la cuve sculptée d'une des urnes et nous permet d'identifier un motif iconographique précis. Il s'agit d'une des variantes de scène de départ pour l'au-delà représentées sur de nombreuses urnes de Volterra[22]. Le défunt peut être figuré à pied, à cheval ou bien sur un char, accompagné de différents personnages : membres de la famille ou démons psychopompes comme Charun et Vanth (fig. 4)[23].

La composition de la scène telle que la dépeint Ivani, « un cavalier accompagné de deux compagnons d'armes à pied, le premier avançant avec une fronde sur son épaule et derrière lui un second soldat équipé d'un bouclier », rappelle certains reliefs figurés sur des urnes du musée Guarnacci. Le personnage que décrit Ivani portant une fronde sur l'épaule est probablement la représentation d'un serviteur du défunt, l'accompagnant à pied, avec dans un sac le nécessaire pour le voyage vers l'au-delà. Le sac, stylisé, peut en effet évoquer la représentation d'une fronde portée sur l'épaule. Ce type de personnage est présent par exemple dans la scène sculptée sur la cuve des urnes 127 et 103[24].



Figure 2. Urne cinéraire en tuf de Volterra
Volterra, musée Guarnacci, inv. 631
Source : Wikimedia Commons (Sailko, CC BY-SA 3.0)

16 Bologne, Museo Civico, IT 1275.
17 Massa-Pairault 1972, p. 186.
18 Volterra, musée Guarnacci, inv. 631.
19 Massa-Pairault 1972, p. 101, n. 3.
20 Volterra, musée Guarnacci, inv. 511.
21 Voir l'analyse de l'iconographie du relief de cette urne dans Massa-Pairault 1972, p. 90-92.
22 Von Brunn et Körte ont identifié plusieurs grandes catégories : voyage à pied, à cheval, en char ou en bateau, adieux à la famille, cortèges de magistrats ou de démons… (Brunn et Körte 1916). Les urnes présentant des reliefs avec une scène de départ à cheval sont exposées dans la salle VII du musée Guarnacci.
23 Jannot 1991, p. 446-448 ; Cristofani 1977, p. 130-141.
24 Cristofani 1977, p. 132 (173) et 136 (180).



Figure 3. Détail du relief d'une urne cinéraire en albâtre de Volterra représentant une Furie ou la divinité étrusque Vanth
Volterra, musée Guarnacci, inv. 511
Source : Wikimedia Commons (Sailko, CC BY-SA 3.0)

À partir d'une recherche dans le corpus des urnes du musée Guarnacci[25], on constate qu'une seule est ornée d'un bas-relief représentant un cavalier accompagné de deux personnages à pied, le premier portant un sac sur l'épaule, suivi du second, armé d'un bouclier. Il s'agit du bas-relief d'une petite urne en tuf documentée pour la première fois par Francesco Inghirami dans le premier volume de ses *Monumenti etruschi o di etrusco nome* en 1821,[26] puis recensée par Gustav Körte dans son catalogue des reliefs des urnes étrusques en 1916[27]. L'urne est conservée au musée Guarnacci sous le numéro 108. Nous ne pouvons malheureusement pas présenter une photographie de l'objet en raison d'un réaménagement des salles du musée, actuellement fermé, et de la difficulté pour l'équipe du musée à accéder à l'œuvre pour la photographier : rappelons que plus de six cents urnes y sont conservées.



Figure 4. Urne cinéraire en albâtre de Volterra représentant une scène de départ vers l'au-delà du défunt à cheval, accompagnés de deux démons psychopompes ailés : Vanth (à droite) et Charun (à gauche)
Volterra, musée Guarnacci, inv. 100
Cliché : Smith Archive / Alamy Stock Photo

Francesco Inghirami nous donne en 1821 une description détaillée de l'objet, accompagnée d'un dessin (fig. 5). Il précise que l'urne est conservée au musée de Volterra et qu'elle est l'unique exemplaire à représenter ce sujet iconographique précis :

25 Le catalogue des urnes du musée Guarnacci est en cours de publication. Les trois premiers volumes ont été publiés par Cristofani 1977, Cateni 1986 et Maggiani et Rampazzo 2012. Auparavant, Heinrich von Brunn et Gustav Körte avaient publié entre 1890 et 1916 un catalogue des reliefs des urnes étrusques en trois volumes.
26 Inghirami 1821, p. 178-179, pl. 18.
27 Brunn et Körte 1916, p. 90, LXXVI, 15.



Figure 5. Reproduction du relief de la cuve de l'urne inv. 108 du musée Guarnacci de Volterra par Francesco Inghirami
Source : Inghirami 1821, pl. 18

> *L'Urnetta di questa Tav. XVIII è nel museo di Volterra, unica di tal soggetto, inedita e non del tutto spregevole per la composizione, e perciò ebbe parte fra i miei disegni; ma l'esecuzione è rozzissima, senza proporzioni, assa scorretta e non molto attentamente lavorata. È alta pollici 10 e mezzo, e larga un piede e sei pollici*[28].

Gustav Körte, en 1916, publie également un dessin de ce même bas-relief (fig. 6). Notons que le dessin de Körte est inversé par rapport à celui d'Inghirami. Il précise que le couvercle placé au-dessus de cette urne en tuf est en albâtre et représente une défunte ; ce n'est pas celui d'origine, mais il pourrait appartenir à un même mobilier funéraire[29]. Or, Ivani décrit une seconde urne retrouvée dans la tombe, et plus précisément son couvercle sculpté, en albâtre, représentant une figure féminine allongée en position de banquet. Ces différentes informations pourraient laisser penser que l'urne dessinée par Inghirami et conservée dans la collection Guarnacci, documentée à partir du début du XIXe siècle, est bien celle qui fut découverte en 1466 et décrite par Ivani.

Une dernière information que donne Antonio Ivani à la fin de sa lettre pourrait permettre de situer le lieu de découverte de la tombe : il dit que les urnes étrusques furent confiées à l'abbé de San Giusto. Si les urnes furent données à San Giusto, c'est parce que le lieu de la découverte devait appartenir aux terres de l'abbaye, à proximité immédiate des *balze* et des murs antiques de Volterra. La zone est située au nord de Volterra, à l'intérieur de la vaste nécropole de la Badia, et fut fouillée entre 1960 et 1965 par Enrico Fiumi[30], mais avait été explorée à plusieurs reprises depuis 1728[31]. On ignore ce qu'il advint ensuite des urnes découvertes en 1466, par manque de témoignages postérieurs et à cause de la dispersion du patrimoine de l'abbaye à partir du XVIIe siècle[32]. Il est cependant intéressant de noter qu'en 1514, le commandement de l'abbaye fut confié,

28 Inghirami 1821, p. 179-180.

29 « *Ivi n. 108; l. 0,48; tufo; Inghirami M. E. I, 18. Il cavaliere s'incammina in mezzo a quattro servitori: lo segue il solito portatore del fagotto ed un secondo appare nel fondo, al di là della groppa del cavallo, con un bastone (lancia?); i due che lo precedono sono armati; l'uno di lancia e scudo, l'altro col fagotto in ispalla, di lancia; tutt' e due si rivolgono verso il padrone. Sul coperchio (di alabastro e perciò di pertinenza dubbia) una donna* » : Brunn et Körte 1916, p. 90.

30 Concernant les découvertes archéologiques dans la nécropole de la Badia, on se reportera à Fiumi 1972 et Rosselli 2005.

31 La liste des objets antiques issus des fouilles de Pietro Franceschini à partir de 1728 et conservés dans l'abbaye figure dans un document manuscrit envoyé à Anton Francesco Gori par son correspondant à Volterra, Matteo Damiani. Ce texte a été publié et étudié par Clara Gambaro (2004). Les fouilles de Franceschini sont également présentées dans Bonamici-Rosselli 2012, p. 1027.

32 L'effondrement partiel (1614 et 1617) puis total (1648) de l'église dû aux *balze* fut à l'origine du transfert de nombreux décors et objets dans la nouvelle église de San Giusto Nuovo, dont la construction débuta en 1628. Malgré plusieurs tentatives de restauration, de nouveaux effondrements dus au terrain et à des séismes durant les siècles suivants provoquent l'abandon total de l'abbaye par les moines vers 1850 (Leoncini 1869, p. 206-210).

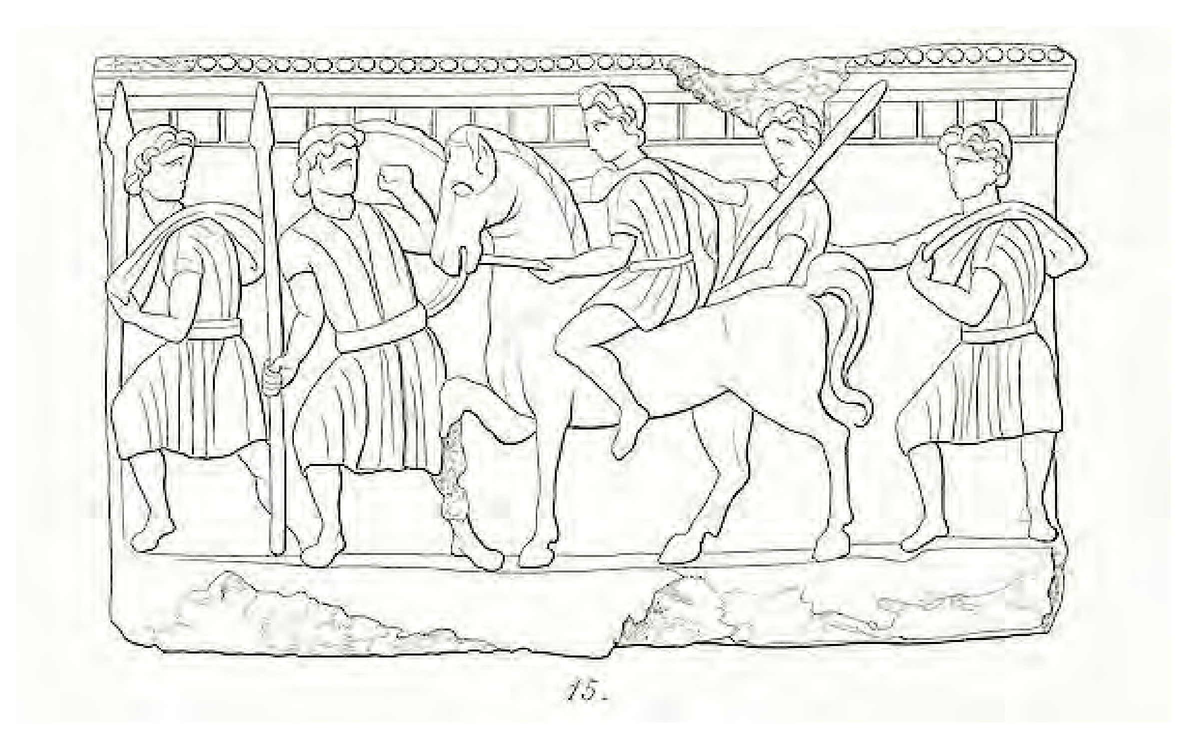


Figure 6. Reproduction du relief de la cuve de l'urne inv. 108 du musée Guarnacci de Volterra par Gustav Körte
Source : H. Brunn et G. Körte 1916, pl. 76, 15

sur décision du pape Léon X, à Mario Maffei, le frère cadet de l'historien Raffaele Maffei qui fut l'un des premiers à attirer l'attention des humanistes sur l'écriture étrusque[33]. Mario Maffei était protégé par la famille Médicis (Léon X puis Clément VII). C'était un humaniste de renom, au cœur de la vie culturelle de Rome, et propriétaire d'une importante collection de statues et d'inscriptions antiques[34]. Les urnes étrusques qui devaient encore être présentes parmi les possessions de l'abbaye en 1514 avaient certainement suscité son intérêt, d'autant plus que la famille Maffei avait commencé à réunir dans son palais de Volterra une collection d'antiquités étrusques dès la fin du xv[e] siècle. Celle-ci constitua par la suite le noyau le plus ancien du musée Guarnacci de Volterra : Mario Guarnacci acquit en effet le palais Maffei et sa collection d'antiquités en 1757[35].

Les recherches menées à partir de la lettre d'Antonio Ivani ne nous permettent pas d'identifier avec certitude l'objet comme étant l'urne 108 du musée Guarnacci. On ne peut écarter l'hypothèse de l'existence d'une seconde urne à l'iconographie très similaire, mais qui aurait disparu des collections. Cependant, l'appartenance de l'urne 108 au fonds le plus ancien du musée et la présence d'un motif iconographique rare sur la cuve, identique à celui décrit par Ivani, pourraient corroborer notre proposition d'identification. Au-delà du problème de l'identification de l'œuvre, le texte d'Ivani représente un précieux témoignage du point de vue de l'histoire des découvertes et des collections étrusques. Nous ajouterons que plusieurs manuscrits rédigés par Ivani et conservés à la bibliothèque de la ville de Sarzana, dont il était originaire, mentionnent d'autres descriptions d'antiquités romaines et étrusques datant de son séjour à Volterra, mais sont encore à ce jour inédits. Une étude plus systématique des sources manuscrites produites par les antiquaires de la Renaissance pourrait amener à des découvertes aussi bien sur l'histoire des collections que sur celle des milieux culturels et de la réception de l'Antiquité, et représente aujourd'hui un champ d'investigation très vaste encore en grande partie à explorer.

33 Raffaele fut le tuteur de Mario à partir de 1466, à la mort de leur père (Pescetti 1932, p. 68).

34 Un des premiers recueils d'inscriptions antiques, l'*Epigrammata antiquae Urbis* de Giacomo Mazzocchi (Rome, 1521), dont la publication bénéficia du privilège de Léon X, fut dédié à Mario Maffei. Les informations sur ce dernier sont tirées d'un article que lui a consacré Luigi Pescetti (1932).

35 Ruggieri Buzzaglia 1877, p. 46-47.

Bibliographie

Bartoloni G. et Bocci Pacini P. 2000, « Tentativi di lettura dell'etrusco nella Toscana del Cinquecento », *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia – Università di Siena* 21, p. 143-178.

Bartoloni G. et Bocci Pacini P. 2003, « The importance of Etruscan Antiquity in the Tuscan Renaissance », *in* J. Fejfer, T. Fischer-Hansen et A. Rathje (éd.), *The Rediscovery of Antiquity. The Role of the Artist*, Copenhague, p. 449-479.

Bartoloni G. et Bocci Pacini P. 2005, « La divulgazione di scoperte di antichità etrusche a Firenze da Lorenzo a Cosimo I », *Archeologia Classica* 56, p. 373-406.

Bonamici M. et Rosselli L. 2012, *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche* 21, *s.v.* « Volterra », Pise-Rome-Naples, p. 1023-1070.

Buonamici G. 1939, « Rivista epigrafica », *Studi Etruschi* 13, p. 471-472.

Buonamici G. 1940, « Epigrafia, storia delle ricerche sull'alfabeto etrusco », *Studi Etruschi* 14, p. 399-403.

Buonamici G. 1941, « Epigrafia, storia delle ricerche sull'alfabeto etrusco », *Studi Etruschi* 15, p. 378-381.

Buonamici G. 1943, « Notizie sul Codice Gabrielli di Gubbio », *Studi Etruschi* 17, p. 531-546.

Brunn H. et Körte G. 1916, *I rilievi delle urne etrusche. Volume Terzo*, Berlin.

Calderini A. et Massarelli R. 2013, *Esordi e maturazione dell'erudizione antiquaria eugubino-perugina*, Pérouse.

Cateni G. (éd.) 1986, *Corpus delle urne etrusche di età ellenistica* 1. *Urne volterrane* 2. *Il Museo Guarnacci, Parte seconda*, Florence.

Cateni G. 1992, « Il collezionismo archeologico a Volterra: Mario Guarnacci », *in* M. Cristofani (éd.), *La scoperta degli Etruschi. Archeologia e antiquaria nel '700*, Rome, p. 143-151.

Cristofani M. (éd.) 1977, *Corpus delle urne etrusche di età ellenistica.* 1. *Urne volterrane, 2. Il Museo Guarnacci, Parte prima*, Florence.

Danielsson O.A. 1928, *Etruskische Inschriften in Handschriftlicher Überlieferung*, Uppsala.

Ferrari L.M. 1965, « Antonio Ivani a Volterra », *Rassegna volterrana* 32, p. 26-106.

Fiumi E. 1972, « Volterra. Gli scavi degli anni 1960-1965 nell'area della necropoli di Badia », *Notizie degli scavi di antichità* 26, p. 52-136.

Fubini R. 1994, *Italia quattrocentesca. Politica e diplomazia nell'età di Lorenzo il Magnifico*, Milan.

Gambaro C. 2004, « 'Vasi, et altre robe antiche ritrovate'. La raccolta di antichità del Monastero dei Camaldolesi a Volterra », *Studi Etruschi* 70, p. 183-209.

Inghirami F. 1821, *Monumenti etruschi o di etrusco nome* I, Fiesole.

Jannot J.-R. 1991, « Charon et Charun : à propos d'un démon funéraire étrusque », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 135/2, p. 443-464.

Leoncini G. 1869, *Illustrazione sulla cattedrale di Volterra*, Sienne.

Maggiani A. et Rampazzo C. (éd.) 2012, *Corpus delle urne etrusche di età ellenistica. 1. Urne volterrane, 2. Il Museo Guarnacci, Parte terza*, Pise.

Martelli M. 1977, « Un disegno attribuito a Leonardo e una scoperta archeologica degli inizi del Cinquecento », *Prospettiva* 10, p. 58-61.

Massa-Pairault F.-H. 1972, *Recherches sur quelques séries d'urnes de Volterra à représentations mythologiques*, Rome.

Pescetti L. 1932, « Mario Maffei (1463-1537) », *Rassegna volterrana* 6, p. 65-91.

Pontari P. et Marcucci S. (éd.) 2006, *Antonio Ivani da Sarzana. Opere storiche*, Florence.

Spencer J. R. 1966, « Volterra, 1466 », *Art Bulletin* 48, p. 95-96.

Thomson de Grummond N. 1986, « Rediscovery », *in* L. Bonfante (éd.), *Etruscan Life and Afterlife, a Handbook of Etruscan Studies*, Detroit, p. 18-46.

Rosselli L. 2005, « Uno scavo di Luigi Adriani alla Badia », *Laboratorio Universitario Volterrano, Quaderno* 9, p. 63-75.

Ruggieri Buzzaglia L. 1877, *Pubblico Museo e Biblioteca Guarnacci in Volterra*, Florence-Volterra.

Crossing the lines of tradition: the innovative building techniques of Early Iron Age and Orientalizing period Etruria

Dépasser les limites de la tradition. Les techniques de construction innovantes en Étrurie du premier âge du Fer et de la période orientalisante

DOI : 10.35562/frontieres.1127

Paul M. Miller
PhD, Senior Archaeologist, WestLand Engineering and Environmental Services, Inc.

Abstract. *In the 7th century BCE,* capanne *of perishable materials appear to have been replaced by stone and terracotta-tiled buildings that many Etruscologists claim marks a changing society. Over the last century, subtler discussions of Etruscan participation in pan-Mediterranean elite culture have replaced explanations for architectural change that tout cultural colonization by 'the Orient'. Despite focus on Etruscan agency, Etruscan adoption/adaptation of foreign building styles using ashlar masonry and, especially, terracotta tiling, are given as part of a trajectory of structural improvement. Yet, although certainly influenced by them, Etruscan architecture did not necessarily change because foreign styles were inherently superior. In many ways, traditional buildings were sufficient, if not better suited to their environment than foreign styles. Tradition tends to form a boundary against new styles–if a technique ain't broke, then don't fix it. So why did Etruscan builders decide to cross lines laid down by forebears and adopt new building styles? This paper examines the role of behaviour in creating the built environment, as well as what spurs builders to forsake tradition and innovate.*

Résumé. *Au* VII*e siècle av. J.-C., la cabane en matériaux périssables semble être remplacée par des bâtiments en pierre et en tuiles. De nombreux étruscologues suggèrent que cette transition architecturale est un exemple de société en mutation. Au cours du siècle dernier, les discussions sur la participation étrusque à la culture d'élite méditerranéenne ont remplacé les explications du changement architectural provoqué par « l'Orient ». Cependant, l'adoption et/ou l'adaptation étrusque de techniques de construction étrangères utilisant la maçonnerie en pierre, et en particulier la toiture en tuiles, sont encore citées en exemple pour montrer une logique d'évolution structurelle. Mais l'architecture étrusque n'a pas changé parce que les techniques étrangères étaient intrinsèquement supérieures, nonobstant leur influence. À bien des égards, les bâtiments traditionnels étaient suffisants, sinon mieux adaptés à leur environnement par rapport aux styles étrangers. La tradition, elle aussi, limite l'apparition de nouveaux styles. Par conséquent, pourquoi les constructeurs étrusques ont-ils dépassé la limite pour adopter de nouveaux styles de construction ? Cet article examine le rôle du comportement dans la création de l'environnement bâti et ce qui a permis aux constructeurs d'abandonner la tradition et d'innover.*

Introduction

In this paper, I present the theory underpinning my work on Etruscan architectural change, particularly the factors required for builders to innovate new techniques. The application of this theory to the archaeological evidence reveals that, rather than a singular transformation in the 7th century BCE, at least six innovations occurred from 800-500 BCE. Throughout, I use examples of these six innovations to present how and why early Etruscan builders crossed lines set by tradition to create innovative architectural practices.

Four main sections divide this paper by theme. 'From huts to houses' describes how scholarship tends to emphasize 'improvement' as the primary reason for 7th-century architectural change. 'Overcoming the constancy of tradition' examines why traditional architecture frequently persists and how innovative techniques need not be superior to tradition to take hold. In 'Revealing techniques from the ruins', I discuss *chaînes opératoires* and how the method permits the recognition of specific behaviours from material evidence. Last, 'The role of agency in innovation' considers how, once revealed, the circumstances architectural innovation can be further understood as either 'active' or 'habitual'.

From huts to houses

For central Italian architecture of the 1st millennium BCE, the 2001 proceedings volume *From Huts to Houses: Transformations of Ancient Societies* is a good place to start.[1] Until recently, Etruscan architecture was thought to have quickly and dramatically transformed in the 7th century from primitive huts of wattle, daub and thatch to urbane houses of brick, stone and tile.[2] This transformation has often been used as an example of changing Etruscan society, although its perceived impetus has varied over time. For most of the 20th century, the transformation represented Etruscan adoption of Eastern Mediterranean customs–rejection of provincial central European styles for those of the Aegean or Near East.[3] However, by the end of the last century, scholarship shifted away from viewing the Etruscans on the periphery,[4] as well as the concept of Orientalization more generally.[5] Although still used as an example of societal change, reasons for architectural transformation were reconsidered.[6] In the introduction to *From Huts to Houses*, J. Rasmus Brandt and L. Karlsson note the fraught nature of the conference title, explaining that *hut* and *house* were simply shorthand used to distinguish buildings from before the supposed transformation (essentially prehistoric) and those after (essentially Classical Etruscan).[7]

Yet, there are still errors intrinsic to such a division, which O. Buchsenschutz points out in that same volume.[8] Buchsenschutz suggests that archaeologists, particularly those raised in the European tradition, exhibit an inherent bias against ephemeral building materials.[9] He compares this bias to the fable of the three little pigs, which portrays straw and timber as technologically inferior to brick. This bias has led to the underlying assumption in European archaeology that architectural changes are fundamentally driven by a sense of 'improvement'.

In addition to the concerns of Buchsenschutz, Etruscologists must reckon with concepts inherited from their progenitors. Take, for instance, M. Pallottino's comment about Etruscan agency and culture:

> One of the commonest errors into which hasty amateur historians and even the occasional professional tend to fall is to attribute to the Etruscans an original conception of town planning or a unique experiment in hydraulics, to speak of 'Etruscan technology' in the working of metals, or of 'Etruscan medicine', 'Etruscan dress', etc. as if these aspects of knowledge and life were in effect exclusive or typical to Etruscan civilization when in fact they […] were for the most part little more than provincial reflexes of the inventions and conquests of Greek civilization.[10]

Due to the undoubted importance of Pallottino's contributions and position as a central figure in Etruscology, his interpretations form a jumping-off point for students of the Etruscans. Thus, the work of Pallottino

1 Brandt and Karlsson 2001.
2 Bartoloni 2012, pp. 266-267; Becker 2014, pp. 9-12; Donati 2001, pp. 321-324; Ridgway 1988, p. 666.
3 Bartoloni 2012; Drews 1981; Ridgway 1988, 1992; Steingräber 2001; Torelli 1985, 2000, 2001, p. 22.
4 Donati 2001; Steingräber 2001, pp. 10-11; Torelli 2000, pp. 196-197.
5 Purcell 2006; Riva 2006, 2010, pp. 39-71; Sannibale 2013.
6 E.g. Leighton 2013, p. 139; Nijboer 1998, p. 243.
7 Brandt and Karlsson 2001.
8 Buchsenschutz 2001.
9 Buchsenschutz 2001, p. 223.
10 Pallottino 1975, p. 174.

and many of those following in his footsteps, such as M. Torelli, impart a bias that distinguishes prehistoric central Italian culture from that of the Orientalizing period, *a priori*–instiling a dichotomy between Prehistory and the Etruscans rooted in the adoption of Eastern Mediterranean customs and material culture.[11]

The effects of these implicit biases persist today. Certainly, some have shifted from the notion that the Etruscans joined the civilized parts of the Mediterranean from the periphery in the 7th century.[12] They house a more nuanced view where Etruscans were participants rather than some sort of colonial subjects. Despite changing views in other areas of Etruscan study, the current consensus usually presents the architectural transformation of the 7th century as resulting from perceived technological improvements, whereby traditional elements were replaced by technologically superior methods and materials often from beyond Etruria.

All of this is not to suggest that architecture did not change for the sake of what the Etruscans perceived as improvements; rather, it is to point out that traditional architecture was not innately inferior. Yet, if change is not necessarily driven by technological improvement, then how did it occur?

Overcoming the constancy of tradition

The work of A. Rapoport is a good starting point for understanding how architectural changes occur. In his Environment-Behaviour Relations, Rapoport makes it clear that builders, by necessity, construct in response to both the built environment and broad factors of interposing systems and structures.[13] Builders tend to construct in a traditional form–even if improved options exist. For instance, Rapoport mentions vernacular Japanese dwellings, noting that their roofs are not built to be technologically superior to other available styles; instead, they convey the status of the owner in a way that a supposedly superior asphalt roof could not.[14]

A similar case can be seen in early Etruscan roofs. Up to the end of the 8th century, hipped roofs without a portico or ridge pole, such as Abitazione 2 from Sorgenti Della Nova (fig. 1), were commonplace. Then, near the end of the 8th century, both depictions and structural evidence indicate that gable roofs with a ridge pole became the dominant roof system (fig. 2).[15] However, despite the transition to gable roofs, stylistic elements of the hipped roof might have continued into the 6th century.[16] By piecing together the locations of the collapsed roof tiles, M. Strandberg Olofsson proposes that the roof covering system used in Building A at Acquarossa Zone F imitated the appearance of a hipped roof. Such stylistic continuity suggests that, despite innovation from hipped to gable roof systems, the Etruscan builders at Acquarossa retained traditional forms, even if it meant creating complex, hybrid designs to suit.

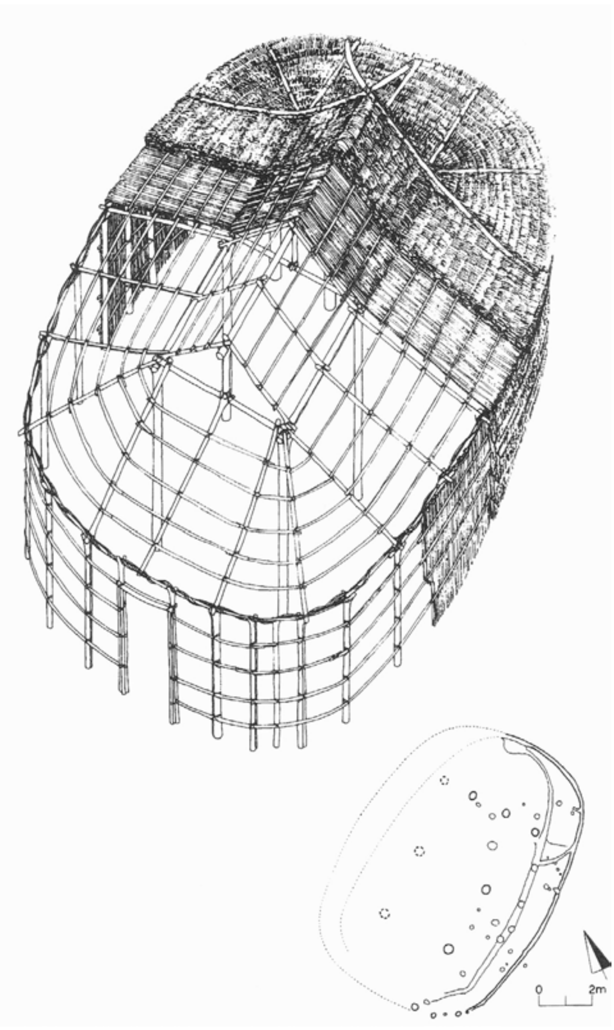


Figure 1. Abitazione 2 from Section III at Sorgenti della Nova
Source : Negroni Catacchio 1995, fig. 117, p. 306

11 Torelli 1981, 2000; for a subtler version of this dichotomy, see Ridgway 1988, p. 641, 655.
12 Purcell 2006; Riva 2010, pp. 39-71; Sannibale 2013, pp. 104-107.
13 Rapoport 2000.
14 Rapoport 1969, p. 22, 26.
15 Damgaard Andersen 2001; Miller 2017, pp. 179-181; Wikander 1988.
16 Strandberg Olofsson 1989.

Moreover, an 8th-century innovation in Etruscan foundation techniques further underscores that not all architectural changes were prompted by technological improvement. During the 8th century, some builders in the proto-urban areas of southern Etruria began to set up at least part of their foundations on modified soil rather than on the increasingly unavailable exposed bedrock (fig. 3).[17] A particularly good example comes from Area E at the edge of the San Giovenale plateau, where, in Oval Hut I, a manmade earth terrace created a level ground surface in the north half of the building that corresponded with the cleared bedrock surface in the south.[18] Rather than a technological 'improvement', this innovative foundation technique responded to constraints imposed by lack of open space in the built environment.



Figure 3. San Giovenale Area E during excavation
Source : Pohl 1977, fig. 2, p. 15, courtesy of the Swedish Institute of Classical Studies in Rome

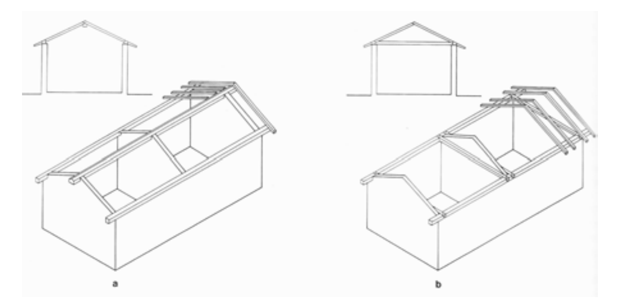


Figure 2. Two variants of the C. Wikander model roof
Source : Wikander 1988, fig. 11, p. 50, courtesy of the Editorial Committee of the Swedish Institutes at Athens and Rome

A 'closer-to-home' perspective–from sociological studies of modern consumption, for instance–can help explain how improvements are not necessarily critical in diffusion and adoption of innovative technology. In today's world, people tend not buy into innovations simply because they are technologically superior; instead, they follow a process of adoption perhaps best described by Everett Rogers' Innovation–Decision Process.[19] Certainly, relative advantage in technologically superior outcomes can lead to adoption and innovation diffusion, but technological advantages are not the sole motivator, with, for instance, economics and social status more prominently noted in Rogers' process.[20] Furthermore, innovation diffusion occurs at different rates of adoption, with segments of society adopting innovative technology at different rates based upon a variety of perceptions, rational or not (fig. 4). A study of mobile-phone adoption in Hong Kong during the late 1990s, for instance, suggests that 'laggards'–those who did not adopt mobile phones by 2000–attributed their resistance to the complexity of the device to use; the incompatibility with their values; and relative disadvantages of mobile reception as compared to landlines.[21] Importantly, Rogers notes that, although it may not be as obvious today, an innovation is more likely to be adopted and diffused if it is compatible with existing systems, ideas, or socially determined morals–each a concept that could be considered a facet of tradition.[22] Rogers therefore subscribes to the generalization: 'The compatibility of an innovation, as perceived by members of a social system, is positively related to its rate of adoption.'

Rogers' generalization helps clarify one of the–if not the most–visible innovations in Etruscan archi-

17 Miller 2017, pp. 57-60, 73-75.
18 Pohl 1977.
19 Rogers 2003, pp. 168-169.
20 Rogers 2003, pp. 229-240.
21 Leung and Wei 1998; Rogers 2003, pp. 294-295; Wei 2001; Wei and Leung 1998.
22 Rogers 2003, p. 249.

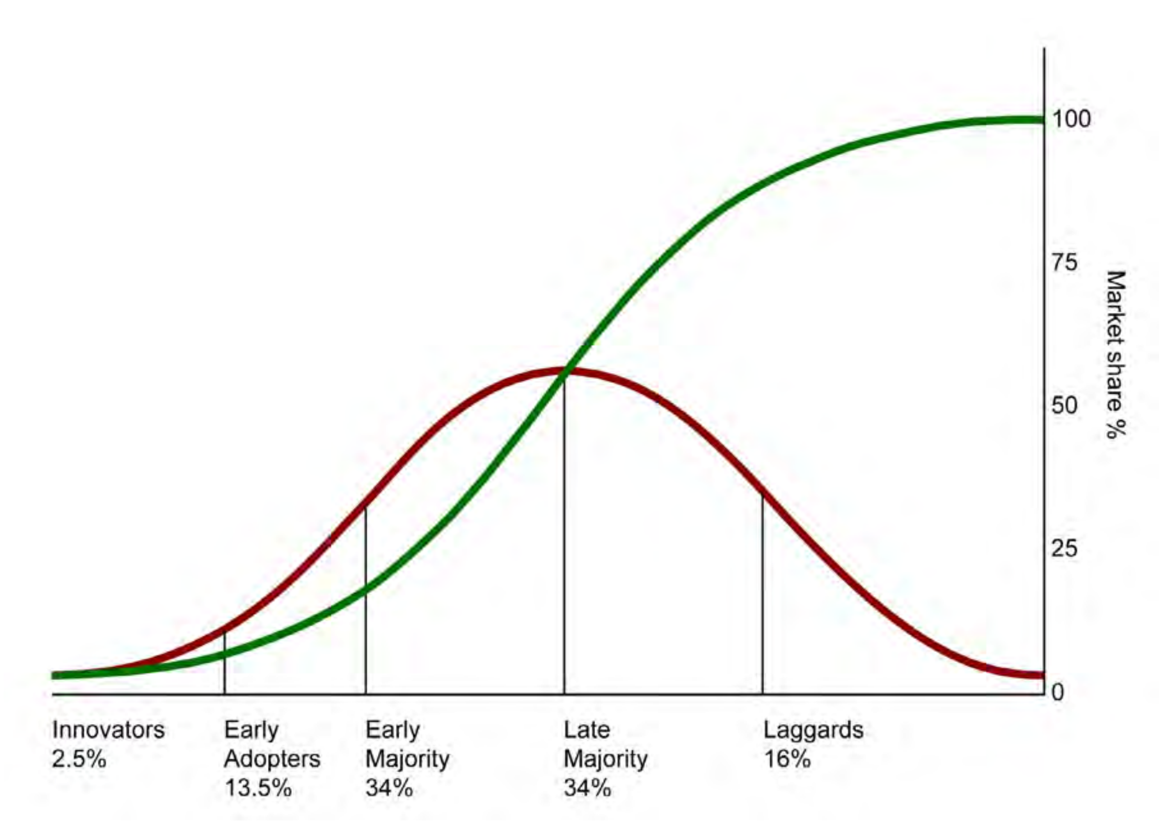


Figure 4. Diffusion of innovations
Graph : P.M. Miller after Rogers 2003

tecture: the mid-7th century transition in roof-covering techniques from non-tiled to tiled.[23] According to the Innovation–Decision Process, terracotta tiling as both a manufactured material and a roof covering technique had to be compatible with Etruscan systems, ideas and socially determined morals. Although it might have been introduced to central Italy by Greek artisans, the rapid diffusion of the innovation throughout central Italy suggests that tile was more than simply technologically superior to thatch.[24] Indeed, while the technological superiority of terracotta tiles to thatch as a material (especially in waterproofing and longevity without maintenance) must not be understated, other characteristics, such as the creation of sharper divisions of space noted by V. Izzet, should also be considered as a motivator for innovation.[25]

Such characteristics might also have motivated changes to the dominant building shape. Culminating in the 7th century, but occurring over hundreds of years, the proportion of rectilinear structures increased against circular or elliptical ones.[26] However, rectangular buildings were

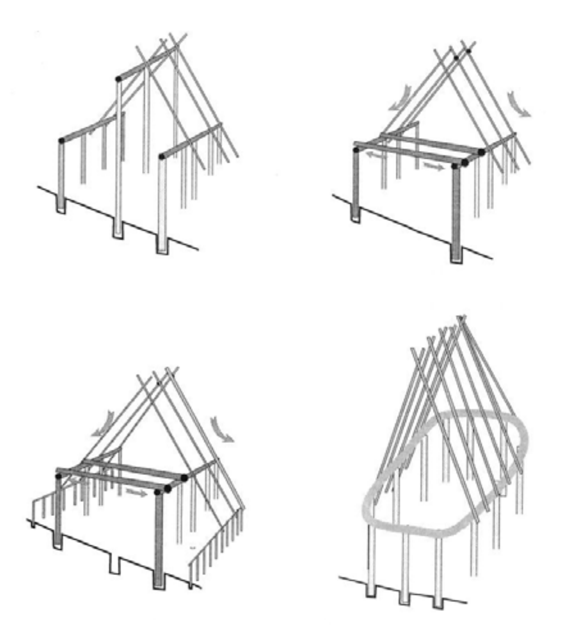


Figure 5. Diagram of four different types of roof supports
Drawing: O. Buchsenschutz with permission of the author

23 Miller 2017, p. 199; Wikander 1993, pp. 158-163.
24 Donati 2001, pp. 322-323; Ridgway 1988, pp. 666-667; Torelli 1985, pp. 24-32.
25 Izzet 2007, pp. 173-174.
26 Linington 1982; Miller 2017, pp. 67-69; Pacciarelli 2000, p. 170.

neither traditional, nor necessarily technological improvements. For instance, many early rectilinear structures employed external wall braces and, later, altered how roof-support techniques were employed, replacing three-aisle interiors with two-aisle (fig. 5), suggesting that the change in shape required further technological adaptations.[27] Several other characteristics, such as the divisions of space or the growing limitations of open spaces in urban areas, should therefore be considered as the original impetuses for change. Consideration of these characteristics also helps to describe the state of Etruscan systems, ideas and socially determined morals over time, thereby allowing a better comprehension of the diffusion of innovation.

Revealing techniques from the ruins: *les chaînes opératoires*

Despite the constancy of tradition, architectural innovations occurred in Etruria between 800 and 500 BCE, as revealed in the differences between those structural remnants identified from the beginning and end of that period. However, as highlighted in the previous section, these innovations (and their diffusion across Etruria) were not solely the result of technological or material superiority. Rather than look to the materials as static components, is it possible to capture the root causes of innovation by revealing the techniques used to create the buildings? According to P. Lemonnier and B. Pfaffenberger,[28] as well as a cohort led by M. Schiffer, several theories fundamental to philosophy, anthropology, sociology and psychology can be adapted for use in archaeology for just such a purpose.[29]

Based upon the foundational concepts on human gesture examined by palaeoanthropologist André Leroi-Gourhan (and furthered by Lemonnier and Pfaffenberger, among others), techniques are the products of operational chains of actions (*chaînes opératoires*) that allow for the systemization of behaviour, typically used in the procurement, creation, use and destruction of tools.[30] From the work of Leroi-Gourhan onwards, comprehension of the fundamental elements in the system of action has been key to figuring out past behaviours, such as the ones that led to architectural changes in Etruria. Breaking a structure down, not just into its component material parts, but also by how each component was procured, created, used and destroyed, reveals the behaviours that eventually led to the archaeologically witnessed material culture. Buildings that otherwise may appear to be the same due to their material components can therefore be segregated based upon building techniques employed during their respective lifespan.

The diachronic comparison of foundation techniques between relatively similar structures, for instance, reveals a subtle innovation in the creation and use of buildings throughout Etruria beginning around 750 BCE. By the end of the 7th century, the ground preparations of domestic buildings no longer focused on the immediate vicinity of the construction; rather, they incorporated their surroundings.[31] For example, at San Giovenale Area F East, ground preparation of House I at the beginning of the 7th century was limited to its immediate placement, creating a semi-subterranean pit within the generally level bedrock. By the end of the 7th century, the later complex of Houses I-III expanded the footprint of House I, not only by setting a levelling layer of earth for the building of two further structures, but also by preparing a small courtyard between the new structures and House I.[32]

Around the same time, wall-footing techniques also increased their footprint. In northern and central Etruria, socle-like wall-footers that first appeared in the 8th century on prepared soil became gradually more substantial in size and design–often multiple courses wide and tall, with skins of larger coursing infilled with smaller stones or clay-rich soil slurry.[33] By the second half of the 7th century in southern Etruria, such as at the Borgo at San Giovenale, wide footers of ashlar blocks were placed on levelled bedrock, a wall-foo-

27 Buchsenschutz 2001, 2005; Miller 2017, pp. 180-181.

28 Lemonnier 1976, 1993, 2012; Lemonnier and Pfaffenberger 1989; Pfaffenberger 1988, 1992.

29 Schiffer 1975, 1987, 2000, 2010; for further discussion of behavioural archaeology, see Gifford-Gonzalez 2011; Reid and Skibo 2011.

30 Lemonnier 2004; Leroi-Gourhan 1964, 1993; Pfaffenberger 1992. The archaeological applicability of techniques as learnt behaviours has a long history and has been furiously debated, particularly following Lewis Binford's proposed Middle-Range Theory, where he argued that patterns within data reveal behaviour and that these data could be used to interpret assemblage variability as products of different sorts of activities and the environment, see Binford 1978, 2001; on the discussion of applicability, see Bleed 2008; Dobrès 1999; Dobrès and Hoffman 1994; Roux 2003. Furthermore, Schiffer notes that, particularly with regards to multi-generational cultural materials, such as structures, behaviours of later users might have differed entirely from the intents of the builders, with subsequent modifications and destruction of the structure obscuring the archaeologist's perception of its initial creation and use; see Schiffer 1988, pp. 469-474; also, Reid and Whittlesey 2005; Schiffer 1975, 1985; Whitelaw 2007.

31 E.g. at Lago dell'Accesa (Camporeale 1985), Poggio Civitate (Nielsen 1991, pp. 245-250) and Acquarossa (Strandberg Olofsson 1986, 1989; Wikander and Wikander 1990); see Miller 2017, pp. 141-142.

32 Izzet 2007, pp. 154-155; Karlsson 2006; Miller 2017, pp. 86-87, 122-124, 139-140.

33 Camporeale 1985, pp. 129-130; Phillips 1967, pp. 134-135, 1992, p. 13; Miller 2017, pp. 105-107.

ting technique that appears to have been restricted to areas with low-cost, local access to stone (fig. 6).[34]

Similar to the gradually shifting foundation techniques, terracotta tiles exhibited a steady change between the 7th and 6th centuries. As described in Ö. Wikander's work at Acquarossa, a sort of standardization in roof tiles appears across Etruria by the 6th century.[35] By contrast, the tiles of the early adopter urban centres in the 7th century exhibited a variety of local styles with quality of composition varying widely. By the 6th century, discernible styles in scale and composition appeared, not only in the early adopting centres, but also in those urban centres seen as late adopters.

Figure 6. The Borgo at San Giovenale facing northwest
Picture: P.M. Miller

The role of agency in innovation

By revealing techniques from the material evidence *via* operational chains and establishing changes diachronically, it becomes possible to examine the agency of the builder(s) in innovation. As described in more detail below, analysis of the system of actions apparent in the performance of techniques results in two overarching types of innovation: active and habitual. In short, 'active' innovations represent direct choices of a technique, usually to the detriment of tradition, made consciously by the builder(s) in the course of procurement, creation, use or destruction, whereas 'habitual' innovations signify typically unconscious choices produced by often subtle alterations to techniques usually occurring across society over an extended period.

Before describing its elements here, note that the system of action as discussed below is a simplified version of an incredibly complex series of concepts. Each one of the steps presented here is practically an entire field of study, not just in the social sciences,[36] but in wider philosophy, too.[37] Based loosely upon dual-process theory as elaborated by Jonathan Evans and the sociological studies of Pierre Bourdieu and Anthony Giddens, the system of action can be broken into a sequence of steps. Upon its recognition, usually unconsciously, an agent perceives stimulus through a mesh of schemata–vague, fluid and omnipresent culturally specific variables.[38] Nearly simultaneously, our agent tests potential actions against habitus. Habitus is an engrained form of behavioural dispositions that performs as an unconscious cultural moderator, dictating how individuals should act appropriately within a given culture.[39] In an optimal system, following perception *via* schemata and testing against habitus, resolution of the stimulus can manifest in one of three ways:

1. Habitus provides a solution (*i.e.* action) to the stimulus within the framework of established disposition(s) and thus a habitual action is born (unless overridden by conscious choice, as described under point 3).
2. Habitus does not provide a solution, but the stimulus, being of negligible value following its perception through the schemata, is unconsciously ignored and no action is made.
3. The stimulus is recognized by the agent following its perception, which makes the resultant action, regardless of a solution from the established habitus, dependent on conscious choice.[40]

The insertion of conscious choice into the system of action, particularly in its relation with habitus, is a contentious line of scholarly inquiry because of the complexities inherent in distinguishing the scale and scope of agency.[41] One method for describing the insertion of choice proposes three typical outcomes. Simply put, the agent may decide upon a resolution that reverts to the dispositions established by habitus or upon one that falls outside those parameters.[42] Ultimately, the agent may instead choose not to resolve the stimulus at all.[43]

34 Miller 2017, pp. 127-129; Nylander 2013, pp. 72-87; Pohl 2009.
35 Miller 2017, pp. 199-200; Wikander 1993.
36 E.g. Bourdieu 1977, 1984, 1990, 1998; D'Andrade 1995, pp. 231-232; Dobrès 2000; Giddens 1979, 1984, 1986.
37 E.g. Baumeister *et al.* 2011; Evans 2008; Herrnstein 1972.
38 D'Andrade 1995; Miller 2017, p. 11; Rapoport 2000.
39 Bourdieu 1977, p. 72; also, Bourdieu 1982, 1984, 1990, 1998; Crossley 2001; Dornan 2002; Gartman 2007; Haugaard 2008, p. 193; Miller 2017, p. 226; Noble and Watkins 2003.
40 Bourdieu 1977, 1990; Giddens 1984; Haugaard 2008; Searle 1995.
41 Haugaard 2008; Noble and Watkins 2003.
42 Crossley 2001, pp. 97, 111-112; Ermakoff 2010.
43 Albarracin *et al.* 2011.

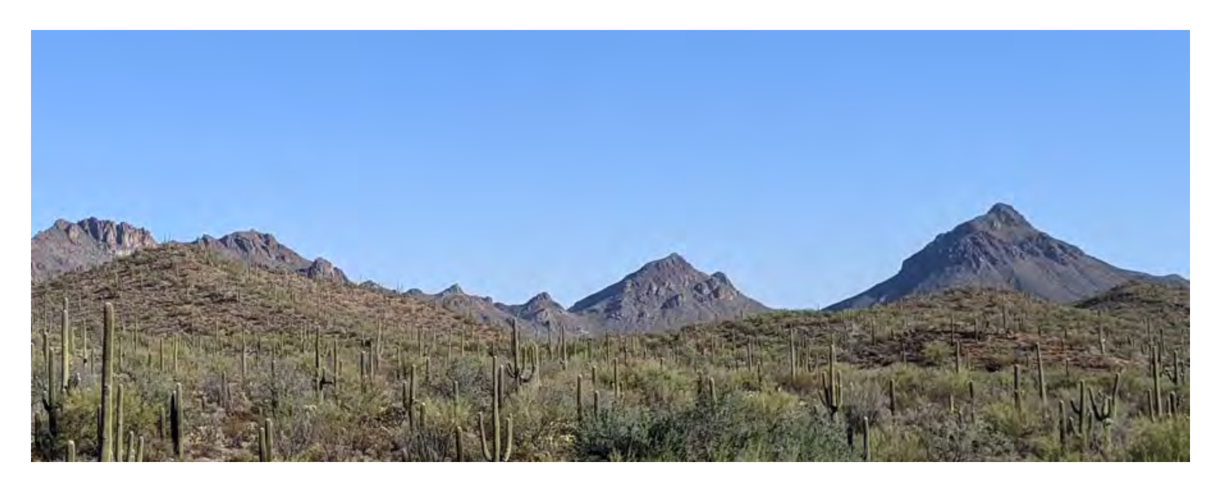


Figure 7. The Tucson Mountains
Picture: P.M. Miller

Consider an agent who, while walking through the desert, is poked by a cactus needle (fig. 7). The poke will be considered against a mesh of schemata, wherein context and setting play a key role. The agent, for instance, may act differently in the desert where cactus-needle pokes are not only expected but are recurrent and recent, to a cactus-free laboratory. Once perceived *via* schemata, potential resolutions to the cactus poke will be assessed (usually unconsciously) by the agent against established dispositions. If, by habit, it is culturally acceptable for the agent to say 'yikes' in response, then, without needing conscious input, the agent will say 'yikes'. On the other hand, if the cactus poke is provocative enough for conscious recognition, the agent may instead choose to exclaim using profanities, actively breaking from established habit. Then again, the agent could choose to revert to the habit-based response, saying 'yikes', or refuse to act at all. Alternatively, if no established disposition is present and the cactus poke does not provide enough provocation for conscious recognition, the agent could flinch as an automated, physiological response, but may not act.

Agents committing a series of habitual actions, either unconsciously or by choice, behave in an apparently traditional manner.[44] Therefore, if the agent chooses to act against normal habits, this has the potential to form new behaviour. In this way, the rejection of past behaviour, when associated with techniques, could lead to what I call 'active' innovation. To the individual, such innovation usually appears to be a conscious choice, and subsequent behaviour is a consequence of continued rejection of their behavioural status quo. Although more likely to exhibit traditional behaviours,[45] groups, too, can experience active innovation, where the group rejects tradition for something new.[46]

As compared to active innovation, the other type of innovation–habitual innovation–is usually more gradual and archaeologically apparent. As a group changes its behaviour, over time, the habitus changes, making what would otherwise be considered innovative essentially passé.[47] To most contemporaneous observers, habitual innovations are only apparent in retrospect or comprehensive study. Many individuals are unaware that the way they behave is substantively different from how they may have done five years previously or from how their ancestors did.[48] As noted by N. Purcell, these habitual innovations have the potential to be obscured in the archaeological record by more dramatic active innovations that directly follow them.[49]

In the case of the examples used in this paper, reviewing the six architectural innovations as either active or habitual allows for characterization of both the schemata and the stimuli at the point innovation occurs. In a sense, attributing *active* to an innovation indicates that some aspect of the stimuli encouraged recurrent conscious action by the builder(s) resulting in societal diffusion and adoption. By contrast, *habitual* suggests that the habits of the builder(s) changed, with society gradually adopting new techniques over time in ways not necessarily noticeable by builders themselves.

Of the six innovations given as examples above, half fall into the 'active' camp. The 8th-century innovation, where foundations of some southern Etruscan urban structures were set on modified soil rather level bedrock, appears to have resulted from conscious choice to reject traditional techniques in reaction to constraints imposed by the built environment. Similar types of conscious choices appear to have resulted in

44 Crossley 2001, p. 111; Noble and Watkins 2003.
45 Barrett 1994, pp. 13-14; Bourdieu 1977, p. 167, 1990, pp. 56-59; Osborne 2008, pp. 283-284.
46 Archer 2010; Burns 2007, pp. 468-469; Schiffer 2005; also, Giddens 1986.
47 Bourdieu 1990, pp. 54-60; Gartman 2007, pp. 391-392; Miller 2017, pp. 12-13.
48 Archer 2010; Bourdieu 1990, pp. 60-61.
49 Purcell 2006, p. 23.

the early 7th-century innovation in roof design, where gable roofs replaced hipped roofs across Etruria. By the mid-7th century, roof covering techniques also changed as the terracotta-tiled roof replaced thatch, apparently as a conscious rejection of the traditional technique. In all these innovations, one of the noticeable elements is the archaeologically apparent speed of adoption and diffusion of the technique within as little as a single generation.

The other three innovations fall into the 'habitual' camp, and were adopted and diffused comparatively slowly, usually over multiple generations and even centuries. Of these, the gradual shift from curvilinear to rectilinear shaped structures was perhaps the slowest of the innovations, occurring over several centuries before culminating in the early 7th century. Similarly, there was a habitual innovation in certain foundation techniques in building construction that, over the course of a century from about 750-650 BCE, resulted in a wider structural footprint. Then, throughout the 7th and into the 6th century, builders habitually innovated upon the techniques used in tile creation, as well as on the associated roof covering techniques, developing a standardization apparent by the mid-6th century. In each of these cases, although the builder(s) of structures might have actively chosen to innovate, they were not necessarily conscious of the fact that the innovative technique they chose differed from those employed generations before.

Conclusions

The theory used for understanding building innovations described in this paper allows for a subtler conception of architectural changes and their causes. First, recognition that innovations are not necessarily made for their technological superiority but for myriad reasons as influenced by cultural and societal variables, including the built environment, more accurately presents diachronic changes to architecture as an extension of human behaviour rather than the result of strict evolution in function. Second, establishing the operational chains for the procurement, creation, use and destruction of material culture alters archaeological study from a description of static objects to an analysis of materials as extensions of the human mind–of which the goal is to construct narratives that make coherent incomplete stories of actions and behaviours long past. Third, once revealed, comparative, diachronic analysis of architectural techniques exposes how the agency of builders within society affected the adoption and diffusion of innovation through time.

In the case of the early Etruscan architectural transformation, habitual innovations over the course of centuries reconfigured what was considered standard building techniques and materials. As these habitual innovations took hold within Etruria, social and cultural systems that might otherwise have prevented it were compatible with active innovations in such a way as to be quickly adopted and diffused. This interplay between the habitually and actively innovative building techniques and materials was particularly fertile in the 7th century, resulting in the conspicuous evidence of architectural change in the archaeological record. This more nuanced approach to the architectural transformation provides many more avenues for consideration than the more common wholesale transformation interpretation. Not only does it allow for study of how and why traditional components continued from prehistory into the Etruscan period, it also provides grounds for investigating specific stimuli and schemata that prompted and shaped innovations–whether or not they were technological improvements. It also underscores the essential Etruscan-ness of the builders and how both habitus and agency created a distinctly Etruscan style.

Bibliography

Albarracin D., Hepler J. and Tannenbaum M. 2011, 'General Action and Inaction Goals: Their Behavioral, Cognitive, and Affective Origins and Influences', *Current Directions in Psychological Science* 20/2, pp. 119-123.

Archer M.S. 2010, 'Routine, Reflexivity, and Realism', *Sociological Theory* 28/3, pp. 272-303.

Barrett J.C. 1994, *Fragments from Antiquity: An Archaeology of Social Life in Britain, 2900-1200 BC*, Oxford.

Bartoloni G. 2012. 'L'architettura', *in* G. Bartoloni (ed.), *Introduzione all'Etruscologia*, Milan, pp. 253-308.

Baumeister R.F., Masicampo E.J. and Vohs K.D. 2011, 'Do conscious thoughts cause behavior?', *Annual Review of Psychology* 62, pp. 331-361.

Becker J.A. 2014, 'Italic Architecture of the Earlier First Millennium BCE', *in* R.B. Ulrich and C.K. Quenemoen (ed.), *A Companion to Roman Architecture*, Chichester, pp. 6-26.

Binford L.R. 1978, 'Dimensional analysis of behavior and site structure: learning from an Eskimo hunting stand', *American Antiquity* 43/3, pp. 330-361.

Binford L.R. 2001, *Constructing Frames of Reference. An Analytical Method for Archaeological Theory Building Using Ethnographic and Environmental Data Sets*, London.

Bleed P. 2008, 'Skill Matters', *Journal of Archaeological Method and Theory* 15/1, pp. 154-166.

Bourdieu P. 1977, *Outline of a Theory of Practice*, Cambridge.

Bourdieu P. 1982, 'The Berber House', *in* M. Douglas (ed.), *Essays in the Sociology of Perception*, London, pp. 98-110.

Bourdieu P. 1984, *Distinction. A Social Critique of the Judgement of Taste*, London.

Bourdieu P. 1990, *The Logic of Practice*, Cambridge.

Bourdieu P. 1998, *Practical Reason. On the Theory of Action*, Cambridge.

Brandt J.R. and Karlsson L. 2001, 'Introduction', *in* J.R. Brandt and L. Karlsson (ed.), *From huts to houses: transformations of ancient societies. Proceedings of an international seminar organized by the Norwegian and Swedish Institutes in Rome, 21-24 September 1997*, Acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia 13, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom Series in 4° 56, Stockholm, pp. 7-8.

Buchsenschutz O. 2001, 'De la hutte à la maison, de Vitruve aux trois petits cochons', *in* J.R. Brandt and L. Karlsson (ed.), *From huts to houses: transformations of ancient societies. Proceedings of an international seminar organized by the Norwegian and Swedish Institutes in Rome, 21-24 September 1997*, Acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia 13, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom Series in 4° 56, Stockholm, pp. 223-231.

Burns D.J. 2007, 'Toward an Explanatory Model of Innovative Behavior', *Journal of Business and Psychology* 21/4, pp. 461-488.

Camporeale G. (ed.) 1985, *L'Etruria mineraria*, exh. cat. (Portoferrario, fortezza della Linguella Massa Marittima, area archeologica del lago dell' Accesa, Palazzo del Podestà Populonia ex Frantoio, 25 maggio – 20 ottobre 1985), Milan.

Crossley N. 2001, 'The phenomenological habitus and its construction', *Theory and Society* 30/1, pp. 81-120.

Damgaard Andersen H. 2001, 'Thatched or tiled roofs from the Early Iron Age to the Archaic Period in central Italy', *in* J.R. Brandt and L. Karlsson (ed.), *From huts to houses: transformations of ancient societies. Proceedings of an international seminar organized by the Norwegian and Swedish Institutes in Rome, 21-24 September 1997*, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom Series in 4° 56, Acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia 13, Stockholm, pp. 246-262.

D'Andrade R.G. 1995, *The Development of Cognitive Anthropology*, Cambridge.

Dobrès M.-A. 1999, 'Technology's Links and Chaînes: The Processual Unfolding of Technique and Technician', *in* M.-A. Dobrès and C.R. Hoffman (ed.), *The Social Dynamics of Technology. Practice, Politics, and World Views*, Washington DC, pp. 124-146.

Dobrès M.-A. 2000, 'Agency in archaeology. Paradigm or platitude?', *in* M.-A. Dobrès and J.E. Robb (ed.), *Agency in Archaeology*, London, pp. 3-17.

Dobrès M.-A. and Hoffman C.R. 1994, 'Social agency and the dynamics of prehistoric technology', *Journal of Archaeological Method and Theory* 1/3, pp. 211-258.

Donati L. 2001, 'Civil, religious and domestic architecture', *in* M. Torelli (ed.), *The Etruscans*, London, pp. 313-333.

Dornan J.L. 2002, 'Agency and Archaeology: Past, Present, and Future Directions', *Journal of Archaeological Method and Theory* 9/4, pp. 303-329.

Drews R. 1981, 'The Coming of the City to Central Italy', *American Journal of Ancient History* 6/2, pp. 133-165.

Ermakoff I. 2010, 'Theory of practice, rational choice, and historical change', *Theory and Society* 39/5, pp. 527-553.

Evans J.S.B.T. 2008, 'Dual-Processing Accounts of Reasoning, Judgment, and Social Cognition', *Annual Review of Psychology* 59/1, pp. 255-278.

Gartman D. 2007, 'The strength of weak programs in cultural sociology: A critique of Alexander's critique of Bourdieu', *Theory and Society* 36/5, pp. 381-413.

Giddens A. 1979, *Central Problems in Social Theory. Action, Structure and Contradiction in Social Analysis*, Berkeley.

Giddens A. 1984, *The Constitution of Society. Outline of the Theory of Structuration*, Cambridge.

Giddens A. 1986, 'Action, Subjectivity, and the Constitution of Meaning', *Social Research* 53/3, pp. 529-545.

Gifford-Gonzalez D. 2011, 'Just Methodology? A Review of Archaeology's Debts to Michael Schiffer', *Journal of Archaeological Method and Theory* 18/4, pp. 299-308.

Haugaard M. 2008, 'Power and habitus', *Journal of Power* 1/2, pp. 189-206.

Herrnstein R.J. 1972, 'Nature as Nurture: Behaviorism and the Instinct Doctrine', *Behaviorism* 1/1, pp. 23-52.

Izzet V.E. 2007, *The archaeology of Etruscan society*, Cambridge.

Karlsson L. 2006, *San Giovenale. Results of excavations conducted by the Swedish Institute of Classical Studies at Rome and the Soprintendenza alle Antichità dell'Etruria meridionale. Vol.* 4, *Fasc.* 1, *Area F East, Huts and Houses on the Acropolis*, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom. 4°. Series in 4° 26/4.1, Stockholm.

Leighton R. 2013, 'Urbanization in Southern Etruria from the Tenth to the Sixth Century BC: The Origins and Growth of Major Centers', *in* J.M. Turfa (ed.), *The Etruscan World*, London, pp. 134-150.

Lemonnier P. 1976, 'La description des chaînes opératoires : contribution à l'analyse des systèmes techniques', *Techniques & Culture* 1, pp. 101-150.

Lemonnier P. (ed.) 1993, *Technological Choices. Transformation in material cultures since the Neolithic*, London.

Lemonnier P. 2004, 'Mythiques chaînes opératoires', *Techniques & Culture* 43-44, pp. 2-14.

Lemonnier P. 2012, 'Des objets pour penser l'indicible. La nécessaire convergence des theories de la culture matérielle', *in* N. Schlanger and A.-C. Taylor (ed.), *La préhistoire des autres. Perspectives archéologiques et anthropologiques*, Paris, pp. 275-289.

Lemonnier P. and Pfaffenberger B. 1989, 'Towards an anthropology of technology', *Man* 24/3, pp. 526-527.

Leroi-Gourhan A. 1964, *Le geste et la parole*, Paris.

Leroi-Gourhan A. 1993, *Gesture and Speech*, Londres.

Leung L. and Wei R. 1998, 'Who are the mobile phone have-nots? Influences and consequences', *New Media and Society* 1/2, pp. 209-226.

Linington R.E. 1982, 'Il villagio protostorico nella località Calvario sui Monterozzi a Tarquinia', *in Studi in onore di Ferrante Rittatore Vonwriller. Parte prima, Preistoria e Protostoria*, Como, pp. 245-256.

Miller P.M. 2017, *Continuity and Change in Etruscan Domestic Architecture*, Oxford.

Negroni Catacchio N. 1995, *Sorgenti della Nova: l'abitato del Bronzo Finale*, Florence.

Nielsen E.O. 1991, 'Excavations at Poggio Civitate', *Studi e Materiali* 6, pp. 245-259.

Nijboer A.J. 1998, *From household production to workshops: Archaeological evidence for economic transformations, pre-monetary exchange and urbanisation in central Italy from 800 to 400 BC*, Groningen.

Noble G. and Watkins M. 2003, 'So, how did Bourdieu learn to play tennis? Habitus, consciousness and habituation', *Cultural Studies* 17/3-4, pp. 520-539.

Nylander C. 2013, *San Giovenale. Results of excavations conducted by the Swedish Institute of Classical Studies at Rome and the Soprintendenza alle Antichità dell'Etruria meridionale. Vol.* 5, *Fasc.* 1, *The Borgo: Excavating an Etruscan Quarter. Architecture and Stratigraphy*, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom. 4º. Series in 4º 26/5.1, Stockholm.

Osborne R. 2008, 'Introduction: for tradition as an analytical category', *World Archaeology* 40/3, pp. 281-294.

Pacciarelli M. 2000, *Dal villaggio alla città. La svolta protourbana del 1000 a.C. nell'Italia tirrenica*, Florence.

Pallottino M. 1975, *The Etruscans* (translated, revised and enlarged from the Italian 6th ed.), London.

Pfaffenberger B. 1988, 'Fetishised objects and humanised nature: Towards an anthropology of technology', *Man* 23/2, pp. 236-252.

Pfaffenberger B. 1992, 'Social anthropology of technology', *Annual Review of Anthropology* 21, pp. 491-516.

Phillips K.M. 1967, 'Bryn Mawr College Excavations in Tuscany, 1966', *American Journal of Archaeology* 71/2, pp. 133-139.

Phillips K.M. 1992, *In the Hills of Tuscany. Recent Excavations at the Etruscan Site of Poggio Civitate (Murlo, Siena)*, Philadelphie.

Pohl I. 1977, *San Giovenale. Results of excavations conducted by the Swedish Institute of Classical Studies at Rome and the Soprintendenza alle Antichità dell'Etruria meridionale. Vol.* 3, *Fasc.* 3, *The Iron Age habitations in Area E*, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom. 4º. Series in 4º 26/3.3, Stockholm.

Pohl I. 2009, *San Giovenale. Results of excavations conducted by the Swedish Institute of Classical Studies at Rome and the Soprintendenza alle Antichità dell'Etruria meridionale. Vol.* 5, *Fasc.* 2, *The Borgo: The Etruscan Habitation Quarter on the North-West Slope. Stratification and Materials*, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom. 4º. Series in 4º 26/5.2, Stockholm.

Purcell N. 2006, 'Orientalizing: Five Historical Questions', *in* C. Riva and N.C. Vella (ed.), *Debating Orientalization. Multidisciplinary Approaches to Change in the Ancient Mediterranean*, London, pp. 21-30.

Rapoport A. 1969, *House Form and Culture*, Englewood Cliffs.

Rapoport A. 2000, 'Theory, Culture and Housing', *Housing, Theory and Society* 17/4, pp. 145-165.

Reid J.J. and Skibo J.M. 2011, 'Introduction to Assessing Michael Brian Schiffer and His Behavioral Archaeology', *Journal of Archaeological Method and Theory* 18/4, pp. 273-277.

Reid J.J. and Whittlesey S.M. 2005, *Thirty Years Into Yesterday. A History of Archaeology at Grasshopper Pueblo*, Tucson.

Ridgway D. 1988, 'The Etruscans', *in* J. Boardman (ed.), *The Cambridge Ancient History. Volume* 4. *Persia, Greece and the Western Mediterranean, c. 525 to 479 B.C.*, Cambridge, pp. 634-675.

Ridgway D. 1992, *The First Western Greeks*, Cambridge.

Riva C. 2006, 'The Orientalizing Period in Etruria: Sophisticated Communities', *in* C. Riva and N.C. Vella (ed.), *Debating Orientalization. Multidisciplinary Approaches to Change in the Ancient Mediterranean*, London, pp. 110-134.

Riva C. 2010, *The Urbanisation of Etruria. Funerary Practices and Social Change, 700-600 BC*, Cambridge.

Rogers E.M. 2003, *Diffusion of innovations* (5th ed.), New York.

Roux V. 2003, 'A Dynamic Systems Framework for Studying Technological Change: Application to the Emergence of the Potter's Wheel in the Southern Levant', *Journal of archaeological method and theory* 10/1, pp. 1-30.

Sannibale M. 2013, 'Orientalizing Etruria', *in* J.M. Turfa (ed.), *The Etruscan World*, Londres, pp. 99-133.

Schiffer M.B. 1975, 'Behavioral Chain Analysis: Activities, Organization, and the Use of Space', *Fieldiana. Anthropology* 65, pp. 103-119.

Schiffer M.B. 1985, 'Is There a "Pompeii Premise" in Archaeology?', *Journal of Anthropological Research* 41/1, pp. 18-41.

Schiffer M.B. 1987, *Formation processes of the archaeological record*, Albuquerque.

Schiffer M.B. 1988, 'The Structure of Archaeological Theory', *American Antiquity* 53/3, pp. 461-485.

Schiffer M.B. (ed.) 2000, *Social Theory in Archaeology*, Salt Lake City.

Schiffer M.B. 2005, 'The Devil Is in the Details: The Cascade Model of Invention Processes', *American Antiquity* 70(3), pp. 485-502.

Schiffer M.B. 2010, *Behavioral Archaeology. Principles and Practice*, London.

Searle J.R. 1995, *The Construction of Social Reality*, New York.

Steingräber S. 2001, 'Etruscan Urban Planning', *in* M. Torelli (ed.), *The Etruscans*, London, pp. 291-311.

Strandberg Olofsson M. 1986, 'L'area monumentale di Acquarossa', *in* Ö. Wikander and P. Roos (ed.), *Architettura etrusca nel viterbese. Ricerche svedesi a San Giovenale e Acquarossa, 1956-1986. Viterbo, Museo archeologico nazionale, Rocca Albornoz dal 19 settembre 1986*, Rome, pp. 81-92.

Strandberg Olofsson M. 1989, 'On the reconstruction of the monumental area at Acquarossa', *Opuscula Romana* 17, pp. 163-183.

Torelli M. 1981, *Storia degli Etruschi*, Rome-Bari.

Torelli M. 1985, 'Introduzione', *in* S. Stopponi (ed.), *Case e palazzi d'Etruria*, Milan, pp. 21-32.

Torelli M. 2000, 'The Etruscan City-State', *in* M.H. Hansen (ed.), *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures. An Investigation Conducted by the Copenhagen Polis Centre*, Copenhagen, pp. 189-208.

Torelli M. (ed.) 2001, *The Etruscans*, Londres

Wei R. 2001, 'From luxury to utility: a longitudinal analysis of cell phone laggards', *Journalism & Mass Communication Quarterly* 78/4, pp. 702-719.

Wei R. and Leung L. 1998, 'Owning and using new media technology as predictors of quality of life', *Telematics and Informatics* 15, pp. 237-251.

Whitelaw T. 2007, 'House, households and community at Early Minoan Fournou Korifi: methods and models for interpretation', *in* R. Westgate, N.R.E. Fisher and J. Whitley (ed.), *Building Communities. House, Settlement and Society in the Aegean and Beyond. Proceedings of a conference held at Cardiff University, 17-21 April 2001*, London, pp. 65-76.

WIKANDER C. 1988, *Acquarossa. Results of excavations conducted by the Swedish Institute of Classical Studies at Rome and the Soprintendenza alle Antichità dell'Etruria meridionale.* 1. *The Painted Architectural Terracottas, Part* 2, *Typological and Decorative Analysis*, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom. 4°. Series in 4° 38/1.2, Stockholm.

WIKANDER Ö. 1993, *Acquarossa. Results of excavations conducted by the Swedish Institute of Classical Studies at Rome and the Soprintendenza alle Antichità dell'Etruria meridionale.* 6. *The Roof Tiles. Part* 2, *Typology and Technical Features*, Skrifter utgivna av Svenska institutet i Rom. 4°. Series in 4° 38/6.2, Stockholm.

WIKANDER C. and WIKANDER Ö. 1990, 'The early monumental complex at Acquarossa. A preliminary report', *Opuscula Romana* 18, pp. 189-205.

Table ronde conclusive

L'approche archéologique des limites et de leur dépassement

Patrice Brun
Professeur émérite, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ArScAn (UMR 7041), AOROC (UMR 8546)

Il est toujours utile, d'abord, de se rappeler que, pour les humains, l'environnement est à la fois configurant *et* configuré ; ce qui renvoie à la notion de coévolution nature/culture.

Généralités théoriques sur les limites

Les obstacles naturels (reliefs, étendues d'eau) ont toujours été utilisés comme des frontières, des limites, non pas pour bloquer le passage, mais pour le contrôler. C'est, à l'instar de l'épiderme, une enveloppe protégeant les organes essentiels des agressions extérieures, mais en même temps un système d'orifices et de sas canalisant des entrées et des sorties tout aussi vitales pour tout organisme. De ce point de vue, les limites sont indispensables.

Délimiter un espace répond plus précisément à la fonction d'en contrôler l'entrée et la sortie avec trois objectifs :

- protéger ses biens (séquestration et protection des troupeaux), récoltes (notamment contre les troupeaux), symboles (contre la profanation) ;
- se défendre contre les agressions humaines ou animales en exploitant les configurations topographiques favorables : éperon, méandre ou confluent barrés ;
- se distinguer par l'érection de limites spectaculaires afin d'afficher ses propres capacités d'investissement et de protection, donc son pouvoir et sa propriété.

Il convient de noter que ces objectifs résultaient d'une décision très locale (de type *bottom up*) et se trouvaient, le plus souvent, combinés.

Il s'avère aussi important de s'interroger sur l'instance de décision selon qu'elle était locale ou plus globale, sachant que la décision de délimiter les espaces pouvait émaner d'un niveau gouvernemental (*top down*) afin de réguler et de prélever ; ce qui supposait la mise en œuvre des moyens suivants :

- identifier les propriétés individuelles ou familiales au sein du territoire politique ;
- mesurer les propriétés foncières et évaluer leur valeur ;
- soumettre les exploitants à l'impôt de manière plus équitable, donc acceptable.

L'importance relative des limites dépend des changements contextuels ; elle sont donc variables et mobiles, mais se montrent étonnamment résilientes. Les limites sont mobiles, mais ne disparaissent pas. Leur importance varie. Elles sont pleinement consubstantielles au système cognitif humain, fruit lui-même de sa capacité d'adaptation à un environnement naturel et social constamment variable.

Deux caractéristiques particulières des limites ont émergé dans le cadre de cette table ronde

Tout d'abord, les limites ne sont pas seulement linéaires. Elles occupent souvent une certaine largeur, sous la forme de « zones tampons ». Les limites et zones frontalières suivent des principes analogues à « l'effet-lisière » en écologie, qui décrit des localisations où des conditions et des habitats spécifiques, favorables ou non aux espèces des milieux différents, contigües. Deux territoires voisins occupés par des sociétés culturellement distinctes présentent souvent, sur ou à proximité de leur frontière, une sorte de zone tampon dont les habitants développent des caractéristiques particulières adaptées aux types de relations entretenues avec les voisins pour exploiter les possibilités d'en bénéficier et/ou pour s'en protéger le cas échéant.

Ensuite, les limites ne sont évidemment pas toujours matérialisées de manière linéaire et immobilière. Ce constat renvoie à l'universel principe identitaire. En revanche, les limites sont toujours distinctes de façons ponctuelles dans les formes et les décors des objets mobiliers, car l'identité se dégage non seulement par l'appropriation mimétique des modèles communautaires, mais aussi par la différenciation. Autrement dit, il faut obligatoirement un modèle à imiter et un autre, celui de l'indispensable étranger, dont il faut se distinguer. L'identité des groupes émerge ainsi de l'interaction sociale globale, sans qu'il soit nécessaire d'invoquer une commande centrale. Enfin, c'est bien parce que ce principe tient à la procédure même de formation du moi que les entités se distinguent, se hiérarchisent en fonction du volume, de la fréquence et des modalités d'échanges ; toutes choses pour lesquelles la distance représente une contrainte majeure.

Je terminerai par une suggestion. En Italie préromaine, le contexte a été, peut-être plus qu'ailleurs, largement conditionné par le cas très particulier de ces colonies de peuplement grecques qui se sont organisées sur le modèle des cités-États orientées vers la fonction de comptoir commercial avec les sociétés indigènes ; ce qui a probablement causé au sein de ces dernières des changements sociaux importants, accélérant sans doute l'adoption de formes d'organisation urbaines et étatiques. Il convient là aussi, par conséquent, de ne pas omettre la nécessité d'une approche multiscalaire : du local au continental.

Ce volume est imprimé à 50 exemplaires par
RBS 86
86000 Poitiers
Imprimerie certifiée Imprim’vert



Frontière·s
publications-prairial.fr/frontiere-s
Revue d’Archéologie, Histoire & Histoire de l’art

Frontière·s, revue d’archéologie, histoire & histoire de l’art, est une revue scientifique en Open Access hébergée sur la plateforme Prairial. Elle s’adresse aux chercheur·euse·s dont les travaux portent sur les sociétés anciennes, de la Préhistoire au Moyen Âge.
Son objectif est de proposer à la communauté scientifique un support de publication rapide et interdisciplinaire tout en garantissant la rigueur scientifique d’une revue à comité de lecture.
Frontière·s invite les chercheur·euse·s à traiter des thématiques différentes à un rythme semestriel : un appel à contribution en mars pour une publication en juin de l’année suivante, et un appel en septembre pour le mois de décembre de l’année suivante.
Les chercheur·euse·s peuvent aussi proposer des articles “au fil de l’eau” qui intégreront la section *varia* de chaque numéro.
Des comptes-rendus d’ouvrages traitant des frontières, des limites, des modalités de séparation, etc. peuvent également être proposés.

Frontière·s est une revue en accès libre. Cela signifie que tous les contenus sont disponibles gratuitement dès publication, sans frais pour l’utilisateur·rice ou son institution. Les utilisateur·rice·s sont autorisé·e·s à lire, télécharger, copier, diffuser, imprimer, rechercher ou partager des liens vers les articles en texte intégral ou à les utiliser à toute fin légitime sans en demander la permission au préalable aux éditeur·rice·s ou aux auteur·rice·s, ceci en conformité avec les préconisations du Budapest Open Access Initiative et du Plan national pour la science ouverte.

Pour consulter la revue :
publications-prairial.fr/frontiere-s/



Cet supplément a été financé avec le concours du **campus Condorcet**, du **collège des écoles doctorales de l’Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne** et du laboratoire **AOROC-UMR 8546**







Frontière·s
publications-prairial.fr/frontiere-s
Revue d'Archéologie, Histoire & Histoire de l'art



Supplément 1
Dépasser la limite. Actes de la Deuxième rencontre des jeunes chercheurs sur l'Italie préromaine

Dirigé par Anne-Lise BAYLÉ (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ArScAn - AOROC) et
Martin JAILLET (EPHE-PSL, AOROC)

Si la frontière a fait l'objet de nombreuses pistes de recherche ces dernières années, la notion de limite semble propice à une réflexion méthodologique plus large et pluridisciplinaire. Fondamentalement ancrée dans le vocabulaire de la géographie, la limite est d'abord assimilée à une « ligne qui détermine une étendue » qui, par extension, la distingue d'une autre. En ce sens, parce qu'elle sépare un ici d'un ailleurs, le familier de l'étranger, la norme de la marge, elle est productrice de discontinuité spatiale, culturelle ou mentale. Elle fait et défait les identités en générant l'altérité. En parlant de limites, c'est d'abord la frontière séparant deux territoires qui vient à l'esprit : son inscription concrète dans le paysage (enceinte, muraille, bornes…) et les moyens de la franchir (ponts, portes, ports, routes), ainsi qu'à sa représentation dans les sociétés anciennes. Dans une acception davantage métaphorique, la limite peut être invisible, formant un seuil entre deux entités : profane/sacré, vivant/mort, privé/public. Enfin, la limite convoie une forte valeur épistémologique et réflexive qui doit attirer le chercheur sur le choix de ses propres catégories lexicales et conceptuelles pour étudier les sociétés antiques : où fixer la limite entre importation et imitation d'un vase céramique ? Entre deux périodes chronologiques ? Entre deux groupes ethniques ? Entre enfance et âge adulte ? Entre les genres ? Comment la transcrire en cartographie, et avec quelles conséquences ? Fixe ou dynamique, d'origine anthropique ou naturelle, la limite n'est en effet pas toujours réductible à une ligne, elle est aussi une interface dotée d'une certaine épaisseur.

Frontière·s. Revue d'archéologie, histoire et histoire de l'art est éditée par l'Université Lumière Lyon 2 et hébergée par la pépinière de revues Prairial. Elle est librement consultable et téléchargeable à l'adresse suivante : https://publications-prairial.fr/frontiere-s.



